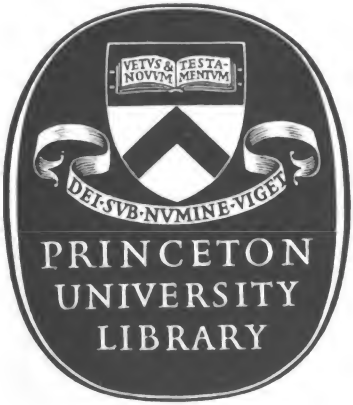
Daniel Deronda

George Eliot

Generated by Google



Digitized by Google

DANIÉL DERONDA

II

Digitized by Google

Digitized by Google

DANIEL DERONDA

PAR

GEORGE ELIOT, pseud.

TRADUCTION

ERNEST DAVID

II

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886
Droits de reproduction réservés

Digitized by Google

3728
.28
.328
.6
v.2

Digitized by Google

32101 010491817

DANIEL DERONDA

MORDECAI [1]

XXXV

E 2682-12

Le 29 décembre, Deronda apprit que les Grandcourt étaient arrivés à l'abbaye, mais il ne put les apercevoir avant le dîner. La neige était tombée en grande abondance, apportant aux enfants les rares plaisirs des boules et des hommes de neige, et, pendant les fêtes de Noël, les petites Mallinger ne s'amusaient réellement bien que quand leurs jeux étaient dirigés par le « cousin », ainsi qu'elles appelaient Deronda. Après cet exercice, il avait fait une partie de billard, et les heures s'étaient écoulées sans que l'idée lui vînt qu'il allait se trouver avec les Grandcourt. Néanmoins, cette perspective avait de l'intérêt pour lui, et

1. *Mordecai* (ou plutôt *Mordechai*) est le nom hébreu que l'on traduit en français par *Mardochée*. *(Note du traducteur.)*

Digitized by Google

lorsqu'une demi-heure avant l'appel de la cloche, il courut faire toilette chez lui, il réfléchit à l'influence que son mariage avec Grandcourt pouvait avoir eu sur Gwendolen et se demanda s'il découvrirait une ombre de ce changement dans ses manières depuis sa visite à Diplow, de même qu'il en avait vu depuis leur première rencontre à Leubronn.

— Je crois, se disait-il, qu'il y a des natures que l'on pourrait voir croître ou dégénérer chaque jour, si on les suivait de près. Je suis sûr que cette femme garde des traces profondes de tout ce qui l'a une fois impressionnée. Cette petite affaire du collier et l'idée qu'on la blâmait de jouer, l'avaient évidemment mordue. Quelque fascination que puisse produire Grandcourt sur une femme aux goûts capricieux, qui pourrait croire, juste ciel! que, dans les relations quotidiennes il excitera de tendres affections? J'ai bien peur qu'elle ne l'ait épousé par ambition, pour échapper à la pauvreté. Mais pourquoi l'a-t-elle fui d'abord? Il est vrai que la pauvreté n'est venue qu'après. Pauvre enfant! elle peut y avoir été obligée. Comment ne pas ressentir de pitié pour une jeune personne comme elle, faisant reposer toutes ses aveugles espérances sur ce reste d'homme?

La notion de Grandcourt comme un « reste d'homme » n'était pas fondée sur la connaissance d'un fait particulier, mais simplement sur l'impression que des rapports journaliers lui avait apportée que Grandcourt ne mettait son intérêt que dans les choses. Après ce que Deronda avait vu de Gwendolen, il ne pouvait qu'attendre avec intérêt son entrée dans le salon. Cependant, puisque la lune de miel durait depuis trois semaines déjà, et que Gwendolen avait été intronisée, non seulement à Ryelands, mais encore à Diplow, il était probable qu'elle avait dû composer son maintien pour soigneusement cacher ses impressions,

Digitized by Google

n'étant pas femme à se livrer aux regards curieux par une impuissante exposition de ses sensations.

Pour recevoir le jeune couple, sir Hugo avait invité une société un peu bigarrée. La vieille aristocratie était représentée par lord et lady Pentreath; l'ancienne bourgeoisie, par M. et madame Fitzadam jeunes, du Worcestershire, branche cadette des Fitzadam; la politique et le bien public, spécialisé par l'intérêt dans le cidre, par M. Fenn, député de West Orchards, et ses deux filles; la famille de lady Mallinger, par son frère, M. Raymond et sa femme; l'utile élément célibataire, par M. Sinker, l'éminent avocat et par M. Vandernoodt, dont sir Hugo avait fait la connaissance à Leubronn, et trouvé la personne assez agréable pour qu'on pût l'adopter et la recevoir en Angleterre.

Tous étaient réunis au salon, attendant les nouveaux mariés; les hommes causaient entre eux, debout, avec cette vivacité modérée que l'on remarque pendant les longues minutes qui précèdent le dîner. Deronda se tenait un peu en dehors de ce cercle, accaparé par M. Vandernoodt, ce rejeton du meilleur sang hollandais *importé* à la révolution; au demeurant l'un de ces hommes précieux en société, n'ayant par eux-mêmes rien de particulier, mais qui savent tout ce qui se passe. Il parlait à Deronda des Grandcourt, dont on attendait l'apparition. C'était un habile glaneur de détails personnels que M. Vandernoodt; il aurait pu raconter tout ce qui concernait un grand philosophe ou un grand physicien, mais, assurément, il n'aurait pas su dire un mot de leurs théories ou de leurs découvertes. En ce moment, il donnait à entendre à son interlocuteur qu'il avait appris bien des choses sur Grandcourt depuis qu'il l'avait rencontré à Leubronn.

— Les hommes qui sont arrivés à un âge déjà mûr et qui ont usé de la vie, ne finissent pas toujours par choisir aussi bien leurs femmes. Il a eu pas mal d'aventures et

Digitized by Google

paresseux comme il l'est, j'imagine qu'il s'est laissé aller jusqu'au fond des plaisirs. Mais vous connaissez naturellement tout ce qui le regarde.

— Non, en vérité, répondit Deronda avec indifférence. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est le neveu de sir Hugo.

Au même instant la porte s'ouvrit et empêcha une nouvelle confidence de M. Vandernoodt.

La scène était disposée de façon à faire valoir toute figure remarquable qui entrerait, et, certainement, quand M. et madame Grandcourt se montrèrent, personne n'aurait pu prétendre qu'ils manquaient de distinction. Le mari n'avait ni plus ni moins d'aise dans la perfection de sa tenue, ni plus ni moins d'impassibilité sur le visage qu'avant son mariage, et la femme qui s'appuyait sur son bras était telle que l'on pouvait s'attendre qu'il la choisirait. « Par George, s'écria M. Vandernoodt, je crois qu'elle est encore plus belle que jamais ! » Deronda était du même avis, quoiqu'il ne dît rien. Sa robe de soie blanche et ses diamants, — ceci peut paraître étrange, mais les diamants étincelaient à son cou, à ses oreilles, dans ses cheveux, — donnaient une touche plus imposante à sa beauté, qui paraissait à Deronda plus resplendissante et moins discutable, sinon plus satisfaisante, que quand il la vit pour la première fois à la table de jeu. A Diplow, il avait discerné en elle plus de ce tendre charme féminin qu'il ne s'y était attendu; avait-elle subi un nouveau changement depuis lors ? Il se défiait de ses impressions; mais, comme il la vit recevoir les saluts avec un air de quiétude orgueilleuse et froide et avec un sourire superficiel, il crut qu'au fond de son cœur dominait la même force démoniaque qui la possédait, lorsqu'elle le reçut avec son regard résolu en quittant la table de jeu après avoir perdu. Il n'eut pas le temps d'arriver à une conclusion, pas même de la saluer, avant l'appel pour le dîner.

Digitized by Google

Il était assis presque en face d'elle et pouvait entendre de temps à autre ce qu'elle répondait à sir Hugo, engagé avec elle dans une conversation très animée; mais, bien qu'il la regardât avec l'intention de la saluer, elle ne lui en fournit pas l'occasion, au moins de quelque temps. Enfin, sir Hugo, qui pouvait s'imaginer qu'ils s'étaient déjà parlé, dit: — Deronda, tu apprendras sans doute avec plaisir ce que dit madame Grandcourt de ton ami Klesmer.

Gwendolen tint ses yeux baissés et Deronda crut découvrir chez elle une répugnance invincible à les lever et à lui rendre son salut. Elle ne souriait que des lèvres. Cet état ne dura qu'un instant, car sir Hugo reprit presque aussitôt:

— Les Arrowpoint ont consenti au mariage et il va passer les vacances de Noël à Quetcham avec sa fiancée.

— Il en sera heureux, j'en suis sûr, rien que par égard pour sa femme, dit Deronda; je crois pouvoir affirmer que, sans cela, il n'aurait pas hésité à se tenir éloigné.

— C'est une sorte d'histoire de troubadour, fit lady Pentreath, vieille dame aux manières aisées et à la voix grave et sonore; je suis heureuse de voir qu'il nous est resté au moins un petit roman. Je crois que nos jeunes gens deviennent trop mondainement sages.

— Les Arrowpoint prouvent leur bon sens en acceptant l'affaire, reprit sir Hugo. Désavouer son unique enfant sous prétexte de *mésalliance*, c'est comme si nous désavouions notre œil. Chacun sait qu'il est à nous, et nous n'en avons point d'autre à montrer.

— Quant à la *mésalliance*, répliqua lady Pentreath, il n'y a de sang d'aucun côté. Le vieil amiral Arrowpoint a été l'un des matelots de Nelson, le fils d'un docteur, et nous savons tous de quelle source vient l'argent de la mère.

— S'il y a *mésalliance* en ce cas, objecta Daniel, elle est du côté de Klesmer. C'est lui qui en fait une.

— Ah! tu crois que c'est le cas où un immortel épouse

Digitized by Google

une mortelle ! Quelle est votre opinion ? demanda sir Hugo à Gwendolen.

— Je ne sais si herr Klesmer s'imagine immortel; mais je crois pouvoir dire que sa femme brûlera devant lui autant d'encens qu'il voudra, répondit Gwendolen qui avait repris son aplomb.

— N'approuvez-vous donc pas qu'une femme brûle de l'encens devant son mari ? demanda sir Hugo d'un air badin.

— Parfaitement, répondit Gwendolen, si seulement il peut faire croire les autres en lui.

Elle s'arrêta une seconde et reprit plus gaiement :

— Quand M. Klesmer admire son génie, il paraît moins absurde que lorsque sa femme dit : *Amen*.

— Je vois que Klesmer n'est pas de vos amis, dit sir Hugo.

— Je pense très avantageusement de lui, je vous assure. Son génie est au-dessus de mon jugement, et je sais qu'il est extrêmement généreux.

Elle avait prononcé cette phrase avec le sérieux soudain que l'on adopte quand on veut corriger une saillie caustique ou indiscrète ; cependant, au fond de l'âme elle conservait contre Klesmer une secrète amertume qu'elle n'aurait su comment justifier. Deronda se demanda ce qu'il penserait d'elle s'il ne l'avait pas déjà entendue ; mais pourquoi ne voulait-elle pas le reconnaître avec plus de cordialité ?

Sir Hugo, afin de changer le sujet de l'entretien, dit à Gwendolen :

— N'est-ce pas que cette salle est belle ? C'était une partie du réfectoire de l'abbaye. Il y avait une séparation là où vous voyez ces deux piliers et les trois arceaux ; plus tard, on les a murés. A l'origine, elle était du double plus grande. Les bénédictins s'asseyaient où nous sommes. Supposez que tout à coup les lumières pâlissent et que les vieux moines se dressent derrière nous.

Digitized by Google

— Oh non ! je vous en prie, dit Gwendolen en frissonnant plaisamment. Il est très agréable de venir après des ancêtres et des moines ; mais ils doivent connaître leurs places et demeurer sous terre. J'aurais peur de parcourir toute seule cette maison, je croirais que les générations passées sont fâchées contre nous de ce que nous avons tant changé toutes choses.

— Oh ! les spectres sont de tous les partis politiques, reprit sir Hugo, et ceux qui voulurent tout changer de leur vivant, mais qui ne le purent, doivent être de notre côté. Cependant, si vous n'aimez pas à parcourir la maison toute seule, j'espère que vous ne craindrez pas de le faire en compagnie. Il faut que vous la visitiez entièrement, Grandcourt et vous. Nous prierons Deronda de nous accompagner ; car il la connaît beaucoup mieux que moi.

Le baronnet était de la plus charmante humeur. Gwendolen regarda Daniel, qui devait avoir entendu les dernières paroles de sir Hugo ; mais il demeura aussi impassible qu'une statue. En apprenant que Deronda lui ferait voir, ainsi qu'à son mari, la propriété qui devait un jour leur écheoir par héritage, et qui aurait dû, au moins elle le supposait, appartenir à Deronda si d'autres avaient rempli leurs devoirs envers lui, elle sentit se réveiller certaines pensées qu'elle avait au fond du cœur et qui revenaient maintenant à son esprit ; mais, avec sa promptitude habituelle de ressources énergiques, pour ne pas se trahir, elle dit malicieusement :

— Vous ne sauriez vous imaginer combien j'ai peur de M. Deronda ?

— Comment cela ? Est-ce parce que vous le savez trop savant ? demanda sir Hugo, auquel la particularité de son regard n'avait pas échappé.

— Non, c'est depuis que je l'ai vu à Leubronn. Quand il est venu regarder la roulette, j'ai commencé à perdre.

Digitized by Google

Il a jeté le mauvais œil sur mon jeu. Il ne l'approuvait pas. Il me l'a dit. Et maintenant, quoi que je fasse devant lui, j'ai peur du mauvais œil.

— Ma foi! j'ai peur moi-même quand il ne m'approuve pas, dit sir Hugo en lançant un regard malicieux à Deronda; puis, se retournant vers Gwendolen, il reprit à voix plus basse: — Je ne crois pas que généralement les dames s'opposent à ce que les yeux se fixent sur elles.

La petite maladie chronique du baronnet pour les facéties parut en cet instant aussi ennuyeuse pour Gwendolen qu'elle l'était souvent pour Deronda.

— Je m'oppose à tous les yeux qui veulent me critiquer, répondit-elle d'un ton froidement hautain; mais, pour se montrer gracieuse elle demanda au baronnet: — Est-il resté beaucoup de vieilles chambres de ce genre à l'abbaye?

— Pas beaucoup. Il y a une superbe cour cloîtrée surmontée d'une longue galerie; mais le plus beau morceau de l'édifice a été transformé en écuries. C'est la vieille église. Quand j'ai fait faire ici les réparations nécessaires, j'ai tâché de conserver le plus possible de ce qui restait de l'ancien monastère, mais je n'ai rien pu changer aux écuries, de sorte que les chevaux bénéficient du beau vieux chœur. Il faudra que je vous fasse voir cela.

— J'aimerai autant voir les chevaux que la maison, dit-elle.

— Oh! je n'ai pas d'écurie dont on puisse parler; Grandcourt n'aura que du mépris pour mes chevaux. J'ai renoncé à la chasse et je vais mon petit chemin au trot, comme il convient à un vieux gentilhomme qui n'a que des filles. Le fait est que j'ai fait trop de dépenses dans ce domaine. Nous demeurions à Diplow pendant les deux années qu'ont duré les réparations de l'abbaye. Aimez-vous Diplow?

Digitized by Google

— Pas particulièrement, répondit Gwendolen avec une indifférence telle que l'on aurait pu croire que la jeune lady avait eu toute la vie tant de résidences de famille à sa disposition, qu'elle n'y prenait pas garde.

— Ah ! ce n'est pas aussi beau que Ryelands ! s'écria gaiement sir Hugo. Je sais que Grandcourt n'est venu à Diplow que pour chasser ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, il y a trouvé un trésor si inappréciable, qu'il doit préférer Diplow à n'importe quel endroit du monde.

— Diplow n'a qu'un attrait pour moi, dit Gwendolen en répondant à ce madrigal par un sourire glacé, c'est qu'il est près d'Offendene.

— Je comprends cela. répondit sir Hugo qui laissa tomber le sujet.

Il aurait certainement été heureux que Grandcourt, avec ou sans raison, préférât toute autre place à Diplow ; mais il aurait désiré aussi que son dégoût pour cette résidence ne fût pas associé à son mariage avec cette charmante créature. Gwendolen plaisait tout à fait au baronnet, et, comme il le fit observer ensuite à lady Mallinger, il ne l'aurait jamais prise pour une demoiselle qui avait fait un mariage au delà de ses espérances.

Deronda n'entendit presque rien de cette conversation, son attention ayant été appelée ailleurs ; mais les indices qu'il tira de la manière d'être de Gwendolen renforcèrent en lui l'impression qu'elle avait quelque chose de nouvellement artificiel.

Plus tard dans la soirée, quand on passa au salon, Deronda, sur la demande d'un invité, se mit au piano et chanta. Madame Raymond lui succéda, et, quand il se leva, il s'aperçut que Gwendolen avait quitté sa place et qu'elle était allée au bout du salon, comme pour mieux entendre ; elle se tenait debout et tournait le dos à la société, parce que, en apparence, elle examinait avec intérêt

Digitized by Google

une belle figurine en ivoire posée sur un petit guéridon. Il mourait d'envie d'aller à elle et de lui parler. Pourquoi n'obéit-il pas à cette impulsion, comme il l'aurait fait à l'égard d'une autre dame? Il hésita un instant, tout en observant les lignes gracieuses de son dos. Si vous avez une raison quelconque pour ne pas réaliser votre désir de parler à une jolie femme, ne regardez pas son dos; c'est un mauvais système. Le besoin de voir ce que l'on vous cache devient irrésistible. N'y a-t-il pas un charmant sourire de l'autre côté? En fin de compte Deronda se glissa jusqu'a une petite table qui était auprès de Gwendolen; mais, avant qu'il pût lui dresser la parole, elle se tourna vers lui, et, au lieu du sourire auquel il s'attendait, son regard exprimait une tristesse si suppliante, il différait tellement de sa tenue glaciale à table, qu'il ne put proférer un seul mot. Dans l'entretien muet qu'ils eurent ensemble alors, elle semblait vouloir se confesser et il lui répondait par une sympathie profonde qui neutralisa tout autre sentiment.

— Ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour faire de la musique? balbutia-t-il, sentant la nécessité de dire quelque chose.

Son changement soudain de contenance fut pour lui la preuve que son regard suppliant avait été involontaire; elle parut se réveiller d'un songe et répondit avec un calme apparent:

— Je m'y joins en écoutant; j'adore la musique.

— N'êtes-vous pas musicienne?

— J'ai consacré bien du temps à la musique, mais je n'ai pas assez de talent pour seulement en parler. Je ne chanterai jamais plus.

— Mais si vous adorez la musique, ce sera toujours une bonne chose pour vous d'en faire en particulier, pour votre unique plaisir. Ma médiocrité me suffit, ajouta-t-il

Digitized by Google

en souriant; elle est pardonnable quand on ne l'impose pas aux autres comme de la supériorité.

— Je ne puis vous imiter, répondit Gwendolen, qui avait repris son ton de vivacité artificielle. Pour moi, la médiocrité est un autre genre de tristesse, et le pire défaut que je trouve au monde, c'est d'être triste. Savez-vous que je suis tentée d'excuser le jeu, malgré vous? C'est un refuge contre la tristesse!

— Je n'admets pas cette justification, objecta Deronda, Je crois que ce que nous nommons la tristesse des choses est un désordre en nous-mêmes. Sans cela, comment trouverait-on un intérêt intense à la vie? Et pourtant, beaucoup de gens en trouvent!

— Ah! je vois! selon vous, le défaut que je trouve au monde est mon propre défaut, dit Gwendolen en souriant. Elle se tut un moment, puis elle reprit: — N'avez-vous jamais trouvé le monde ou les autres en défaut?

— Quelquefois; mais c'est quand je suis d'humeur maussade.

— Et vous ne haïssez pas les gens? Avouez que vous les haïssez quand ils obstruent votre chemin, quand leur gain est votre perte? C'est votre phrase, vous savez?

— Nous obstruons souvent le chemin l'un de l'autre, sans que nous puissions l'empêcher. Il serait stupide de haïr les gens pour cela.

— Mais s'ils vous offensent! et s'ils avaient pu faire autrement? insista Gwendolen, avec une chaleur difficile à concilier avec le peu d'importance d'une conversation incidente comme celle-ci.

Deronda s'en étonna. Une sensation pénible arrêta pour un moment sa réponse; enfin, avec une intonation plus grave et plus profonde, il dit:

— Eh bien, après tout, je préfère ma place à la leur.

— Je crois que vous avez raison, s'écria Gwendolen en

Digitized by Google

poussant un petit éclat de rire nerveux, et en retournant rejoindre le groupe qui était auprès du piano.

Deronda se demanda si Grandcourt avait prêté quelque attention aux mouvements de sa femme et le chercha des yeux ; mais il était impossible de voir sur ses traits qu'il s'en fût occupé. Pour observer ce qui l'intéressait, Grandcourt avait une manière trompeuse qui dépassait en ruse celle de tout animal félin guettant sa proie. Il était pour le moment plongé dans un fauteuil, ayant l'air d'écouter ce que disait M. Vandernoodt, lequel pensait que la connaissance d'un tel mari valait la peine d'être cultivée, et un imprudent aurait pensé que l'on pouvait en toute assurance télégraphier des secrets devant lui, le préjugé le plus répandu voulant que l'observateur pénétrant soit celui dont les yeux sont toujours en mouvement. Grandcourt savait parfaitement où était sa femme et comment elle se comportait.

— Sera-ce un mari jaloux? se demanda Deronda. Cela pouvait être ; mais il s'égarait autant dans ses suppositions sur Grandcourt qu'il aurait pu le faire sur un continent inexploré, où toutes les espèces sont particulières. Il se serait refusé à croire qu'il pût être lui-même l'objet probable de cette jalousie ; mais le soupçon qu'une femme n'est pas heureuse conduit naturellement à spéculer sur la conduite privée du mari.

Vers une heure du matin, Daniel, retiré dans sa chambre et enfoncé dans son fauteuil, partit tout à coup d'un franc éclat de rire, en s'apercevant qu'il tenait en main une grammaire hébraïque (car, par égard pour Mordecai, il avait commencé l'étude de l'hébreu), et que depuis longtemps il était dans cette attitude et n'avait fait que penser à Gwendolen et à son mari.

— A quoi bon tout cela? se dit-il en jetant loin de lui son livre et en se déshabillant. Je ne puis l'aider en rien ;

Digitized by Google

personne ne le peut, si elle a vu déjà qu'elle s'est trompée. Il me semble qu'elle est entièrement dépourvue des idées qui pourraient l'aider. Mais que sais-je d'elle? Il y a peut-être en elle un démon capable de dompter le pire des maris. Il est clair pour moi qu'elle a été une jeune fille mal élevée; elle est mondaine; peut-être coquette!

Cette dernière réflexion, à laquelle il ne croyait pas beaucoup, lui était inspirée comme mesure de prudence contre les plaisanteries de sir Hugo sur la coquetterie en général. Deronda résolut de ne pas s'engager volontairement dans un tête-à-tête avec Gwendolen pendant son séjour à l'abbaye, et il était capable d'exécuter sa résolution, en dépit d'une forte inclination à faire le contraire.

Mais un homme ne peut rien résoudre quand il s'attaque aux actions d'une femme, et encore bien moins à celles d'une femme comme Gwendolen, dont la nature était une combinaison de réserve orgueilleuse et de témérité, de terreur et de défi, pouvant tour à tour flatter et déconcerter le contrôle. La qualification de coquette était celle qu'on lui aurait appliquée avec le moins de justesse.

Elle avait un amour inné pour l'hommage et la soumission à son pouvoir, mais point de froid artifice dans le but d'enchaîner un cœur. La croyance de la pauvre femme en son pouvoir ainsi que d'autres rêves d'avant son mariage, avaient déjà été jetés de côté, comme les jouets d'un enfant malade, qui les considère avec des yeux attristés, mais qui n'a pas le cœur de les reprendre, quoi qu'il puisse essayer de le faire.

Le lendemain au lunch, sir Hugo lui dit :

— Le dégel est arrivé comme par magie ; il fait très doux dehors; allons-nous voir les écuries et autres vieilleries de la maison ?

— Oui, volontiers, répondit Gwendolen. Aimeriez-vous à voir les écuries, Henleigh ? demanda-t-elle à son mari.

Digitized by Google

— Beaucoup, répondit-il avec une nonchalance qui rendait ce mot ironique.

C'était la première fois, depuis leur arrivée, que Deronda les entendait se parler et jugea leur échange de regards, aussi froid et aussi artificiel que la cérémonie de publication d'une charte.

— Qui encore veut faire le tour de la maison et de ses dépendances? demanda sir Hugo. Il faudra que les dames s'enveloppent bien; nous n'avons que juste le temps avant le coucher du soleil. Tu viendras, Dan, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit Deronda insouciamment, car il savait bien que, pour sir Hugo, toute excuse aurait été désobligeante.

— Alors, quand tout le monde sera prêt, on se réunira dans la bibliothèque, c'est-à-dire dans une demi-heure, décida le baronnet.

Gwendolen s'apprêta avec une étonnante promptitude, et, au bout de dix minutes, elle descendait dans la bibliothèque, emmitouflée dans ses fourrures, chaussée de petites bottes fortes et la tête couverte d'un chapeau à plumes. Elle s'aperçut en entrant que quelqu'un se trouvait là : elle l'avait espéré. Ce quelqu'un était Deronda, qui lui tournait le dos en lisant un journal, assis dans un fauteuil à l'extrémité de la pièce. Elle pouvait tousser, mais c'eût été comme un signal auquel sa fierté refusait de descendre. Elle aurait été honteuse d'aller jusqu'à lui et de lui faire voir qu'elle était là, quoiqu'elle eût une soif ardente de lui parler. Il n'y avait pas l'ombre de coquetterie dans son attitude envers lui; pour elle, il était unique, parce qu'il l'avait impressionnée, non comme un admirateur, mais comme un supérieur. Et pourtant il ne bougeait pas! — il ne voyait pas qu'elle était là! — Le papier criait sous ses doigts; sa tête se levait et se baissait

Digitized by Google

en explorant ces colonnes stupides ! Le reste de la société allait bientôt venir et l'occasion d'effacer son verbiage de la soirée précédente serait passée. L'irritation desséchait sa gorge, et son visage dénotait une mortification pour laquelle les larmes sont défendues.

Enfin, il jeta son journal et se retourna :

— Oh ! vous étiez là, dit-il en s'avançant ; permettez que j'aille passer mon paletot ; et il sortit.

C'était mal se conduire ; la politesse voulait qu'il échangeât quelques mots avec elle avant de la laisser seule. Il est vrai que Grandcourt entra immédiatement après avec sir Hugo, en sorte que les paroles échangées auraient été bien peu de chose. Toujours est-il qu'ils le virent sortir de la bibliothèque.

— Vous paraissez souffrante, dit Grandcourt en venant se placer devant elle et en la regardant fixement. Pensez-vous être assez forte pour faire cette promenade ?

— Oui, elle me fera du bien, répondit Gwendolen du bout des lèvres.

— Nous pourrions renoncer à visiter la maison, et nous borner à un petit tour au dehors, dit avec douceur le baronnet.

— Non, non ! s'écria Gwendolen avec décision, ne renonçons à rien. J'ai besoin d'une longue promenade.

Le reste de la société, — deux dames et deux messieurs, sans compter Deronda, — était maintenant réuni, et Gwendolen, remise de son émotion, marcha avec sa grâce habituelle à côté de sir Hugo, accordant une attention apparente aux commentaires que faisait Deronda sur les différents fragments architecturaux, et aux raisons données par sir Hugo pour s'excuser de n'avoir pas essayé de remédier au mélange non déguisé du style moderne avec le style antique, ce qui, selon lui, rendait la place plus véritablement historique. Dans leur trajet de la laiterie aux cuisines,

Digitized by Google

ils prirent par l'extérieur et s'arrêtèrent devant un joli portail, seul reste ancien de la façade orientale.

— Eh bien, dit sir Hugo, à mon avis ceci est plus intéressant au milieu de ce qui porte franchement le cachet d'un style postérieur de quatre siècles. Les additions doivent manifester l'époque dans laquelle on les fait, et porter l'empreinte de leur siècle. Je ne voudrais pas détruire de morceaux anciens ; mais je crois que leur reproduction est une erreur. Et puis où s'arrêter sur cette pente? On pourrait tout aussi justement me demander d'user les pierres en m'agenouillant ; n'est-il pas vrai, Grandcourt?

— Quelle damnable peste ! marmotta celui-ci. Je déteste ces drôles qui hurlent des litanies, la chose la plus ennuyeuse du monde.

— Oui, c'est là que doit en arriver leur romantisme, dit sir Hugo d'un ton d'assentiment confidentiel, c'est-à-dire s'ils se conduisent logiquement.

— Je crois que cette manière d'argumenter contre un courant, parce qu'il peut conduire à une absurdité, ferait bientôt de la vie un silence, dit Deronda. Telle n'est pas la logique des actions humaines ; c'est plutôt celle d'un tournebroche qui doit aller jusqu'à son dernier tour lorsqu'une fois il a été remonté. Nous ne ferons rien sûrement, si nous ne jugeons d'abord de l'endroit où nous devons nous arrêter.

— Je prétends que la poche est le meilleur guide, dit plaisamment sir Hugo. Quant à la plupart de vos vieux-nouveaux bâtiments, il faut payer des hommes pour les travailler artistement afin de leur donner une surface qui paraisse ancienne et qui ne répond pas au taux du travail actuel.

— Alors vous voudriez conserver les anciennes modes, monsieur Deronda ? demanda Gwendolen, en prenant avantage de la liberté du groupement pour demeurer un peu

Digitized by Google

en arrière, pendant que sir Hugo et Grandcourt continuaient d'avancer.

— Quelques-unes seulement. Je ne vois pas pourquoi nous n'userions pas de notre choix en ceci aussi bien qu'en autre chose, ou pourquoi l'âge ou la nouveauté serait un argument pour ou contre. Faire comme nos pères est bien, quand cela n'empêche rien de meilleur; l'affection s'en accroît, et l'affection est la base la plus large du bien dans la vie.

— Pensez-vous véritablement ainsi? reprit Gwendolen, non sans un peu de surprise. J'aurais cru que vous faisiez beaucoup plus de cas des idées, du savoir, de la sagesse et autres choses semblables.

— Mais, faire cas de ces choses est encore une affection, répondit Deronda en souriant de cette soudaine *naïveté*. Appelez cela attachement, intérêt, bonne volonté, peu importe. Il y aura de la différence, si les objets de notre intérêt sont des hommes; mais, en général, dans toutes les affections profondes, les objets sont un mélange de personnes et d'idées dans lequel coulent ensemble les sentiments et les sensations.

— Je ne sais si je vous comprends, dit Gwendolen. Je ne me crois pas très affectueuse. Peut-être me direz-vous que c'est la raison pour laquelle je ne vois pas beaucoup de bon dans la vie.

— Non, je ne vous dirai pas cela; mais je le tiendrais peut-être pour vrai, si je croyais ce que vous dites de vous, répliqua Deronda avec gravité.

Sir Hugo et Grandcourt étaient revenus sur leurs pas et s'arrêtèrent.

— Je ne puis obtenir que M. Deronda me fasse un compliment, dit Gwendolen, en s'adressant au baronnet. Je suis curieuse de voir si l'on peut tirer de lui une petite flatterie.

Digitized by Google

— Ah ! fit sir Hugo en lançant un regard significatif à Daniel, le fait est qu'il est désespérant de vouloir flatter une jeune femme. On quitte la partie de désespoir. Elle a été tellement rassasiée de douces paroles, que tout ce que nous pourrions dire lui semblerait fade.

— C'est bien vrai ! s'écria Gwendolen en penchant la tête et en souriant. M. Grandcourt n'a réussi à gagner mon cœur que par des compliments bien tournés. Si un seul mot n'avait pas été à sa place, ç'aurait été fatal.

— Entendez-vous cela? demanda sir Hugo au mari.

— Oui, répondit Grandcourt sans changer de contenance. Je vous assure qu'il est diablement dur de toujours avoir à veiller sur soi.

Tout ceci parut à sir Hugo un badinage naturel entre un tel mari et une telle femme. Quant à Deronda, il s'étonnait des trompeuses altérations des manières de Gwendolen, qui, tantôt, avait l'air d'invoquer la sympathie par une indiscrétion enfantine, et, tantôt, de la repousser par une dissimulation hautaine. Il s'éloigna d'elle pour se rapprocher de miss Juliette Fenn, jeune personne que nous avons déjà rencontrée et dont le peu de beauté ne pouvait exciter la jalousie de Gwendolen. Mais, quand ils furent arrivés dans les cuisines, — partie de l'ancien bâtiment en parfait état de conservation, — toutes les beautés en furent gâtées pour elle, et les explications de sir Hugo sur leur sujet lui devinrent importunes, parce que Deronda discourait pour les autres dames et se tenait loin d'elle. De plus, M. Vandernoodt, qui avait toujours la manie de décrire une chose pendant que l'on en regardait une autre, lui fut insupportable par son insistance à lui détailler la cuisine de lord Blough, qu'il avait vue dans le nord de l'Angleterre.

— Je vous en supplie, ne nous demandez pas de voir à la fois deux cuisines! la chaleur en devient double. Réelle-

Digitized by Google

ment il faut que je sorte! s'écria-t-elle enfin, en allant résolument au grand air et en laissant les autres en arrière.

Grandcourt était déjà dehors, et, quand elle le rejoignit, il lui dit :

— Je me demandais combien de temps encore vous resteriez dans cette damnée cuisine! Une des libertés qu'il avait prises depuis qu'il était marié, était de se servir des épithètes les plus fortes.

— Il y faisait vraiment trop chaud pour une personne aussi enveloppée de fourrures que je le suis, répondit-elle en se retournant pour voir si le reste de la société les suivait.

Ils traversèrent une cour où la neige se voyait encore en petits îlots sur l'herbe, et en assez grandes masses sur les murailles crénelées, et ils arrivèrent dans le chœur depuis longtemps transformé en écuries. Dans cette belle journée d'hiver, éclairée par un pâle soleil, le cloître conservait l'aspect de son antique solennité et les yeux se reposaient avec plaisir sur un tableau vraiment pittoresque. Toutes les chapelles aux fines arcades avaient été changées en stalles, et à travers les vitraux poudreux, le jour venait frapper les murs qui portaient encore des vestiges de cramoisi, d'orange, de bleu et de violet; le reste du chœur avait été saccagé, le sol nivelé, pavé et drainé. Une douce lumière tombait des fenêtres du haut sur les hanches et sur les croupes des chevaux, dont les naseaux mobiles dénotaient la vigueur; sur le foin qui pendait hors des rateliers, tribunes d'où autrefois les moines regardaient l'autel; sur un petit épagneul blanc et feu qui avait fait son lit à côté d'une vieille jument, et sur quatre vieux anges, ayant encore des postures dévotes comme des martyrs mutilés.

— Oh! c'est magnifique! s'écria Gwendolen; seulement il faudrait un cheval dans chacun des *box*. Je préfère dix fois ces écuries à celles de Ryelands.

Digitized by Google

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ces mots, qu'elle s'arrêta et involontairement tourna les yeux du côté de Deronda, qui, par un mouvement machinal et bizarre, avait ôté son chapeau comme s'il était dans une église. Leurs regards se croisèrent au grand ennui de Gwendolen, qui se sentit rougir, car il lui sembla qu'elle l'avait laissé lire dans sa pensée. Elle s'exagérait l'impression que sir Hugo et Deronda pouvaient avoir ressenti de son manque de goût en faisant allusion à un droit quelconque de possession de l'abbaye. Daniel l'en mépriserait peut-être! Sa contrariété lui enleva sa facilité habituelle de plaisanterie; elle leva la tête comme si elle examinait la voûte, en faisant un tour sur elle-même dans cette attitude. Si l'on avait remarqué sa rougeur, on ne l'avait certainement pas interprétée dans le sens vrai de ses sentiments. La rougeur n'est pas un langage. Seul Deronda en devina jusqu'à un certain point le motif; mais, tandis qu'il l'observait, il était lui-même l'objet de l'attention d'un autre.

— Est-ce que vous saluez les chevaux? lui demanda Grandcourt en faisant entendre un petit rire moqueur.

— Pourquoi pas? répliqua-t-il en se couvrant.

La confusion de Gwendolen avait disparu pendant son inspection des chevaux, que Grandcourt s'abstenait poliment d'apprécier, en approuvant languissamment ce qu'en disait sir Hugo.

— Le fait est, conclut le baronnet, qu'aujourd'hui les écuries coûtent horriblement cher, et je m'estime heureux de m'être délivré de cette *démangeaison*.

— Que voulez-vous que fasse un gentleman? répondit Grandcourt. Il faut qu'il monte à cheval. Je ne vois pas ce qu'il pourrait faire de mieux. Mais je n'appelle pas monter à cheval, l'action de s'asseoir les jambes écartées sur une bête difforme.

Cette façon délicate et diplomatique de caractériser l'écu-

Digitized by Google

rie de sir Hugo ne demandait pas de réponse directe, et le baronnet, sentant que la conversation languissait, s'écria :

— Maintenant nous allons aller voir le cloître ; c'est le plus beau reste de l'abbaye et le mieux conservé ; les moines pourraient s'y être promenés hier.

Mais Gwendolen était restée en arrière pour voir le chenil des chiens de chasse, et peut-être aussi parce qu'elle se sentait démoralisée. Grandcourt l'attendit.

— Vous feriez mieux de prendre mon bras, lui dit-il de sa voix basse et sur un ton de commandement ; elle obéit.

— Quel ennui, ajouta-t-il, d'être obligé de flâner dehors par un temps pareil, de cette manière, et sans cigares !

— Je croyais que cela vous plairait.

— A moi ? Un papotage éternel ! et des filles laides ! Peut-on inviter de tels monstres ! Comment ce *fat* de Deronda peut-il seulement les regarder ?

— Pourquoi l'appelez-vous *fat ?* Que lui reprochez-vous ?

— Je ne lui reproche rien. Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit *fat ?* Il n'est d'aucune conséquence pour moi. Je l'inviterai même à revenir à Diplow, si vous voulez.

— Je ne crois pas qu'il vienne. Il est trop intelligent et trop instruit pour se soucier de *nous*, dit Gwendolen, pensant qu'il serait utile de dire (en particulier) à son mari qu'on pouvait le dédaigner.

— Je n'ai jamais vu que cela fît beaucoup de différence chez un homme. Ou il est gentilhomme, ou il ne l'est pas, répondit Grandcourt.

Que de nouveaux époux saisissent l'occasion d'avoir un moment de tête-à-tête, cela est facile à comprendre et on le permet volontiers ; les autres personnes de la société les avaient donc laissés à l'arrière, jusqu'à ce que, rentrant dans le jardin, tous s'arrêtèrent dans la cour cloîtrée où, treize ans plus tôt, nous avons vu un jeune garçon faire, au milieu

Digitized by Google

des roses, connaissance avec son premier chagrin. On s'était servi, pour construire ce cloître, de pierres plus dures et plus résistantes que pour l'église; aussi avait-il mieux supporte l'action et les ravages dn temps. C'était, dans cette région septentrionale, un rare exemple de monastère avec arcades et piliers. On aurait dit que le feuillage des chapiteaux venait d'être artistement déchiqueté et délicatement ouvragé par le ciseau du sculpteur. Gwendolen avait quitté le bras de son mari pour se joindre aux autres dames, auxquelles Deronda faisait remarquer l'art avec lequel on avait combiné la liberté avec l'exactitude, dans l'imitation de la nature.

— Je me suis souvent demandé, dit-il après avoir désigné un délicieux chapiteau, si on n'apprend pas à aimer les objets réels par leurs représentations, ou ces représentations par leurs objets réels. Quand j'étais enfant, ces chapiteaux m'ont enseigné à observer et à aimer la structure des feuilles.

— J'affirmerais presque que vous en voyez chaque ligne les yeux fermés, dit Juliette Fenn.

— Oui ; car, pendant bien des années, cette cour a été pour moi la seule image d'un couvent et chaque fois que je lis un ouvrage où il est question de moines et de monastères, c'est ici que je les place.

— Vous devez beaucoup aimer cette résidence, reprit en toute innocence Juliette Fenn, qui ne pensait aucunement à l'héritage. Tant de maisons se ressemblent ! mais celle-ci est unique, et vous paraissez en connaître chaque recoin. Jamais vous n'en aimerez autant une autre.

J'en porte l'image en moi, répondit paisiblement Deronda, habitué à des pensées de ce genre. Pour la plupart des hommes, leur première demeure n'est qu'un souvenir de leur jeunesse, et je n'affirmerais pas qu'ils en aient conservé le meilleur. L'image ne s'efface jamais; on n'est

Digitized by Google

pas désappointé par le souvenir, et les exagérations vont toujours du bon côté.

Gwendolen était sûre qu'il parlait ainsi par délicatesse pour elle et pour Grandcourt, parce qu'il savait qu'ils devaient l'entendre et que, probablement, il la considérait comme une égoïste qui désirait entrer en possession le plus tôt possible des biens du baronnet. Mais, quoi qu'il pût dire, il devait, selon elle, y avoir en lui un dépit secret de ce que les circonstances de sa naissance lui ôtaient toute possibilité d'hériter de son père, et, s'il supposait qu'elle était heureuse de voir passer cet héritage à son mari, que pouvait-il éprouver pour elle sinon une pitié méprisante? En effet, elle croyait s'apercevoir qu'il l'évitait, qu'il préférait causer aux autres, ce qui — par parenthèse — n'était pas aimable de sa part.

Ces idées, ajoutées à un mélange d'orgueil et de timidité, l'empêchèrent de lui adresser de nouveau la parole, et, quand on fut monté dans la galerie de portraits qui surmontait le cloître, elle eût l'air d'y prendre beaucoup d'intérêt et fit ses remarques sans un appel direct à Deronda. Mais les efforts qu'elle était obligée de s'imposer pour paraître gaie, la fatiguèrent, et, comme Grandcourt était retourné dans la salle de billard, elle se retira dans l'élégant boudoir qui avait été préparé pour elle, et s'y enferma pour rêver tout a son aise... à ses misères.

Oui, à ses misères! Cette jeune et belle créature, avec ses vingt-deux ans et son ambition satisfaite, n'était plus tentée de baiser son image heureuse réfléchie par son miroir ; elle s'y regardait et s'étonnait qu'elle pût être si malheureuse. Déjà, dans le court espace de sept semaines, qui lui semblaient la moitié de sa vie, son mari avait pris sur elle un empire auquel il ne lui était pas plus possible de résister qu'à l'effet engourdissant du choc d'une torpille. Grandcourt avait une finesse surprenante pour deviner l'état de l'âme de sa

Digitized by Google

femme et pour rendre ce caractère fier et rebelle, muet et impuissant devant lui.

Elle avait brûlé la lettre de Lydie Glasher dans un moment d'effroi instantané, redoutant que d'autres yeux que les siens pussent la voir, et elle avait obstinément soutenu à son mari qu'aucune autre cause que la surexcitation et la fatigue n'avait provoqué sa violente attaque nerveuse. Elle avait été forcée de mentir. « Ne me demandez rien, c'était plus fort que moi, c'était le changement soudain et mon départ de chez ma mère! »

Mais les phrases de la lettre se dressaient à tout moment devant ses yeux et lui faisaient l'effet d'un arrêt du destin. Les mots avaient instillé leur poison dans ses veines et faisaient renaître la vision continuelle de la scène des Pierres Parlantes. Cette scène était pour elle une apparition accusatrice; elle redoutait que Grandcourt la connût. Elle était prête à tout endurer plutôt que la mortelle humiliation d'avouer qu'elle savait tout avant de l'épouser et qu'elle avait manqué à la parole donnée.

Après la lecture de la lettre avait commencé l'empire qu'avait pris sur elle son mari et la crainte qu'il lui inspirait; et il le savait. Il n'avait, il est vrai, aucun indice de la promesse violée, et, du reste, il aurait fait bon marché de cette atteinte à sa conscience; mais il savait non seulement ce que Lush lui avait dit de la rencontre aux Pierres Parlantes, mais encore ce que lui cachait Gwendolen et qu'elle avait dû être la cause de son malaise inattendu. Il était sûr que Lydie avait enfermé un papier quelconque dans l'écrin des diamants, et ce papier avait inspiré à sa femme une nouvelle répulsion pour lui, et créé en même temps une raison pour qu'elle n'osât pas la lui manifester. Il ne s'inquiéta pas beaucoup, comme l'auraient fait d'autres maris, de ce que ses espérances matrimoniales étaient frustrées; il avait voulu épouser

Digitized by Google

miss Harleth et n'était pas homme à s'en repentir. Il savait qu'il ne s'était pas marié à une idiote incapable de percevoir l'impossibilité de lui échapper, sans voir en même temps les maux qui en résulteraient; il avait épousé une fille ayant assez d'esprit et d'orgueil pour ne pas faire d'elle une folle, en compromettant les avantages d'une position qui l'avait attirée,— et, si elle avait besoin d'allusions claires pour se conduire convenablement, il aurait soin de ne pas les lui épargner.

Ce qui s'était passé entre eux au sujet des diamants était typique. Un soir, peu de temps avant de venir à l'abbaye, ils devaient dîner à Brackenshaw-Castle. Gwendolen, qui s'était promis de ne jamais porter les diamants, sur lesquels les horribles mots de la lettre de Lydie ressortaient en caractères flamboyants, descendit en robe blanche, ayant autour du cou un collier d'or auquel pendait un médaillon d'émeraude que Grandcourt lui avait donné, et aux oreilles de petites étoiles également en émeraudes. Grandcourt, appuyé à la cheminée, la vit entrer.

— Suis-je bien comme vous le désirez? lui dit-elle presque gaiement. Elle n'allait pas sans plaisir à Brackenshaw-Castle dans sa nouvelle dignité.

— Non, répondit Grandcourt, mettez vos diamants.

Gwendolen demeura muette; elle tremblait de laisser percer la moindre émotion, et cependant elle fut convaincue que ses yeux avaient laissé une altération se manifester quand ils rencontrèrent ceux de son mari. Il fallait répondre; elle dit aussi indifféremment que possible:

— Oh! non! je vous en prie. Les diamants ne me vont pas. Je ne le crois pas.

— Ce que vous croyez n'a rien à faire ici, répliqua Grandcourt avec son *sotto voce* impérieux. Je désire que vous mettiez vos diamants.

— Excusez-moi, je vous en prie, j'aime ces émeraudes,

Digitized by Google

répondit Gwendolen qui, malgré elle, donna des signes de frayeur.

— Obligez-moi de me dire la raison pour laquelle vous refusez de porter ces diamants quand je le désire, dit Grandcourt, les yeux fixés sur elle avec plus de ténacité que jamais.

A quoi bon se révolter? Elle n'avait rien à répondre; elle remonta dans sa chambre. En sortant les diamants de leur écrin, il lui sembla que son opposition à les porter avait éveillé dans l'esprit de son mari le soupçon qu'elle savait quelque chose, et qu'il se faisait un plaisir de la torturer.

— Il aime à persécuter ses chiens et ses chevaux, se dit-elle en frissonnant, il en fera de même avec moi, je serai persécutée. Que me reste-t-il à faire? Je n'irai pas crier au monde : « Ayez pitié de moi! »

Elle allait sonner sa femme de chambre, quand elle entendit que l'on ouvrait sa porte. C'était Grandcourt.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour vous les attacher, dit-il en s'approchant.

Elle ne répondit rien, s'efforça de demeurer calme et le laissa lui attacher les bijoux comme il le voulait. Indubitablement il avait eu l'habitude d'agir de même avec une autre. Dans une amertume sarcastique contre elle-même, elle se dit : — Quel superbe privilège de les avoir volés à cette femme!

— Pourquoi avez-vous si froid? lui demanda Grandcourt après avoir attaché la dernière boucle d'oreille. Mettez vos fourrures. Je ne puis souffrir qu'une femme ait l'air gelé. Puisque vous allez vous montrer en jeune mariée, faites-le décemment.

Cette petite allocution maritale, bien que n'étant pas parfaitement persuasive, piqua au vif l'orgueil de Gwendolen et la força de redevenir elle-même. Les horribles

Digitized by Google

paroles rampèrent toujours sur les diamants, mais seulement pour elle; pour les autres, c'étaient des brillants qui lui seyaient à ravir, et Grandcourt eut la satisfaction de se dire qu'elle obéissait au mors.

Revenue à Diplow, elle avait dit à sa mère :

— Oui, maman, je suis très heureuse. Ryelands n'a pas trompé mon attente. C'est une bien plus belle résidence que celle-ci, plus grande. Mais avez-vous besoin d'argent?

— Ne sais-tu pas que, le jour de ton mariage, M. Grandcourt m'a laissé une lettre? J'aurai huit cents livres par an. Il désire que je reste à Offendene pour le moment, pendant que vous êtes à Diplow; mais, s'il y avait un joli cottage près du parc de Ryelands, nous pourrions aller l'habiter sans beaucoup de dépense, et je t'aurais peut-être une bonne partie de l'année.

— Il faut laisser faire M. Grandcourt, maman.

— Certainement. C'est admirable de sa part d'avoir dit qu'il payerait la location d'Offendene jusqu'à la fin de juin. Nous pouvons très bien nous suffire sans autre domestique mâle que Crane. Notre bonne Merry demeurera avec nous et m'aidera à tout diriger. Il est naturel que M. Grandcourt tienne à ce que ma maison soit sur un pied honnête dans votre voisinage, et je ne puis qu'y consentir. Ne t'en a-t-il rien dit?

— Rien; je suppose qu'il désirait vous l'entendre dire.

Par le fait, Gwendolen avait été désireuse de savoir comment son mari traiterait sa mère; mais, depuis son mariage, elle n'avait pas osé aborder le sujet avec Grandcourt. Elle avait désormais envers lui un sentiment d'obligation qui ne lui laissa de repos que quand elle lui eut dit :

— C'est très bien à vous d'avoir pensé à pourvoir maman. Vous avez pris une bien grande charge en épousant une fille qui n'avait que des parents pour toute fortune.

Grandcourt, qui fumait, répondit avec insouciance :

Digitized by Google

— Je ne pouvais pas décemment la laisser vivre comme la mère d'un garde-chasse.

— Au moins n'est-il pas mesquin pour ce qui regarde l'argent! pensa Gwendolen, et maman a eu le meilleur lot de mon mariage.

L'impuissance à laquelle elle se sentait réduite donna une force nouvelle à l'influence que, dès le début, Deronda avait prise sur son esprit. Elle croyait qu'il possédait un moyen inconnu pour la juger.

« Je voudrais qu'il pût savoir tout ce qui me concerne sans le lui dire; » voilà quelle était sa pensée, pendant que, couchée sur son lit de repos, la tête appuyée sur sa main, elle se regardait dans une psyché, non avec admiration, mais avec mélancolie. « Je voudrais qu'il sût que je ne suis pas aussi méprisable qu'il le pense, que je suis dans un grand trouble, et que je voudrais être meilleure si je le pouvais! » Elle avait, pour ainsi dire, transformé en prêtre et en confesseur, ce jeune homme qui n'avait que peu d'années de plus qu'elle, et peut-être une nouvelle éducation se préparait-elle pour Deronda, dans cette idéale consécration de Gwendolen !

Digitized by Google

XXXVI

M. Vandernoodt, qui éprouvait le besoin d'une promenade animée, d'un cigare et d'un petit cancan, avait accaparé Deronda.

— Quel drôle de corps que ce Grandcourt! dit-il. Un instant! S'il est de vos amis, je retire l'expression.

— Pas le moins du monde, reprit Deronda.

— Je le pensais bien. On s'étonne qu'il ait éprouvé une nouvelle grande passion; et il faut vraiment que c'en soit une pour se marier de cette façon. Cependant, Lush, son vieux camarade, prétend qu'il n'a épousé cette fille que par entêtement. Par George! c'est un entêtement très explicable. Un homme pourrait se décider à l'épouser sans le stimulant de la contradiction. Mais il doit s'être joliment saigné d'argent, eh?

— Je ne sais rien de ses affaires.

— Comment! vous ne connaissez pas l'autre ménage qu'il entretient?

— Diplow? Naturellement. Il l'a pris de sir Hugo, mais seulement pour un an.

Digitized by Google

— Non, non! pas Diplow: Gadsmere. Sir Hugo le sait bien, j'en répondrais.

Deronda se tut; il commençait à ressentir une réelle curiosité; mais il prévit qu'il saurait tout ce que M. Vandernoodt avait à révéler, sans lui faire l'honneur de le lui demander.

— Lush ne veut pas l'avouer; c'est tout simple: il est le confident et l'entremetteur de Grandcourt. Mais je le tiens de la meilleure source. Le fait est qu'il y a une autre dame avec quatre enfants à Gadsmere. Elle avait la haute main sur lui, il y a dix ans et plus, et, d'après ce que j'ai pu comprendre, elle l'a encore. C'est pour lui qu'elle a quitté son mari; elle a voyagé partout avec lui. Son mari est mort maintenant; un de mes camarades qui a servi dans le même régiment a bien connu madame Glasher avant qu'elle prît la poudre d'escampette. C'est une femme aux yeux noirs et ardents, une beauté fameuse de son temps; il la croyait morte. On prétend qu'elle tient encore Grandcourt sous sa coupe, et l'on s'étonne qu'il ne l'ait pas épousée ; car elle a un superbe petit garçon, et je sais que Grandcourt peut faire absolument ce qu'il veut de ses biens. C'est ce que m'a dit Lush.

— Quel droit avait-il alors d'épouser cette jeune personne? s'écria Deronda avec dégoût.

M. Vandernoodt, pour toute réponse, se contenta de faire tomber la cendre de son cigare, de hausser les épaules, et d'avancer les lèvres.

— Elle peut n'en rien savoir, continua Deronda, qui aussitôt se posa intérieurement cette question : Le savait-elle?

— La situation est vraiment piquante, reprit M. Vandernoodt. Voyez-vous Grandcourt entre ces deux femmes fougueuses? Car, comptez-y, la jeune dame aux beaux cheveux a une bonne dose de démon en elle; je me suis fait d'elle cette opinion à Leubronn. Imaginez-vous ces deux rivales

Digitized by Google

se rencontrant! Grandcourt devient un nouveau Jason. Je me demande comment il jouerait ce rôle!.. Il me semble entendre la Ristori criant: « Jason! Jason! » Ces jolies femmes tiennent assez généralement à leur imbécile.

— Grandcourt n'est pas un imbécile, dit Deronda ; il peut mordre.

— Je parle de Jason. Je ne puis pas trop comprendre Grandcourt. C'est un rusé compère et qui est supérieurement bâti. Bah! s'il arrive à posséder toutes les terres, les domaines supporteront le partage. Cette jeune personne, dont je sais que les parents étaient réduits à la misère, peut se croire très heureuse de l'avoir pour mari. Je ne me crois pas obligé d'être dur pour un homme, parce qu'il s'est emballé dans une affaire de cette sorte ; mais il pourrait se montrer plus aimable. Hier soir, je lui racontais une histoire très intéressante; eh bien, au milieu de mon récit, il s'est levé et s'en est allé. J'étais tenté de le rosser. Croyez-vous qu'il l'ait fait par inattention ou par insolence?

— Oh! il peut y avoir de l'un et l'autre. Il observe assez généralement les convenances, mais il n'écoute pas beaucoup, dit Deronda. Il y eut une pause d'un moment, et il reprit: — Il doit y avoir de l'exagération ou de l'inexactitude dans ce que vous avez appris sur cette dame de Gadsmere.

— Pas un atome; comptez là-dessus. Tout cela a été tenu secret pendant ces dernières années; on l'a oublié; mais le nid est là, et les oiseaux sont dedans. Du reste, je sais que Grandcourt y va; j'en ai des preuves. Au surplus, c'est son affaire; cela ne regarde personne.

— Je me demande comment vous avez pu être si bien renseigné sur cette histoire? fit sèchement observer Deronda.

— Oh! beaucoup de personnes la connaissent. Vous savez, ces histoires-là, on les empaquète comme de vieilles lettres. Moi, elles m'intéressent; j'aime à connaître les mœurs de

Digitized by Google

mon temps, les commérages contemporains. Je ne risquerais pas une obole pour connaître les *faux pas* des momies. Vous le feriez, vous, car vous aimez l'histoire ancienne; vous vous intéressez à une dame qui a la figure couverte de chiffons et dont les pieds racornis sont visibles. Est-ce que cela flatte votre imagination?

— Certainement; car, si elle a eu des malheurs en amour, j'ai la satisfaction de savoir qu'elle n'en a plus.

— Ah! je vois que vous pensez à Médée!

Deronda s'arrêta devant des chênes gigantesques qu'il fit semblant d'admirer. Il ne voulait pas avouer que, lui aussi, il écoutait avec intérêt ce commérage contemporain; il fut satisfait que M. Vandernoodt n'eût plus rien à dire. Il réfléchit alors au mariage de Gwendolen. Connaissait-elle cette liaison inavouée de Grandcourt? Est-ce pour cela que d'abord elle renonça à lui? L'accepta-t-elle ensuite à cause de sa pauvreté? Sous son air délibéré de satisfaction, madame Grandcourt n'est-elle pas rongée par une triple douleur: le reproche qu'elle se fait à elle-même, le désappointement, la jalousie? Il était porté à la juger plus favorablement, à l'excuser, à la plaindre. Il croyait avoir trouvé une clef pour interpréter plus clairement son caractère. Gwendolen, connaissant madame Glasher et ses enfants, épousant Grandcourt, et se montrant satisfaite, lui aurait paru repoussante; mais Gwendolen bourrelée de remords pour avoir contribué à leur faire du tort, se rapprochait des sentiments qu'il affectionnait. Après une demi-heure de réflexion sur la position et l'état d'esprit de Gwendolen, il prit la résolution de ne plus l'éviter.

Il se rappela que, très probablement, elle était en ce moment au salon, à prendre le thé avec les autres dames. C'était vrai. Gwendolen, qui d'abord s'était promis de ne pas descendre avant quatre heures, comprit qu'en s'enfermant de la sorte, elle s'enlevait toutes les chances de voir

Digitized by Google

et d'entendre Deronda, quand sa visite ne devait plus durer que deux jours. Elle se rajusta toute seule, reprit son petit air d'assurance, et, une fois descendue, voulut paraître en bonnes dispositions.

La réunion ne comprenait que des dames. Lady Pentreath les amusait en leur décrivant les salons sous la régence, en imitant les figures des dames et des messieurs en 1819 — l'année où elle fut présentée ! — quand Deronda parut.

—Veut-on m'accepter ? dit-il. Peut-être ferais-je mieux d'aller rejoindre ces messieurs, que je suppose au billard?

— Non, non, restez ! dit lady Pentreath. Ces dames allaient avoir assez de moi; faites-nous savoir ce que vous avez à dire.

— C'est un appel assez embarrassant, dit-il en s'asseyant à côté de lady Mallinger et en s'adressant à elle ; je crois que je ferai bien de saisir cette occasion pour parler de notre chanteuse, à moins que vous ne l'ayez déjà fait !

— Ah oui ! la petite juive ! répondit lady Mallinger. Non, je n'en ai pas parlé encore. Il ne m'est pas entré dans l'esprit que quelqu'un pût avoir besoin de leçons de chant.

— Toutes ces dames en connaissent d'autres qui ont besoin de leçons de chant, répliqua Deronda. J'ai, par hasard, découvert une chanteuse exquise, fit-il en se tournant vers lady Pentreath. Elle demeure chez des dames de mes amies, la mère et les sœurs de mon copain à Cambridge. Elle a été au théâtre de Vienne; mais elle veut quitter la carrière dramatique et se suffire en enseignant.

— Cette espèce-là fourmille, dit la vieille dame. Fait-elle payer ses leçons très cher ou très bon marché? Ce sont les deux seules amorces que je connaisse.

— Il y en a une troisième pour ceux qui l'entendent, reprit Daniel. Son chant, à mon avis, est quelque chose d'exceptionnel. Elle a été admirablement montrée et, de plus

Digitized by Google

c'est une intelligence de premier ordre. On sent qu'elle chante par nature.

— Alors pourquoi a-t-elle quitté le théâtre? demanda lady Pentreath. Je suis trop vieille pour croire qu'une grande artiste abandonne volontairement ses chances de succès.

— Sa voix n'est pas assez forte. C'est une délicieuse voix de salon. Vous qui vantez ma manière d'interpréter Schubert, dit-il en s'adressant à madame Raymond, vous seriez enchantée de la sienne. Je crois qu'elle ne refusera pas de chanter dans des sociétés particulières ou dans des concerts.

— Je l'aurai dans mon salon quand nous retournerons à Londres, dit lady Mallinger; vous l'y entendrez. Je ne la connais pas encore, mais je me fie à la recommandation de Daniel. J'ai l'intention de la donner pour maîtresse de chant à mes filles.

— Est-ce une affaire charitable ? demanda lady Pentreath ; je ne puis souffrir la musique charitable.

Lady Mallinger, qui n'était pas forte en conversation et qui avait pris l'engagement de ne rien dire de l'histoire de Mirah, eut un sourire embarrassé et regarda Deronda.

— Ce sera charitable, dit celui-ci, pour les personnes qui ont besoin d'un bon modèle et d'un excellent professeur de chant. Tous ceux qui ont de l'oreille en bénéficieront et pourront perfectionner leur style ordinaire. Si vous entendiez miss Lapidoth, fit-il en regardant Gwendolen, peut-être reviendriez-vous sur votre décision d'abandonner le chant.

— Je crois, au contraire, que cela confirmerait ma décision, répondit Gwendolen. Je ne me sens pas capable de suivre votre conseil, de jouir de ma médiocrité.

— Pour moi, reprit Deronda, les personnes qui font bien une chose, m'inspirent toujours la tentation de les imiter.

Digitized by Google

Je ne veux pas prétendre que je crois pouvoir le faire aussi bien, mais je me dis que cela vaut la peine d'essayer. Je suis persuadé que la musique que je fais n'est pas très bonne; mais le monde me paraîtrait bien plus triste si je croyais que la musique en elle-même ne vaut pas beaucoup. L'excellence encourage ;elle prouve la richesse spirituelle du monde.

— Mais si nous ne pouvons imiter, il me semble que notre vie en sera plus paisible, objecta Gwendolen, qui se sentait encouragée par l'insignifiance de son talent.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, répliqua Deronda. Nous aurions une pauvre vie si nous en étions réduits, pour tout plaisir, à nos seuls talents. Une petite imitation privée de ce qui est bon est une sorte de dévotion, et nous devrions pratiquer l'art, ne fût-ce que comme préparation pour comprendre ce qu'un petit nombre seulement peut faire. Je crois miss Lapidoth de ce petit nombre.

— Ce doit être une personne bien heureuse, ne le pensez-vous pas ? dit Gwendolen avec une teinte de sarcasme et en tournant la tête du côté de madame Raymond.

— Je ne sais, répondit cette dame au caractère indépendant; il faut que je la connaisse mieux avant d'en dire autant.

— Elle doit avoir éprouvé un cruel désappointement de ce que la voix lui ait manqué pour le théâtre, dit Juliette Fenn avec sympathie.

— Je suppose qu'elle a déjà passé le meilleur temps de sa jeunesse, fit la voix grave de lady Pentreath.

— Au contraire, elle l'atteint à peine, dit Deronda. Elle compte au plus vingt ans.

— Et très jolie ! ajouta lady Mallinger, excitée par le désir de venir en aide à Deronda; et, de plus, elle a de très bonnes manières. Je regrette seulement qu'elle soit juive. Je n'aimerais pas à l'employer à autre chose; mais, pour chanter, cela ne fait rien.

Digitized by Google

— Eh bien, puisque sa voix est trop faible pour qu'elle puisse crier beaucoup, dit lady Pentreath, je conseillerai à lady Clementine de la donner comme professeur à mes neuf petites filles, et j'espère que huit, au moins, seront convaincues qu'elles n'ont pas assez de voix pour chanter ailleurs qu'à l'église. A mon avis, nos jeunes filles d'aujourd'hui, en majeure partie, ont besoin de leçons pour ne pas chanter.

— J'ai eu mes leçons pour cela, dit Gwendolen en regardant Deronda; vous voyez que lady Pentreath est de mon côté.

Pendant qu'elle parlait encore, sir Hugo entra, suivi d'autres messieurs, au nombre desquels se trouvait Grandcourt, et se plaçant au bout de la table, il dit :

— Quelle est la contre-vérité à laquelle Deronda veut vous faire croire, mesdames, pour qu'il se soit glissé tout seul au milieu de vous ?

— Il veut nous faire croire qu'une obscurité est meilleure qu'une célébrité, dit lady Pentreath. Il s'agit d'une jolie chanteuse juive qui doit étonner nos jeunes gens. Vous et moi, qui avons entendu la Catalani dans son printemps, nous ne nous étonnons pas si facilement.

Sir Hugo, avec un sourire de bonne humeur, dit tout en humant une tasse de thé que lui avait préparée sa femme.

— Vous savez, milady, qu'un libéral comme moi est forcé de croire qu'il y a eu des cantatrices depuis la Catalani.

— Ah ! vous êtes plus jeune que moi ! Vous êtes un de ceux qui ont couru après l'Alcharisi ; mais elle s'est mariée et vous a laissés tous bredouille.

— Oui, c'est vraiment triste quand les grandes cantatrices se marient et quittent le théâtre avant d'avoir une fêlure dans la voix. Le mari est un voleur public, dit sir Hugo en posant sa tasse sur la table et en s'éloignant, pendant

Digitized by Google

que Deronda, qui avait quitté sa chaise pour faire place à d'autres, allait s'asseoir un peu à l'écart. Tout à coup il s'aperçut que, profitant de la dispersion des groupes, Gwendolen s'était soustraite aux attentions de M. Vandernoodt en s'approchant du piano, où elle faisait semblant d'examiner la musique posée sur le pupitre.

On ne sera pas surpris que Deronda ait conclu qu'elle désirait aller à lui. Peut-être voulait-elle faire amende honorable pour le ton de résistance désagréable qu'elle avait mise dans ses réponses aux recommandations qu'il venait de demander pour Mirah, car il avait remarqué que son premier mouvement la poussait à dire une chose qu'elle tenait ensuite à rétracter. Il alla donc se mettre à côté d'elle, et lui dit :

— Êtes-vous réconciliée avec la musique, et regardez-vous ce que vous voulez jouer ou chanter ?

— Je ne regarde rien, mais je suis réconciliée, dit-elle sur un ton de soumission.

— Puis-je connaître votre raison ?

— J'aimerais à entendre miss Lapidoth et à prendre des leçons avec elle, puisque vous l'admirez tant, c'est-à-dire quand nous serons à Londres. Je veux avoir ses leçons pour me réjouir de son excellence et de mon insuffisance, dit-elle en souriant avec douceur.

— Je serais vraiment heureux pour vous que vous consentiez à la voir et à l'entendre, répondit Deronda en lui rendant son sourire.

— Est-elle aussi parfaite en tout qu'en musique ?

— Je ne saurais vous répondre exactement, ne la connaissant pas assez ; mais ce que j'ai vu ne me fait pas désirer qu'elle soit autrement qu'elle n'est. Elle a passé une existence bien malheureuse. Ses peines ont commencé dès son enfance et elle a grandi au milieu d'un entourage insupportable. Je suis certain que vous direz que nul avan-

Digitized by Google

tage n'aurait pu lui donner plus de grâce ou plus de raffinement.

— Je me demande quelles ont été ses peines ?

— Je n'en ai pas de connaissance très précise ; mais je sais qu'elle a été sur le point de se noyer de désespoir.

— Et qui l'en a empêchée? demanda vivement Gwendolen.

— Un rayon est venu l'éclairer et lui a fait sentir qu'elle devait vivre,.. qu'il était bon de vivre, répondit Danile avec calme. Elle est pleine de piété et paraît capable de se soumettre à tout quand elle croit que c'est un devoir.

— Ces gens-là n'ont pas besoin de pitié, dit-elle impatiemment. Je n'ai point de sympathie pour les femmes qui ont toujours marché droit. Je ne crois pas en leurs grandes souffrances. Ses doigts froissaient convulsivement les pages de musique.

— Il est vrai que la conviction d'avoir fait du tort est quelque chose de plus lourd et de plus amer, repartit Deronda. Je suis porté à croire qu'étant tous susceptibles de faillir, nous ne pouvons avoir les mêmes sentiments pour ceux qui sont irréprochables que pour ceux qui sont meurtris dans la lutte par leur propre faute. C'est une très ancienne histoire que celle de la brebis égarée, mais elle se renouvelle chaque jour.

— C'est une manière de parler, cela n'a jamais été vrai, ce n'est pas réel, dit-elle avec amertume. Vous admirez miss Lapidoth parce que vous la croyez irréprochable, parfaite, et vous mépriseriez une femme qui aurait commis, selon vous, quelque mauvaise action.

— Cela dépendrait entièrement de la manière dont elle considérerait cette action, objecta Deronda.

— Seriez-vous content si elle était très misérable? s'écria Gwendolen avec impétuosité.

— Non, je ne serais pas content, je serais navré pour elle. Ce n'est pas une simple façon de parler. Je ne veux pas

Digitized by Google

dire que les belles natures ne sont pas plus adorables ; je veux dire que celles qui seraient comparativement peu intéressantes, peuvent devenir plus dignes de sympathie quand elles font quelque chose qui éveille en elles le remords. La vie s'élargit de différentes manières. Certaines personnes ont besoin qu'une secousse violente vienne ouvrir leurs yeux sur les conséquences de leurs fautes, et, quand elles en souffrent, leur sort nous touche plus que celui des heureux.

Gwendolen s'était laissée tomber sur le tabouret du piano ; elle le regardait ; ses grands yeux exprimaient une peine intense ; c'était le regard d'une biche blessée implorant du secours.

— As-tu persuadé madame Grandcourt, Dan ? Consent-elle à nous jouer quelque chose ? dit sir Hugo en arrivant auprès d'eux et en mettant la main sur l'épaule de Deronda, qu'il pressa légèrement, comme pour l'avertir de prendre garde.

— Je ne puis me persuader moi-même, répondit-elle en se levant.

D'autres personnes avaient suivi sir Hugo, et mirent fin à toute occasion de confidences pour ce jour-là. Mais le lendemain, veille du nouvel an, un grand bal, auquel étaient invités les gentilshommes du voisinage et les principaux tenanciers du baronnet, devait avoir lieu dans la galerie des portraits, et ce divertissement, où le nombre des danseurs est grand, et où le mouvement est général, peut créer des moments de solitude. En faisant sa toilette, Gwendolen eut envie, en souvenir de Leubronn, de porter pour seul bijou et pour unique ornement le vieux collier de turquoises ; mais elle n'osa pas, dans la crainte d'offenser son mari, en se montrant aussi mesquinement parée en une occasion où il voulait qu'elle apparût dans toute sa splendeur. Décidée cependant à porter, d'une façon quelconque, le mémorable collier, elle le tourna trois fois

Digitized by Google

autour de son poignet et en fit un bracelet; elle était remontée dans sa chambre pour le mettre au moment d'entrer dans la salle du bal.

C'était toujours une belle fête que ce bal de fin d'année, conservé par tradition de famille, selon la vieille coutume, autant que les inévitables changements de la mode veulent bien le permettre. Partout le plancher avait été recouvert de tapis en drap rouge; des plantes exotiques de serre chaude et toujours vertes étaient disposées en bosquets aux extrémités et dans chaque coin de la galerie, et les portraits des Mallinger, depuis les premières générations jusqu'à la dernière, formaient une ligne piquante de spectateurs. Sir Hugo espérait que Grandcourt serait flatté d'avoir été invité à venir à l'abbaye au moment où devait se donner ce festival qui faisait valoir le rang de sa famille; mais il espérait aussi que l'air de santé répandu sur toute sa personne, impressionnerait son successeur présomptif et lui donnerait à penser qu'un temps bien long se passerait avant que la succession ne lui arrivât, et qu'il aurait la sagesse de préférer une forte somme actuelle à une petite propriété qu'il faudrait attendre encore, Dieu sait combien d'années. Tous ceux qui étaient présents, jusqu'à la fille du fermier le moins important, savaient qu'ils verraient « le jeune Grandcourt », le neveu de sir Hugo, l'héritier présumé, le futur baronnet, en visite à l'abbaye avec sa jeune femme, après une longue absence; la froideur qui avait existé entre l'oncle et le neveu ayant fait place à une chaleureuse amitié. La jeune mariée, qui ouvrit le bal avec sir Hugo, fut nécessairement le but de tous les regards. Moins d'un an plus tôt, si, au moyen d'un miroir magique, Gwendolen avait pu voir sa position actuelle, elle se serait figurée animée d'un triomphant plaisir, convaincue de tenir dans ses mains la direction d'une existence pleine de chances favorables dont, avec

Digitized by Google

son habileté et son esprit, elle saurait tirer bon parti ; et maintenant, elle s'étonnait de ressentir si peu de joie de l'éclatante situation à laquelle, soudainement, elle avait été portée ; et, cependant, elle passait entre des files d'admirateurs avec lesquels il était de tradition d'ouvrir le bal, regardée généralement par son sexe comme une femme dont le sort était digne d'envie.

On remarqua qu'elle se tenait admirablement, quoique particulièrement elle n'eût été *personne* et qu'elle n'eût pas eu un sou de dot ; eût-elle été la fille d'un duc ou une princesse royale, elle n'aurait pu accepter plus naturellement les hommages qu'on lui rendait ce jour-là.

Le couple suivant méritait aussi qu'on le remarquât. Lady Pentreath avait dit : « Je ne danserai qu'une fois, mais je veux choisir mon partenaire. Monsieur Deronda, vous êtes le plus jeune cavalier de l'assemblée, je veux danser avec vous ; personne ici n'est assez vieux pour faire la paire avec moi. Il faut qu'il y ait contraste. » Et assurément, la vieille lady porta le contraste à son plus haut point. C'était une de ces femmes qui ne sont belles que quand la vieillesse est venue, et elle avait eu la sagesse d'embrasser la beauté de l'âge aussitôt que possible. Ses traits, qui avaient dû être durs dans sa jeunesse, avaient fini par prendre une expression satisfaisante qui défiait les rides, et qu'elle couronnait par des bandeaux de cheveux blancs ; sa taille bien prise se cambrait sous des draperies noires, et elle avait emprisonné ses oreilles et son cou dans des flots de dentelles qui ne laissaient apercevoir aucun des espaces décharnés dont la vue blesse les regards. Ses yeux noirs et vifs souriaient malicieusement, mais gracieusement. La jeune richesse du teint de son cavalier, opposée aux couleurs passées et aux formes rudes de sa tête chenue, faisait l'effet d'une belle fleur à côté d'une branche de lichen. C'est à peine si les tenanciers apprécièrent ce couple.

Digitized by Google

Pour eux, lady Pentreath n'était qu'une vieille dame, encore droite et robuste; quant à M. Deronda, sa figure leur était familière, et ils la considéraient amicalement; cependant s'il avait été l'héritier, ils auraient regretté que la coupe de son visage ne fût pas aussi anglaise que celle du visage de sir Hugo.

On n'accusa pas Grandcourt, lorsqu'il parut avec lady Mallinger, de porter un cachet étranger ; mais la satisfaction ne fut pas complète. On aurait été charmé que celui qui devait avoir le bonheur d'hériter des biens des deux familles, eût plus de cheveux, un teint plus frais, un regard plus animé. Peut-être la personne la moins bien disposée pour lui, en ce moment, était-elle lady Mallinger, qui, en dansant avec lui, se disait qu'elle était le type de la femme infortunée qui n'avait su concevoir que des filles.

La galerie n'occupait que trois côtés du quadrilatère ; le troisième avait été fermé pour servir d'antichambre. Un côté était destiné pour la danse, celui en face pour le souper, et la partie intermédiaire, moins brillamment éclairée, avait été garnie de fauteuils et de sièges confortables. Assez avant dans la soirée, Gwendolen était venue se reposer dans un de ces fauteuils ; Grandcourt se tenait debout à côté d'elle. Ils ne se parlaient pas ; elle s'appuyait contre le dos de son fauteuil et lui contre le mur. Deronda, l'ayant par hasard remarquée, s'avança pour lui demander si elle ne danserait plus. Ayant bravement fait son devoir envers les dames, il pensait avoir gagné le droit de se mettre un peu de côté. Il n'avait parlé que fort peu à Gwendolen, depuis leur conversation de la veille, auprès du piano ; la présence de Grandcourt lui rendait plus facile la démonstration de son plaisir à causer avec elle, ce qui serait un signe d'amitié. Elle lui parut fort pâle ; mais un sourire éclaira son visage quand elle le vit s'approcher, et elle se redressa pour l'accueillir. Grandcourt, qui grommelait contre l'*ennui* de

Digitized by Google

demeurer si longtemps à ce *stupide* bal, lui avait proposé de rentrer dans leur appartement; mais elle avait résisté en invoquant la politesse, non sans frayeur de la possibilité qu'il fût silencieusement en colère contre elle. Elle avait son motif pour demeurer, quoiqu'elle commençât à désespérer de pouvoir faire remarquer à celui que cela intéressait, le vieux collier qu'elle avait roulé autour de son poignet. Enfin Deronda était venu !

— Je ne danserai plus. N'êtes-vous pas content? lui dit-elle avec un peu de gaieté. Vous vous seriez cru obligé de vous offrir comme cavalier, et je suis certaine que vous avez plus dansé que vous ne deviez.

— Je ne le nierai pas, si vous avez dansé autant que vous le vouliez, répondit Deronda.

— Voulez-vous être assez bon pour me chercher un verre d'eau ?

Il n'avait pour cela que quelques pas à faire. Gwendolen était drapée dans un burnous de laine blanche, fine et légère, sous lequel ses mains blanches étaient cachées. Pendant qu'il s'éloignait, elle ôta son gant, et quand elle avança le bras pour prendre le verre qu'il lui tendait, le bracelet-collier, avec son triple rang de turquoises maladroitement contourné sur son poignet, vint nécessairement en évidence. Grandcourt le vit et remarqua aussi qu'il attirait l'attention de Deronda.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cette chose hideuse que vous avez autour du poignet ?

— Ceci, répondit-elle tranquillement en désignant les turquoises pendant qu'elle tenait encore le verre, c'est un vieux collier que j'aime à porter. Je l'avais perdu un jour ; quelqu'un me l'a retrouvé et rendu.

En disant ces mots, elle remit le verre à Deronda qui l'emporta, et qui, en revenant, lui dit, afin d'empêcher toute nouvelle allusion au collier :

Digitized by Google

— Vous devriez aller jusqu'à l'une de ces fenêtres ; vous y verriez un admirable effet de lune sur les piliers et les sculptures.

— Je le veux bien. Consentez-vous à y venir avec moi ? demanda-t-elle en regardant son mari.

Il abaissa les yeux sur elle et dit :

— Non, Deronda vous y conduira.

Puis il se redressa lentement en quittant le mur contre lequel il s'appuyait et s'éloigna d'un pas nonchalant.

Pendant un moment le visage de Gwendolen exprima du dépit et presque de la colère ; elle ressentait vivement cette preuve d'indifférence pour elle. Deronda en fut ennuyé, mais, pensant qu'il la soulagerait en se conduisant comme si rien de particulier n'était arrivé, il lui dit :

— Voulez-vous accepter mon bras et y venir pendant que les domestiques n'y sont pas? — Il avait compris son action lorsqu'elle attira son attention sur le collier ; elle voulait qu'il en conclût qu'elle s'était soumise à sa réprimande et qu'elle n'éprouvait aucun ressentiment contre lui.

Pendant leur trajet, Gwendolen se dit que ce qui venait de se passer avait fait disparaître toute réserve entre eux, et qu'elle avait, plus que jamais, le droit de lui ouvrir son cœur. Arrivée à la fenêtre, elle quitta le bras de Deronda, s'enveloppa de son burnous et posa son front contre la vitre. Quant à lui, il s'éloigna un peu, par discrétion. Elle lui dit alors d'une voix altérée par l'émotion :

— Supposez que j'aie joué de nouveau et reperdu le collier ; qu'auriez-vous pensé de moi?

— Plus de mal que je n'en pense maintenant.

— Eh bien, vous vous méprenez sur mon compte. Vous ne vouliez pas que je jouasse, vous ne vouliez pas que je fisse mon gain de la perte d'un autre, et j'ai fait mille fois pire.

— Je comprends les tentations, reprit Deronda. Peut-être puis-je deviner ce que vous pensez, c'est-à-dire que je

Digitized by Google

m'explique le reproche que vous vous faites à vous-même.

Quoique préparé à tout, il était presque alarmé de sa précipitation de confiance envers lui, qui contrastait si radicalement avec sa résolution de retenue habituelle.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place? — Si vous sentiez que vous avez été mauvais et misérable? — Si vous redoutiez l'avenir ?

On aurait dit qu'elle s'empressait de profiter de cette occasion pour parler comme elle l'entendait.

— Vous ne pourriez pas réparer ce mal en ne faisant qu'une chose, dit Deronda avec décision, mais en en faisant beaucoup.

— Quoi? répondit-elle anxieusement et en relevant la tête.

Elle lui trouva le regard sévère. Il pensait aussi que ce n'était pas le moment de se laisser aller à l'attendrissement et de reculer devant l'expression d'une opinion, quelque dure qu'elle fût.

— Je veux dire qu'il y a beaucoup de pensées et d'habitudes qui peuvent nous aider à supporter une douleur inévitable.

Elle appuya de nouveau son front contre la vitre et reprit avec une certaine impatience :

— Alors il faudra me dire ce que je dois penser et faire ; autrement, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire ce qui me plaisait, sans réfléchir? Si j'avais continué de jouer, j'aurais pu regagner, et je n'aurais pas eu à m'inquiéter d'autre chose. Vous ne l'avez pas voulu. Pourquoi ne ferais-je pas ce qui me plaît, sans réfléchir? D'autres le font bien!

Les paroles de la pauvre Gwendolen n'exprimaient clairement que son irritation.

— Je ne crois pas que vous puissiez demeurer sans réfléchir, repartit Deronda. S'il était vrai que la bassesse et la cruauté pussent échapper à la peine, quelle compensation y aurait-il pour les gens qui ne sont ni bas ni cruels? Les

Digitized by Google

idiots seuls échappent à la peine, et vous n'êtes pas une idiote. Il en est, je le sais, qui peuvent faire du mal aux autres sans remords; mais admettez que l'on en ressente! Je ne crois pas que vous puissiez jamais mener une vie coupable ! Toutes les vies insouciantes sont coupables et ne sentent point le remords.

— Alors, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, insista Gwendolen.

— Bien des choses. Jetez les yeux sur les autres existences, au lieu de vous appesantir sur la vôtre; voyez quelles sont leurs souffrances et d'où elles proviennent. Essayez de vous intéresser à quelque chose dans ce vaste monde, outre la satisfaction de petits désirs égoïstes. Efforcez-vous de vous occuper de ce qui est le meilleur en pensée et en action, de ce qui est bon, sans penser aux accidents de votre lot.

Gwendolen garda le silence un instant, puis relevant encore une fois le front, elle dit:

— Vous me croyez égoïste et ignorante.

Il laissa son regard se fixer sur le sien et répondit avec fermeté:

— Vous ne resterez ni égoïste ni ignorante.

Elle ne détourna ni ne baissa les yeux, mais un changement se produisit sur ses traits; on y lisait l'affaissement et la défiance d'elle-même.

— Dois-je vous reconduire là-bas? lui demanda-t-il avec douceur en lui offrant le bras.

Elle le prit sans rien répondre, et ce fut de cette manière qu'ils arrivèrent auprès de Grandcourt qui se promenait d'un air maussade. Gwendolen s'avança jusqu'à lui et dit:

— Je suis prête à partir maintenant. M. Deronda nous excusera auprès de lady Mallinger.

— Certainement, répondit-il. Lord et lady Pentreath se sont retirés il y a déjà quelque temps.

Digitized by Google

Grandcourt lui offrit le bras, en faisant, par dessus l'épaule un signe d'adieu à Deronda. Gwendolen se retourna à demi pour le saluer et lui dire : « Merci ! » Le mari et la femme sortirent de la galerie et traversèrent les corridors sans échanger une parole. Quand la porte du boudoir fut refermée sur eux, Grandcourt s'étendit dans un fauteuil, et, de son ton voilé, mais péremptoire, dit : « Asseyez-vous ». S'attendant à une scène déplaisante, elle avait ôté son burnous avec un mouvement nerveux et obéit sur-le-champ.

— Obligez-moi à l'avenir, dit-il. de ne plus avoir de caprices comme une folle.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle.

— Il y a quelque secret entre vous et Deronda au sujet de ce que vous avez au poignet. Si vous avez quelque chose à lui dire, dites-le lui, mais finissez-en avec ces signes télégraphiques que les autres sont censés ne pas voir. C'est diablement vulgaire !

— Je puis vous raconter toute l'histoire de ce collier, dit Gwendolen, dont l'orgueil outragé surmonta la peur.

— Je ne veux rien savoir. Je ne vous demande rien. Ce que j'aurai besoin de connaître, je le saurai bien sans que vous me le disiez; seulement, conduisez-vous comme il convient à ma femme et ne vous donnez pas en spectacle.

— Vous opposez-vous à ce que je parle à M. Deronda?

— Je ne me soucie ni de Deronda ni des imbéciles qui papillonnent autour de vous. Parlez-lui tant que vous voudrez ; il ne me prendra pas ma place. Mais vous êtes ma femme et vous tiendrez convenablement ce rang, — envers le monde et envers moi, — ou vous irez au diable.

— Mon intention a toujours été de tenir convenablement mon rang, dit Gwendolen profondément mortifiée.

— Vous avez mis cette chose à votre poignet et me l'avez tenue cachée jusqu'à ce que vous la lui ayez fait voir. Il n'y a que des fous pour se servir de cette conversation

Digitized by Google

sourde et muette et pour la croire secrète. Veuillez bien comprendre que vous ne devez pas vous compromettre. Conduisez-vous avec dignité; c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Il se leva en prononçant ces derniers mots, s'adossa à la cheminée et la regarda. Elle était muette. Elle ne pouvait lui faire de reproches en retour de cette insultante admonestation. Grandcourt était méprisant, mais pas jaloux. Pourquoi ne se révolta-t-elle pas? Pourquoi ne le défia-t-elle pas? Elle en mourait d'envie; mais elle aurait tout aussi bien fait de défier ses nerfs ou les palpitations de son cœur. Elle était là, assise dans sa resplendissante toilette, comme une blanche image de l'impuissance, et lui, semblait se complaire à la regarder. Elle ne tenta même pas de lancer une exclamation de colère et de se tordre les bras, comme elle l'aurait fait quand elle était jeune fille. L'air de mépris de son mari qu'elle sentait sur elle la contraignait de demeurer calme.

— Faut-il sonner? lui demanda-t-il après l'avoir considérée pendant un certain temps.

Elle fit de la tête un geste d'assentiment, et après avoir sonné, il se retira.

« Le tort que vous m'avez fait sera votre malédiction! » Ces mots lui dévoraient le cœur. Quand son mari eut refermé la porte, des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux, et les mots rongeurs provoquèrent cette réponse qu'elle ne put retenir:

« Pourquoi avez-vous jeté vos griffes sur moi, et non sur lui? » Ce ne fut qu'un murmure, et ses larmes coulèrent silencieusement. Mais elle les sécha bientôt et commanda ses sanglots de s'arrêter.

Le lendemain, se sentant remise de la terreur dans laquelle l'avait plongée la scène de la veille, elle voulut user de la permission que lui avait dédaigneusement

Digitized by Google

accordée Grandcourt de parler à Deronda autant qu'elle le voudrait; mais aucune occasion de le faire ne se présenta, et malgré ses petits plans pour y parvenir, elle se vit obligée de les rejeter tous par orgueil. La matinée s'était passée sans qu'elle pût reprendre le fil de son entretien avec Daniel et son départ de l'abbaye était fixé pour trois heures. Ce qui l'irritait, c'est qu'une promenade avait été projetée en présence de Daniel et qu'il ne s'était pas présenté pour s'y joindre. Grandcourt était allé à King's Topping avec sir Hugo visiter le vieux manoir; d'autres gentilshommes s'amusaient au tir; elle était donc condamnée à aller regarder chasser le gibier aquatique et d'autres choses dont elle ne se souciait pas, avec les dames, avec le vieux lord Pentreath et ses anecdotes, avec M. Vandernoodt et sa conversation fatigante. Son irritation devint trop forte. Sans préméditation aucune, elle profita d'un tournant de la route pour s'arrêter, puis, se trouvant hors de la vue des autres, elle retourna presque en courant à l'abbaye. Elle y rentra par une petite porte et monta vers la bibliothèque où elle savait que Deronda se tenait souvent. Pourquoi n'y entrerait-elle pas aussi bien que dans toute autre chambre de la maison? Le plus à craindre était que Daniel ne s'y trouvât pas, car la porte en était entrebâillée. Elle la poussa doucement et regarda. Il y était, occupé à écrire devant une table du fond, tournant le dos à la porte. C'était bien hardi de s'y introduire, bien grossier peut-être de l'interrompre pour lui parler. Elle s'avança avec précaution; le tapis amortissait le bruit de ses pas; elle demeura ensuite immobile. Deronda ayant fini sa lettre, la mit de côté en attendant que sir Hugo vînt la signer. Il s'appuyait contre le dos de sa chaise, se demandant s'il ferait un autre travail ou s'il irait rejoindre la société, lorsqu'il entendit une voix timide qui disait :

— Monsieur Deronda!

Digitized by Google

Surpris, il se leva en sursaut, se retourna et repoussa sa chaise.

— Ai-je eu tort d'entrer? demanda Gwendolen.

— Je vous croyais en promenade.

— Je suis revenue.

— Ne voulez-vous pas y retourner? Je puis y prendre part maintenant et vous accompagner, si vous voulez le permettre.

— Non; j'ai besoin de vous dire quelque chose et je ne puis demeurer longtemps, répondit-elle en parlant vite et bas. Elle s'avança et appuya ses bras et son manchon sur le dos de la chaise que Deronda venait de quitter. — Je veux vous dire que je ne puis m'empêcher d'éprouver du remords pour avoir offensé autrui. C'est ce que je pensais quand je vous disais que j'avais fait pire que de rejouer et de rengager le collier;.. et je n'y puis rien changer!.. Je suis punie et je ne vois pas la possibilité de remédier à rien. Vous m'avez conseillé de faire bien des choses; dites-le-moi encore: que feriez-vous à ma place?

Sa volubilité de langage, l'absence de ses petites manières, comme si elle ne s'inquiétait que d'utiliser le temps pour obtenir une réponse qui pût la guider, rendaient son appel particulièrement touchant. Deronda répondit.

— Je sentirais ce que vous devez éprouver: une profonde douleur.

— Mais que tâcheriez-vous de faire? demanda-t-elle avec une vivacité extraordinaire.

— J'arrangerais ma vie de façon à pouvoir réparer autant que possible le mal que j'aurais fait et je m'étudierais à n'en plus commettre.

— Mais je ne peux pas, je ne peux pas; il faut que je continue, reprit-elle d'un ton désespéré! J'ai chassé les autres, j'ai fait mon gain de leur perte, et il faut que je continue, je ne puis rien y changer!

Il était impossible de répondre instantanément. Les

Digitized by Google

paroles de la jeune femme confirmaient les conjectures de Daniel et la situation se dessinait clairement devant lui. Sa compassion pour ceux qui avaient été « chassés » sanctionnait le remords de Gwendolen; il ne pouvait essayer de l'annuler, et cependant son cœur était plein de pitié pour elle. Dès qu'il le put, il répondit :

— Ceci est le plus terrible de tout, — porter le joug de notre mauvaise action ; — mais vous pourriez vous y soumettre, comme certains hommes se soumettent à souffrir toute leur vie d'une maladie incurable! Vous pourriez faire de ce tort irrémédiable un motif pour plus d'efforts vers un bien qui contre-balancerait le mal. La conviction que nous avons gâté une existence peut nous faire désirer d'en sauver d'autres et d'empêcher qu'elles soient gâtées.

— Mais vous n'avez fait de mal à personne, vous n'avez pas gâté leur existence! C'est à vous que d'autres ont fait du tort!

Deronda rougit légèrement et répondit aussitôt :

— Je crois que nos sentiments pour nous-mêmes pourraient finir par nous donner du sentiment pour les autres, si, lorsque nous souffrons beaucoup, nous voulions considérer que les autres traversent la même expérience. C'est une espèce de remords avant d'avoir rien compris. Pouvez-vous comprendre cela?

— Je crois que je le puis maintenant, répondit-elle. Mais vous aviez raison ! je suis égoïste ! Je n'ai jamais pensé aux sentiments des autres, excepté à ceux de ma mère. Je n'ai pas aimé les autres. Mais qu'y puis-je ? continua-t-elle encore plus vite. Il faut que je me lève le matin et que je fasse ce que font d'autres. C'est comme bal réglé d'avance. Je crois voir tout ce qui peut être, et j'en suis fatiguée, malade. Le monde n'est que honte à mes yeux ! — Elle fit un geste de dégoût. — Vous dites que je suis ignorante, mais quel bien résultera-t-il d'essayer d'en savoir davantage? La vie en sera-t-elle plus digne? Quel sera ce bien?

Digitized by Google

— Ce bien même, répondit Deronda d'un ton sévère et presque indigné. La vie serait meilleure pour vous : un savoir réel vous donnerait pour le monde un intérêt bien supérieur au petit drame des intérêts personnels. C'est le malheur de votre vie, — pardonnez-moi de parler ainsi, — c'est le malheur de bien des existences, que toute passion soit dépensée dans un petit cercle, par manque d'idées et de sympathies. Y a-t-il une seule occupation de l'esprit dont vous vous inquiétiez avec passion ou même avec un intérêt indépendant?

Deronda s'était arrêté ; Gwendolen frissonnait en le regardant comme sous un choc électrique et ne disait rien. Il continua :

— Je prends comme un petit exemple ce que vous avez dit de la musique ; il répond pour de plus grands ; vous ne voulez pas la cultiver pour la seule joie privée qu'elle vous donnerait ! Quelle terre ou quel ciel contiendrait en soi assez de richesses spirituelles pour des âmes appauvries par l'inaction ? Le refuge dont vous avez besoin pour votre peine personnelle est le plus élevé ; la vie vraiment religieuse est une région dans laquelle les affections sont revêtues de savoir.

Cette remontrance à moitié indignée, qui vibrait par la voix de Deronda, produisit sur Gwendolen un effet autrement bienfaisant que toutes les flatteries. Elle était tremblante comme un enfant et dit humblement :

— J'essayerai,.. je penserai.

Ils demeurèrent silencieux pendant une minute, puis Gwendolen reprit :

— Vous avez dit que l'affection est la meilleure des choses, et je n'en ai point autour de moi. Ah ! si je pouvais avoir maman ! Mais c'est impossible. Les choses ont tellement changé pour moi, et en si peu de temps ! J'aspire maintenant après ce que je n'aimais pas, et je

Digitized by Google

crois que j'adore les vieilles choses, à présent que je ne les ai plus ! Ses lèvres frémissaient.

— Prenez la souffrance actuelle comme une pénible admission de lumière, dit Deronda avec plus de douceur. Vous en savez plus que ne contient le cercle de vos propres inclinations ; vous savez comment votre vie pèse sur d'autres et leurs vies sur la vôtre. Je ne crois pas que vous auriez échappé à ce pénible procédé sous une forme ou sous une autre.

— Mais c'est une forme très cruelle, s'écria Gwendolen en frappant du pied et dans une nouvelle agitation. J'ai peur de tout ! J'ai peur de moi-même ! Quand mon sang bout, je suis capable de faire un coup de tête ; c'est pourquoi j'ai peur de moi-même !

— Changez votre crainte en sauvegarde, reprit Deronda. Que votre terreur soit dirigée sur l'idée d'accroître ce remords qui est si plein d'amertume pour vous ! Nous ne sommes pas toujours dans un état de surexcitation, et quand le calme est revenu, nous pouvons nous servir de notre mémoire et changer graduellement la pente de notre peur, comme nous le faisons pour nos autres goûts. Que votre crainte soit votre sauvegarde !

— Oui, je sais... je comprends ce que vous voulez dire. Mais si les sentiments de colère et de haine se réveillent, comment pourrais-je être bonne ? Et s'il vient un moment où je me sentirai étouffer et que je ne puisse l'endurer ?

Elle s'arrêta et regarda Deronda. L'expression de tristesse qu'elle vit sur son visage, la pénétra d'un sentiment inconnu ; la compassion répandue sur ses traits l'affecta d'un repentir pareil à celui qu'elle avait déjà ressenti ; et d'un ton implorant elle lui dit :

— Je vous fais de la peine ; je suis une ingrate ! Vous pouvez m'aider. Je penserai à ce que vous m'avez dit. J'essayerai. Ne sera-ce pas une peine pour vous que j'aie osé

Digitized by Google

vous parler de mes chagrins ?.. C'est vous qui avez commencé, vous savez, quand vous m'avez blâmée. — Il y eut un sourire mélancolique sur ses lèvres, puis elle ajouta d'un ton désolé : — Ne sera-ce pas une peine pour vous ?

— Non, si cela peut servir à vous sauver d'un mal à venir ; autrement, ce serait une peine perpétuelle.

— Non, non ! Cela ne sera pas ! Je puis être, je serai meilleure parce que je vous aurai connu !

A ces mots elle quitta la chambre. Quand elle fut sur la première marche de l'escalier, sir Hugo, qui traversait le vestibule pour se rendre à la bibliothèque, la vit. Grandcourt n'était pas avec lui. Le baronnet, en entrant, aperçut Deronda dont le visage portait cette expression indéfinissable qui laisse deviner qu'un homme est encore sous le coup d'une scène qui vient d'avoir lieu.

— Est-ce que madame Grandcourt était ici? demanda sir Hugo.

— Oui, monsieur.

— Où sont les autres ?

— Je crois qu'elle les a laissés à la promenade.

Après un instant de silence, pendant lequel sir Hugo regarda une lettre sans la lire, il dit :

— J'espère que tu n'as pas joué avec le feu, Dan... Tu me comprends ?

— Je crois que oui, monsieur, répondit-il après une légère hésitation ; mais je n'ai rien à répondre à votre métaphore. Il n'y a pas de feu, par conséquent point de risque de brûlure.

Sir Hugo le regarda d'un œil scrutateur, et dit enfin :

— Tant mieux ! car, entre nous, je me figure qu'un tonneau de poudre est caché dans cette maison.

Digitized by Google

XXXVII

Malgré les raisons qu'avait Deronda pour désirer d'être revenu à Londres, — raisons dans lesquelles sa sollicitude pour Mirah était mêlée d'un désir curieux d'en savoir davantage sur l'énigmatique Mordecai, — il ne voulut pas quitter l'abbaye avant sir Hugo, qui en partit sans attendre sa famille, afin d'être prêt pour l'ouverture du Parlement, le six février. Deronda prit ses quartiers dans Park-Lane, bien que son appartement fût suffisamment occupé par Hans Meyrick. Il s'y attendait, mais il ne trouvait pas que tout répondait à ses espérances.

Son impression première fut celle d'un plaisir pur et d'un contentement véritable en voyant son cabinet transformé en *atelier*, encombré de dessins et du contenu de deux grands coffres venus de Rome, le bas des fenêtres couvert d'une serge noire, et le blond Hans dans sa triomphante jeunesse, comme le génie présidant aux destinées de ce lieu, les cheveux plus longs et plus ébouriffés, le visage plus bizarrement plissé, et sa voix sonore plus vibrante que jamais. L'amitié qui régnait entre ces deux jeunes gens

Digitized by Google

avait été chaudement entretenue depuis l'époque mémorable de Cambridge, non seulement par correspondance, mais encore par de petits épisodes de camaraderie à l'étranger et en Angleterre. Les premières relations de confiance d'un côté et d'indulgence de l'autre s'étaient développées en pratique, comme c'est habituellement le cas, lorsqu'elles ont si bien commencé.

— Je savais que vous aimeriez à voir mes statuettes et mes antiquités, dit Hans après les premières poignées de main et les premières questions, c'est pourquoi j'ai, sans scrupule, fait déposer mes caisses ici. Mais j'ai trouvé à Chelsea, dans le voisinage de ma mère et de mes sœurs, deux chambres où je m'installerai bientôt, quand on en aura gratté les murs et fait quelques réparations. C'est tout ce qu'il me faut. Vous voyez: je n'ai pas attendu pour me remettre au travail. Vous ne pouvez concevoir quel grand homme je suis en train de devenir! La semence de l'immortalité a germé en moi.

— Je crois que ce n'est qu'une excroissance, une maladie des reins, riposta Deronda, accoutumé à traiter Hans comme un frère. — Il examinait en même temps ses dessins, quelques têtes rapidement ébauchées; le même visage sous différents aspects.

— Qu'en pensez-vous? lui demanda Hans, la palette en main, retouchant la toile posée sur son chevalet.

— La tête de face paraît trop massive; autrement, les ressemblances sont bonnes, répondit Deronda d'un ton plus froid que d'habitude.

— Non, elle n'est pas trop massive, reprit Hans délibérément. J'ai remarqué cela. Il y a toujours un peu de surprise quand on passe du profil à la tête de face. J'agrandirai celle de Bérénice. Je fais une série de Bérénice... Regardez ces esquisses... Eh mais!.. j'y pense!.. Vous êtes justement le modèle qu'il me faut pour Agrippa. —

Digitized by Google

Hans, les pinceaux en mains s'était rapproché de Deronda, mais il reprit vivement, comme s'il s'apercevait qu'il avait commis une erreur: — Non, non! j'oubliais; vous n'aimez pas à poser,.. pas même pour votre portrait;.. le diable soit de vous! Cependant, j'ai trouvé un fameux Titus. Il y aura cinq tableaux pour la série : le premier, c'est Bérénice embrassant les genoux de Gessius Florus, et le suppliant d'épargner son peuple; je l'ai là sur le chevalet. Puis celle-ci, où elle est sur le Xystus, avec Agrippa, adjurant le peuple de ne pas se faire de tort à lui-même par sa résistance.

— Les jambes d'Agrippa ne valent rien, fit observer Deronda.

— Elles sont bonnes *réalistement*, répartit Hans en faisant une grimace bouffonne. Les hommes publics ont souvent de vilaines jambes.

— Mais celles-ci sont aussi impossibles que celles de l'Alcibiade de Raphaël!

— Alors, elles sont bonnes *idéalement*. Les jambes d'Agrippa furent *possiblement* mauvaises; je les idéalise en les faisant *impossiblement* mauvaises. Mais ne nous occupons pas des jambes maintenant; la troisième esquisse de la série, c'est Bérénice se berçant de l'espoir de devenir impératrice romaine, en apprenant la proclamation de Vespasien comme empereur, et celle de Titus, son amant, comme le successeur de son père.

— Il faudra lui mettre une devise à la bouche; sans cela, ceux qui verront ce tableau ne le comprendront pas. Vous ne pouvez faire exprimer cela par votre peinture.

— Alors elle leur fera sentir leur ignorance, — excellent effet d'esthétique. La quatrième, c'est Titus faisant partir de Rome Bérénice, bien que depuis dix ans elle partageât son Palais. Tous deux embarrassés; tous deux tristes; *invitus invitam*, comme l'a dit Suétone. J'ai trouvé un modèle pour cette brute de Romain.

Digitized by Google

— Donnerez-vous à Bérénice la figure d'une femme de cinquante ans? Elle devait bien avoir cet âge-là.

— Non, non! seulement quelques touches un peu mûres, pour indiquer les assauts du temps. Les beautés aux yeux noirs les soutiennent bien, la sienne particulièrement. Voici maintenant la cinquième. Bérénice seule, assise sur les ruines de Jérusalem. C'est de pure imagination; cela aurait dû être; peut-être cela fut-il: personne ne sait ce qu'elle est devenue; c'est spirituellement indiqué par la fin de la série, puisqu'il n'y a pas de sixième tableau. — Ici Hans prétendant parler avec sublimité, releva la tête et fronça le sourcil, comme s'il avait voulu faire impression sur Deronda. — Vous le voyez, continua-t-il, je me sers du style homérique. Venez maintenant, et regardez la toile qui est sur mon chevalet; elle est déjà avancée.

— L'attitude suppliante est réellement bonne, dit Deronda, après une contemplation d'un moment; vous avez beaucoup travaillé pendant les vacances de Noël, car je suppose que vous n'avez commencé ce sujet que depuis votre retour à Londres.

Aucun d'eux, jusqu'à ce moment, n'avait prononcé le nom de Mirah.

— Non, dit Hans en ajoutant quelques touches à son tableau; j'avais choisi mon sujet avant. J'accepte cette heureuse chance comme un augure : je me vois surgir tout à coup au milieu du monde comme un grand peintre. J'ai vu une femme superbe dans le Transtevère, les femmes les plus belles de ce quartier sont à moitié juives; je vous montrerai l'esquisse de la tête de cette Transtévérine quand j'aurai mis la main dessus.

— Ce serait, à mon avis, un bon modèle pour votre Bérénice, dit Deronda, qui ne savait comment exprimer son mécontentement.

Digitized by Google

— Pas du tout. Le modèle doit être la plus belle juive qu'il y ait au monde et je l'ai trouvée.

— Êtes-vous sûre qu'elle aimera à figurer sous ce rôle? Je ne crois pas qu'une femme lui déplaise plus que Bérénice. Sait-elle bien ce que vous allez faire?

— Certainement. J'ai obtenu qu'elle se mît précisément dans cette attitude. Petite mère faisait Gessius Florus et Mirah embrassait ses genoux.

— Je crois pouvoir affirmer qu'elle ne sait rien de l'histoire de Bérénice, répliqua Deronda, plus indigné qu'il ne l'aurait voulu.

— Pardon, elle la connaît, — édition pour dames. — Bérénice fut une ardente patriote qu'aveuglèrent l'amour et l'ambition; elle s'éprit de l'ennemi le plus acharné, le plus implacable de son peuple; de là, Némésis. Mirah la prend pour une parabole tragique, et pleure en pensant à ce que dut souffrir cette femme repentante lorsqu'elle revint à Jérusalem et s'assit désolée au milieu de la désolation. C'est sa propre phrase. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire que cette partie de l'histoire est de mon invention.

— Montrez-moi votre Transtévérine, dit Deronda pour changer de conversation.

— Cherchez dans ce portefeuille; mes études de têtes sont toutes là, en désordre. Vous la trouverez peut-être à côté d'un étudiant bretaudé.

Après que Deronda eut tourné et retourné les dessins, il dit :

— On serait tenté de croire que toutes ces têtes sont de Cambridge. J'aurais peut-être mieux fait de commencer par l'autre côté?

— Non; elle doit se trouver vers le milieu. J'ai mis le contenu de deux portefeuilles dans un seul.

— Est-ce là un de vos étudiants? demanda Deronda en sortant un dessin. C'est une jolie figure.

Digitized by Google

— Cela? C'est un nommé Gascoigne. Rex Gascoigne, un bien excellent garçon. Je l'ai connu avant qu'il eût son diplôme. Il devait prendre ses grades l'année dernière, à Pâques : mais il tomba malade et dut rester à l'université une année de plus. Il faudra que je m'informe de lui ; j'ai besoin de savoir comment il va.

— La voici, je suppose, dit Deronda en montrant la tête de la Transtévérine.

— Ah! fit Hans avec un geste de mépris ; trop grossière ! je n'étais pas encore régénéré.

Deronda se tut un moment ; il semblait embarrassé. Enfin, se tournant vers Hans :

— Meyrick, lui dit-il, mes scrupules sont peut-être excessifs, mais je me crois tenu de vous prier de renoncer à cette idée.

Hans prit une pose tragique et s'écria :

— Que je renonce à mes séries !.. à mes immortelles séries béréniciennes?.. Réfléchissez à ce que vous me demandez,.. monsieur !.. Détruire, comme dit Milton, non pas une vie, mais une immortalité !.. Attendez au moins que j'aie déposé les ustensiles de mon art et que je me sois arraché les cheveux.

Deronda ne put s'empêcher de sourire et reprit :

— Peignez autant de Bérénices que vous voudrez, mais je désire que vous sentiez comme moi, — et peut-être y avez-vous déjà songé, — qu'il vous faut choisir un autre modèle.

— Pourquoi ? demanda Hans, qui devint sérieux.

— Parce qu'elle peut arriver à une position telle que son visage sera probablement reconnu. Madame Meyrick et moi, nous tenons beaucoup à ce qu'elle ait la réputation d'admirable cantatrice. Il est bon, — et c'est ce à quoi elle tend, — qu'elle puisse se rendre indépendante. Elle a pour cela les meilleures chances ; je lui ai assuré déjà une bonne introduction dans le monde, et je dois aller parler

Digitized by Google

d'elle à Klesmer. Il se peut que son visage devienne très connu, et il est inutile que je m'explique, à moins que vous ne pensiez comme moi. Je crois que si Mirah voyait les choses sous leur véritable aspect, elle s'opposerait de toutes ses forces à ce qu'on l'affiche de cette manière ; elle ne permettrait pas que l'on se serve d'elle comme de modèle pour une héroïne de cette sorte.

Hans écoutait cette allocution, les pouces passés dans la ceinture de sa blouse; sa figure offrait un mélange de surprise et d'amusement; enfin il partit d'un éclat de rire; mais, voyant que son ami en paraissait froissé, il se modéra et dit:

— Excusez mon rire, Deronda; mais jusqu'à présent vous ne m'aviez pas donné l'avantage sur vous. S'il s'agissait de toute autre chose que de mes tableaux, j'avalerais chaque mot parce que c'est vous qui les dites ; mais croyez-vous donc que mes cinq toiles vont toutes être mises en ligne, remarquées et soigneusement étudiées par le public? Folie, mon cher! Mes tableaux demeureront probablement aussi ignorés que la susceptibilité la plus exagérée pourrait le désirer.

Daniel ne répondit rien, reconnaissant son erreur, quoique sa mauvaise humeur n'eût pas diminué.

— En supposant même, reprit Hans, que le public se jette sur mes tableaux, je ne vois aucune justice dans vos objections. Tout peintre, digne de la postérité, a représenté aussi souvent qu'il l'a pu la figure qu'il admirait le plus. C'est une partie de soi-même qu'il met dans tous ses tableaux; il répand son influence de cette manière; ce qu'il hait, il le met en caricature. Si un artiste pouvait peindre la femme qu'il aime autant de fois que l'on a peint la *Stella maris*, pour rappeler le courage des matelots, ce serait d'autant plus honorable pour elle.

— On peut répondre à toutes les objections quand on

Digitized by Google

choisit son terrain, Hans: ce n'est pas de cette façon que l'on décide une question spéciale de conduite. Je puis admettre vos généralités, et cependant avoir raison en disant que vous ne devez pas afficher le visage de Mirah en la prenant pour modèle de Bérénice. J'abandonne la question de publicité; ce que j'en avais dit manquait de raison. Mais (il hésita un moment), comme affaire privée même, il y a des motifs suffisants pour que vous vous absteniez de la peindre au point de vue que vous mentionnez. Vous devez sentir que sa situation actuelle est très délicate, et avant qu'elle ait acquis l'indépendance, il faut la ménager autant qu'une glace de Venise que l'on craindrait de briser, si on l'enlevait de la place où elle est en sûreté. Êtes-vous certain de votre discrétion? Excusez-moi, Hans; mais c'est moi qui ai trouvé Mirah, et cette circonstance m'oblige à veiller sur elle. Me comprenez-vous?

— Parfaitement, dit Hans en lui répondant par un sourire de bonne humeur. Vous avez de moi une juste opinion, si vous dites que je dois briser toutes les glaces qui se trouveront sur mon chemin et que je me casserai le cou. Depuis que j'ai donné à mes parents l'embarras de ma naissance, tout ce que j'ai pris à cœur s'est, en quelque sorte, changé en embarras. Ma peinture est le dernier embarras, et je serai un embarras toute ma vie. Vous pensez maintenant que je dois être un embarras pour la maison? Eh bien! non, je suis régénéré. Vous croyez que je suis amoureux de Mirah jusque par-dessus la tête? Vous ne vous trompez pas: je le suis. Mais vous croyez que je vais crier, gémir, gâter tout? Vous vous trompez — d'une façon excusable — mais totale. J'ai entrepris le baptême par immersion; mon respect répond pour moi; demandez à petite mère.

— Ne comptez-vous pas parmi vos embarras un amour sans espoir? demanda Deronda.

Digitized by Google

— Je ne veux pas appeler mon amour sans espoir, dit avec une froideur provocante Hans, qui, après avoir déposé palette et pinceaux, avait fourré ses pouces dans sa ceinture et s'éloignait un peu pour mieux contempler son tableau.

— Mon cher camarade, vous vous préparez des chagrins, dit Deronda. Elle n'épousera pas un chrétien, quand même elle l'aimerait. L'avez-vous entendue parler de son peuple et de sa religion ?

— Cela ne durera pas, répliqua Hans. Elle ne verra pas un juif qui soit tolérable. Tous les mâles de cette race sont insupportables avec leurs nez qui avancent d'une façon inadmissible.

— Elle peut retrouver sa famille, c'est son seul désir. Sa mère et son frère sont probablement des juifs orthodoxes.

— Je me ferai prosélyte si elle l'exige, fit Hans en riant.

— Ne dites point de sottise, Hans. Je croyais que vous professiez pour elle un amour sérieux.

— Je le professe aussi. Vous le croyez désespéré, mais moi pas.

— Je ne sais rien ; je ne puis dire ce qui est arrivé ! Il faut nous préparer à des surprises ; mais la plus grande pour moi serait qu'il y eût, dans les sentiments de Mirah, quelque chose sur quoi vous puissiez fonder une espérance romanesque. — Deronda sentit qu'il devenait méprisant.

— Je ne fonde pas d'espérances romanesques sur les sentiments d'une femme, répondit Hans, toujours porté à se montrer plus gai quand on lui parlait avec gravité. Pour mon roman, je fais appel à la science et à la philosophie. La nature a destiné Mirah à devenir amoureuse de moi. Le mélange des races le demande, la mitigation de la laideur humaine l'exige, l'affinité des contrastes l'assure. Je suis le contraste le plus complet de Mirah,.. un chrétien blond, qui ne peut pas chanter deux notes justes ! Qui donc a autant de chances que moi ?

Digitized by Google

— Tout cela est du *persifflage;* vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, Meyrick, ait Deronda en mettant la main sur l'épaule de Hans et en se sentant soulagé. J'étais fou de vous répondre sérieusement.

— Sur mon honneur je pense ce que je dis, repliqua Hans en posant à son tour sa main sur l'épaule de Deronda, de sorte que leurs yeux se rencontrèrent et s'arrêtèrent fixement les uns dans les autres. Je suis au confessionnal. Je voulais vous en parler sitôt votre arrivée. Ma mère dit que vous êtes le tuteur de Mirah, et se croit responsable de tout ce qui lui arriverait chez elle. Eh bien, je l'aime. je l'adore, je ne veux pas désespérer, je veux la mériter.

— Mon pauvre ami, cela ne se peut.

— J'aurais dû dire : je veux essayer de la mériter.

— Vous ne pourrez tenir cette résolution, Hans. Vous penserez à ce que vous devez à votre mère et à vos sœurs.

— Vous avez le droit de me faire des reproches, mon vieil ami, dit Hans avec douceur.

— Peut-être suis-je peu généreux ! s'écria Deronda, sans pourtant s'excuser ; mais ce n'est pas manquer de générosité si je vous avertis que vous vous livrez à des espérances vaines.

— Qui sera blessé si ce n'est moi, alors ! demanda Hans. Je ne lui dirai rien sans que je me croie sûr de la réponse. Je n'ose pas consulter les oracles, je préfère une heureuse *caliginosité,* comme dirait sir Thomas Browne ; je préfère courir la chance de perdre ici, que d'être sûr de gagner ailleurs. Toutefois, je ne boirai pas le poison du désespoir, bien que vous soyez disposé à me le verser. J'ai renoncé au vin ; laissez-moi un peu m'abreuver d'espoir et de vanité.

— De tout mon cœur, si cela peut vous faire quelque bien, répondit Daniel en repoussant légèrement Hans. Il avait fait tout son possible pour lui cacher son sentiment réel.

Quand il arriva à Chelsea, Deronda ne fut pas aussi

Digitized by Google

rassuré qu'il l'aurait voulu, en constatant l'absence d'inquiétude de madame Meyrick sur son fils bien-aimé. Mirah semblait plus gaie que jamais et, pour la première fois, il la vit rire, quand on parla de Hans, naturellement premier sujet d'entretien de la mère. Mirah voulait savoir si Deronda avait vu Hans faire tous les rôles d'une pièce sans changer de costume.

— Il passe d'une figure à l'autre aussi vite que l'éclair, dit-elle ; il est d'une promptitude étonnante. Au théâtre, j'avais peu de goût pour les choses comiques ; elles duraient trop longtemps. Mais, en moins d'une minute, M. Hans fait le barde aveugle, puis Rienzi exhortant les Romains, ensuite un danseur et enfin un jeune désespéré ; j'en suis peinée pour eux, mais je ne puis m'empêcher de rire de les voir tous réunis en un seul. Et elle poussa un petit éclat de rire, ressemblant au chant du rossignol.

— Avant que Hans ne vînt, nous ne nous imaginions pas que Mirah pût rire, dit madame Meyrick en voyant Deronda qui l'observait.

— Hans paraît être en pleine force maintenant, dit Deronda d'un ton de congratulation ; je ne m'étonne pas qu'il vous égaie.

— Il n'a pas cessé d'être parfait depuis qu'il est revenu, répondit madame Meyrick, qui avait pris pour elle la dernière observation, pourvu que cela dure !

— C'est un grand bonheur, dit Mirah, de voir le fils et le frère dans cette chère maison. Je les entends parler de ce qu'ils ont fait quand ils étaient petits, et on se croit au ciel quand on voit une mère et un frère qui parlent de cette manière... Je n'ai jamais eu ce bonheur.

— Ni moi, dit Deronda involontairement.

— Vraiment ! s'écria-t-elle d'un ton de regret. Je voudrais que vous l'eussiez eu ; je voudrais que vous eussiez eu tout le bonheur possible !

Digitized by Google

Ces derniers mots furent prononcés avec une ardeur sérieuse, comme s'ils avaient fait partie d'une prière. Ses yeux étaient rivés sur ceux de Deronda qui, le coude appuyé sur le dos de sa chaise, la contemplait sous le jour nouveau de l'impression qu'elle avait faite sur Hans, et en pensant à la possibilité d'attraction de ces contrastes si complets. Après avoir exhalé sa pénible surprise, elle continua :

— M. Hans nous disait hier que vous pensiez tant aux autres, que c'est à peine si vous aviez besoin de quelque chose pour vous. Il nous a raconté la merveilleuse histoire de Bouddha se donnant en pâture à une tigresse affamée, pour l'empêcher de mourir de faim, elle et ses petits. Il a dit que vous feriez comme Bouddha. C'est ce que nous pensons toutes de vous.

— Oh ! je vous en prie, ne vous imaginez pas cela, s'écria Deronda, qu'une telle supposition exaspérait. Si même il était vrai que je m'occupasse tant que cela des autres, il ne s'ensuivrait pas que je n'eusse pas de besoins moi-même. Quand Bouddha s'est laissé manger par la tigresse, il pouvait aussi avoir très faim.

— Peut-être que s'il n'avait pas été mourant de faim, il n'aurait pas fait une aussi belle chose que de se laisser manger, dit Mab timidement.

— Oh ! Mab ! ne pensez pas ainsi ! dit Mirah. C'est enlever toute sa beauté à l'action.

— Mais si c'était vrai, Mirah ! demanda la raisonnable Amy. Vous prenez toujours pour vrai ce qui est beau.

— C'est qu'il en est ainsi, répondit Mirah avec douceur. Si quelqu'un a pensé ce qu'il y a de plus beau et de meilleur, cela doit être vrai.

— Qu'entendez-vous par là, Mirah ? reprit Amy.

— Je la comprends, fit Deronda pour venir à son aide. C'est une vérité en pensée, quoiqu'elle n'ait jamais été mise en action, Elle vit comme idée. Est-ce cela ? demanda-t-il

Digitized by Google

en se tournant vers Mirah, qui l'écoutait sans le regarder.

— Il faut que ce soit cela, puisque vous me comprenez; mais je ne puis m'expliquer tout à fait, répondit-elle en rêvant, comme si elle cherchait une expression.

— Mais était-ce donc si beau de la part de Bouddha de se laisser manger par la tigresse ? demanda Amy. Ce serait un mauvais exemple.

— Le monde serait plein de tigres gras, ajouta Mab.

Deronda se mit à rire, mais il défendit le mythe.

— C'est comme un mot passionné, dit-il; l'exagération est un éclair de ferveur. C'est une image exagérée de ce qui arrive chaque jour, c'est la transmutation de soi-même. Mais ne nous éloignons pas trop des matières pratiques. Je suis venu vous dire que j'ai eu hier une entrevue qui, je l'espère, sera très utile pour Mirah. J'ai vu Klesmer, le grand pianiste.

— Ah! s'écria madame Meyrick avec satisfaction; et vous pensez qu'il voudra l'aider?

— Je l'espère. Il est très occupé, mais il m'a promis qu'il profiterait de son premier moment de liberté pour recevoir et entendre miss Lapidoth,.. comme il faut que nous apprenions à la nommer, — Deronda sourit à Mirah, — si elle consent à aller chez lui.

— Avec reconnaissance, dit-elle tranquillement. Il veut m'entendre chanter pour juger s'il peut m'aider.

Deronda fut frappé de son grand sens sur les matières d'intérêt pratique.

— Je pense que cela ne vous sera pas pénible, puisque madame Meyrick veut bien vous accompagner chez Klesmer.

— Oh! certes non, pas du tout! Je l'ai fait toute ma vie; je veux dire que j'ai fait bien des choses pour que les autres pussent me juger. J'ai même dû passer par de rudes épreuves. Je suis prête à tout supporter, à faire tout ce que l'on voudra. M. Klesmer est-il sévère?

Digitized by Google

— Il est singulier, mais je ne le connais pas assez pour, savoir s'il est ce que vous appelez sévère. Je sais qu'il a bon cœur, qu'il est bon en actions sinon en paroles.

— J'ai été habituée à être grondée et non à être louée, dit Mirah.

— Klesmer grogne bien un peu, reprit Deronda, mais en même temps il a comme un sourire dans les yeux. Malheureusement il porte lunettes, en sorte qu'il faut le prendre sous son bon jour pour voir ce sourire.

— Je n'aurai pas peur, repartit Mirah. Quand même il rugirait comme un lion, il ne veut que m'entendre chanter. Je ferai ce que je pourrai.

— Alors, je suis sûr que vous ne refuserez pas de venir chanter chez lady Mallinger, reprit Deronda. Elle compte vous demander le mois prochain, et invitera, pour vous entendre, beaucoup de dames, qui très probablement vous demanderont des leçons pour leurs filles.

— Comme nous montons vite! dit madame Meyrick ravie. Vous ne pensiez pas devenir si rapidement grande, Mirah.

— Je suis un peu effrayée de m'entendre appeler miss Lapidoth, dit Mirah en rougissant. Ne pourrait-on m'appeler Cohen?

— Je vous comprends, s'écria Deronda, mais je vous affirme qu'on ne peut vous appeler Cohen. C'est un nom impossible pour une cantatrice. C'est une de ces niaiseries pour lesquelles on est obligé de se conformer au préjugé vulgaire. Cependant, nous pouvons choisir un autre nom, comme les chanteurs en adoptent d'ordinaire, un nom italien ou espagnol, qui irait bien avec votre *physique*. En ce moment, pour Deronda, le nom de Cohen équivalait à la plus laide des marques jaunes.

Mirah réfléchit un peu et reprit:

— Non, si je ne puis m'appeler Cohen, je garderai le nom que j'ai toujours porté. Je ne veux pas me cacher.

Digitized by Google

J'ai des amis pour me protéger. Et puis, si mon père était misérable, et avait besoin de secours. Non,.. s'écria-t-elle, en regardant madame Meyrick, je penserais alors qu'il pleure, comme je l'ai vu bien souvent, qu'il n'a personne pour le consoler, et que je me suis cachée de lui,.. moi qui lui appartiens!.. Tous ceux qui se sont dits ses amis, l'ont toujours abandonné.

— Vous ferez ce que vous croirez juste, ma chère enfant, dit madame Meyrick, je ne voudrais pas vous conseiller le contraire.

Elle n'avait, quant à elle, point d'indulgence ni de pitié pour ce père, et l'aurait volontiers laissé pleurer.

Deronda se disait: « Je suis vraiment stupide d'en vouloir à Hans. Comment pourrait-il ne pas l'aimer? Mais c'est trop absurdement présomptueux de sa part d'avoir seulement l'idée de se l'approprier; ce serait presque blasphémer que de supposer qu'elle pourrait se donner à lui. »

Pourquoi Deronda aurait-il nourri de telles pensées? Il n'était pas homme à se glisser dans la place d'où il voulait exclure son ami, mais il ne pouvait nier que ce qui venait d'arriver n'eût éveillé en lui un nouveau sentiment pour Mirah. Cependant, ne pouvait-il pas faire une pénible découverte? Que savait-il réellement de son origine? La vérité lui ferait peut-être de la peine, et la probabilité semblait pencher de ce côté. Il se peut que Deronda souffrît davantage parce qu'il n'avait jamais eu de confident auquel il pût s'ouvrir sur le sujet délicat de sa famille. Il avait quelquefois désiré cet ami, un jeune homme comme lui, qui aurait éprouvé une peine intime et qui n'aurait pas eu trop de confiance en lui-même. Mais il n'avait jamais rencontré l'ami qu'il s'était imaginé, et n'espérait plus le découvrir.

Digitized by Google

XXXVIII

La figure de Mordecai s'était incrustée dans l'esprit de Deronda comme une nouvelle question pour laquelle il se sentait de l'intérêt à obtenir la réponse. Mais cet intérêt ne dépassait pas une attente vague; le juif à l'aspect phtisique, aux convictions ardentes et sans doute savant, gagnant sa vie en pratiquant un métier, comme Spinosa, ne répondait à aucune de ses prévisions.

L'effet de leur rencontre avait été tout autre pour Mordecai. Pendant bien des hivers, après s'être convaincu du déclin de sa vie physique, après avoir senti que sa solitude spirituelle devenait de plus en plus grande, il avait passionnément désiré rencontrer une jeune oreille dans laquelle il pourrait verser son âme, comme un testament; une âme ayant assez d'affinités avec la sienne pour accepter le produit spirituel de sa courte et pénible vie, comme une mission qui devait être exécutée.

Quelques années s'étaient passées depuis qu'il avait commencé à jeter sur les hommes un regard pénétrant, à les mesurer, à chercher une possibilité qui devînt une concep-

Digitized by Google

tion de plus en plus distincte. Il voulait trouver un homme qui différât de lui : un homme qui aurait possédé tous les éléments de sympathie, mais d'un physique autre que le sien. Il voulait que ce fût un juif intelligent, instruit, moral, d'une nature prête à être complétée par lui ; mais son visage et son extérieur devaient être beaux et forts; il devait être habitué à tous les raffinements de la vie sociale, et sa position libre de toute nécessité sordide ; il devait glorifier le nom juif et le rendre possible. L'esprit de Mordecai se reposait si constamment sur des images que ses pensées, dans leur cours, ressemblaient souvent à des rêves. Ainsi, pendant un temps, il ne s'imaginait l'être qui devait répondre à son appel que comme un objet éloigné, le dos tourné vers lui et ressortant en noir sur un ciel d'or. — La raison de ce ciel d'or résidait dans l'une des habitudes favorites de Mordecai. Il affectionnait particulièrement certains aspects poétiques de Londres, et l'une de ses stations préférées, quand sa force et son loisir le permettaient, étaient d'aller s'accouder sur le parapet de l'un des ponts de la Tamise, spécialement au lever et au coucher du soleil. Même lorsqu'il était penché sur les rouages d'une montre ou sur des bijoux qu'il réparait, dans une petite chambre sous les toits, n'ayant devant les yeux que des plâtras ou des briques écornées, de sales fenêtres aux vitres fendues ou à moitié brisées, son imagination vagabondait vers les endroits où il avait l'habitude de trouver un panorama d'une immense étendue. Appuyé sur le parapet du pont de Blackfriars, regardant rêveur le fleuve imposant, large et calme, avec ses longues échappées demi-brumeuses, demi-lumineuses, avec ses rives bordées d'édifices gigantesques où vient se concentrer le commerce de l'univers, l'arrivée lointaine des bateaux et des barges, il voyait s'avancer vers lui une figure en laquelle il pouvait bientôt discerner beauté, jeunesse, raffinement, origine

Digitized by Google

juive, noble gravité ; n'ayant point de ressemblance avec les visages qu'il avait vus chez les juifs de Hollande et de Bohême, ni avec les peintures qui lui revenaient en mémoire. Mais, avec ce mélange d'inconséquences qui nous appartient à tous, et non malheureusement, puisqu'il nous sauve de bien des erreurs, la confiance de Mordecai dans l'ami qui devait venir ne suffisait pas à le rendre passif, et il essaya d'expédients pathétiquement modestes et à sa portée, pour pouvoir se communiquer.

Il y avait maintenant deux ans qu'il résidait sous le toit d'Ezra Cohen; on l'y considérait, avec beaucoup de bon vouloir, comme un composé d'ouvrier, d'instituteur, de vase de charité, d'idiot inspiré, d'homme pieux et — si l'on y avait regardé de près — de dangereux hérétique. Durant ce temps, le petit Jacob avait grandi et s'était avancé dans cette vivacité d'intelligence avec laquelle on a déjà fait connaissance par rapport à la coutellerie et à l'échange.

Il s'était attaché à Mordecai, qu'il regardait, à la vérité, comme un inférieur, mais qu'il n'en aimait pas moins ; il acceptait son habileté salutaire comme il aurait accepté les services d'un Djinn réduit à l'esclavage. Quant à Mordecai, il avait donné à Jacob ses premières leçons, et sa tendresse naturelle s'était aisément transformée en une espèce de paternité. Quoiqu'il fût intimement convaincu de la distance spirituelle qui existait entre lui et les Cohen, auxquels il n'aurait jamais essayé de faire la moindre communication sur son monde particulier, l'enfant émouvait ses entrailles, et il avait espéré trouver en lui les possibilités d'un long avenir. Ce sentiment avait crû dans son âme, d'abord sans préméditation, ensuite avec le but précis de verser dans l'oreille du petit être des choses qui auraient paru assez hétéroclites à un excellent commerçant qui les aurait entendues. Mais personne ne savait quand Jacob montait dans la chambre de Mordecai, par exemple, le jour où il avait

Digitized by Google

peu à faire, ou bien à l'heure où l'ouvrage était terminé; on ne savait pas davantage qu'après une courte leçon de lecture ou de calcul, le petit restait assis sur les genoux de son maître, dont souvent il fatiguait les membres affaiblis. La cause qui le faisait demeurer était peut-être la réparation d'un jouet, en quoi Mordecai était très adroit, et, quand il tenait ainsi son élève, il lui récitait un poème hébreu, dans lequel, bien des années plus tôt, il avait jeté toutes les ardeurs de sa jeunesse pour cette conception d'un avenir qui possédait son âme. et il faisait répéter les mots après lui par Jacob.

— L'enfant les aura gravés dans le cœur, pensait Mordecai, c'est une manière de les lui imprimer. Mes paroles pourront le diriger un jour, leur signification peut l'illuminer. Il en est de même pour les nations, après bien des jours.

Malheureusement, Jacob vit, un jour, dans la rue, un saltimbanque, et cette vue l'incita à une imitation musculaire bien éloignée de la nouvelle poésie hébraïque d'après le modèle de Jehuda Ha-levy. Mordecai était arrivé à un nouveau passage de son poème, et, dans son enthousiasme à réciter cette invocation, il n'avait pas remarqué que Jacob avait cessé de le suivre et quitté ses genoux. En s'arrêtant, il vit avec stupéfaction que le gamin s'était dressé sur ses mains, les pieds en l'air, imitant le saltimbanque et ramassant avec ses lèvres un penny qui était, pour le moment, un des plus importants trésors de ses poches. Ceci aurait pu passer pour une de ces petites farces enfantines auxquelles était habitué Mordecai ; mais, en ce moment, il en fut horripilé, comme à la vue d'une grimace de Satan sur ses prières...

— Enfant ! s'écria-t-il avec un éclat de voix qui remit Jacob sur ses pieds, et lui-même retomba sur sa chaise en frissonnant et en fermant les yeux.

— Quoi donc? dit aussitôt le gamin : mais ne recevant

Digitized by Google

point de réponse immédiate, il serra les genoux de Mordecai pour le réveiller. Il ouvrit les yeux enfin; son air était féroce. Il saisit l'enfant par ses petites épaules, et, à sa grande frayeur, lui murmura d'une voix rauque:

— Enfant, une malédiction est jetée sur ta génération. La montagne sera entr'ouverte; on en transformera l'or en monnaie, et les ornements sacrés seront changés en joyaux et en pendants d'oreilles pour les femmes débauchées ! Ils prendront un nouveau nom; mais l'ange de l'ignominie, avec son tison ardent, les connaîtra, et leur cœur sera la tombe des désirs qui changent leur vie en pourriture!

Mordecai venait de recevoir un coup dont il se ressentit longtemps; sain d'esprit tout autant que facile à surexciter, il se jugea sévèrement et perdit confiance en lui-même.

Ce fut alors que, pendant sa garde habituelle de la vieille boutique du bouquiniste, il fut frappé par l'apparition de Deronda, et l'on peut comprendre maintenant pourquoi le regard de Mordecai prit une soudaine intensité d'intérêt, à l'aspect du nouveau venu, dont la figure et la forme lui semblaient réaliser le type depuis si longtemps conçu par lui. Mais le désaveu d'une extraction juive fut, pour le moment, une décourageante déception; car il ébranlait sa confiance en rendant son attente indéfinie. Néanmoins, lorsqu'il retrouva Deronda assis à la table des Cohen, le désaveu fut pour un instant oublié ; la première impression revint avec une force nouvelle, semblant être garantie par cette deuxième rencontre sous des circonstances encore plus particulières que la première. En demandant à Deronda s'il savait l'hébreu, Mordecai était si fortement possédé par ce nouvel accès de persuasion, qu'il avait oublié l'absence de toute autre condition pour l'accomplissement de ses espérances. Mais la réponse négative les brisa de nouveau, et la déception fut encore plus pénible qu'auparavant. Après avoir quitté la table, à la fin de cette soirée de sabbat

Digitized by Google

Mordecai passa ses journées dans un découragement profond et fut bien près de perdre toutes ses illusions. Il savait que l'étranger, dont il ignorait le nom, devait revenir pour retirer sa bague, et, malgré toutes les chances contraires, son désir de le revoir lui donna la persuasion qu'il le reverrait. Pendant tout le mois de janvier, il ressentit cette agitation croissante qui détourne les gens nerveux de toute occupation stable, comme s'ils étaient à la veille d'un événement attendu. Il ne pouvait plus donner de leçons à Jacob, ni fréquenter le club où il allait au moins une fois par semaine. La seule chose qu'il désirât était de se traîner jusqu'au fleuve, ce qu'il ne pouvait faire que rarement et avec difficulté. Il avait soif du vaste ciel, du spectacle infini des ponts, des lumières flottantes sur l'eau ; cela seul parvenait à le soulager et à le calmer.

Digitized by Google

XXXIX

Des événements importants pour Deronda arrivèrent le soir même de sa visite à la petite maison de Chelsea, où avait eu lieu le débat sur le nom que Mirah devait porter en public ; mais celui qui eut le plus de conséquence pour la famille qui l'habitait, arriva deux jours après. Vers quatre heures, une voiture s'arrêta devant la porte et on entendit sonner.

Toute la maisonnée était au complet ; les deux chambres avaient été débarrassées pour faire place au dessin de Kate et aussi à un grand travail de broderie qui occupait tout un côté du parloir ; madame Meyrick était penchée sur une des extrémités, Mab sur le milieu et Amy sur l'autre côté.

Mirah, dont les talents à manier l'aiguille étaient à peu près à la hauteur de ceux de l'oiseau du tailleur, son éducation en ce genre ayant été entièrement négligée, faisait la lecture à haute voix, assise sur un tabouret, position dans laquelle elle servait aussi de modèle à Kate, qui dessinait une vignette. Elle prononçait très distinctement et d'un son de voix délicieux, en lisant le charmant essai d'Elia, *the praise of chimney sweeps* (l'éloge des ramoneurs), et toutes

Digitized by Google

souriaient à ce récit, quand la sonnette retentit ; elles se regardèrent surprises.

— Mon Dieu ! s'écria madame Meyrick, si c'était lady Mallinger ! Est-ce une grande voiture, Amy ?

— Non ; seulement un joli cab. Ce doit être un gentleman.

— Peut-être le premier ministre, répliqua Kate. Hans dit que l'homme le plus haut placé de Londres peut n'avoir qu'un joli cab.

— Oh ! oh ! oh ! fit Mab. Supposons que ce soit lord Russell !

Les cinq visages paraissaient s'amuser beaucoup, lorsque la domestique apporta une carte de visite ; mais, comme elle avait, par mégarde, laissé la porte du salon ouverte, on vit s'incliner devant madame Meyrick une figure très différente de celle du premier ministre ; un homme de haute taille, au visage massif, aux cheveux flottants, avec des lunettes d'or ; en un mot, ainsi que le vit madame Meyrick en jetant les yeux sur la carte : *Julius Klesmer*.

La petite mère tressaillit un peu, mais prompte à se remettre, et envisageant du premier coup d'œil la situation, elle fut satisfaite de ce que ce personnage était venu voir Mirah, au lieu d'exiger qu'elle vînt chez lui.

— J'espère, dit-il en s'adressant très respectueusement à madame Meyrick, n'avoir pas pris une liberté trop grande. Me trouvant dans le voisinage, je me suis permis de venir jusqu'ici afin de perdre le moins de temps possible. Notre ami, M. Deronda, m'a fait comprendre que j'aurais l'honneur de rencontrer ici une jeune dame, miss Lapidoth.

Dès son entrée, Klesmer avait parfaitement discerné Mirah ; mais poli à l'excès, il s'inclina d'abord devant les trois sœurs, comme s'il était incertain de la personnalité de la jeune dame en question.

— Ce sont mes filles, dit madame Meyrick ; voici miss Lapidoth, ajouta-t-elle en désignant Mirah de la main.

Digitized by Google

— Ah ! fit Klesmer, d'un ton d'attente satisfaite.

Puis il eut un sourire radieux et fit un profond salut à Mirah, qui, sans paraître aucunement surprise, laissait voir sur ses traits un plaisir calme. Le regard de Klesmer lui plaisait ; elle était certaine qu'il la gronderait en grand musicien et en homme excellent.

— Verriez-vous quelque obstacle à commencer notre connaissance en me chantant quelque chose ? demanda-t-il, sachant bien qu'il mettrait tout le monde à l'aise en bannissant les préliminaires.

— J'en serai, au contraire, très heureuse. Vous êtes bien bon de consentir à m'entendre, dit Mirah en allant au piano. — Dois-je m'accompagner moi-même ?

— Certainement, répondit Klesmer en s'asseyant, après toutefois en avoir attendu l'invitation de madame Meyrick, de façon à bien voir la chanteuse.

La rusée petite mère en fut enchantée et se dit : « Il aimera mieux son chant s'il la voit. »

Tous les cœurs féminins, excepté celui de Mirah, battaient d'inquiétude, terrifiés de l'aspect de Klesmer, assis comme un juge sévère, sur lequel elles jetaient des regards furtifs.

Quelle peine pour ces pauvres filles s'il allait dire quelque chose de disgracieux ! Elles se rassuraient cependant un peu, en pensant que le prince Camaralzaman, qui avait entendu ce qu'il y a de mieux, préférait le chant de Mirah à tout autre. Quant à cette dernière, elle paraissait encore plus à l'aise que d'habitude.

Le morceau qu'elle choisit était un air écrit sur les paroles de l'ode à l'Italie par Leopardi, commençant ainsi :

O patria mia, vedo le mura, e gli archi,
E le colonne, e i simulacri, e l'erme,
Torri degli avi nostri[1].

1. O ma patrie, je vois les murs et les voûtes, — les colonnes, les statues et les remparts, — les tours de nos ancêtres.

Digitized by Google

Après le récitatif venait une mélodie plaintive d'un rythme douloureux, suivie d'un chant de triomphe terminé par un allégro plein d'exaltation. Quand elle eut fini, Klesmer lui dit froidement :

— C'est de la musique du vieux Leo.

— Oui, il a été mon dernier professeur à Vienne ; si méchant et si bon ! dit Mirah avec un sourire mélancolique. Il avait prédit que ma voix ne serait jamais faite pour le théâtre, et il avait raison.

— Continuez, je vous prie, reprit Klesmer en avançant les lèvres et en croisant ses longs doigts. — Les trois sœurs le détestèrent unanimement de ce qu'il n'avait fait aucun éloge. Madame Meyrick en fut un peu alarmée. Mirah obéit simplement ; mais, pensant qu'il préférait le genre allemand, elle passa de la musique du prince Radziwill au chant de Gretchen dans *Faust*, sans s'arrêter pour l'interroger. Quand elle eut fini, il se leva, marcha jusqu'au bout de la petite chambre, et revint auprès du piano, d'où Mirah s'était levée aussi, et le regardait, ses petites mains croisées devant elle, attendant avec résignation son jugement. Alors d'un air souriant, les yeux étincelants, il lui tendit brusquement la main et lui dit:

— Serrons-nous les mains ; vous êtes artiste.

Mab crut qu'elle allait pleurer et les trois sœurs tinrent Klesmer pour adorable. Madame Meyrick poussa un long soupir. Mais le froncement de sourcil reparut aussitôt, et il reprit d'un ton un peu sec :

— Nous ne sommes pas faite pour jouer les grands rôles ; nous ne pouvons atteindre le ciel, comme les alouettes. Il faut que nous soyons modeste.

Mab cessa de le trouver adorable; Mirah gardait le silence sachant bien qu'une opinion spécifique viendrait; Klesmer continua :

— Je ne vous conseillerais pas de chanter ailleurs que

Digitized by Google

dans un salon. Là, vous réussirez. A Londres, c'est une des meilleures carrières que l'on puisse choisir. Les leçons suivront. Consentiriez-vous à venir chanter dans une soirée que je donne chez moi mercredi ?

— Oh! de tout mon cœur! j'en serai bien reconnaissante, s'écria Mirah en rapprochant ses deux mains comme si elle priait. Je préfère à toute autre cette manière de gagner mon pain. Je tâcherai de me perfectionner. Que dois-je faire pour cela?

Klesmer ne répondit pas tout de suite ; il fit craquer ses doigts, se mordit les lèvres, et dit enfin :

— Je vous présenterai à Astorga; c'est un excellent maître de chant, qui vous donnera son avis. — Puis, s'adressant à madame Meyrick, il ajouta : — Avec votre permission, madame Klesmer viendra vous faire une visite avant mercredi.

— Ce sera de sa part une bien grande bonté, répondit madame Meyrick.

— Vous lui chanterez quelque chose, reprit-il en se tournant vers Mirah. C'est une parfaite musicienne et vous trouverez peu d'âmes comme la sienne. Elle sera satisfaite de votre chant :

Vor den wissenden sich stellen [1],

Vous savez le reste?

— Oui dit vivement Mirah.

Sicher ist's in allen Fællen [1].

— *Schœn* [2] *!* fit Klesmer qui lui tendit la main en signe d'adieu.

Il avait assurément choisi la meilleure manière de faire l'éloge de Mirah, et mesdemoiselles Meyrick lui avaient

1. « Se présenter devant les connaisseurs, — est toujours ce qu'il y a de plus sûr. » Ces deux vers sont les deux premiers d'une strophe de Gœthe dans son poème intitulé : *West-œstlicher Divan. (Note du traducteur.)*

2. Charmant.

Digitized by Google

rendu toute leur estime. Mais imaginez ce que dut éprouver Mab, lorsque Klesmer, fixant tout à coup les yeux sur elle, dit avec décision :

— Je vois que cette jeune dame est musicienne!

— Oui, dit Mirah, elle joue du piano.

— Oh! Mirah, je vous en prie; je gratte le piano, je n'en joue pas, s'écria Mab pleine d'angoisse à l'idée que ce devin, — Satan, sans doute, en pantalon gris, — allait lui ordonner de s'asseoir au piano. Mais quelle fut sa joie quand Klesmer, se tournant vers madame Meyrick, lui dit avec amabilité:

— Aimerait-elle d'accompagner miss Lapidoth mercredi, et d'entendre de la musique?

— Ce serait le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, répondit madame Meyrick; elle en sera bien heureuse.

Klesmer alors s'inclina devant les trois sœurs plus qu'il ne l'avait fait encore et prit congé. Madame Meyrick ne put s'empêcher de le reconduire et ferma la porte derrière elle. Il la comprit, et lui dit avec un mouvement de tête un peu grondeur :

— Elle réussira. Si elle n'essaye pas de forcer sa voix, elle pourra s'en faire un revenu. Je sais que c'est le grand point; Deronda me l'a dit. Vous veillez sur elle. Elle a l'air d'une bonne fille.

— C'est un ange, dit avec feu l'excellente femme.

— Non, repartit Klesmer en souriant; c'est une jolie juive qui, je crois, a trouvé un ange gardien.

L'entretien se termina sur cette gracieuse expression. Les quatre jeunes filles s'étaient regardées sans rien dire, jusqu'à ce que, la porte se rouvrant, madame Meyrick rentra. Alors eut lieu l'explosion. Mab battit des mains et dansa tout autour de la chambre; madame Meyrick embrassa Mirah et la bénit: Amy dit avec emphase : — Nous n'aurons

Digitized by Google

jamais de toilette prête pour mercredi! — et Kate s'écria : — Dieu soit loué! ma table n'est pas brisée.

Mirah s'était assise sur le tabouret du piano; elle ne parlait pas, mais les larmes roulaient sur ses joues pendant qu'elle regardait ses amies.

— Voyons, voyons, Mab! dit madame Meyrick, viens t'asseoir ici et causons raisonnablement.

— Oui, causons, dit Mab en se remettant sur sa petite chaise et en se caressant les genoux. Hans a dit qu'il viendrait cette après-midi; j'aurais voulu qu'il fût ici, mais il n'y aurait pas eu assez de place pour lui.

— Mirah, pourquoi êtes-vous triste?

— Je suis trop heureuse, répondit-elle. Je vous suis si reconnaissante!

— Et lui, comme il a été bon!

— Oui, à la fin, s'écria Mab brusquement; mais il aurait dû dire quelque chose d'encourageant plus tôt. Il me paraissait terriblement laid quand il fronçait le sourcil et qu'il disait : « Continuez. » Oh ! je le détestais alors depuis la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses bottes vernies.

— Quelle bêtise, Mab! dit Kate; il a un profil splendide.

— Maintenant, oui ; mais pas alors. Enfin, je lui pardonne, fit Mab d'un air magnanime, parce qu'il m'a invitée. Je m'étonne comment il a pu savoir que j'étais la seule musicienne de nous quatre? Est-ce parce que j'ai le le front bombé et que je regarde en dessous, comme un lézard sous une pierre ?

— C'est sa manière d'écouter, mon enfant, répondit madame Meyrick. Il a des lunettes magiques et il voit tout. Compte là-dessus. — Mais quelle est cette citation allemande à laquelle vous avez si promptement répondu Mirah, petite chatte savante?

— Oh! ce n'est pas de la science, répondit Mirah, qui ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes. Je l'ai dite

Digitized by Google

bien des fois, et c'est une leçon que j'ai souvent apprise. Cela signifie qu'il est plus sûr de faire quelque chose — chanter ou quoi que ce soit — devant ceux qui savent et comprennent.

— Je suppose que c'est pour cela que vous n'avez pas éprouvé le moindre sentiment de frayeur, dit Amy. Mais, maintenant, il faut que nous parlions de notre toilette pour mercredi.

— Je n'ai besoin de rien de mieux que cette robe de mérinos noir, dit Mirah en se levant pour faire juger de l'effet; des gants blancs et des *bottines* neuves.

Elle avança son petit pied, encore chaussé des fameuses pantoufles de feutre.

— Voici Hans, dit madame Meyrick, taisez-vous et sachons ce qu'il dira sur la toilette. Les artistes sont les meilleurs conseillers en ces sortes de choses.

— Et cependant vous ne me consultez pas, maman, dit Kate en levant les yeux avec un air de reproche comique. Je remarque que les mères sont comme les gens avec lesquels j'ai affaire : les mérites des demoiselles sont toujours taxés à bas prix.

— Ma chère enfant, les garçons nous donnent tant de mal, que nous n'en finirions pas avec eux si nous ne leur faisions pas accroire qu'ils en valent la peine, dit madame Meyrick au moment où son fils entrait.

— Hans, nous avons besoin de ton avis sur la toilette de Mirah. Un grand événement est arrivé; Klesmer est venu ici; elle doit chanter mercredi chez lui devant du beau monde. Elle croit que cette robe peut aller.

— Voyons, dit Hans.

Mirah, dans sa manière enfantine, se tourna devant lui pour qu'il pût bien la regarder, et lui, s'éloignant un peu, mit un genou sur un escabeau pour mieux l'examiner.

— Ce serait un bon costume de théâtre pour moi, conti-

Digitized by Google

nua-t-elle, dans un rôle où je devrais paraître en pauvre juive qui va chanter chez des chrétiens du grand monde.

— Oui, cela ferait de l'effet, dit Hans; ce serait drôle au milieu des chiffons à la mode.

— Mais il ne faut pas mettre toute la pauvreté de votre côté, Mirah ! dit Amy. Il y a beaucoup de chrétiens pauvres, des juifs énormément riches, et des juives à la mode.

— Je ne voulais rien dire de mal, objecta Mirah ; seulement j'ai été habituée à penser à ma toilette pour mes rôles dans les pièces de théâtre. Presque toujours j'avais un costume simple.

— La chose me paraît contestable, dit Hans, qui devint tout à coup aussi méticuleux et aussi difficile que Deronda à propos de ses tableaux de Bérénice. — Cela paraîtrait un peu trop théâtral. Il ne faut pas que nous vous fassions jouer le rôle d'une pauvre juive; il ne faut même pas que vous soyez juive du tout.

Hans éprouvait un secret désir de neutraliser la juive dans la vie privée, et il courait le danger de révéler son secret.

— Mais je le suis réellement, répliqua Mirah, je ne prétends pas être autre chose ; je ne serai jamais autre chose. Je me sens toujours juive.

— Mais nous ne pouvons pas le sentir sur vous, dit Hans d'un ton soumis. Qu'est-ce que cela signifie qu'une femme parfaite soit ou ne soit pas juive?

— C'est votre manière aimable de faire mon éloge; je n'ai jamais été louée ainsi jusqu'à présent, dit-elle avec un sourire qui faillit le rendre fou et qui le fit se sentir de plus en plus cosmopolite.

— Les gens ne pensent pas à moi, reprit-il d'un air plus gai, comme à un peintre chrétien. Ils me jugent comme un jeune homme imparfaitement beau et peintre sans espérances.

— Mais nous nous écartons de la toilette, dit Amy. Si

Digitized by Google

celle-ci ne peut convenir, comment ferons-nous pour en avoir une d'ici à mercredi ? c'est demain samedi!

— Elle doit aller, insista Mirah. Elle est réelle, vous savez,.. même quand elle semblerait théâtrale. La pauvre Bérénice assise sur les ruines, — chacun peut dire que c'était théâtral, mais je sais que c'est ce qu'elle aurait fait.

— Je suis un scélérat! s'écria Hans démonté par cette confiance mal placée. C'est de mon invention. Personne ne sait si elle l'a fait. Me pardonnerez-vous de ne pas vous l'avoir avoué plus tôt?

—Oh! oui! dit Mirah après une pause de surprise momentanée. Vous saviez que c'est ce qu'elle ferait certainement! Une juive qui n'avait pas été fidèle, qui avait fait ce qu'elle fit et qui s'en repentait ! Elle ne pouvait avoir d'autre consolation que de s'affliger elle-même !.. Et où serait-elle allée ?.. C'est très bien à vous d'être si parfaitement entré dans les sentiments qu'une juive doit éprouver !

— Les juives de ce temps-ci, assises sur des ruines ! dit Hans qui se sentait échec et mat. Cela n'est bon que pour des tableaux.

— Mais la toilette, insista Amy, est-elle décidée?

— Oui, n'est-ce pas? dit Mirah d'un ton suppliant, en regardant madame Meyrick, qui, à son tour, regarda son fils, et lui demanda :

— Qu'en penses-tu, Hans?

— Cette toilette ne peut aller, répondit-il avec décision. Mirah ne va pas s'asseoir sur des ruines. Prenez un cab, petite mère, et allez avec elle dans Regent street. Vous avez grandement le temps de trouver ce qu'il faut : une robe de soie noire, comme les dames en portent; on ne doit pas la prendre pour une enfant de charité. Elle a assez de talent pour que les autres soient ses débiteurs.

— Je crois que c'est ce qu'aimerait M. Deronda, dit madame Meyrick; il voudrait qu'elle eût une jolie toilette.

Digitized by Google

— Naturellement, appuya Hans avec un peu d'ironie. Vous pouvez vous en rapporter à moi pour le goût d'un gentleman.

— Je ferai tout ce que M. Deronda voudra, dit gravement Mirah, en voyant que madame Meyrick la regardait.

Quant à Hans, pirouettant sur ses talons, il alla jusqu'à la table de Kate et regarda ses dessins, comme s'il avait besoin de donner une nouvelle direction à son intérêt.

— N'aimerais-tu pas à faire une étude sur la tête de Klesmer, Hans? lui demanda Kate. Je suppose que tu l'as vu souvent?

— Si je l'ai vu? s'écria Hans; et aussitôt, relevant la tête, il alla s'asseoir au piano, regarda autour de lui, comme s'il examinait son public et posa perpendiculairement les doigts sur le clavier. Mais immédiatement il se retourna, regarda Mirah, et lui dit presque timidement:

— Vous n'aimez peut-être pas cette imitation burlesque? il faudra toujours me dire de m'arrêter quand vous n'approuverez pas mes bêtises.

Mirah avait souri en voyant cette preste contrefaçon; elle souriait encore, mais on voyait que cela ne l'amusait pas. Elle dit:

— Merci; mais jamais vous n'avez rien fait que je n'aimasse pas. Je crois qu'il ne l'aurait pas pu, puisqu'il vous appartient, ajouta-t-elle en regardant madame Meyrick.

Les espérances de Hans se ranimèrent. Comment la rose pourrait-elle empêcher les abeilles de venir successivement lui prendre son odeur suave en signe d'attachement personnel?

Digitized by Google

XL

Deronda était sorti de chez madame Meyrick dans un état d'esprit qui le faisait aspirer après un exercice corporel, afin de dissiper ce qu'il était tenté d'appeler « les fumées de son tempérament ». Il allait vers la cité, et la vue de Chelsea Stairs, avec les bateaux qui attendaient, le décidèrent à héler une embarcation. Il se saisit des avirons.

Son intention était d'aller jusqu'à la boutique de M. Ram, où, la veille, il était arrivé trop tard pour le moment de la faction de Mordecai et où on lui apprit qu'elle avait lieu invariablement de cinq à six. Il désirait tout particulièrement faire plus ample connaissance avec cet hôte remarquable des Cohen avant de retirer sa bague ; il comptait que l'entretien qu'il aurait avec lui ne finirait pas aussi brusquement et aussi vite que le dernier ; il y tenait d'autant plus que leur rencontre future n'aurait pas été facile.

Quand le bateau approcha du pont de Blackfriars, où Deronda voulait aborder, il était quatre heures et demie ; le jour tombait et colorait le ciel de pourpre et d'or, pendant que la rivière, comme dans un mouvement lumineux,

Digitized by Google

reflétait son éclat dans ses bouillons et ses courants, sur les voiles brunes, les barges chargées de charbon, répondant ainsi à la couleur merveilleuse du ciel.

Se sentant réchauffé, Deronda quitta les rames et endossa son surtout. Comme il levait la tête pour fermer le bouton supérieur, ses yeux s'arêtèrent sur une figure bien connue, qui le regardait du haut du pont. C'était celle de Mordecai, qui avait aperçu le bateau, d'abord simplement parce qu'il s'approchait, et ensuite avec des impressions qui le firent tressaillir. Il était ému ; un pressentiment l'agita jusqu'à ce qu'enfin la figure qui s'avançait se levât — la figure de ses visions ! — et aussitôt, avec la main, il lui fit des signes d'accueil répétés.

Deronda, désireux que Mordecai le reconnût et l'attendît, ne perdit pas de temps pour signaler sa présence et répondit à ses gestes. Mordecai leva son chapeau et le salua; pour lui, la prophétie qu'il sentait dans son cœur était accomplie. Obstacles, inconvénients, tout disparaissait dans la satisfaction qui inondait son âme. L'ami qu'il s'était figuré depuis si longtemps sortait du ciel d'or et lui faisait signe qu'il était venu. Telle était l'actualité. Le reste devait être aussi.

En quelques minutes, Deronda eut débarqué, payé son batelier, et rejoint Mordecai, qui était resté tranquillement à l'attendre.

— Je suis bien heureux de vous trouver ici, lui dit Deronda, car j'avais l'intention d'aller voir à la boutique de M. Ram si vous y étiez. J'y suis venu hier; peut-être vous l'a-t-on dit ?

— Oui; c'est pourquoi vous m'avez trouvé sur le pont.

Cette réponse, faite sur un ton de gravité simple, parut mystérieuse à Daniel. Les particularités de cet homme seraient-elles vraiment associées à une sorte d'aliénation mentale, comme l'avait fait supposer Cohen ?

Digitized by Google

— Vous ne saviez pas que j'avais été à Chelsea ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, mais je comptais vous voir descendre la rivière. Il y a cinq ans que je vous attends.

Les yeux enfoncés de Mordecai se fixaient sur ceux de l'ami enfin arrivé, et exprimaient une confiance pleine d'affection, à la fois pathétique et solennelle. Deronda n'y répondait pas, parce qu'il croyait que cette relation si étrangement avouée était fondée sur une illusion.

— Ce sera pour moi, répondit-il d'un ton sérieux, une grande satisfaction de pouvoir vous être utile. Voulez-vous monter dans un cab ? Je vous conduirai où vous désirez aller. Votre courte respiration doit vous empêcher de beaucoup marcher.

— Allons à la librairie ; voici bientôt mon heure de m'y rendre. Mais avant, regardons un peu la rivière, dit Mordecai en se retournant et en parlant à voix basse, quoique fortement surexcité. Voyez le ciel comme il s'estompe lentement ! J'ai toujours aimé ce pont, j'y restais des heures entières quand j'étais enfant. Les messagers célestes s'y donnent rendez-vous. Ce que les maîtres ont dit est vrai : chaque ordre de choses a son ange. C'est ici que j'ai reçu les messages du ciel et de la terre. Quand j'étais robuste, j'attendais ici la venue des étoiles dans la profondeur des cieux ; le coucher du soleil a toujours été mon moment préféré. Moi aussi, mon coucher est proche ; il s'avance lentement ; c'est mon déclin ; mais il m'a apporté une vie nouvelle, un nouveau moi-même, qui vivra quand mon souffle se sera éteint.

Deronda ne répondit pas ; il se sentait extrêmement ému. Son premier soupçon que Mordecai pouvait être sujet a des hallucinations, — qu'il était devenu monomane pour s'être trop appesanti sur un sujet qui avait porté un rude coup à son organisme malade, — s'était changé en attente

Digitized by Google

plus confiante. Cette impression lui venait de la quiétude que la conviction de l'accomplissement répandait sur les manières de Mordecai.

— Allons maintenant ! dit celui-ci. Et, tout en cheminant, il ajouta :

— Nous descendrons par le bout de la rue et nous irons jusqu'à la boutique. Vous pourrez, en attendant, examiner les livres, car M. Ram nous laissera bientôt seuls.

Cet enthousiaste était aussi prudent, aussi vif à juger de l'esprit des autres, que s'il eût été cet antipode de tout enthousiasme qu'on appelle « un homme du monde ». L'idée de Mirah s'était présentée à Deronda pendant cette étrange expérience, mais il pressentait que ce serait Mordecai et non lui qui dirigerait leur entretien ; il ne savait plus quelles questions lui poser et intérieurement il se disait : « Il me semble que je deviens superstitieux, comme si je m'attendais à un oracle qui doit interpréter ma destinée. Il faut qu'il y ait une puissante relation entre cet homme et moi, puisqu'il la sent si fortement. »

Dix minutes plus tard, ils étaient seuls dans la petite boutique éclairée par le gaz ; ils s'assirent en face l'un de l'autre, la tête découverte, sentant instinctivement le besoin de se voir en plein visage. Mordecai s'appuyait sur le comptoir et Deronda contre le mur, séparés par un intervalle de quatre pieds à peine.

— Vous ne pouvez pas savoir, commença Mordecai, ce qui m'a guidé vers vous et nous réunit en ce moment. Vous en êtes étonné ?

— Je ne suis pas impatient, répondit Deronda. Je suis prêt à écouter tout ce que vous voudrez me dévoiler.

— Vous voyez une des raisons pour lesquelles j'avais besoin de vous, reprit Mordecai avec calme, comme s'il voulait ménager ses forces. Je suis mourant ; le jour va finir... la lumière pâlit... bientôt nous ne serons plus

Digitized by Google

capables de nous distinguer l'un l'autre ! Mais vous êtes venu à temps.

— Je m'en réjouis, murmura avec émotion Deronda, qui n'aurait pas voulu dire : « Je vous prie de ne pas vous abuser sur mon compte » ; ce mot, abuser, aurait, selon lui, été cruel en ce moment.

— Les raisons cachées pour lesquelles j'ai besoin de vous, reprit Mordecai, ont commencé il y a longtemps,.. dès mes jeunes années,.. quand j'étudiais dans un autre pays. Alors des idées, des idées chéries, me vinrent parce que j'étais juif ; ces idées étaient un devoir à accomplir parce que j'étais juif ; elles étaient une inspiration parce que j'étais juif et que je sentais battre dans ma poitrine le cœur de ma race. Elles furent ma vie ; jusqu'à elles, je n'étais pas né complètement. Je considérais ce cœur, ce souffle et cette main, — il pressait convulsivement sa main contre sa poitrine et étendait devant lui ses doigts amaigris ; — je considérais mon sommeil et mes veilles, et le travail par lequel je nourrissais mon corps, et les paysages qui frappaient mes yeux, comme un aliment pour la flamme divine. Mais j'avais agi comme un homme qui erre et qui grave ses pensées sur les rochers d'un désert ; et, avant qu'il me fût possible d'en changer le cours, arrivèrent les soucis, les labeurs, et la maladie qui me barrèrent le chemin et me lièrent à ce fer qui se ronge lui-même dans mon âme. C'est alors que je me dis : « Comment, quand s'exhalera mon dernier souffle, empêcherai-je ma vie intérieure d'être étouffée ? »

Mordecai s'arrêta ; il avait besoin de laisser reposer un peu cette pauvre poitrine, fatiguée par la chaleur qu'il mettait à son débit. Deronda n'osait parler ; le silence dans ce petit espace, après cette lutte de ferveur, était mélangé de terreur et de compassion ; Mordecai reprit :

— Cependant, vous pouvez vous méprendre sur moi. Je ne parle pas, croyez-le bien, comme un rêveur ignorant,

Digitized by Google

remettant à neuf d'anciennes pensées, n'ayant jamais vogué au milieu des grands courants du monde! L'anglais est ma langue maternelle ; l'Angleterre est le pays natal de ce corps qui est l'enveloppe fragile de l'arbre fruitier, dont la semence peut fructifier dans le désert. Ma vie véritable s'est alimentée en Hollande, auprès du frère de ma mère, un rabbin très instruit; quand il mourut, j'allai étudier à Hambourg, puis à Gœttingue, afin d'avoir un coup d'œil plus vaste de mon peuple et du monde des gentils, enfin pour boire à toutes les sources de la science. J'étais jeune; je me sentais libre ; je vis nos centres principaux en Allemagne. Je n'étais pas dans la pauvreté, j'avais un métier. Je me disais : « Qu'importe que mon lot soit celui de Joshua ben Chanania ! Après la dernière destruction, il gagna son pain en fabriquant des aiguilles, et pourtant, dans sa jeunesse, il avait été chanteur sur les degrés du temple et il se rappelait ce qui était avant que la gloire partît. » Je me disais encore : « Que mon cœur demeure dans la pauvreté; que mes mains soient celles d'un ouvrier ! mais que mon âme soit un temple de souvenance où entrent les trésors du savoir et dans le sanctuaire duquel repose l'espérance ! » Je savais ce que je choisissais. Les autres s'écriaient: « Il se nourrit de visions! » et je ne le niais pas ; les visions sont les créatrices et les nourrices du monde. Je mesure le monde tel qu'il est, mais je vois celui que la vision créera à nouveau. Vous n'avez pas devant vous un cerveau en délire, un homme qui s'éloigne de la vie de ses semblables.

Mordecai s'arrêta, et Deronda, devinant qu'il attendait une réponse, lui dit:

— Rendez-moi la justice de croire que je n'ai aucune inclination à traiter vos paroles de délire. J'écoute sans préjugés. L'expérience que j'ai acquise me fait prendre un vif intérêt à l'histoire d'une destinée spirituelle embrassée volontairement, et embrassée dès la jeunesse.

Digitized by Google

— Une destinée spirituelle volontairement embrassée dès la jeunesse, reprit Mordecai comme correctif. Dès mon enfance, l'âme était complète en moi ; elle avait apporté avec elle son propre monde, un monde *médiéval*, dans lequel les hommes faisaient revivre l'ancienne langue dans de nouveaux psaumes de l'exil. Ils avaient absorbé la philosophie des gentils dans la foi juive et ils aspiraient encore vers un centre pour notre race. C'est une de leurs âmes qui renaquit en moi et qui fit revivre les souvenirs de leur monde. Elle avait voyagé en Espagne et en Provence ; elle avait discuté avec Jben-Ezra ; elle s'était embarquée avec Jehuda Ha-levy ; elle avait entendu les hurlements des croisés et les gémissements d'Israël torturé. Quand sa langue muette fut déliée, elle parla le langage qu'ils avaient rendu vivant et qu'ils arrosèrent avec le nouveau sang de leurs ardeurs, de leurs douleurs, de leur foi martyrisée; elle chanta sur la même cadence que leurs airs.

Mordecai s'arrêta encore et reprit comme dans un murmure :

— Tant qu'elle sera emprisonnée en moi, elle n'en apprendra jamais d'autre.

— Alors, vous avez tout écrit en hébreu ? demanda Deronda, qui se souvint, avec une certaine inquiétude, de sa première question sur sa connaissance de cette langue.

— Oui; oui, reprit Mordecai avec une lamentable tristesse ; dans ma jeunesse, j'ai erré dans cette solitude, ne sentant pas que c'était une solitude. J'étais entouré de morts illustres; les martyrs m'environnaient et m'écoutaient. Mais bientôt je m'aperçus que les vivants étaient sourds à ma voix. D'abord je crus à un long avenir. Je me disais qu'une part de mon héritage israélite était une patience inaltérable et qu'une autre était l'habileté à chercher diverses méthodes pour féconder une place où les planteurs avaient désespéré. Mais l'Éternel m'envoya de nouveaux

Digitized by Google

messagers : je dus plier sous le joug qui opprime la grande multitude née de la femme ; des peines de famille me rappelèrent ; il me fallut travailler, m'inquiéter et non pour moi seul. Puis je demeurai de nouveau solitaire ; mais l'ange de la mort s'était tourné vers moi et m'avait touché ; constamment je le sentais sur mes pas. Mes efforts ne se ralentirent pourtant point. Je suppliai pour que l'on m'écoutât et que l'on m'aidât. Je parlai, j'allai aux hommes de notre peuple, au riche en influence et en savoir, au riche en fortune matérielle ; mais je n'en trouvai pas un qui voulût me comprendre. J'étais repoussé par l'erreur ; on m'offrait de petites sommes par charité. Rien d'étonnan à cela. Je paraissais pauvre ; je portais avec moi un paquet de manuscrits hébreux ; je disais que nos principaux instituteurs trompaient l'espoir de notre race. L'étudiant et le marchand étaient trop affairés pour m'écouter ; le mépris seul servait d'interprète entre eux et moi. L'un disait : « Le livre des Mormons n'aurait jamais pu être compris s'il avait été écrit en hébreu, et, si vous vous adressez à nos savants, il n'est pas probable que vous puissiez leur rien apprendre. » En cela, il touchait à une vérité.

Ces derniers mots furent prononcés avec une ironie visible.

— Mais, dit Deronda, quoique vous ayez pris l'habitude de n'écrire qu'en hébreu, je suis sûr que peu d'hommes se serviraient de l'anglais aussi bien que vous.

Mordecai hocha gravement la tête, et répondit :

— Trop tard ! trop tard ! Je ne puis plus écrire. Mon écriture serait comme mon souffle épuisé ; et encore, ce souffle peut éveiller la pitié ; l'écriture non. Si j'écrivais maintenant en anglais, je ressemblerais à un homme qui frappe sur une planche pour appeler ceux qui ne connaissent pas d'autre son que la cloche. Mon âme entend les défauts de mes paroles. Une nouvelle écriture de ma part serait comme ce corps, — Mordecai étendit le bras ; — peut-

Digitized by Google

être y trouverait-on intérieurement le *Rouach-ha-Kodesch* [1] et le souffle de la pensée divine, mais les hommes s'en moqueraient et diraient : « Pauvre juif ! » et ceux qui souriraient le plus seraient les hommes de mon peuple !

Mordecai laissa tomber ses mains inertes et sa tête s'affaissa mélancoliquement sur sa poitrine ; il avait momentanément perdu tout espoir.

— Je suis touché, dit Deronda d'une voix claire mais grave, qui résonnait comme une corde sympathique, — je suis fortement touché de ce que vous dites. Mais pardonnez-moi si je parle hâtivement, il n'est pas besoin d'enterrer ce que vous avez écrit. Nos moyens de publication sont à votre portée. Si vous voulez vous fier à moi, je puis vous assurer tout ce qui vous sera nécessaire à cette fin.

— Ce n'est pas assez, reprit vivement Mordecai, qui venait de recouvrer la mémoire et la confiance ; ce n'est pas tout ce que je veux de vous. Il ne faut pas que vous soyez seulement une main pour moi, mais une âme ; il faut croire en ma croyance ; il faut être ému par mes raisonnements ; il faut espérer ce que j'espère ; il faut voir la vision que je vous désignerai, il faut apercevoir la gloire où je la vois ! A mesure qu'il parlait, Mordecai s'était rapproché de Deronda et lui avait saisi le bras. Son visage, qui n'était pas à plus d'un pied de celui de son confident, s'éclairait d'une flamme pâle respirant la confiance, et il continua :

— Vous serez ma vie : elle sera replantée et croîtra. Vous recueillerez l'héritage qui s'est amassé depuis des siècles. Les générations se pressent en foule sur mon étroite vie comme sur un pont ; les choses qui ont été et celles qui doivent être y sont rassemblées ; le pont va se briser ! Mais je vous ai trouvé ; vous êtes venu à temps. Vous prendrez l'héritage que le mauvais fils refuse, vous

1. L'esprit saint. *(Note du traducteur.)*

Digitized by Google

relèverez les tombes sur lesquelles ne peuvent passer ni la charrue, ni la herse, ni le pic du chercheur d'or. Vous prendrez l'héritage sacré du juif.

Deronda était devenu aussi pâle que Mordecai. Il sentait que ce serait cruel de répondre par l'hésitation et par le doute à cette ardente nature souffreteuse, qui était peut-être dans un moment d'exaltation et de confiance. Avec un tact exquis et avant de répondre, il posa doucement sa main sur celle de Mordecai qui l'étreignait; cela valait mieux qu'un discours. Puis, sans se hâter, et comme craignant d'avoir tort, il murmura :

— Avez-vous donc oublié ce que je vous ai dit la première fois que nous nous sommes vus ? Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai répondu que je n'étais pas de votre race?

— Cela ne peut être vrai, répondit inopinément Mordecai, sans donner le moindre signe d'abattement. — La main sympathique qu'il sentait sur la sienne le faisait résister énergiquement à toute parole de dénégation. Deronda se sentit incapable de rien répondre. Mordecai, trop entièrement possédé par la suprême importance de la relation établie entre Deronda et lui pour se soucier de ses paroles, fit suivre sa première affirmation d'une seconde, qui lui vint sur les lèvres comme la suite naturelle d'une conviction depuis longtemps chérie :

— Vous n'êtes pas sûr de votre origine.

— Comment savez-vous cela? s'écria Daniel en tressaillant et en retirant sa main, qu'il avait posée sur celle de Mordecai.

— Je le sais, je le sais ; que serait ma vie sans cela ? dites-moi tout. Dites-moi pourquoi vous niez ?

Il ne pouvait concevoir ce que cette demande était pour Deronda; il ne pouvait deviner à quel point il touchait à une sensibilité secrète, à une réticence qui durait depuis des années ; il ne pouvait savoir que l'incertitude sur laquelle

Digitized by Google

il insistait comme sur une part de son espoir, avait toujours été pour Daniel la menaçante possibilité d'une révélation déchirante sur le compte de sa mère. Le moment était solennel pour lui. Après avoir hésité quelques instants, faisant un violent effort sur lui-même et décidé à avouer brièvement la vérité, il dit :

— Je n'ai jamais connu ma mère ; je ne sais rien d'elle. Je n'ai jamais donné le nom de père à un homme, mais je suis certain que mon père est Anglais.

La voix grave du jeune homme tremblait pendant qu'il faisait cet aveu, et en même temps il éprouvait un étonnement immense provoqué par les étranges circonstances qui l'avaient amené à le faire. C'est à peine si Mordecai avait usé de son pouvoir pour décider l'ami, qu'il avait mystérieusement choisi, à se confier à lui.

— On le saura ! s'écria-t-il triomphalement ; tout s'éclaircira ! Le monde croît sans cesse et sa forme est liée à la croissance de l'âme. Trouble d'abord, puis de plus en plus claire, la conscience discerne les mouvements éloignés. De même que les pensées se meuvent obscurément en nous et nous ébranlent avant que nous les distinguions entièrement, — de même font les événements, — de même les êtres : ils sont liés à nous dans la croissance du monde. Vous avez fait lever en moi quelque chose qui ressemble à une pensée incomplètement épelée ; mon âme en est frappée avant que tous les mots soient là. Le reste viendra ; oui, soyez-en certain, il viendra !

— Nous ne devons pas perdre de vue que l'événement extérieur n'a pas toujours été la réalisation de la foi la plus ferme, dit Deronda, non sans hésitation, afin de ne pas donner à son interlocuteur un coup trop sévère, ni à sa confiance une sanction qui aurait pu tenir en réserve un coup bien plus dur encore.

Le visage de Mordecai, qui avait semblé comme illuminé

Digitized by Google

pendant la première déclaration de confiance, changea en entendant ces derniers mots, mais ne montra aucun signe de défaillance; la force de l'expression ne disparut pas et la résistance devint plus énergique.

— Vous voudriez peut-être me rappeler que je suis sous le coup d'une illusion, que l'histoire de la mission de notre peuple est remplie d'illusions. J'ai tout envisagé. — Mordecai s'arrêta un moment, puis se penchant un peu en avant il murmura: — Il en pourrait être ainsi de ma confiance en vous si vous vouliez en faire une illusion; mais vous ne le ferez pas.

La violence avec laquelle ces mots pénétrèrent dans l'âme de Deronda lui firent sentir encore davantage la nécessité d'être ferme en ce moment de crise.

— Ce qu'a été ma naissance, répondit-il, ne dépend pas de ma volonté, et je ne puis vous promettre d'en hâter la découverte. Il faut attendre; il faut que j'en sache davantage sur la vérité de mon extraction, et davantage aussi sur ce que deviendrait mon existence, si j'en faisais une partie de la vôtre.

Mordecai, dont la respiration était devenue difficile, avait croisé les bras pendant que Deronda parlait et répondit avec fermeté:

— Vous saurez tout! Pourquoi nous serions-nous rencontrés, sinon pour que vous sachiez? Vos doutes ne pèsent pas plus qu'une pincée de cendres sur ma conviction. Je connais les philosophies du temps présent et du passé. Si je voulais, je pourrais répondre à leurs sommations, je pourrais imposer silence aux croyances qui sont la langue mère de mon âme et parler le langage scientifique d'un système qui donne l'orthographe de toute chose. Je pourrais les faire taire. Un homme ne peut-il imposer silence à sa crainte ou à son amour, et trouver des raisons que les autres demandent? Mais l'homme doit toujours suivre la

Digitized by Google

voie qui lui a été tracée, la vocation à laquelle il a été appelé. Mon attente de votre personne a crû comme croissent les fausses espérances; le doute est dans votre esprit; eh bien, mon attente aussi était dans le doute, et cependant vous êtes venu. Des hommes sont morts de soif. Moi aussi, j'étais altéré et l'eau est maintenant près de mes lèvres. Que sont les doutes pour moi? Quand vous viendrez me dire: « Je rejette votre âme, je sais que je ne suis pas juif, notre lot n'est pas commun », alors je ne douterai pas; je serai certain, certain que j'ai été trompé. Cette heure-là ne viendra jamais!

Deronda sentit résonner en lui une nouvelle corde. Lui dont le regard était calme, dont le visage reluisait de santé; lui qui avait étudié toutes les questions; lui, que l'on accusait d'une indépendance d'esprit excessive, sentait peser sur lui une influence qui le subjuguait, et cette influence émanait de la frêle créature tenace qu'il avait devant lui. Il sentit grandir sa sympathie et répondit:

— J'ai le désir de vous satisfaire autant qu'il me sera possible. Il est certain, pour moi au moins, que je ne veux rabaisser ni vos luttes, ni vos souffrances. Vous me ferez connaître toutes vos pensées. Mais où pourrons-nous nous revoir?

— J'y ai déjà pensé, répliqua Mordecai. Cela ne vous fera-t-il rien de revenir dans ce quartier le soir? Vous l'avez déjà fait.

— Cela se peut très bien. Vous habitez, je crois, chez les Cohen?

Mais, avant que Mordecai pût répondre, M. Ram rentra pour reprendre sa place derrière le comptoir. M. Ram, arrivé à la vieillesse, était un des fils d'Abraham dont la jeunesse s'était passée dans les temps troublés du commencement de ce siècle, et qui demeurait au milieu de la génération actuelle, élégante et instruite, comme un

Digitized by Google

spécimen de l'effet de pauvreté et de mépris qui était l'héritage commun de la plupart des juifs anglais, il y a soixante-dix ans. Il n'avait rien de l'onctueuse gaieté que l'on pouvait observer chez M. Cohen. Il faisait le commerce des livres comme il aurait fait celui de l'étain ou de la viande, sans savoir le degré de bien ou de mal qu'ils contenaient; mais il croyait au savoir de Mordecai comme à quelque chose de merveilleux, et n'était pas fâché que sa conversation fût recherchée par un gentleman bibliophile, dont les deux visites s'étaient terminées par un achat. Il salua gracieusement Deronda, mit sur son nez ses grandes lunettes, et parut s'abstraire dans ses comptes de la journée. Mordecai et Deronda furent bientôt dans la rue et, sans s'être donné le mot, se dirigèrent du côté de la maison d'Ezra Cohen.

— Nous ne pouvons nous réunir ici, ma chambre est trop exiguë, dit Mordecai en reprenant le fil de l'entretien où il avait été interrompu. Mais il y a, non loin d'ici, une taverne où je vais quelquefois au club. C'est *la Main et la Bannière,* au premier tournant de cette rue, cinq maisons plus bas. Nous y avons un salon tous les soirs.

— Ce sera bon pour une fois, répondit Deronda; mais peut-être me permettrez-vous de vous préparer un appartement où vous aurez plus de liberté et plus de confort que celui dans lequel vous demeurez.

— Non: je n'ai besoin de rien; ma vie physique n'est qu'un zéro. Je ne veux accepter de vous rien de moins précieux que la fraternité de votre âme. Je ne penserai plus à autre chose maintenant; cependant, je suis heureux que vous soyez riche. Vous n'aviez pas besoin de l'argent que vous êtes venu emprunter sur votre bague. Vous aviez quelque motif pour l'apporter?

Deronda fut un peu saisi de cette finesse de perception; mais, avant qu'il pût répondre, Mordecai continua:

Digitized by Google

— Cela ne fait rien! Eussiez-vous réellement besoin d'argent, que la conclusion aurait été la même: nous devions nous rencontrer. Mais, êtes-vous riche?

— Riche? non! Je le suis cependant, si l'on peut dire riche celui qui possède plus qu'il n'a besoin pour lui-même.

— Je désirerais que votre vie fût libre, reprit Mordecai comme s'il rêvait; la mienne a été un esclavage.

Il était clair qu'il n'avait aucun intérêt dans le fait qui avait attiré Deronda chez les Cohen. Désespérant d'amener facilement la question qu'il désirait poser, Daniel se décida à la lui faire brusquement et demanda:

— Pouvez-vous me dire pourquoi on ne doit pas parler de sa fille à madame Cohen, la mère?

La réponse se fit attendre et il crut qu'il serait obligé de répéter sa question. Mordecai, cependant, l'avait entendue, mais il lui fallait reporter sur un sujet nouveau son esprit plongé dans sa préoccupation passionnée. Au bout d'un instant, il répondit:

— J'en connais le motif, mais je ne veux pas parler d'affaires de famille que j'ai apprises dans le secret de l'intérieur. J'habite sous leur toit comme dans un sanctuaire. Leur histoire, autant qu'elle ne peut nuire à un autre, leur appartient.

Deronda rougit en entendant cette sorte de réprimande à laquelle il n'était pas habitué. Il se sentit de plus déçu péniblement, car il avait compté sur un renseignement décisif, et, quoiqu'il eût en poche assez d'argent pour retirer sa bague, il ne voulut pas ce soir aller chez les Cohen, dans la crainte de ne plus avoir de prétexte plausible pour y revenir.

— Je vais vous quitter, dit-il avant d'arriver à la porte des Cohen.

— Quand reviendrez-vous? lui demanda Mordecai.

Digitized by Google

— Puis-je venir vous demander chez les Cohen, un soir après la fermeture de la boutique? Voyez-vous un obstacle à ce qu'ils sachent que nous causons en particulier?

— Aucun. Mais les jours que je devrai attendre maintenant sont plus longs que les années de ma force. Ma vie s'éteint: ce qui n'était qu'un dixième est aujourd'hui la moitié. Mon espoir réside en vous.

— Je vous serai fidèle, répondit Deronda, auquel il aurait été impossible de dire autrement. Le premier soir que je le pourrai, je viendrai après sept heures. Samedi ou lundi, si c'est possible. Comptez sur moi.

Il tendit sa main dégantée à Mordecai, qui la saisit avec empressement, et, dans un nouvel élan de confiance, lui dit, avec une énergie que l'on n'aurait pas attendue de lui :

— Ceci est venu, le reste viendra !

Et ils se séparèrent.

Digitized by Google

RÉVÉLATIONS

XLI

« S'il y a des rangs dans la souffrance, Israël a la prééminence sur toutes les nations; si la durée des douleurs et la patience avec laquelle on les supporte ennoblissent, les juifs font partie de l'aristocratie de tous les pays; si on qualifie de riche une littérature qui possède quelques tragédies classiques, que dirons-nous d'une tragédie nationale qui dure depuis cinq cents ans et dont les poètes et les acteurs ont été aussi les héros [1] ! »

Deronda avait lu depuis peu ce passage de Zunz, et il lui revint à l'esprit, comme contraste, lorsque, quatre jours plus tard, il alla chez les Cohen, qui, certainement, ne portaient aucune marque distinctive de douleur ou de toute

1. Extrait de l'ouvrage de *Zunz* intitulé : *Die synagogal Poesie des Mittelalters. (Note du traducteur.)*

Digitized by Google

autre forme d'aristocratie. Ce *Jeschurum* [1] de prêteur sur gage n'était pas un symbole de la grande tragédie juive; et pourtant, n'y avait-t-il pas quelque chose de typique dans le fait qu'une vie comme celle de Mordecai, — frêle incarnation de la conscience nationale qui n'était plus qu'un souffle, — était abritée sous l'ignorante prospérité des Cohen ?

Le contentement brilla sur leurs visages quand Deronda reparut au milieu d'eux. Cohen lui-même profita de l'occasion pour déclarer que bien que la bague en restant chez lui davantage aurait rapporté plus d'intérêts, il n'oserait pas comparer ce bénéfice au plaisir des femmes et des enfants à voir un jeune gentleman dont la visite leur avait été si agréable qu'elles n'avaient fait qu'en parler depuis. La jeune madame Cohen, qui était très peinée que le bébé fût déjà endormi, puis très heureuse qu'Adélaïde ne fût pas encore couchée, supplia Deronda de ne pas rester dans la boutique, mais d'entrer dans le parloir pour voir « la mère et les enfants ». Il accepta d'autant plus volontiers l'invitation, qu'il s'était muni de cadeaux : des bonshommes coloriés pour Adélaïde et un bilboquet d'ivoire pour Jacob.

En entrant, il remarqua que la porte par où Mordecai était sorti lors de sa première visite était fermée ; mais il voulut d'abord témoigner son intérêt aux Cohen, avant de leur dévoiler celui plus grand qu'il portait à leur hôte singulier. Ce ne fut donc que quand il eut pris sur ses genoux Adélaïde, et qu'il eût fait danser les bonshommes sur la table, pendant que Jacob s'exerçait avec son bilboquet, qu'il dit :

— Mordecai est-il ici ?

— Où est-il, Addy ? demanda Cohen, qui avait profité d'un répit que lui laissaient les affaires pour venir regarder.

1. Israélite, fils d'Israël.

Digitized by Google

— Dans l'atelier, répondit sa femme, en faisant un geste de la tête vers la porte close.

— Le fait est, monsieur, reprit Cohen, que nous ne savons pas ce qu'il a depuis deux jours. Il est constamment ce que je puis appeler un peu touché, vous savez, — ici Cohen porta le doigt à son front, — pas aussi raisonnable en tout comme vous et moi ; cependant, il est étonnamment régulier et industrieux, autant que peut l'être une pauvre créature souffreteuse, et il prend plaisir à instruire le petit. Mais, depuis deux jours, il n'a fait qu'aller et venir comme un somnambule, ou bien il est resté assis, immobile comme une figure de cire.

— Pauvre cher garçon ! dit tendrement la mère, c'est la maladie ; je doute qu'il y résiste.

— Non, je crois seulement qu'il a quelque chose en tête, dit madame Cohen la jeune. Il écrivait continuellement, et quand je lui parlais, il mettait très longtemps à me répondre.

— Vous nous trouverez peut-être un peu faibles, dit M. Cohen en façon d'excuse ; mais ma femme et ma mère ne voudraient pas se séparer de lui, fût-il encore d'une plus grande gêne. Ce n'est pas que nous ne connaissions le fort et le faible des choses, mais c'est notre principe. Il y a des fous qui font des affaires à perte et qui ne s'en doutent pas. Je ne suis pas de ceux-là.

— Oh ! Mordecai apporte la bénédiction avec lui, dit la grand'mère.

— Loin de m'étonner de ce que vous ressentez, dit Deronda, j'éprouve quelque chose de semblable moi-même. J'ai causé avec lui dernièrement dans la boutique de M. Ram, et je lui ai promis de venir le chercher ici pour sortir ensemble.

— C'est cela alors ! s'écria Cohen en se frappant sur le genou. Il vous attendait, et voilà ce qui l'occupait si fort.

Digitized by Google

Sans doute, il vous aura parlé de son savoir ? C'est bien gentil de votre part, monsieur, car je ne crois pas qu'il y ait beaucoup à gagner ; sans cela, il n'en serait pas réduit à l'état où il est. Mais j'aperçois quelqu'un dans la boutique !

M. Cohen s'empressa de sortir, et Jacob, qui était demeuré à écouter auprès de Deronda, lui dit avec une obligeante familiarité :

— Je vais appeler Mordecai, si vous voulez.

— Non, Jacob, dit sa mère, ouvre la porte à monsieur, et laisse-le y aller tout seul. Silence ! Ne fais point de bruit.

L'adroit Jacob tourna le bouton de la porte aussi doucement que possible, et Deronda, qui le suivait, s'arrêta sur le seuil. La petite chambre n'était éclairée que par un feu mourant et une chandelle couverte d'un abat-jour. Sur une planche fixée devant la fenêtre, étaient éparpillés différents objets d'orfèvrerie; derrière, on voyait quelques livres empilés dans un coin. Mordecai était assis sur une chaise haute devant cette espèce d'établi; il tournait le dos à la porte, les mains appuyées devant lui, à côté d'une montre en réparation. On voyait qu'il était dans un état d'attente aussi maladif que celui d'un prisonnier auquel on a promis sa délivrance.

— Je viens vous chercher ; êtes-vous prêt ? lui demanda Deronda.

Instantanément il se retourna sans parler, saisit son chapeau et se leva pour rejoindre son ami. A peine furent-ils dans le parloir, que Jacob, remarquant le changement d'air et d'expression de Mordecai, lui prit le bras et lui dit :

— Regarde mon bilboquet ! et, en même temps, il lui envoya la boule tout près de la figure.

— Très joli, très joli ! fit Mordecai avec un bon sourire; et, sur l'observation de madame Cohen la jeune, qu'il oubliait son paletot et son cache-nez, il retourna dans l'atelier les chercher.

Digitized by Google

— Le voilà revenu à la vie, vous voyez, dit à voix basse M. Cohen, qui était rentré. Je vous l'avais bien dit; j'ai toujours raison. Puis, de sa voix habituelle:

— Eh bien, monsieur, nous ne voulons pas vous retenir davantage; mais j'espère que ce ne sera pas la dernière fois que nous aurons le plaisir de vous voir.

— Reviendrez-vous? demanda Jacob en s'avançant. Vous voyez, j'attrape déjà la boule quelquefois; je parie que, quand vous reviendrez, je l'attraperai à tous les coups.

— Il a les mains adroites, dit Daniel en regardant la grand'mère. De quel côté de la famille tient-il?

La vieille fit un signe de tête à son fils, qui répondit aussitôt:

— De mon côté. Ils ne sont pas ainsi dans la famille de ma femme. Les miens, que Dieu les bénisse ! sont aussi adroits que s'ils avaient des mains en gutta-percha.

« Je ne saurai jamais rien de décisif sur ces gens, se dit Deronda, à moins que je ne demande à brûle-pourpoint à Cohen s'il a perdu une sœur nommée Mirah quand elle avait six ans. » Toutefois cela ne lui parut pas facile. Sa première sensation répulsive pour leurs manières communes commençait à se transformer en un sentiment plus favorable. Quelque ordinaires que pussent être leur air et leur parler, il était forcé d'admettre un certain raffinement moral dans la façon dont ils traitaient leur ouvrier poitrinaire, dont la distinction mentale les impressionnait, surtout à cause de sa rêverie silencieuse et innocente.

— Les Cohen paraissent avoir de l'affection pour vous, dit Deronda, lorsque Mordecai et lui furent dans la rue.

— Et moi pour eux, répondit-il immédiatement. Ils ont le cœur israélite, quoique, semblables au cheval et au mulet, ils ne comprennent rien en dehors de 'étroit sentier qu'ils suivent.

— Je crains de vous avoir occasionné du malaise par ma

Digitized by Google

lenteur à tenir ma promesse, reprit Daniel. Je voulais venir hier, mais cela m'a été impossible.

— Oui, je comptais sur vous. Il est vrai que j'ai été indisposé, car l'esprit de ma jeunesse a remué en moi, et ce corps n'est plus assez fort pour résister aux battements de ses ailes. Je suis comme un homme enchaîné et emprisonné depuis de longues années : il pleure, il chancelle; la joie menace de briser le tabernacle de chair.

— Ne parlez pas trop à l'air du soir, lui dit Deronda; couvrez votre bouche de votre écharpe. Nous allons à *la Main et la Bannière*, je suppose? Nous y causerons en particulier.

— Non, et c'est ce qui me peine que vous ne soyez pas venu hier. Cette soirée appartient au club dont je vous ai parlé, et nous ne pourrons y être seuls que quelques minutes, tard, après que les autres seront partis. Nous ferions peut-être mieux de chercher un autre endroit; mais je ne suis habitué qu'à celui-là. Ailleurs, le monde extérieur me pèse et gêne ma vision interne ; et puis, les personnes qui viennent là sont habituées à mon visage.

— Je ne refuse pas d'aller au club, s'il m'est permis d'y entrer, dit Deronda. Il me suffit que vous préfériez cet endroit. Si nous n'avons pas assez de temps à nous, je reviendrai. Quel genre de club est-ce ?

— On l'appelle « le Club des Philosophes ». Ils sont en petit nombre, comme les cèdres du Liban; ce sont de pauvres artisans qui cultivent leur intelligence. Je suis le plus pauvre de tous. On y amène quelquefois des visiteurs. Nous pouvons y introduire un ami qui s'intéresse aux sujets que nous discutons. Chacun commande de la bière ou tout autre breuvage pour avoir la libre jouissance du salon. La plupart fument. J'y vais quand je peux ; car il vient d'autres hommes de ma race et quelquefois j'y prends la parole. J'aime à trouver une faible ressemblance entre ces

Digitized by Google

pauvres philosophes et les maîtres qui nous ont transmis la pensée de notre race, — les grands révélateurs, qui travaillèrent de leurs doigts pour gagner un morceau de pain, mais qui conservèrent et qui accrurent pour nous l'héritage de mémoire, qui gardèrent vivante l'âme d'Israël, comme une semence parmi les tombes. Le cœur se plait à ces pâles ressemblances.

— Je serai heureux de m'asseoir au milieu d'eux, si cela ne vous contrarie pas. C'est une réunion où j'aimerai à me trouver, dit Deronda, non sans un peu de soulagement à la perspective d'un intervalle avant la reprise d'une conversation particulière avec Mordecai.

Quelques minutes après, ils ouvraient une porte vitrée obstruée par un rideau rouge, et entraient dans un petit salon d'une quinzaine de pieds carrés, éclairé par le gaz dont la lumière perçait la fumée produite par le tabac des fumeurs, ce qui, pour Deronda, était une scène nouvelle et saisissante. Une douzaine d'hommes, dont l'âge variait de vingt à cinquante ans, tous assez pauvrement vêtus, la pipe à la bouche, écoutaient avec un air d'intelligence concentrée un homme de forte corpulence, en paletot poivre et sel, avec des cheveux blonds, un nez court, un front large, qui, la pipe dans la main gauche et frappant son genou de la droite, finissait une citation de Shelley, la Comparaison de l'avalanche dans « Prométhée délivré », *(Prometheus unbound)*:

> As thought by thought is piled, till some great truth
> Is loosened, and the nations echo round [1].

L'entrée des nouveaux arrivants rompit la fixité de l'attention, car il fallut faire de la place autour du poêle et de la table. C'était le plus sobre des clubs; mais la sobriété

1. Comme la pensée qui s'empile sur la pensée jusqu'à ce qu'une grande vérité s'en détache, et les nations lui font écho.

Digitized by Google

n'est pas une raison pour que « fumer et prendre quelque chose » ne soit pas impérieusement exigé, comme moyen de conserver la décence dans la compagnie et dans la discussion. Mordecai fut accueilli par des éclats de voix dont les cadences exprimaient un peu de compassion et, naturellement tous les regards se portèrent sur son compagnon.

— J'ai amené un ami que nos débats intéressent, dit Mordecai. Il a beaucoup étudié et voyagé.

— Monsieur est-il anonyme? Est-ce le grand inconnu? demanda d'un ton de bonne humeur le gros homme qui venait de citer Shelley.

— Je m'appelle Daniel Deronda. Je suis inconnu, mais pas le moins du monde grand. Le sourire qui se fit jour sur son visage en prononçant ces paroles fut si bon, qu'un murmure général et indistinct se fit entendre et que le gros homme reprit :

— Vous recommandez votre nom, monsieur, et vous êtes le bienvenu. Approche-toi, Mordecai, viens dans ce coin, à côté de moi, ajouta-t-il dans le but évident de donner la meilleure place à celui qui en avait le plus besoin.

Deronda fut satisfait de s'asseoir à l'opposé, d'où il pouvait voir toute la société, y compris Mordecai, lequel demeurait un objet éminemment remarquable dans ce groupe de types énergiquement caractérisés, et qui, plus que pas un d'eux, même pour le discernement peu exercé de Daniel, en ce genre, semblait de la meillenre descendance juive.

En réalité, le pur sang anglais ne dominait pas dans la société. Miller, le gros homme, libraire exceptionnel de seconde main, qui connaissait le dedans des livres, portait le cachet d'une extraction allemande; Buchan, le sellier, était Écossais ; Pash, l'horloger, était un petit homme noir, vif, triplement juif; Gidéon, l'opticien, enfant d'Israël en cheveux roux, pouvait passer pour un Anglais aux manières

Digitized by Google

cordiales, et Croop, le cordonnier aux yeux noirs, était probablement plus celtique qu'il ne le savait. Trois autres avaient le droit de se prétendre Anglais : le graveur sur bois Goodwin, bien bâti, à la figure ouverte et à la voix agréable ; l'aide-pharmacien Marrables, et Lilly, le greffier au visage pâle, dont les cheveux châtains étaient plantés en parallélogramme au-dessus d'un front bien formé et dont la chemise était d'une fraîcheur que l'on pouvait appeler insulaire, et peut-être quelque chose de plus.

Deronda, quand même il n'aurait pas été plus grave que d'habitude à l'idée de ce qui était pendant entre Mordecai et lui, n'aurait pas trouvé matière à rire dans l'air ni dans les discours de ces hommes qui n'avaient probablement attrapé le savoir que par bribes. Il regardait autour de lui avec autant de calme et de respect que s'il eût été dans un cercle de ses égaux. Il demanda du whisky et de l'eau et offrit le contenu de son porte-cigares qu'il avait toujours sur lui, quoiqu'il s'en servît à peine, ayant ses raisons pour très peu fumer, mais le tolérant fort bien chez les autres. Il fit décidément une excellente impression sur les membres du club, qui le prouvèrent en se montrant tout à fait à leur aise et désireux de reprendre leur entretien interrompu.

— Cette soirée est une de celles que je qualifie de vagabondes, dit Miller, qui était implicitement accepté comme une sorte de président, en s'adressant à Deronda en manière d'explication, et désignant de la tête chaque individu dont il parlait. Notre ami Pash a entamé la loi du progrès et nous en sommes arrivés aux statistiques ; mais Lilly ayant prétendu qu'il n'était pas plus étonnant que les quantités demeurassent les mêmes que ne le demeurent les qualités, — car par rapport à la société les nombres sont des qualités, — nous avons continué par les causes des changements sociaux, et quand vous êtes arri-

Digitized by Google

vé, j'en étais sur la puissance des idées que je soutiens être les principales causes transformantes.

— Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point, Miller, dit Goodwin, le graveur, plus soucieux de développer le sujet que d'attendre un mot de réponse du nouveau venu ; car, ou vous entendez par idées tant de sortes de choses que je ne puis en avoir connaissance, pas plus que si vous disiez que la lumière est une cause, ou vous entendez une sorte particulière d'idées, et alors je soutiens que votre conception est trop étroite. Faites bien attention à ceci : toutes les actions dans lesquelles l'homme met une parcelle de pensée, sont des idées, soit qu'il sème, soit qu'il fasse un canot, soit qu'il pétrisse de l'argile. Des idées pareilles opèrent d'elles-mêmes dans la vie et croissent avec elle, mais elles ne peuvent se séparer de la matière qui les a mises en œuvre et qui est leur moteur. C'est de la façon dont ces idées sont mêlées avec tous les autres éléments de la vie qu'elles ont plus ou moins de puissance. Moins ce mélange est fort et moins elles ont de puissance. Quant aux causes des changements sociaux, je les envisage ainsi : les idées sont une sorte de parlement ; mais extérieurement, il y a une communauté dont une bonne partie travaille au changement, sans savoir ce que fait le parlement.

— Mais alors, dit Pash, si vous prenez ce mélange pour la pierre de touche de la puissance, quelques-unes des idées les moins pratiques pourront prendre le dessus ; elles surgiront sans être comprises, et entreront dans la langue sans qu'on y pense.

— Elles peuvent agir en changeant la distribution de gaz, objecta Marrables ; les instruments sont si perfectionnés aujourd'hui, que les hommes peuvent enregistrer le développement d'une théorie par les changements observés dans l'atmosphère, correspondant aux changements dans les nerfs.

Digitized by Google

— Oui, s'écria Pash, dont la face brune s'éclaira un peu malicieusement ; il y a l'idée des nationalités. J'ose dire que les siècles barbares la prisent et en deviennent plus sociables.

— Vous ne partagez pas cette idée, dit Deronda en intervenant, car il trouvait un manque de symétrie assez piquant entre le sarcasme de Pash et le sceau de race imprimé sur des traits.

— Dites plutôt qu'il ne partage pas ce sentiment, répliqua Mordecai, qui jeta un regard mélancolique sur Pash. A moins que la nationalité ne soit un sentiment, quelle force peut-elle avoir comme idée ?

— Accordé, Mordecai, répondit Pash avec bonne humeur ; et quand le sentiment de nationalité se meurt, je ne considère pas l'idée comme meilleure qu'un spectre qui s'avance pour annoncer la mort.

— Un sentiment peut sembler mourant et pourtant renaître à une vie plus intense, reprit Deronda. Des nations ont revécu. Nous pouvons vivre assez pour voir un grand élan de force chez les Arabes, inspirés par un nouveau zèle.

— Amen, amen ! s'écria Mordecai en regardant Deronda avec une satisfaction qui était un commencement de recouvrement d'énergie ; il se tenait plus droit, son visage paraissait moins émacié.

— Cela peut arriver chez les nations en retard, recommença Pash, mais chez nous, Européens, le sentiment de nationalité est destiné à périr. Il durera un peu plus longtemps là où règne l'oppression, mais nulle part ailleurs. Le courant du progrès est contre lui.

— Vous avez bien fait, dit à son tour Buchan, avec son léger accent écossais, de nous amener sur ce point. Vous êtes tous d'accord que les sociétés changent, — pas toujours ni partout, — mais en somme, et avec le

Digitized by Google

temps. Maintenant, avec tout le respect que je vous dois, je voudrais vous faire observer que nous en sommes arrivés à examiner la nature des changements, avant d'avoir une garantie pour les appeler progrès, lequel mot suppose une amélioration, bien que je le craigne mal choisi en ce sens, puisqu'un seul mouvement de côté peut nous faire tomber dans un bourbier ou dans un précipice. Je demande donc à poser les questions suivantes: Tout changement se fait-il dans la direction du progrès? Si cela n'est pas, comment discernerons-nous que tel changement est un progrès et que tel autre n'en est pas? Enfin, comment et jusqu'à quel point pourrons-nous agir sur le cours d'un changement, de façon à le pousser en avant s'il est bienfaisant et à le détourner s'il est nuisible?

— Changement et progrès, répondit aussitôt Lilly, se confondent dans l'idée de développement. Les lois du développement sont découvertes, et les changements qui doivent se produire selon elles sont nécessairement progressistes; c'est-à-dire que si nous avons une notion de progrès ou de perfectionnement qui leur soit opposée, cette notion est une erreur.

— Je ne vois pas, dit Deronda, comment vous arrivez à cette sorte de certitude sur les changements en les appelant développements. Il restera encore les degrés d'inévitabilité en relation avec notre volonté et nos actes, et les degrés de sagesse à les hâter ou à les retarder; il restera encore le danger de prendre une tendance, à laquelle on devrait résister, pour une loi à laquelle nous devrions nous soumettre; ce qui me semble une superstition aussi funeste, ou un Dieu aussi faux que tout ce qui a été établi sans la philosophie.

— C'est bien vrai, dit Mordecai. Malheur aux hommes de cette génération qui ne voient aucune place pour la résistance. J'ai foi en un accroissement, en un passage et en

Digitized by Google

un nouveau développement de vie, dans lesquels la semence sera plus parfaite et plus chargée en éléments féconds et en formes divines. La vie d'un peuple croît en joie et en douleur, en pensée et en action; elle absorbe la pensée d'autres nations dans des formes qui lui sont propres et rend cette pensée au monde comme une nouvelle richesse; c'est une puissance et un organe dans le grand corps des nations. Mais il peut arriver un échec, un arrêt; les souvenirs peuvent être étouffés et l'amour défaillir; ou bien les souvenirs peuvent se rétrécir jusqu'à devenir des débris desséchés; l'âme d'un peuple, — encore bien que les individus sachent qu'ils en ont formé un, — peut sembler mourante par le manque d'action commune. Mais qui peut dire: « Les sources de leur vie sont taries; ils cesseront pour toujours d'être une nation? » Qui oserait le dire? Ce n'est pas celui qui sent la vie de son peuple s'agiter dans son sein. Pourra-t-il dire: « Les événements suivent leur cours, je n'y réussirai pas ?» Mais toute son âme est résistance; c'est comme une semence de feu qui peut enflammer les multitudes et tracer une nouvelle route aux événements.

— Je ne nie pas le patriotisme, dit Gidéon; mais nous savons tous que tu as une pensée particulière, Mordecai. Vous connaissez sans doute la manière de penser de Mordecai? ajouta-t-il en se tournant vers Deronda qui était assis à côté de lui: puis, sans attendre sa réponse, il continua:

— Je suis un juif raisonnable, moi. Je suis avec mon peuple dans une sorte de relation de famille, et j'opine pour que l'on dirige notre culte dans une voie raisonnable. Je n'approuverais pas que notre peuple se fît baptiser, parce que je ne crois pas en la conversion d'un juif au christianisme, et aujourd'hui que nous avons l'égalité politique, il n'y a point d'excuse pour un prétexte de cette sorte. Mais je suis d'avis que l'on nous débarrasse de toutes nos superstitions et de tous nos exclusivismes. Nous n'avons

Digitized by Google

plus de raison pour ne pas nous fondre graduellement dans les populations au milieu desquelles nous vivons. C'est l'ordre du jour au point de vue du progrès. J'aimerais tout autant que mes enfants épousassent des chrétiens que des juifs. Je tiens pour cette vieille maxime: « La patrie d'un homme est celle où il est heureux. »

— Ce pays-là, Gidéon, n'est pas déjà si facile à trouver, objecta le remuant Pash, avec un haussement d'épaules et une grimace. Tu gagnes par semaine dix shillings de plus et tu as moitié moins d'enfants que moi. Si quelqu'un veut introduire un commerce d'horlogerie dans « les marchandises pour Jérusalem », j'irai. Hé, Mordecai! qu'en dis-tu?

Deronda, tout oreilles à ces insinuations à l'adresse des opinions de Mordecai, s'étonnait, à part lui, de sa persistance à venir dans ce club. Pour un esprit enthousiaste, se heurter continuellement à l'indifférence d'hommes familiers avec l'objet de son enthousiasme, c'était accepter un long martyre, sans compter qu'un missionnaire mis à mort sans que l'on refuse d'écouter ses doctrines, semble à peine digne de compassion. Mais Mordecai ne témoigna aucun mécontentement; il était dans un moment de trop-plein spirituel, et il avait plus de souci pour l'énonciation de sa foi que pour son acceptation immédiate. Avec une ferveur exempte de colère et qui semblait plutôt un jet de sentiment, il répliqua à Pash:

— Ce que je dis? C'est que l'homme s'éloigne de la fraternité et qu'il méprise son héritage. Des milliers et des milliers de notre race se sont mêlés aux Gentils, comme le Celte au Saxon, et peuvent hériter du bonheur qui appartient au Gentil; mais vous ne pouvez les suivre. Vous êtes une des multitudes qui doivent marcher sur le globe au milieu des nations, et être connus comme Juifs. Je sais qu'il en est qui ont sur les lèvres ces paroles: « Je

Digitized by Google

voudrai n'être pas né juif; je désavoue toute connexion avec le long travail de ma race; j'irai plus loin que les Gentils en me moquant de notre situation séparée! » Mais les Gentils souffleront sur eux l'haleine du mépris, parce qu'ils sont juifs et qu'ils refusent de l'être. Un vêtement de citoyen nouvellement fait peut-il se tisser dans la chair et changer le lent dépôt de dix-huit siècles? Qu'est le droit de citoyen pour celui qui marche au milieu d'un peuple avec lequel il n'a ni parenté, ni amitié sincère, et qui a perdu le sentiment de fraternité pour sa propre race? C'est une charte d'ambition égoïste et de rivalité du plus bas étage. Cet homme est un étranger en esprit quel qu'il puisse être en forme; il boit le sang de l'humanité et n'est pas un homme. Ne partageant aucun amour, ne partageant aucune sujétion de l'âme, il se moque de tout. N'est-ce pas la vérité, Pash?

— Pas précisément, Mordecai, répondit Pash, si tu crois que je me juge amoindri parce que je suis juif. Je ne puis que remercier nos pères de ce qu'il y a moins d'imbéciles chez nous que chez les autres races. Mais peut-être as-tu raison de penser que les chrétiens ne nous aiment pas beaucoup à cause de cela!

— Les catholiques et les protestants ne s'aiment pas beaucoup plus les uns les autres, dit le génial Gidéon. Il faut que nous attendions patiemment que les préjugés disparaissent. Beaucoup d'individus de notre peuple vont de pair avec les plus grands, et il y a eu une abondante transfusion de notre sang dans les veines des familles les plus hautes. Je demande donc que l'on rende nos espérances raisonnables.

— Moi aussi, s'écria Mordecai avec l'ardeur d'un homme qui plaide pendant une crise décisive. Moi aussi, je demande à être un juif raisonnable. Mais qu'est-ce qu'être raisonnable? Qu'est-ce que sentir la lumière de la raison divine

Digitized by Google

devenir plus forte au dedans et au dehors? C'est voir de plus en plus les liens cachés qui consacrent le changement comme une croissance dépendante d'une parenté. Oui d'une parenté! Le passé est mon père et l'avenir étend vers moi les bras suppliants des enfants. Est-ce être raisonnable que d'épuiser la sève de parenté qui fait les familles riches en échanges et aussi variées que le sont les forêts de cèdres et de palmiers? S'il est raisonnable de dire: « Je ne connais ni père ni mère; mes enfants sont des étrangers pour moi; aucune de mes prières ne pourra jamais les toucher », alors il sera raisonnable pour le juif de dire: « Je ferai en sorte qu'il n'y ait point de différence entre moi et le Gentil, je ne chérirai pas la conscience prophétique de notre nationalité. Que le juif cesse d'être et que tous ses souvenirs soient regardés comme d'antiques sottises, mortes comme celle d'une race supposée! Que ses enfants apprennent la langue du Grec, qui adjure ses concitoyens par la bravoure de ceux qui ont combattu au premier rang de Marathon! Qu'ils disent que ce qu'il y avait de noble dans le Grec c'était le génie d'une nation immortelle! Mais le juif n'a point d'annales qui le poussent à l'action! Qu'il rie parce que sa nation est dégradée! qu'il considère les monuments de sa loi qui portait dans sa structure le souffle de justice sociale, de la charité et de la sainteté de la famille! qu'il considère l'énergie des prophètes, la patiente sollicitude des maîtres, la force d'âme des générations martyrisées, comme de simples matières pour le professorat! L'affaire principale du juif est d'être sur le même niveau que le riche Gentil! »

Mordecai se laissa retomber sur sa chaise, et il y eut un silence d'un moment. Pas un membre du club ne partageait sa manière de voir, ni son émotion; mais sa personnalité et son allocution leur firent l'effet d'une représentation dramatique ayant en elle quelque chose de pathétique,

Digitized by Google

bien que les conséquences n'en fussent pas pratiques. Habituellement on l'écoutait et on le contredisait. L'esprit de Deronda se reportait sur ce qu'avait dû être la pression tragique des conditions extérieures qui empêchaient cet homme, dont il sentait l'influence sur lui, de se faire un monde pour sa pensée dans le cœur des autres.

Le froid Buchan fut le premier à reprendre la parole et à se plaindre que l'on perdait du temps.

— Je vous ferai remarquer, dit-il, que nous sommes loin des questions que j'ai posées à propos du progrès.

— Peu importe ! répliqua Miller. Ayons une nuit juive; il y a longtemps que nous n'en avons eu. Posons la discussion sur un terrain juif.

— Je présume que nous sommes tous sans préjugés : nous sommes philosophes et nous aimons nos amis Mordecai, Pash et Gidéon, qui sont autant parents à Abraham que nous tous. Nous descendons tous d'Abraham, à moins que le contraire ne soit prouvé, et si nous étudions l'histoire, nous verrons que nous avons eu des ancêtres peu honorables. Je pense donc n'offenser personne si je dis que je ne crois pas que le peuple juif ait fait de grandes choses dans le monde. Je sais qu'il a été iniquement traité dans les temps passés. Je ne suppose pas que nous ayons besoin qu'on maltraite des hommes, soit blancs, noirs, rouges ou jaunes. Ceci me fait souvenir que j'ai un livre allemand fort curieux sur les préjugés contre les juifs et sur les histoires que l'on a forgées sur eux. Croiriez-vous que l'une d'elles dit qu'ils ont été punis par la mauvaise odeur qu'ils répandent, et ceci, ajoute l'auteur qui vivait en 1715, est vrai, car les anciens en parlent. Mais, prétend-il en manière de correctif, les autres choses sont des fables, par exemple quand on soutient que le baptême fait disparaître cette mauvaise odeur, et que chacune des dix tribus ayant pris part à la crucifixion a été punie d'une façon particulière, indépendamment de

Digitized by Google

l'odeur. Asher a le bras droit plus court que le gauche, et Nephtali a des oreilles de porc. Que pensez-vous de cela? On a fait bien des plaisanteries sur les fables rabbiniques, mais il n'y en a guère de cette force. Cependant, comme je l'ai dit tout à l'heure, je soutiens avec les philosophes du siècle dernier que les juifs, en tant que peuple, n'ont pas joué un grand rôle, encore bien que Pash veuille qu'ils soient assez adroits pour battre le reste du monde. Si cela est, je demande pourquoi ils ne l'ont pas fait?

— Par la même raison que les hommes les plus habiles de ce pays ne peuvent faire prévaloir ni eux ni leurs idées dans leur parlement, répondit Pash, parce qu'il y a trop d'imbéciles autour d'eux.

— C'est une question vaine, reprit Mordecai, de savoir si notre peuple battrait le reste du monde. A chaque nation son œuvre. Elles sont toutes en particulier des membres du monde, enrichi par l'œuvre de tous. Mais ce qui est vrai, ainsi que l'a dit le premier Jehuda-Ha-lévy, c'est qu'Israël est le cœur de l'humanité, si nous comprenons par le mot cœur le fond d'affection qui lie une race et ses familles dans un amour respectueux et dans le respect pour le corps humain, qui élève les nécessités de notre vie animale jusqu'à la religion, et dans la tendresse miséricordieuse pour le pauvre, pour le faible et pour la muette créature qui porte le joug pour nous.

— Ils ne le cèdent à aucune nation en arrogance, dit Lilly, et s'ils sont demeurés en arrière, ce n'est pas parce qu'ils furent trop modestes.

— Oh! chaque nation se vante à son tour, répliqua Miller.

— Oui, repartit Pash, et quelques-unes en hébreu.

— Eh bien, reprit Lilly, quoi qu'aient fait les juifs à une époque, c'est un peuple immobile. C'est le type de l'adhérence obstinée aux choses surannées. Ils peuvent faire preuve

Digitized by Google

de beaucoup d'habileté quand ils soulèvent des idées libérales, mais comme race, ils n'ont en eux aucun développement.

— C'est faux! s'écria Mordecai, retrouvant sa première énergie. Que l'on feuillette l'histoire juive, que l'on creuse jusqu'à la semence, que l'on remonte à ses commencements, et plus glorieuse paraîtra l'énergie qui a transformé notre peuple. Où voyez-vous encore une nation dont on puisse dire, avec autant de vérité, que sa religion, sa loi et sa vie morale se sont mêlées comme le sang dans le cœur et l'ont fait grandir?.. Où y a-t-il encore un peuple qui, comme les juifs, ait conservé et agrandi son bagage spirituel, à l'époque même où on les chassait avec une haine aussi féroce que les incendies des forêts qui chassent les bêtes sauvages de leurs retraites? On connaît la fable de ce Romain qui, tout en nageant pour sauver sa vie, tint entre ses dents le rouleau de ses écrits pour le préserver du contact de l'eau. Combien cela est-il plus vrai pour notre race! Nos pères ont lutté en héros pour conserver leur place au milieu des nations!.. Oui! quand on leur tranchait les mains, ils combattaient avec les dents. Quand on eut fait passer la charrue et la herse sur les derniers vestiges de leur convention nationale, et que la fertilité de leur pays eut été arrêtée et noyée dans le sang des semeurs et des planteurs, ils dirent: « L'esprit est vivant; faisons-lui une habitation durable, — durable parce qu'elle sera mobile, — de façon à pouvoir être portée de génération en génération, pour que nos fils à naître soient riches en choses qui ont été, et possèdent un espoir bâti sur des fondations inébranlables. » — Ils l'ont dit et ils l'ont fait, quoique souvent ils aient perdu la vie, ou qu'ils soient restés couchés sous des monceaux de cadavres. Hué et honni comme le chien sans maître, l'Hébreu s'est fait envier par sa richesse et par sa sagesse; on l'a saigné ensuite pour remplir les bains

Digitized by Google

luxueux des Gentils; il absorba le savoir et le répandit; la race dispersée fut une nouvelle Phénicie travaillant aux mines de la Grèce, et transportant leurs produits dans le monde. Le génie natif de notre tradition ne devait pas demeurer immobile, mais se servir des souvenirs comme semence pour faire sortir de terre les vertus comprimées de la loi et de la prophétie. Et pendant que le Gentil disait : « Ce qui était à vous est à nous, et ne vous appartient plus »; pendant qu'il lisait la lettre de notre loi comme une inscription à demi effacée; pendant qu'il transformait nos parchemins en semelles de souliers pour une armée ivre de luxure et de cruauté, nos maîtres élargissaient encore notre loi et l'éclairaient d'une nouvelle interprétation. Mais la dispersion fut vaste, le joug de l'oppression une torture inouïe aussi bien qu'un fardeau; on les força de s'exiler parmi des peuples brutaux, où la conscience de leur race ne fut pas plus claire pour eux que la lumière du soleil pour nos pères pendant la persécution romaine, obligés qu'ils furent de se cacher dans des cavernes, éclairés seulement par la flamme de leurs torches. Quoi d'étonnant après cela que des multitudes de notre peuple soient ignorantes, étroites, superstitieuses? La nuit est en eux et ils ne voient pas; dans leur obscurité ils sont incapables de rien deviner; le soleil n'éclaire plus les prophètes, et le jour qui luit pour eux est trouble. Mais laquelle parmi les nations les plus importantes des Gentils est sans multitude ignorante? Ils raillent les observances ignorantes de notre peuple; mais l'ignorance la plus maudite est celle qui n'a point d'observances : elle ressemble à l'instinct rusé du renard pour lequel la loi est une trappe ou le cri du chien qui aboie. Dans les multitudes d'ignorants qui observent nos rites et qui confessent l'unité divine, l'âme du judaïsme n'est pas morte. Ravivons le centre organique! que l'unité d'Israël qui a fait la croissance et la forme de sa religion

Digitized by Google

soit une réalité extérieure. Les yeux tournés vers un pays et vers une politique, notre peuple, dispersé à toutes les extrémités de la terre, peut partager la dignité d'une existence nationale ayant voix parmi les nations de l'Orient et de l'Occident. Il plantera la sagesse et l'habileté de notre race de façon à être, comme autrefois, un moyen de transmission et de compréhension. Que ceci arrive, et la chaleur vivante se propagera jusqu'aux plus faibles extrémités d'Israël; la superstition s'évanouira, non pas dans la licence du renégat, mais dans l'illumination de grands faits qui élargiront le sentiment et feront toute connaisance vivante, comme le jeune produit de souvenirs aimés.

La voix de Mordecai s'était éteinte, mais son regard brillant n'en était que plus émouvant. Sa surexcitation extraordinaire était certainement due à la présence de Deronda; c'est à Deronda qu'il parlait, et le moment avait pour lui une solennité testamentaire qui lui ralliait toute sa puissance. Non qu'il regardât Daniel; il ne semblait rien voir de ce qui l'environnait, et si quelqu'un l'avait saisi, il ne l'aurait très probablement pas senti. Tous les yeux étaient fixés sur lui, lorsqu'il se rassit, et pas un avec malveillance; mais il arriva que celui qui l'aimait le mieux fut le premier à le contredire.

— Tu as ta manière de voir les choses, recommença Gidéon, et comme tu le dis, Mordecai, ta manière te semble rationnelle; je sais que tu n'attends pas d'un miracle la restauration en Judée, mais tu n'ignores pas plus que moi qu'il y a été mêlé une infinité de sottises, tant de la part des juifs que des chrétiens. La connexion de notre race avec la Palestine a été pervertie par la superstition, au point qu'elle est devenue aussi démoralisatrice que l'ancienne loi des pauvres. La lie populacière et les paresseux n'y vont que pour être entretenus par la charité, quoique la plupart soient forts et vigoureux, et pour que l'ange

Digitized by Google

Gabriel prenne d'eux un soin spécial lorsqu'ils mourront. Il ne sert à rien de combattre contre des faits; il faut voir où ils aboutissent: c'est ce que j'appelle rationalité. Les hommes les plus instruits et les plus libéraux parmi nous et qui sont attachés à leur religion, demandent que l'on débarrasse notre liturgie de toutes les superfétations, comme complément littéral des prophéties sur la restauration. Élaguons les rites inutiles et les interprétations littérales de ce genre, et notre religion sera la plus simple de toutes les religions; elle ne sera pas une barrière, mais une union entre nous et le reste du monde.

— Aussi unie que le bois d'une pique, dit Pash avec un éclat de rire ironique. Arrachez-le jusqu'à la racine, enlevez les feuilles et l'écorce, rasez les nœuds et adoucissez-le du haut en bas, mettez-le où vous voudrez, il ne repoussera plus. Vous pourrez en faire un manche ou le jeter sur un feu de décombres. Je ne vois pas pourquoi nos décombres seraient tenus pour plus sacrés que les décombres du brahmanisme ou du bouddhisme.

— Non, Pash, dit Mordecai, tu ne le vois pas parce que tu n'as plus le cœur juif. On a senti le besoin de la communauté avant de l'appeler un bien. Je ne fais pas l'éloge de la superstition, je loue les sources vivantes d'une croyance développée. Qu'est-ce que la croissance, le développement, la perfection? Tu as commencé par cette question, je l'applique à l'histoire de notre peuple. Je dis que l'effet de notre séparation ne sera pas complet et n'arrivera pas à sa plus haute transformation, à moins que notre race ne reprenne le caractère de la nationalité. C'est le complément de sa mission religieuse qui en a fait un peuple dont la vie a été la moitié de l'inspiration du monde. Que me fait à moi que les dix tribus soient perdues sans avoir laissé de traces, ou que des multitudes d'enfants de Juda se soient mêlées aux Gentils, comme une rivière à d'autres rivières? Voyez notre

Digitized by Google

peuple encore! Ses vêtements ont été jetés au loin; on les a déchirés, lacérés, souillés, foulés aux pieds; mais il lui est resté une cuirasse ornée de pierreries. Que les riches, que les rois du commerce, les savants, les artistes, les orateurs, les conseillers politiques qui ont dans les veines du sang juif, — lequel a conservé sa vigueur sous tous les climats, et la souplesse du génie hébreu, pour lequel la difficulté ne signifie pas autre chose qu'un moyen nouveau, — que ces hommes disent: « Nous voulons relever le drapeau, nous voulons nous unir pour un travail pénible, mais glorieux, comme celui de Moïse et d'Ezra; un travail qui sera digne des longues angoisses supportées par nos pères, en maintenant leur séparation et en refusant le bien-être du mensonge. » Ils ont assez de richesses pour racheter le sol sacré au conquérant débauché et appauvri; ils ont l'habileté de l'homme d'État pour fonder, le talent de l'orateur pour persuader. N'y a-t-il donc parmi nous ni prophète, ni poète capable de faire comprendre à l'Europe chrétienne le honteux déshonneur de la lutte des chrétiens, que le Turc regarde comme celle des bêtes féroces auxquelles il a préparé une arène? Nous possédons en nous un fonds de sagesse assez grand pour trouver une politique juive nouvelle, simple, forte et juste comme l'ancienne; pour établir une république où il y aura égalité de protection, cette égalité qui a brillé comme une étoile sur le front de notre antique communauté, et qui lui a donné un éclat plus vif au milieu des despotismes de l'Orient que celui de la liberté occidentale. Alors notre race aura un centre organique, un cœur et un cerveau pour veiller, guider et exécuter; le juif outragé aura une défense dans le concert des nations, comme l'Anglais ou l'Américain outragé. Le monde y gagnera autant qu'Israël, car il y aura à l'avant-garde de l'Orient une communauté qui portera dans son sein les sympathies de toutes les grandes nations; il y aura une terre où s'arrêteront toutes les inimitiés; un terrain neutre

Digitized by Google

pour l'Orient, comme la Belgique pour l'Occident. Les difficultés sont énormes, dit-on; je le sais; mais que le génie des perfections sublimes émeuve notre peuple, et l'œuvre commencera.

— Oui, Mordecai, dit Pash, nous admettons tout cela. Quand nos grands hommes de la bourse et nos meilleurs professeurs seront convertis à ta doctrine, les difficultés s'évanouiront comme de la fumée.

Deronda, porté par nature à prendre le parti des faibles, ne put s'empêcher de répondre à Pash :

— Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les efforts qui ont amené les grands changements, nous serons étonnés de voir combien il y en a eu qui parurent désespérés à ceux qui les envisagèrent au début. Prenez pour exemple ce que tous nous avons vu et entendu : l'effort tendant à l'unité de l'Italie. Regardez Mazzini lorsqu'il était jeune, et ses premières tentatives pour éveiller chez ses concitoyens les sentiments qu'il éprouvait, et pour les pousser vers l'unité nationale. Tout semblait contre lui : ses compatriotes étaient ignorants ou indifférents, les gouvernements hostiles, l'Europe incrédule. Il était naturel que les moqueurs fussent regardés comme des sages, et pourtant... vous voyez que la prophétie s'est réalisée... Aussi longtemps qu'existe une étincelle de conscience nationale, personne, je le suppose, ne niera que l'on puisse rallumer des souvenirs et des espérances capables d'inspirer une action tardive.

— Amen, fit Mordecai, pour lequel les paroles de Deronda furent comme un cordial. Ce qui est nécessaire, c'est le levain, c'est la semence de feu. L'héritage d'Israël bat dans le cœur de millions d'êtres ; il est dans leurs veines comme un pouvoir sans intelligence. Que la torche de la communauté s'allume ! que la raison d'Israël se dévoile dans un grand fait extérieur ! qu'il y ait une autre grande migration,

Digitized by Google

un autre choix d'Israël pour être une nationalité dont les membres pourront encore s'étendre jusqu'aux confins de de la terre, comme les fils de l'Angleterre et de l'Allemagne qui portent au loin leurs entreprises, mais qui ont toujours un foyer national et un tribunal d'opinion nationale. Dira-t-on que cela ne peut pas être? Baruch Spinosa n'avait pas le cœur vraiment juif, quoiqu'il eût sucé la vie de son intelligence aux mamelles de la tradition juive. Il osa mettre à découvert la nudité de son père, et dit: « Ceux qui le méprisent sont sages ! » Eh bien, Baruch Spinosa a avoué qu'il ne voyait pas pourquoi Israël ne serait pas de nouveau un peuple choisi. Qui oserait dire que l'histoire et la littérature de notre race sont mortes? Ne sont-elles pas aussi vivantes que celles de la Grèce ou de Rome, qui ont inspiré des révolutions, enflammé la pensée de l'Europe et fait trembler les pouvoirs injustes? Elles ont été un héritage de la tombe. Les nôtres sont un héritage qui n'a jamais cessé de vibrer dans des millions de formes humaines.

Mordecai avait étendu les bras en avant et ses longues mains décharnées tremblèrent en l'air, même après qu'il eut fini de parler. Gidéon fut certainement un peu ému, car bien qu'il n'attendît par longtemps pour faire une objection, son ton fut beaucoup plus doux et moins dédaigneux que précédemment. Pash se mordit les lèvres, prit sa tête entre ses mains et fronça le sourcil, comme quelqu'un dont l'avis diffère de celui de ses interlocuteurs, mais qui ne pense pas que ce soit la peine de le dire.

— Peut-être est-il bon, à un point de vue, d'évaluer aussi haut que tu le fais, Mordecai, nos souvenirs et notre héritage, dit Gidéon; mais il y en a un autre. Tout n'est pas gratitude et gloire inoffensive; notre peuple a hérité aussi d'une bonne dose de haines. Nous voyons encore autour de nous un lot assez lourd de malédictions et de rancunes dont nous avons hérité depuis les époques de per-

Digitized by Google

sécution. Comment justifieras-tu la conservation d'une sorte de souvenirs et la mise à l'écart de l'autre ? Il y a des faits haïssables des deux côtés.

— Je justifierai le choix comme l'on justifie tous les autres, répondit Mordecai. Je ne chéris rien pour la nation juive, je ne cherche rien pour elle, mais seulement le bien qui promet le bonheur à tous les peuples. Le génie de notre vie religieuse, qui ne fait qu'un avec notre vie nationale, n'est pas autre chose que la haine du mal. Les maîtres l'ont dit : « Une offense contre l'homme est pire qu'une offense contre Dieu! » Mais, quoi d'étonnant à ce qu'il y ait de la haine dans le cœur des juifs qui sont les enfants de l'ignorance et de l'oppression ? Quoi d'étonnant, puisqu'il y a de la haine dans les cœurs des chrétiens ? Notre vie nationale a été une lumière grandissante. Que le feu central soit rallumé et sa lumière portera au loin.

Les dégradés et les méprisés de notre race apprendront à penser de notre terre sacrée, non comme d'un lieu destiné à une mendicité sainte pour y attendre la mort dans une dégoûtante fainéantise, mais comme d'une république où l'esprit juif se manifestera dans un ordre nouveau fondé sur l'ancien purifié, enrichi par l'expérience que nos fils les plus grands auront amassée de la vie des siècles. Il n'y a pas plus de deux siècles qu'un vaisseau transporta à travers l'Océan le commencement de la grande nation américaine. Le peuple grandit comme des cours d'eau qui se rejoignent ; il y eut des sectes et des mœurs diverses ; un moment vint, il y a un siècle, où ils sentirent le besoin d'une politique à eux, et ils produisirent des héros. Qu'eurent-ils pour inaugurer une politique, sinon leurs souvenirs européens, corrigés par la vision d'un perfectionnement ? Que nos sages et nos riches se montrent des héros ! Ils ont pour eux les souvenirs de l'Orient et de l'Occident augmentés de la pleine vision d'une amélioration.

Digitized by Google

Une nouvelle Perse avec une religion purifiée s'est agrandie en art et en sagesse; de même, une nouvelle Judée, équilibrée entre l'Orient et l'Occident, sera une convention de réconciliation. Si quelqu'un disait : « La vision prophétique de votre race a été mêlée sans ressource à de la folie et a de la superstition; l'ange du progrès n'a point de message pour le judaïsme; c'est comme une ville à demi ensevelie, où les eaux courent, de même que dans un champ inculte et abandonné » ; je répondrais que le principe de croissance le plus fort réside dans le choix humain. Les fils de Juda doivent choisir pour que Dieu puisse de nouveau les choisir.

L'époque messianique sera celle où Israël plantera son drapeau national. Le Nil s'est gonflé et a débordé ; l'Égyptien ne pouvait choisir l'inondation, mais il a choisi le travail et a construit des canaux pour faire fructifier les eaux, et l'Égypte est devenue le pays du blé. L'homme, dont l'âme possède la royauté du discernement et de la résolution, refusera-t-il de tenir son rang et dira-t-il : « Je ne suis qu'un observateur ; ne me demandez ni choix, ni résolution? » Ce serait le blasphème de cette époque. Le principe divin de notre race est le choix, l'action et le souvenir. Rejetons le blasphème et aidons le vouloir d'un meilleur avenir pour nous et pour le monde; ne renonçons pas au plus précieux de nos dons et ne disons pas: « Soyons comme si nous n'étions pas au milieu des nations ! » mais choisissons notre plein héritage, réclamons la fraternité de notre peuple et portons-y une nouvelle fraternité avec les nations des Gentils. La vision est ici; elle s'accomplira.

Après avoir dit ces derniers mots d'une voix qui n'était guère plus forte qu'un murmure, Mordecai laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses paupières se fermèrent. Personne ne lui répondit. Ce n'était pas la première fois qu'il insistait sur les mêmes idées, mais ce soir il se montrait sous

Digitized by Google

une nouvelle phase. Le calme de sa ténacité ordinaire différait autant de son exaltation présente, que la parole d'un homme qui donne des raisons pour une révolution dont aucun signe n'est discernable, diffère de celle de l'homme qui se sent l'agent d'une révolution qui commence. L'aurore de la réalisation qu'apportait à son espoir la présence de Deronda, avait jeté Mordecai dans un état de conviction passionnée, et il avait trouvé dans sa surexcitation la force de développer ses arguments avec une sensation de hâte, comme s'il était arrivé à une crise dont il fallait profiter. Maintenant, quoique épuisé, il éprouvait une sorte d'étonnement reconnaissant d'avoir parlé, et il contemplait sa vie comme un voyage, au terme duquel il était parvenu.

Chacun sentit que le débat était fini et que la discussion ne pouvait reprendre après le solennel discours de Mordecai. On aurait dit qu'ils venaient d'entendre résonner le *schophar* et qu'ils n'avaient plus autre chose à faire qu'à se disperser. Le mouvement fut général, et en moins de dix minutes, ils eurent quitté la chambre, laissant seuls Mordecai et Deronda. Ils souhaitèrent le « bonsoir » à Mordecai; mais il était évident qu'il ne les entendit pas, car il demeura muet et immobile. Deronda, ne voulant pas troubler ce repos nécessaire, attendit qu'il reprît spontanément la parole.

Digitized by Google

XLII

Après un silence assez long, Mordecai sortit de sa rêverie et regarda Deronda, non pas avec surprise, mais avec une satisfaction sereine. Daniel se leva et vint s'asseoir plus près de lui, afin qu'il n'eût pas besoin d'élever la voix. Mordecai apprécia cette délicatesse comme un malade apprécie la main bienfaisante qui relève son oreiller, puis il parla d'une voix à peine distincte, comme s'il n'avait aucun besoin de se faire entendre de son auditeur.

— Dans la doctrine de la Kabbale, dit-il, les âmes renaissent sans cesse dans de nouveaux corps, jusqu'à ce qu'elles se soient perfectionnées et purifiées; une âme, délivrée d'un corps usé, peut rejoindre sa compagne qui a besoin d'elle, afin de se perfectionner ensemble et leur œuvre terrestre est accompli. Elles quittent alors la région mortelle pour faire place à de nouvelles âmes qui doivent naître du sein éternel. C'est l'imperfection languissante d'âmes déjà nées dans la région mortelle qui empêche la naissance de nouvelles âmes et la préparation de l'époque

Digitized by Google

messianique. Ainsi l'esprit a donné une forme à ce qui est caché, comme l'ombre de ce qui est connu, et a dit la vérité dans une parabole. Quand mon âme, qui erre depuis si longtemps, sera délivrée de ce corps épuisé, elle viendra rejoindre la vôtre et son œuvre sera perfectionné.

La pause que fit Mordecai, après avoir prononcé ces paroles, semblait un appel que Deronda ne voulut pas laisser sans réponse.

— Tout ce qu'en conscience je pourrai faire pour rendre ma vie efficace, dit-il, je le tenterai.

— Je le sais, répondit Mordecai d'un ton de certitude tranquille qui dispense de plus d'affirmation. Je l'ai entendu. Vous voyez tout, vous êtes à mon côté sur le mont de la vision et vous apercevez les voies d'accomplissement que les autres nient.

Il demeura silencieux quelques instants, puis continua comme s'il méditait:

— Vous reprendrez ma vie là où elle a été brisée. Je me sens revenir à ce jour: le soleil dardait ses rayons sur les quais; c'était à Trieste. Partout s'agitaient des hommes de toutes nations, les navires se mettaient en route; le bâtiment grec qui devait nous débarquer à Beyrouth allait mettre à la voile dans une heure; je partais avec un marchand, comme son commis et son compagnon. Je me disais: « Je verrai les terres et les peuples de l'Orient; je parlerai avec eux; j'aurai une vision plus complète. » Je respirais alors comme vous, sans fatigue. J'avais le pas léger, et l'endurance de la jeunesse. Je pouvais jeûner, je pouvais dormir sur la dure. J'avais épousé la pauvreté, et j'aimais ma fiancée, car la pauvreté pour moi était la liberté. Mon cœur battait de joie, comme s'il avait été celui de Moise ben Maimon, avec sa force de sexagénaire, et connaissant le travail qui m'attendait. C'était la première fois que je me dirigeais vers le sud; mon âme se délectait intérieure-

Digitized by Google

ment à son premier soleil, et, debout sur le quai, je me sentais comme plongé dans les flots d'une vie glorieuse où ma petite existence paraissait se fondre, lorsqu'un sanglot s'échappa de ma poitrine et je m'écriai que la bénédiction était trop grande. J'attendais mon compagnon, mais je ne le vis que lorsqu'il me dit :

— Ezra, j'ai été à la poste et voici une lettre pour toi.

— Ezra ! s'écria Deronda incapable de se contenir.

— Ezra, répéta Mordecai, enfoncé dans ses souvenirs. J'attendais une lettre de ma mère, car je lui écrivais continuellement. Mon nom ainsi prononcé me fit l'effet d'un coup de baguette magique ; il me rappela ce corps dont je me croyais délivré. J'ouvris la lettre et mon nom reparut comme un cri qui m'aurait troublé même au sein du ciel et qui me força de courir là où était la douleur. « Ezra, mon fils ! »

Mordecai s'arrêta de nouveau ; son imagination demeurait fixée sur l'étreinte de ce moment passé depuis longtemps. Deronda pouvait à peine respirer. Son attention était suspendue aux paroles qui allaient sortir. Une étrange possibilité venait de s'offrir soudainement à lui. Mordecai tenait les yeux fermés comme abstrait dans une contemplation. Il reprit bientôt :

— C'était une mère dont on aurait pu dire : « Ses enfants se lèvent et l'appellent bénie. » Elle m'avait fait comprendre la signification des paroles de ce maître, qui, apercevant les traces des pas de sa mère, dit : « La majesté de l'Éternel s'approche ! » Cette lettre était un cri d'angoisse et de désolation, le cri d'une mère à laquelle on a volé le dernier fruit de ses entrailles. J'étais l'aîné. La mort lui avait ravi quatre enfants l'un après l'autre. Puis vint ma petite sœur, qui fut la joie de sa mère, et la lettre était un appel déchirant pour moi. « Ezra, mon fils, il me l'a volée ! Il l'a emportée et a laissé la misère derrière lui ! Ils ne

Digitized by Google

reviendront jamais! » — Ici Mordecai leva tout à coup les yeux, posa sa main sur le bras de Deronda et continua: — Mon lot fut celui d'Israël. Par le péché du père il faut que mon âme aille en exil. Par le péché du père l'œuvre a été brisée et le jour de l'accomplissement retardé. Celle qui m'avait porté dans ses flancs était désolée, avilie, abandonnée. Je revins. Dès cet instant, son esprit et l'esprit de ses pères, dignes cœurs israélites, s'émut en moi et me dirigea. Dieu, dans lequel réside l'univers, Dieu était en moi et me commandait l'obéissance. Je voyageai avec parcimonie pour épargner le peu d'argent que je possédais et dont elle aurait besoin: je quittai le pays du soleil pour m'en retourner par un froid glacial. A ma dernière étape, je passai la nuit exposé à la bise et à la neige. Ce fut le commencement de ma mort lente.

Mordecai laissa errer ses yeux dans le vide et retira sa main qui serrait le bras de Deronda. Les questions se pressaient sur les lèvres de ce dernier, mais il les refoula et attendit.

— Je travaillai, recommença Mordecai; nous étions délaissés; tout avait été saisi et elle était malade. Les serres de l'angoisse la déchiraient cruellement et le mal la mina sourdement. Par instants, elle ne pouvait arrêter les palpitations de son cœur et les images qui se reproduisaient dans son cerveau étaient pleines de terreur, car elle voyait ma sœur élevée dans le mal. Au milieu de la nuit je l'entendais gémir sur son enfant. Je me levais, je la serrais dans mes bras et nous invoquions le ciel. Nous épanchions nos âmes et nous demandions à Dieu que Mirah fût délivrée du mal!

— Mirah! répéta Deronda qui désirait s'assurer que ses oreilles n'avaient pas été déçues par une attente préconçue. N'avez-vous pas dit Mirah ?

— C'était le nom de ma petite sœur. Quand nous avions

Digitized by Google

prié, ma mère reposait un peu. Cela dura quatre ans, et au moment où elle mourut, nous faisions la même prière, moi tout haut, elle silencieusement. Puis son âme s'envola !

— Depuis lors, demanda Daniel s'efforçant de demeurer calme, n'avez-vous jamais rien appris de votre sœur ?

— Jamais ! Je n'ai jamais su si elle avait été délivrée du mal, comme nous le demandions dans nos prières. Je ne sais pas ! Je ne sais rien ! Qui peut dire quels sentiers elle a suivis ? La volonté pernicieuse du méchant est forte ! Elle a empoisonné ma vie, elle a épuisé lentement mon dernier souffle. La mort a délivré ma mère, et je sens que c'est une bénédiction que je sois demeuré seul dans les hivers de la souffrance. Mais que me font les hivers maintenant ? Ils sont bien loin ! — Mordecai posa de nouveau la main sur le bras de Deronda et le considéra avec cette joie sereine du poitrinaire, qui vous transperce de tristesse. — Rien n'est à regretter dans le dépérissement de mon corps. L'ouvrage sera mieux fait. Autrefois je disais : « L'œuvre du commencement est le mien, je suis né pour le faire ! » Maintenant je dis : « Je le ferai, car je vivrai en vous ! »

Deronda était plus agité que jamais; la certitude qu'il avait devant lui le frère de Mirah ajoutait à l'étrangeté de ses relations avec Mordecai et leur donnait une nouvelle solennité à laquelle venait se mêler la tendresse. Son jeune cœur battit plus vite; ses lèvres pâlirent. Il craignait de parler. Dans l'état d'exaltation où se trouvait Mordecai, il aurait craint de laisser échapper un mot de révélation sur Mirah. Il posa doucement sa main sur celle qui l'étreignait et à ce contact Mordecai recouvra tous ses esprits.

— Allons-nous-en maintenant, dit-il, je ne puis parler davantage.

Ils se séparèrent à la porte de Cohen sans avoir échangé une parole. La seule pression de leurs mains suffit.

Digitized by Google

Deronda sentit sur lui un poids mêlé de joie et d'inquiétude. La joie de trouver dans le frère de Mirah une nature digne d'elle, était pour lui un poids plein de solennité et de tristesse, car la réunion du frère et de la sœur ne précéderait que de peu la séparation suprême. Puis venait le poids d'inquiétude pour la révélation du fait à chacun d'eux, et les dispositions préalables qu'il était nécessaire de prendre. A tous égards, il voulait entourer Mordecai de conditions, non seulement mieux assorties à sa frêle constitution, mais comportant aussi plus de facilités pour leurs rapports, indépendamment de la perspective de Mirah demeurant avec son frère en prenant soin de son précieux lambeau d'existence. Il n'avait point de doutes sur les sentiments ni sur les résolutions de Mirah; ils seraient en complète union de sentiments envers la mère qui les avait quittés, et Mirah comprendrait la grandeur de son frère. Oui, la grandeur ! C'est le mot que Deronda venait d'adopter définitivement pour exprimer l'impression produite sur lui par Mordecai. Sa nuit fut agitée, car il se dit que le soin du faible reste de cette vie ardente lui incombait; il l'accepta avec joie et pensa de nouveau à madame Meyrick comme à son aide principale. C'est à elle d'abord qu'il fallait faire connaître la découverte du frère de Mirah, et c'est avec elle qu'il fallait se concerter sur les préliminaires après lesquels on réunirait ces deux êtres séparés depuis si longtemps. Heureusement, le meilleur quartier pour un malade attaqué de consomption n'était pas éloigné de la petite maison de Chelsea, et le premier devoir que Deronda avait à remplir envers le prophète hébreu qui l'appelait son héritier spirituel, était de lui trouver un appartement sain et commode. Il voulut le meubler avec goût et, dans ce but, y faire transporter ses meilleurs livres, ses vieux manuscrits, son fauteuil le plus confortable et les bustes de Milton et de Dante.

Digitized by Google

Du reste, Mirah n'allait-elle pas y demeurer aussi ? Quel ameublement pourrait donner à une chambre le charme d'un délicieux visage de femme ? Existe-t-il une harmonie de teintes qui puissent causer autant de plaisir que les douces modulations de sa voix ? — Ceci au moins, pensa Deronda, sera le bonheur qui résultera pour Mordecai ; il n'aura pas en vain fixé son imagination sur moi. Il a retrouvé une sœur parfaite dont l'affection veillera sur lui.

Digitized by Google

XLIII

Et Gwendolen ! Elle rêvait à Deronda plus qu'il ne pensait à elle ; elle se demandait souvent ce qu'étaient ses idées « sur les choses », et ce à quoi il s'occupait ; mais la conception que Deronda s'inquiétât de la destinée historique des juifs était aussi loin d'elle, que la pensée qu'il pouvait s'enlever dans les airs sur un cheval de bronze.

Avec le sentiment d'infériorité dont elle s'était convaincue, elle devait inévitablement s'imaginer qu'elle occupait dans les pensées de Daniel une place plus grande que celle qu'elle y avait réellement ; mais, en nous souvenant de sa jeunesse et de sa solitude interne, nous excuserons Gwendolen de s'appuyer sur les quelques signes d'intérêt que lui avait donnés la seule personne ayant réussi à lui faire éprouver un sentiment de soumission, et de se méprendre sur la proportion de ces signes dans l'esprit de Deronda.

— Il m'a dit, pensait-elle, que je devais m'intéresser davantage aux autres, acquérir plus de connaissances, et

Digitized by Google

prendre souci des meilleures choses ; mais par quoi dois-je commencer ? — Elle se demandait quels livres il lui conseillerait de lire ; serait-ce Descartes, Bacon, Locke, Butler, Guizot ? En jeune dame bien élevée, elle savait que ces auteurs sont les ornements de l'humanité, et elle espérait qu'en les parcourant l'un après l'autre, avec sa vive intelligence, elle se rapprocherait du niveau de Deronda.

Mais elle fut étonnée de voir combien peu elle trouva de temps pour ces vastes excursions mentales. Il fallait qu'elle fût constamment en scène comme madame Grandcourt, car elle était surveillée par l'œil scrutateur d'un mari qui avait trouvé un motif pour exercer sa tyrannie ; celui de faire répondre son mariage à toutes les fins qu'il avait choisies et d'autant plus complètement qu'il devinait en elle plus d'opposition. Quelque rébellion intérieure qu'elle sentît, elle ne pouvait se décider à manquer à cette représentation. Pour rien au monde, elle n'eût voulu faire une confession, et ce qu'elle redoutait le plus, c'était qu'une impulsion violente la poussât à une confession involontaire. C'est cette volonté de demeurer silencieuse qui l'avait jetée avec plus d'impétuosité dans ses confidences à Deronda, vers lequel sa pensée se tournait sans cesse, comme vers un soutien contre elle-même. L'équitation, la chasse, les visites et les réceptions, tout était accompli avec une perfection qui tenait lieu de zest et de bonheur, de sorte qu'à Diplow et aux environs, pendant les premières semaines de la nouvelle année, on regardait madame Grandcourt comme portant ses honneurs avec triomphe.

— Elle a l'air de prendre tout comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, disait madame Arrowpoint. Un étranger pourrait supposer qu'elle a bien voulu descendre plutôt que monter. J'ai toujours remarqué en elle cette dualité.

Envers sa mère surtout, Gwendolen était obligée d'agir

Digitized by Google

comme si elle nageait dans un océan de satisfaction, et la pauvre madame Davilow s'abusait si bien, qu'elle prenait la distance inattendue à laquelle on la tenait, — en dépit de la générosité de Grandcourt qui la pourvoyait de tout, — comme une indifférence comparative de la part de sa fille, maintenant que le mariage avait créé pour elle de nouveaux intérêts. Ce qui était la vérité, c'est que la seconde fois que Gwendolen proposa d'inviter sa mère, avec M. et madame Gascoigne, Grandcourt, qui avait d'abord gardé le silence, murmura :

— Nous ne pouvons avoir toujours *ces gens-là*. Gascoigne parle trop. Les curés de village sont toujours ennuyeux, avec l'embarras du diable qu'ils font pour tout !

Ces paroles furent prophétiques pour Gwendolen. Voir sa mère classée parmi « ces gens-là », suffisait pour justifier sa première crainte de l'avoir plus près d'elle. Pourtant, elle ne pouvait pas en dévoiler les motifs : elle ne pouvait pas dire à sa mère :

« M. Grandcourt désire ne vous voir que le moins possible, et, outre cela, il vaut mieux que vous ne sachiez presque rien de ma vie conjugale, car vous pourriez trouver que je suis malheureuse. » Elle éloignait donc, aussi légèrement qu'elle le pouvait, toute allusion à ce sujet : et quand madame Davilow revint sur la possibilité d'avoir une maison près de Ryelands, Gwendolen lui dit :

— Ce serait moins agréable pour vous que d'être ici auprès du presbytère, maman. Peut-être ne serons-nous que fort peu à Reylands, et vous manqueriez à mon oncle et à ma tante.

Ce fut une délicieuse surprise, un jour que M. et madame Gascoigne étaient à Offendene, de voir Gwendolen arriver à cheval, sans son mari, suivie seulement d'un domestique. Tous, y compris les quatre sœurs et miss Merry, assises à goûter dans la salle à manger, purent la

Digitized by Google

voir arriver et lui souhaiter la bienvenue. Son oncle alla jusqu'à la porte pour lui tendre la main, et elle sauta de son cheval avec un air de vivacité qui aurait pu faire croire qu'elle était heureuse; car ce jour-là elle était bien décidée à tranquilliser sa mère, et la sensation de liberté — sensation peu habituelle — qui lui avait permis de faire cette visite seule, la rendait capable de se montrer enjouée, malgré la pression des faits pénibles qui se représentaient à nouveau chaque jour. Les sept baisers de famille qui l'accueilliren ne lui parurent pas aussi fastidieux que d'habitude.

— M. Grandcourt étant sorti seul, j'en ai profité pour venir vous voir, maman, dit-elle en ôtant son chapeau et en allant s'asseoir auprès de sa mère, et pour vous gronder, ajouta-t-elle en la regardant d'un air de menace souriante, de ne pas avoir sur la tête une plus jolie dentelle. Vous ne pensiez pas que je viendrais, et que je le verrais, chère mère, si insouciante pour vous-même.

Légère caresse alors sur la tête maternelle.

— Gronde-moi, ma chérie, dit madame Davilow dont la figure flétrie rougit de plaisir; mais je voudrais avoir à t'offrir quelque chose que tu puisses manger, après ta course à cheval, au lieu de ces restes. Jocosa va te préparer une tasse de chocolat comme tu l'aimes.

Miss Merry se leva aussitôt et sortit, quoique Gwendolen se fût écriée :

— Non, non! Seulement un morceau de pain, ou un de ces biscuits. Je n'ai pas faim. Je ne suis venue que pour vous dire adieu.

— Quoi! Retournez-vous à Ryelands? demanda M. Gascoigne.

— Non. Nous allons à Londres, répondit Gwendolen en rompant un morceau de pain qu'elle ne porta pas à sa bouche.

Digitized by Google

— C'est partir pour Londres de bien bonne heure, fit observer madame Gascoigne, car M. Grandcourt n'est pas au parlement.

— La chasse ne durera plus qu'un jour ou deux, répondit Gwendolen, et Henleigh a quelques affaires à terminer en ville. Je suis contente d'aller à Londres.

— Tu verras ta belle maison de Grosvenor square, dit madame Davilow.

Comme elle, ses filles dévoraient des yeux chaque mouvement de leur déesse qui allait bientôt disparaître.

— Oui, répondit-elle, comme si elle éprouvait un grand intérêt pour ce qui l'y attendait; il y a tant à voir et tant à faire à Londres !

— Ma chère Gwendolen, dit M. Gascoigne d'un ton cordial et désireux de faire entendre son avis, je voudrais que vous usiez de votre influence sur M. Grandcourt pour l'engager à entrer au parlement. Un homme de son rang ferait sentir son poids en politique. Les meilleurs esprits pensent que le ministère devra en appeler au pays sur la question de la réforme et M. Grandcourt pourrait profiter de cette occasion. Je ne suis pas bien sûr que ses opinions concordent parfaitement avec les miennes, je ne l'ai pas entendu encore s'exprimer ouvertement, mais je n'envisage pas la chose à ce point de vue. Je suppose que votre mari demeurera dans le pays, et il est arrivé à l'âge où un homme comme lui doit entrer dans les affaires publiques. Une femme a beaucoup d'influence sur son mari; usez de la vôtre en ce sens, ma chère.

Le recteur, en pérorant ainsi, croyait s'acquitter d'un devoir, et donner au mariage de sa nièce l'aspect d'un bienfait public. Quant à Gwendolen, cette allocution lui fit l'effet d'une lamentable comédie. Si elle avait été gaie, elle aurait ri en écoutant son oncle qui n'avait pas entendu Grandcourt s'exprimer ouvertement sur la politique. Et la

Digitized by Google

grande influence de sa femme!.. Elle y avait cru autrefois; mais aujourd'hui!..

— Je le ferais avec bien du plaisir, mon oncle, répondit-elle avec assez de sang-froid, mais je ne pense pas que M. Grandcourt consente à se soumettre aux fatigues d'une élection, à moins de ne point prononcer de discours. Les candidats ne font-ils pas toujours des discours?

— Ce n'est pas absolument nécessaire, dit M. Gascoigne. Un homme bien posé peut arriver sans cela, et quelquefois il sera préféré à un bavard. Dites cela à M. Grandcourt.

— Ah! voici Jocosa avec mon chocolat! s'écria Gwendolen, heureuse d'éviter ainsi la réponse.

M. Gascoigne savait bien que Grandcourt était un orgueilleux et un égoïste, mais il ne pensait pas devoir s'abstenir de donner de bons conseils et de vouloir du bien au mari de sa nièce, par le seul motif qu'il le tenait insolemment à distance. Madame Gascoigne, moins indulgente que le recteur, trouvait que l'impertinence de Grandcourt avait quelque chose de blâmable, même chez Gwendolen.

— Votre oncle et Anna, dit-elle avec un léger accent de mécontentement, iront très probablement à Londres vers Pâques. Notre cher Rex espère revenir avec les honneurs et l'agrégation; aussi désire-t-il que son père et Anna viennent le trouver à Londres pour un peu s'amuser ensemble, comme il le dit. Je ne serais pas surprise que lord Brackenshaw les invitât, car il a été très poli avec nous depuis son retour au château.

— J'espère que mon oncle m'amènera Anna à Grosvenor square, dit Gwendolen, qui, au fond du cœur, souhaitait de n'être jamais obligée de mettre un membre de sa famille en contact avec Grandcourt. Je suis enchantée des succès de Rex.

— Il ne faut pas nous réjouir d'avance, riposta le recteur pour qui ce sujet était le plus intéressant de tous, quoique

Digitized by Google

des juges impartiaux, avec lesquels je suis en correspondance, aient conçu de grandes espérances sur mon fils. Du reste, j'ai des preuves irrécusables de ses excellentes dispositions et de ses bons principes.

— Ce sera un jour un grand jurisconsulte, dit madame Gascoigne.

— Puisqu'il a été question de la politesse de lord Brackenshaw, vint dire madame Davilow, tu ne sais pas, ma chérie, combien il a été charmant pour moi. Il m'a priée de me considérer comme son hôte jusqu'à ce que j'aie trouvé une habitation qui me plaise. C'est chose faite, car le vieux M. Jodson est mort, et nous pouvons avoir sa maison. C'est tout à fait ce qu'il me faut; elle est petite, mais elle n'a rien de laid; de plus elle n'est qu'à un mille du presbytère. Tu te rappelles cette petite maison blanche, presque cachée dans les arbres, en tournant le sentier qui mène à l'église?

— Oui, mais vous n'avez point de mobilier, ma pauvre maman, répondit Gwendolen devenue mélancolique.

— J'ai mis de l'argent de côté pour cela. Tu sais bien que je suis riche maintenant, grâce à toi, chère enfant. Jocosa sait tirer un très bon parti de tout; c'est une ménagère merveilleuse.

— Chère maman, voulez-vous monter avec moi pour arranger mon chapeau? dit Gwendolen en portant subitement la main à ses cheveux. Son cœur était gonflé outre mesure, et elle se sentait prête à pleurer. — Je ne reverrai probablement jamais tout ceci, fit-elle en regardant autour d'elle, après être entrée dans la chambre à coucher jaune et noire; puis elle se laissa tomber dans le fauteuil en face de la glace, en poussant un petit gémissement de lassitude. Elle était devenue très pâle.

— Tu n'es pas bien, ma chérie, dit madame Davilow.

— Non; mon chocolat ne passe pas, répondit-elle en tendant la main à sa mère.

Digitized by Google

— J'espère qu'on ne me refuserait pas de venir auprès de toi si tu étais malade, mon trésor, dit madame Davilow en pressant contre son sein la main de sa fille. Quelque chose lui disait sûrement que son enfant l'aimait et qu'elle avait besoin de sa mère autant qu'autrefois.

— Oh! non, répartit Gwendolen en appuyant sa tête contre la poitrine de sa mère. Mais, vous savez, je ne suis jamais malade. Je suis très forte et vous ne devez pas vous inquiéter à cause de moi. Il faut que vous soyez heureuse, et mes sœurs aussi; elles sont pour vous de meilleures filles que je ne l'ai jamais été.

Elle releva la tête avec un sourire.

— Tu as toujours été bonne, mon ange; je ne me souviens de rien autre.

— Pourquoi? Qu'ai-je jamais fait de bon pour vous, si ce n'est d'épouser M. Grandcourt? dit Gwendolen en s'efforçant de plaisanter. Du reste, je ne l'eusse pas fait si cela ne m'avait pas plu.

— Dieu nous en préserve, mon enfant. Je n'aurais pas voulu que tu te mariasses par intérêt pour moi. Ton bonheur est la moitié du mien.

— Fort bien! dit Gwendolen en mettant son chapeau et en arrangeant ses cheveux; alors vous voudrez bien considérer que vous êtes à demi heureuse, ce qui est plus que je n'ai jamais été habituée à vous voir; et elle se tourna souriante vers sa mère. — Me voilà prête. Mais, chère mère, M. Grandcourt me donne beaucoup d'argent et je ne trouve pas moyen de le dépenser. Vous savez que je ne puis souffrir les enfants de charité et autres créatures semblables. Voici trente livres; je désire que vous les consacriez à acheter quelque chose aux petites quand vous irez dans votre nouvelle demeure. Dites-le-leur. Puis elle mit les banknotes dans les mains de sa mère et se dirigea vers la porte.

— Dieu te bénisse, chère enfant! dit madame Davilow

Digitized by Google

Elles seront bien agréablement surprises que tu aies pensé à elles.

— Oh ! elles sont bien insupportables, dit gaiement Gwendolen, mais maintenant elles ne m'ennuient plus.

Elle ne s'expliquait pas le sentiment qui la poussait à agir ainsi envers ses sœurs; en tout cas, elle ne voulait pas que l'on prît au sérieux ce qu'elle venait de faire. Elle était satisfaite d'être sortie de la chambre à coucher sans donner plus de marques d'émotion et elle termina sa visite en prenant congé avec une placidité qui lui fit se dire à elle-même et d'une façon sarcastique : « Il me semble que je fais une très bonne madame Grandcourt. »

Elle s'imaginait que ce jour-là son mari était allé à Gadsmere, et l'étrange conflit de sensations qui l'agitaient avait produit l'effet caractéristique de l'envoyer à Offendene. Elle s'étonnait de ses propres contradictions. Pourquoi lui déplaisait-il que Grandcourt montrât de l'intérêt pour les êtres qui étaient cause de ses remords ? N'avait-elle pas décidé avant son mariage qu'elle parlerait et agirait en leur faveur ? Et puisque récemment il lui avait dit qu'il tenait à être à Londres pour prendre des arrangements testamentaires, elle aurait dû être satisfaite de ce que la conscience de son mari fût toujours en éveil envers les hôtes de Gadsmere; et cependant, maintenant qu'elle était sa femme, l'idée que Grandcourt était allé à Gadsmere la brûlait comme un fer rouge. Elle ne pouvait rien reprocher qu'à elle-même; seule, elle était cause de cette indignité, de cette humiliation d'être condamnée à un silence terrifiant, dans la crainte que son mari ne découvrît pourquoi elle l'avait épousé, et, comme elle l'avait dit à Deronda, elle était obligée de « continuer ». Après ses mouvements de haine secrète envers ce mari qui, dès le début, l'avait domptée, revenait toujours la pression spirituelle qui rendait la soumission inévitable.

Digitized by Google

Pas un effort pour reconquérir sa liberté qui n'amenât pour elle de nouvelles et de plus fortes humiliations. Outre le remords, le pire résultat de son mariage, à ce qu'il lui semblait, était l'obligation de se donner en spectacle, et son humiliation devenait encore plus grande à la pensée que madame Glasher en connaissait la cause; car Gwendolen n'avait jamais fait aucune allusion à l'entrevue des Pierres-Parlantes amenée par l'entremise de Lush.

Quant à Grandcourt, il ne pouvait s'imaginer d'une façon complète de quelle manière les choses affectaient Gwendolen. Il ne voyait en elle que ce qui pouvait satisfaire sa propre volonté; mais, sur ce point, il avait la sagacité qui approche de la divination. Il n'était pourtant pas infaillible dans les jugements qu'il portait sur cette femme qui se laissait gouverner par des puissances chimériques n'existant pas pour lui. Il faisait grand cas de sa résistance interne, mais cela ne diminuait en rien le plaisir qu'il éprouvait à la dominer.

Le couple Grandcourt fut donc installé dans Grosvenor-square à temps pour recevoir une lettre d'invitation à la soirée musicale de lady Mallinger. Cette soirée devait avoir lieu trois jours après leur arrivée à Londres, et Gwendolen mit assez d'indifférence à passer la revue de sa nouvelle résidence, de ses meubles, de ses curiosités, préoccupée qu'elle était par la certitude de reparler à Deronda et aussi de voir cette miss Lapidoth, qui déjà avait été si éprouvée et « qui était capable de se soumettre à tout ce qu'elle considérait comme un devoir ». Car Gwendolen se souvenait de chaque mot qu'avait prononcé Daniel sur Mirah, et surtout de cette phrase qu'elle se répétait à elle-même avec amertume, sachant bien que sa soumission, à elle, était bien différente et ne ressemblait en rien à un devoir.

Les salons de Park Lane ne contenaient pas trop d'invités

Digitized by Google

quand M. et madame Grandcourt y firent leur entrée. Klesmer s'y trouvait avec sa femme, et, dans son généreux intérêt pour Mirah, il lui avait proposé d'être son accompagnateur et conseillé de choisir l'air de Leo: *O patria mia,* comme devant la faire mieux valoir que de la musique plus connue. Il était déjà au piano et Mirah se tenait attentive à côté de lui, quand Gwendolen, resplendissante de beauté dans sa robe de velours vert clair et avec ses diamants empoisonnés, fut conduite à un siège d'honneur d'où elle les avait complètement en vue. Avec sa rare puissance sur elle-même et sa non moins rare qualité de discerner d'un coup d'œil toutes les personnes et tous les objets dès son entrée dans un salon, elle n'avait pas négligé, tout en jetant un regard sur Mirah, d'échanger en passant un salut et un sourire avec Klesmer. Ce sourire, pour tous deux, les reportait à cette matinée pendant laquelle son ambition avait été de ressembler à « la petite juive », et de dominer toute une assemblée par son talent. Au lieu de cela, elle faisait nombre aujourd'hui parmi de belles dames couvertes de soie et de pierreries, dont le principal talent était d'admirer et de critiquer. « Il pense que je suis maintenant la seule route qui me convienne », se dit-elle avec un amer ressentiment.

Gwendolen n'avait pas encore vu Deronda et pendant qu'elle causait avec sir Hugo, elle promenait des regards insouciants autour d'elle, saluant les personnes qu'elle reconnaissait, mais attentive à ne pas laisser deviner sa recherche de Daniel par l'œil scrutateur de son mari, qui la lui aurait reprochée comme une chose « diablement vulgaire ». Tout à coup ses yeux rencontrèrent ceux de « l'amateur qui aimait trop Meyerbeer », c'est-à-dire M. Lush, que sir Hugo continuait à trouver utile et qu'il tolérait parmi ses invités. Il était auprès de Grandcourt qui lui tournait le dos et causait avec lord Pentreath. Comment se fit-il que, pour la première fois, Gwendolen éprouva une sensation désagréable à l'idée que

Digitized by Google

cet homme connaissait toute la vie de son mari ? De par sa volonté, il avait été banni de sa présence, et voilà qu'inopinément il reparaissait à côté de son mari ! il n'était donc pas possible qu'il ignorât les secrets qui la rendaient si malheureuse. Elle fit un effort pour détourner la tête et continuer sa revue, comme si elle n'avait rien aperçu de plus important qu'un portrait suspendu au mur : enfin, elle découvrit Deronda. Il ne regardait pas de son côté ; elle s'en consola en se disant que, bien certainement, il l'avait vue entrer. En effet, il n'était pas loin de la porte, à côté de Hans Meyrick qu'il avait eu soin de comprendre sur la liste des invités de lady Mallinger. Tous deux étaient un peu inquiets, dans la crainte que Mirah ne se montrât pas à son plus grand avantage, et Deronda, dès qu'il l'avait pu, s'était échappé des griffes de lady Pentreath, qui lui avait dit, avec sa voix de violoncelle :

— Eh bien, votre juive, elle est jolie, on ne peut le nier. Mais où est son impudence judaïque ? Elle a l'air aussi modeste qu'une religieuse. Elle aura appris cela sur le théâtre.

Désagréablement touché de cette observation, il s'était éloigné et avait vu entrer les Grandcourt. Au même instant Hans lui demanda quelle était cette beauté, cette duchesse de Van Dyck ; et, comme il l'admirait avec ses hyperboles habituelles, Deronda lui répondit d'un accent sarcastique :

— Je croyais que vous n'admiriez que les femmes du style de votre Bérénice ?

— C'est le style que j'adore et non celui que j'admire, répondit Hans. Je pourrais être méchant pour les autres styles de femmes ; mais pour Bérénice je ne pourrais être que bon, que très bon, ce qui est quelque chose de beaucoup plus difficile...

— Chut ! fit Deronda, profitant pour le faire taire de ce que le concert allait commencer.

Digitized by Google

La réponse de Hans ne le satisfaisait pas et il ne fut pas mécontent quand il s'éloigna de lui pour s'avancer un peu plus.

Daniel n'avait jamais entendu Mirah chanter *O patria mia*. Il connaissait cette belle ode de Leopardi à l'Italie, alors qu'elle était encore dans les fers et pleurait sa liberté. En la disant, Mirah ressemblait étonnamment à Mordecai. Elle répondit à son attente, et tandis que les applaudissements retentissaient, Klesmer lui donna un témoignage de contentement qu'elle apprécia plus que tout autre, quoiqu'il ne fût perceptible que pour elle: « Bien! bien! le crescendo meilleur que dernièrement ». Mais sa principale anxiété était de savoir si Deronda avait été satisfait. Si elle avait commis ce soir la moindre imperfection, elle ne se la serait pas pardonnée, car elle l'aurait considérée comme une injure pour lui. Elle le regarda de loin et il s'en aperçut; mais il ne bougea pas de sa place, se contentant d'examiner le flot d'admirateurs qui allèrent l'entourer et se retirèrent peu à peu à la prière de Gwendolen, laquelle avait demandé à Klesmer de la lui présenter. Klesmer s'était levé en la voyant s'approcher, et comme elle s'adressait à lui en même temps qu'à Mirah, il demeura auprès d'elles quelques instants, souriant des yeux plutôt que des lèvres au piquant contraste que faisaient ces deux charmantes créatures assises à côté l'une de l'autre. Cependant, toute sa sollicitude paraissait être pour la plus splendide des deux.

— Laissez-moi vous dire, commença Gwendolen, combien je vous suis obligée! M. Deronda m'avait assuré que j'aurais un grand plaisir à vous entendre, mais j'étais trop ignorante pour m'imaginer combien ce plaisir serait grand.

— Vous êtes trop bonne de parler ainsi, répondit Mirah tout occupée à la regarder.

— Nous désirons toutes que vous nous donniez des leçons. Moi au moins. Je chante fort mal, ainsi que vous le dira

Digitized by Google

M. Klesmer ; je me suis rebutée, car je n'aime pas la médiocrité et je crains de ne pouvoir jamais la dépasser. Je crois que c'est une doctrine qui diffère de la vôtre, ajouta-t-elle en regardant Klesmer, qui répondit aussitôt :

— Non, si elle signifie que cela vaudrait la peine pour vous d'étudier davantage, et pour miss Lapidoth d'avoir le plaisir de vous y aider.

Il s'éloigna après avoir ainsi parlé, et Mirah, qui prenait tout avec un sérieux *naïf*, répondit :

— Si vous croyez que je puisse vous apprendre quelqu chose, j'en serai très heureuse. J'ai l'ambition d'enseigner mais je ne fais que commencer. Si je m'en acquitte bien ce sera parce que je me souviendrai de quelle manière mon maître me donnait ses leçons.

En réalité Gwendolen était trop incertaine d'elle-même pour être prête à répondre à cette simple promptitude de Mirah, et, dans son désir de changer de sujet, elle dit :

— Vous n'êtes pas à Londres depuis longtemps, je crois ? Vous avez peut-être connu M. Deronda à l'étranger ?

— Non ; je ne l'avais jamais vu avant de venir en Angleterre, l'été dernier.

— Mais il vous a vue souvent, n'est-ce pas ? Il vous a beaucoup entendue chanter ? continua Gwendolen autant poussée par l'envie d'apprendre quelque chose sur Deronda que par l'embarras de continuer un entretien vide d'intérêt pour elle. Il m'a fait de vous le plus grand éloge. Il semblait parfaitement vous connaître.

— J'étais pauvre et j'avais besoin de secours, dit Mirah d'une voix attendrie, et M. Deronda m'a donné les meilleures amies qui soient au monde. C'est la seule manière dont il a su quelque chose de moi, car il était très affligé pour moi-même. Je n'avais point d'amis quand je suis venue. J'étais dans le malheur. Je lui dois tout.

Cette réponse fut délicieuse pour Gwendolen ; elle se

Digitized by Google

souvint de la compassion que, sous une autre forme, Deronda lui avait aussi témoignée. Mais en voyant que Klesmer allait se faire entendre, elle s'éloigna, et, le contentement au cœur, sans pressentir que cette juive *protégée* ferait dans sa vie une différence plus grande que le perfectionnement possible de son chant, sous prétexte de se reculer du piano, elle alla s'asseoir sur un canapé où elle ne pouvait avoir qu'un voisin. Elle s'était rapprochée de Deronda; était-il surprenant qu'il vînt lui donner la main avant que la musique commençât et qu'il s'assît à côté d'elle? Mais quand, le morceau de Klesmer terminé, recommença le brouhaha des conversations pendant lequel elle avait espéré causer avec Daniel, elle remarqua que M. Lush, appuyé contre le mur non loin d'eux, était à portée de les entendre. Elle ne put réprimer un mouvement de colère, mais elle essaya de prendre un air indifféremment poli et dit :

— Miss Lapidoth est bien telle que vous me l'avez dépeinte.

— Vous avez été prompte à le découvrir, répondit-il ironiquement.

— Je n'ai pas trouvé en elle toutes les perfections dont vous avez parlé; ce n'est pas ce que je veux dire; mais je trouve son chant délicieux, et elle aussi. Son visage est aimable, pas du tout commun; sa petite personne est complète. Je lui prédis beaucoup de succès.

Ce langage parut choquant à Deronda; il ne répondit rien et regarda gravement devant lui. Elle sentit qu'il n'était pas content d'elle, ce qui la rendit encore plus impatiente du voisinage de Lush, lequel l'empêchait de dire ce qu'elle voulait. Elle se tut aussi. Cet état de contrainte, pendant lequel ni lui ni elle ne se regardèrent, dura passablement longtemps ; enfin Lush quitta sa place pour aller plus loin causer à quelqu'un. Elle dit aussitôt:

— Vous me méprisez parce que j'ai parlé artificiellement.

Digitized by Google

— Non, répondit froidement Daniel; je crois que c'est parfois excusable. Mais je ne pensais pas que vos derniers mots étaient tout à fait artificiels.

— Ai-je dit quelque chose qui vous ait déplu?

— C'est impossible à expliquer. On ne peut jamais communiquer les délicatesses du sentiment par des mots et des manières.

— Vous pensez qu'il m'est interdit de les comprendre, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix. Me suis-je donc montrée si rebelle à ce que vous m'avez dit?...

On voyait des larmes dans ses yeux.

— Pas du tout, repartit Deronda d'une voix plus douce. Mais l'expérience diffère selon les personnes. Nous ne voyons pas tous les choses de la même façon. J'ai eu plus d'une preuve que vous n'êtes pas rebelle, conclut-il en souriant.

— Mais on peut sentir les choses et n'être pas capable de mieux faire, répondit Gwendolen sans sourire : la distance à laquelle Deronda semblait la rejeter l'avait glacée. — Je commence à croire que nous ne pouvons devenir meilleurs qu'en ayant auprès de nous quelqu'un qui sollicite nos bons sentiments. De moi, rien ne doit vous surprendre: peut-être est-il trop tard pour me changer! Je ne sais comment faire pour être sage comme vous me l'avez dit.

— Mes prédications ont rarement abouti à bien ; j'aurais probablement été plus sage en ne me mêlant de rien.

— Non! ne dites pas cela, s'empressa de répondre Gwendolen. Si vous désespérez de moi, je désespérerai aussi! Quand vous m'avez recommandé de ne pas persévérer dans l'égoïsme et l'ignorance, j'ai senti une force nouvelle en moi. Si vous dites maintenant que vous voudriez ne pas vous en être mêlé, c'est que vous désespérez de moi et que vous m'abandonnez. Alors vous aurez décidé que je ne serai jamais bonne! C'est vous qui en serez cause, car je sens

Digitized by Google

que je deviendrais bien différente si vous vous teniez aussi près de moi que possible, et si vous vouliez croire en moi.

Elle ne le regardait pas en parlant ; ses yeux ne quittaient pas le manche de l'éventail qu'elle tenait à la main. Après ces derniers mots elle se leva et alla reprendre sa première place qui était demeurée vacante, et Mirah commença de sa voix délicieuse à chanter l'air si plein d'émotion, *Per pietà non dir mi addio !*

Pour Deronda, cette mélodie fut, pendant un moment, comme la prolongation des protestations de Gwendolen ; une sollicitation de quelque chose de vague et de pénible, inconciliable avec les conditions présentes, à laquelle cependant il était difficile de résister.

— Savez-vous que j'envie votre sort ! vint lui dire Hans. Être assis à côté d'une belle duchesse, et avoir avec elle une querelle sans doute très intéressante !

— Une querelle ? répéta Deronda étonné.

— Oh ! sur la théologie sans doute, rien de personnel. Elle vous aura dit comment vous devez penser, puis elle vous a quitté avec un air de majesté admirable. Est-elle *antinomienne ?* En ce cas, dites-lui que je suis un peintre *antinomien* et veuillez me présenter à elle. J'aimerais faire son portrait et celui de son mari. Il a cette sorte de beau *physique* que le duc doit avoir dans *Lucrezia Borgia,* — si cela s'accorde toutefois avec un beau baryton, — ce qui ne se peut pas.

Deronda espéra que ce que disait Hans de l'impression que son entretien avec Gwendolen avait faite sur lui, n'était rien de plus qu'une de ces boutades fantastiques si communes chez lui. Quant à Gwendolen, elle n'était pas sans appréhension que son mari l'eût épiée et trouvé quelque chose à lui reprocher, — quelque chose contre sa dignité comme sa femme, sa conscience lui disant qu'elle n'avait

Digitized by Google

pas en public cet air d'uniformité parfaite qui était son idéal. Mais Grandcourt ne lui fit point d'observation sur sa tenue. Seulement, pendant que leur voiture les ramenait chez eux, il lui dit :

— Lush dînera demain chez nous avec d'autres personnes. Vous voudrez bien être polie avec lui.

Le cœur de Gwendolen battit violemment. Les mots qu'elle voulait prononcer, comme quelqu'un qui veut rendre un coup, étaient : « Vous violez la promesse que vous m'avez faite ; votre première promesse ! »

Mais elle n'osa pas. Elle avait aussi peur d'une querelle que d'une pression de ses doigts sur son cou. Après une pause, elle dit d'un ton plutôt de plainte que de colère :

— Je croyais que vous ne vouliez pas qu'il fréquentât la maison ?

— J'ai besoin de lui maintenant, il m'est utile, et j'entends qu'il soit traité poliment.

Digitized by Google

XLIV

Le moment était venu de révéler à Mordecai que sa sœur était retrouvée et le faire changer de domicile avant sa réunion avec Mirah. Madame Meyrick, à laquelle Deronda avait tout confié, excepté ses relations particulières avec Mordecai, s'était activement occupée de trouver un appartement sortable dans Brompton, à quelques minutes de chez elle, afin que ses soins maternels fussent à la portée du frère et de la sœur. Son heureux mélange de prudence écossaise et de vivacité gauloise lui avait permis de garder un secret absolu envers ses filles comme envers Hans; du reste, de même que Deronda, elle avait plus d'une raison pour désirer que Mirah pût se subvenir à elle-même. Peut-être aussi la petite mère avait-elle été amenée à garder un secret absolu par quelque doute dans son sentiment sur le remarquable frère dont on lui avait fait le portrait, et, bien certainement, si elle éprouvait de la joie et une admiration anticipée, elles étaient dues à sa confiance dans le jugement de Deronda. La phtisie était un fait regrettable qui appelait toute sa sollicitude. Mais comment

Digitized by Google

aurait-elle pu être heureuse d'un enthousiasme que, pour être sincère, elle considérait comme une opiniâtreté judaïque ? Elle avait espéré, et ses enfants aussi, que l'intensité de passion de Mirah pour le judaïsme s'affaiblirait peu à peu et qu'elle se fondrait dans le courant de ses rapports affectueux avec ses nouveaux amis. Dans son secret désir de voir se continuer le roman, elle avait présumé qu'on ne retrouverait aucun de ses parents et que l'isolement de la jeune fille favoriserait les espérances de Hans qu'elle avait devinées. Et voilà qu'au plus beau moment apparaît un frère, qui, sans doute, replongera l'esprit de Mirah au plus profond de la croyance juive ! Elle ne put s'empêcher de dire à Deronda :

— Je suis aussi heureuse que vous que le prêteur sur gage ne soit pas son frère : il y a bien des Ezra en ce monde et réellement c'est une consolation de penser que tous les juifs ne sont pas comme ces boutiquiers qui, une fois qu'ils vous tiennent, ne veulent pas vous laisser sortir de chez eux. En outre, ce qu'il dit de sa mère et de sa sœur me fait le bénir. Je suis sûre qu'il est bon. Pourtant, je n'aime pas et n'ai jamais aimé le fanatisme. C'est peut-être parce que j'ai un peu trop entendu prêcher dans ma jeunesse et que mon palais s'en est dégoûté.

— Vous ne trouverez pas en Mordecai un prédicateur, répondit Deronda, et il n'est pas ce qu'on peut appeler fanatique. Selon moi, un homme n'est fanatique que quand son enthousiasme est étroit et aveugle, ce qui fait qu'il n'a aucun sens des proportions, qu'il devient injuste et qu'il se rend antipathique à ceux qui ne suivent pas le même sentier que lui. Mordecai est un enthousiaste dans le sens le plus élevé de ce mot ; c'est-à-dire qu'il ne pense qu'aux bienfaits généraux et suprêmes pour l'humanité. Ce n'est pas un juif strictement orthodoxe, car il est plein de tolérance pour les autres : sa conformité, en bien des

Digitized by Google

choses, est une indulgence pour la condition des autres juifs. Les gens avec lesquels il vit l'aiment autant qu'il est possible, mais ne comprennent rien à ses idées.

— Fort bien; je puis m'élever au niveau de la mère Cohen et aimer Mordecai pour ce que je vois de bon en lui ; quant à ses mérites, que je ne connais pas, je m'en rapporte à vous. Selon votre définition, l'on pourrait être fanatique en adorant le sens commun ; car mon mari avait coutume de dire que le monde serait un triste séjour s'il n'y avait que du sens commun. En tous cas, le frère de Mirah aura un bon lit, j'en ai pris soin, et je ferai coller du papier à cette double fenêtre pour empêcher les courants d'air. (L'entretien avait lieu dans le local préparé pour le frère et la sœur). Quand les enfants le sauront nous pourrons enjoliver la chambre.

— La première chose à faire est de tout dire à Mordecai, et de l'amener à changer de résidence, ce qui sera peut-être difficile, dit Deronda.

— Voulez-vous parler à Mirah avant que je fasse part de rien aux enfants ? demanda madame Meyrick. Il hésitait. elle continua : — Non, n'est-ce pas? Laissez-moi le dire à Hans et à mes filles la veille au soir, et le lendemain, tous seront absents.

— Oui, c'est le mieux. Mais rendez justice à mon jugement sur Mordecai ou plutôt Ezra, car je suppose que Mirah désirera l'appeler ainsi ; n'enflammez pas leur imagination en le comparant à Habakuc Mucklewrath [1], dit Deronda en souriant, car madame Meyrick l'avait quelquefois traité de puritain.

— Fiez-vous a moi, dit la petite mère, je les persuaderai si bien, que je me convertirai moi-même. Quand j'ai peur,

1. Puritain fanatique, l'un des personnages du roman de Walter Scott, *les Puritains d'Ecosse (Old Mortality)*. (*Note du trad.*)

Digitized by Google

il est bon pour moi que quelqu'un me reproche de n'être pas brave; cela me réchauffe le sang.

Deronda aurait été plus disposé à argumenter et à être persuasif sur le compte du frère de Mirah, s'il n'avait pas été préoccupé de la tâche plus importante dont il tenait à s'acquitter sans blesser les Cohen. Il aurait voulu rencontrer Mordecai à *la Main et la Bannière;* mais, après mûre réflexion, il lui avait écrit que des raisons particulières le portaient à désirer le voir chez lui le lendemain au soir, et causer avec lui dans son atelier, si les Cohen n'y faisaient point d'objection. En ce dernier cas, il espérait que Mordecai ne refuserait pas de l'accompagner ailleurs. Il pensait ainsi produire un effet préparatoire et salutaire.

Il fut reçu avec la cordialité habituelle. Après qu'il eut dit :

— Je crois que Mordecai est ici et m'attend, Jacob sauta sur ses genoux en lui demandant :

— Qu'avez-vous à dire à Mordecai ?

— Quelque chose de très intéressant pour lui, répondit Deronda en pinçant légèrement l'oreille du gamin, mais u ne comprendrais pas.

— Pouvez-vous dire ceci ? s'écria Jacob, qui prononça aussitôt une phrase en hébreu.

— Non, en vérité, je ne le puis.

— Je le pensais bien, s'écria l'enfant d'un air de triomphe; puis, courant à la porte de l'atelier, il dit à haute voix :

— Mordecai, voici le jeune fashionable ! Expression dont se servait son père et qu'il pensait devoir compléter son triomphe commencé avec l'hébreu. Sa mère et sa grand' mère le réprimandèrent, pendant que Daniel, entrant dans l'atelier dont il ferma la porte, vit qu'un tapis avait été étendu par terre, qu'un fauteuil avait été apporté et que du feu et une lampe avaient été allumés, pour témoigner de la considération des Cohen envers lui.

Digitized by Google

Quand Mordecai se leva, Deronda fut frappé de l'air solennel de son visage. Aucun ne parla d'abord, et quand ils furent assis à côté l'un de l'autre devant la cheminée, Mordecai dit d'un ton de certitude :

— Vous venez m'apprendre une chose après laquelle mon âme aspire.

— C'est vrai, j'ai quelque chose de très important à vous communiquer ; une nouvelle, j'en ai la persuasion, qui vous réjouira, répondit Deronda, qui vit bien que Mordecai s'attendait à une révélation toute différente de ce dont il s'agissait.

— On vous a tout avoué, tout est éclairci, reprit Mordecai. Vous êtes mon frère comme si vous aviez sucé le même lait que moi. L'héritage est à vous ; aucun doute ne doit plus nous diviser.

— Je n'ai rien appris de nouveau me concernant, répliqua Daniel.

Le désappointement était inévitable, il valait mieux ne pas laisser l'espoir dégénérer en erreur.

Mordecai resta immobile, incapable pendant un moment de réfléchir à ce qui allait venir. Toute la journée son esprit avait été dans une tension continuelle vers l'accomplissement de ce qu'il attendait. La réaction fut pénible et il ferma les yeux.

— Seulement, reprit doucement Deronda après une pause, seulement je suis parvenu à découvrir un autre lien caché avec vous, outre celui dont vous m'avez parlé comme existant dans votre âme.

Mordecai n'ouvrit pas les yeux, mais ses paupières frissonnèrent.

— J'ai fait la connaissance d'une personne qui vous intéresse fort...

Mordecai ouvrit les yeux et les fixa sur Deronda.

— D'une personne étroitement attachée à votre pauvre

Digitized by Google

mère, continua Daniel qui ne voulait faire que progressivement sa déclaration; mais remarquant chez son auditeur un mouvement d'anxiété, il continua :

— De cette mère, qui, pour elle comme pour vous, était la plus chère des créatures.

Mordecai, à ces mots, saisit convulsivement le poignet de Daniel; il paraissait pétrifié.

— Votre prière a été exaucée ; Mirah a été délivrée du mal.

L'étreinte se relâcha un peu, mais Mordecai, haletant, laissa échapper un sanglot, sans cependant verser de larmes.

Deronda reprit :

— Votre sœur est digne de la mère que vous honoriez

Il s'arrêta, et Mordecai, s'appuyant contre le dossier de sa chaise, referma les yeux et prononça quelques mots hébreux, seulement perceptibles pour lui. On aurait dit qu'il conversait avec son objet aimé: son visage exprimait une douceur ineffable, et pour la première fois, Daniel discerna une ressemblance de famille avec Mirah.

Quand Mordecai fut assez remis pour l'entendre, il lui raconta le reste; mais en relatant la fuite de Mirah, il parla de la conduite de son père en termes vagues et appuya seulement sur son désir irrésistible de venir en Angleterre pour y retrouver sa mère. Il ne dit rien non plus de l'intention qu'avait eue la jeune fille de se noyer, ni du secours qu'il lui avait prêté; il se contenta de décrire la maison où elle était, comme appartenant à des amis qui partageaient l'intérêt qu'il lui portait. Enfin il insista sur les sentiments de Mirah pour sa mère et son frère en rapportant tous les détails qu'il connaissait.

— Je procédais à mes recherches, dit-il en souriant, lorsque je vins dans cette maison; le nom d'Ezra Cohen

Digitized by Google

était alors pour moi le nom le plus intéressant du monde. J'avoue que j'ai été longtemps craintif. Vous me pardonnerez, j'espère, de vous avoir questionné sur la fille de madame Cohen, la mère. J'étais inquiet de savoir quels pouvaient être les parents de Mirah. Mais je trouvai un frère digne d'elle quand je sus que son Ezra était déguisé sous le nom de Mordecai.

— Mordecai est réellement mon nom. Ezra Mordecai Cohen.

— Existe-t-il un lien de parenté entre cette famille et la vôtre?

— Seulement la parenté en Israël. Je leur suis très attaché; ils m'ont abrité et secouru avec l'affection de cœurs juifs. Il m'est doux de supporter leur ignorance et de leur être reconnaissant, afin de pouvoir conserver en esprit la pauvreté spirituelle d'un million de juifs et de ne pas remplacer la sagesse aimante par une science impatiente.

— Mais maintenant qu'un lien plus étroit vous attire, vous ne vous croyez plus obligé, j'espère, de continuer à vivre avec eux, reprit Daniel, non sans crainte d'une résistance à vaincre. Il est juste que vous habitiez avec votre sœur, n'est-il pas vrai? Je vous ai fait préparer, non loin de ses amies, un appartement où elle ira vous rejoindre. Ne refusez pas, je vous en prie; cela me permettra d'être plus souvent avec vous; notamment aux heures où Mirah sera obligée de vous quitter. C'est de l'égoïsme de ma part, j'en conviens; mais ma raison principale est que Mirah veut veiller sur vous et que vous devez lui accorder la tutelle d'un frère. Vous aurez des livres; je veux étudier avec vous, et vous conduire voir la rivière et les arbres. Vous aurez le repos et le bien-être qui vous sont de plus en plus nécessaires, et je puis ajouter, dont j'ai besoin pour vous. C'est un droit que je m'arroge, maintenant que nous nous sommes trouvés l'un l'autre.

Digitized by Google

Deronda parlait avec une chaleur affectueuse, ainsi qu'il l'aurait fait avec un frère vénéré. Mordecai qui le contemplait avidement se tut quelque temps et s'écria enfin d'un ton presque de reproche:

— Et vous voudriez que je doutasse de votre naissance juive? Ne nous sommes-nous pas sentis, dès notre première rencontre, liés par des fibres invisibles? N'avons-nous pas tressailli ensemble comme les feuilles d'un tronc commun? Je sais ce que je suis! Je me sais un membre de la foule des pauvres; je suis frappé; je suis mourant. Mais nos âmes se connaissent; elles se sont regardées en silence, comme ceux qui ont été longtemps séparés et se retrouvent. Le sang d'Israël coule dans vos veines.

Quoique demeurant calme, Daniel se sentit frémir. Il lui était aussi impossible de nier que d'affirmer. Il attendit, espérant une réponse plus directe. Après avoir médité un instant, Mordecai ajouta d'un ton ferme et résolu:

— Ce que vous attendez de moi, je le ferai, et notre mère, — puisse la bénédiction de l'Éternel être avec elle dans nos âmes! — l'aurait désiré aussi. J'accepte ce que votre fraternelle bonté a préparé et la demeure de Mirah sera la mienne.

Il s'arrêta un peu et reprit d'un ton mélancolique:

— Mais je suis désolé de me séparer de ces enfants et de leurs parents. Il faut que vous leur parliez, car je n'en aurais par le courage.

— Je pensais bien que vous auriez besoin de moi pour le leur faire savoir. Y allons-nous de suite? demanda Deronda soulagé par cette condescendance inattendue.

— Oui, ne différons pas; il le faut, dit Mordecai en se levant de l'air d'un homme qui a un douloureux devoir à remplir. Puis s'arrêtant, il reprit: — N'insistez pas plus qu'il n'est besoin sur ma sœur.

En entrant dans le parloir, Mordecai dit à Jacob:

Digitized by Google

— Prie ton père de venir, et va dire à Sarah de garder la boutique. Mon ami a quelque chose à lui communiquer, ajouta-t-il en s'adressant à la grand'mère.

Les deux dames crurent que c'était une nouvelle excentricité de Mordecai de traiter d'ami ce gentleman, et pour montrer qu'elles étaient plus polies, elles firent asseoir Deronda à la meilleure place.

Cohen, en entrant la plume sur l'oreille, se frotta les mains d'un air de satisfaction, et s'écria :

— Eh bien, monsieur ! Je suis heureux que vous nous ayez fait l'honneur de venir nous voir en famille, ce soir.

Il regardait autour de lui avec un plaisir visible. La scène, en effet, était curieuse. D'un côté le baby sous la courte-pointe écarlate, bercé par la jeune mère, et la grand'-maman tenant Adélaïde Rebecca sur ses genoux ; de l'autre, Jacob, entre les jambes de son père, et, au milieu, les deux acteurs principaux, Deronda et Mordecai, ce dernier un peu en arrière et dans la pénombre, désireux de cacher son agitation pendant ce qui allait se passer.

— Je viens de faire part à Mordecai, commença Deronda, d'un événement qui va occasionner un grand changement dans sa vie, et j'espère que vous conviendrez avec moi que c'est un heureux événement. Comme il vous tient pour ses meilleurs amis, il désire que je vous l'apprenne.

— S'agit-il d'argent, monsieur ? demanda vivement Cohen.

— Pas précisément, répondit Deronda en souriant, mais d'une bonne et tendre sœur qui veut se réunir à lui et veiller sur son bien-être.

— Mariée, monsieur ?

— Non, pas mariée.

— Avec des revenus ?

— Avec des talents qui lui assurent un revenu. Un appartement est déjà préparé pour recevoir Mordecai.

Digitized by Google

Le silence régna pendant quelques instants, puis la grand'mère dit d'un ton plaintif:

— Ainsi, vous nous quittez, Mordecai?

— Et vous n'aurez point d'enfants comme ici, ajouta la jeune mère.

— Point de Jacob, point d'Adélaïde ni d'Eugénie! reprit la grand'mère.

— Ah! s'écria Cohen, l'éducation de Jacob en souffrira. Il faudra qu'il aille à l'école; ce sera dur pour lui.

Le petit, qui écoutait de toutes ses oreilles, entendit les paroles de son père résonner comme une menace; il ne s'imaginait pas que le départ de Mordecai pût apporter un changement; mais à la mention que « ce serait dur pour lui », il s'effraya et donna cours à ses lamentations. Adélaïde Rebecca, qui pleurait toujours quand elle voyait pleurer son frère, ne manqua pas de l'imiter, et le baby, réveillé par ces piaulements, y joignit si bien les siens, qu'on fut obligé de le tirer de son berceau. Mordecai, dont ces cris perçaient l'âme, tendit les bras à Jacob, qui, au milieu de ses sanglots, tournait la tête de tous côtés, afin de ne perdre aucune observation. Mais son père lui ayant dit: « Cela ne fait rien, mon petit homme, tu iras voir les chevaux », il fut consolé et alla vers Mordecai qui, sans parler, posa sa joue sur cette petite tête noire.

Cependant Cohen, qui sentait que le devoir du chef de la famille était de faire excuser ce moment de faiblesse, ensant que l'occasion était bonne pour prononcer un discours, écarta les coudes, appuya les mains sur ses genoux, et dit à Deronda:

— Nous ne sommes pas gens, monsieur, à jalouser le bonheur d'autrui. Je ne suis pas envieux, et si quelqu'un offrait à Mordecai de s'établir à ma porte, je ne lui ferais pas mauvaise figure pour cela. Je ne suis pas de ceux qui ont une fausse opinion d'eux-mêmes et qui s'effrayent

Digitized by Google

lorsqu'un autre a de la chance ; je saurai toujours bien me tirer d'affaire. Si quelqu'un voulait me rouler, je me tortillerais comme une chenille, et je ne manquerais pas de retomber sur mes pieds. Quoique je puisse dire que vous nous enlevez une de nos bonnes œuvres, — ce qui, soit dit en passant, est une propriété qui ne rapporte pas d'intérêts, — ni ma mère, ni ma femme, ni moi, ne prétendons nous y opposer. Il ne faut pas qu'un juif soit comme un domestique qui travaille pour un salaire, encore bien que je ne croie pas qu'on doive refuser le salaire quand on peut l'obtenir ; quant à l'envoi de Jacob à l'école, je ne suis ni pauvre, ni avide ; je n'en suis pas réduit à économiser six pence, ni même une demi-couronne. Ce qui est vrai, c'est que les femmes et les enfants aiment Mordecai ; votre bon sens peut vous le faire voir. Un homme est tenu de remercier Dieu, comme nous le faisons tous les jours, de ce qu'il ne l'a pas fait femme, et la femme de ce qu'il l'a faite selon sa volonté. La femme de notre peuple est féconde, maternelle ; son cœur est compatissant et tendre. Ses enfants sont vigoureux et sains, et je pense que vous avouerez que ceux d'Addy le sont ; elle n'est pas méchante, et elle a le cœur sensible. Vous nous excuserez donc, monsieur, de n'avoir pas tout d'abord été heureux de ce qui arrive. Quant à cette jeune lady, — car, d'après ce que vous avez dit, le terme de « jeune lady » est le seul convenable pour la désigner, — nous en serons enchantés pour l'amour de Mordecai, quand nous aurons pu nous en rendre compte, et voir où nous en sommes.

Avant que Deronda pût rien répondre à cette allocution d'un amalgame si bizarre, Mordecai s'écria :

— Mes amis, mes amis ! croyez bien que s'il ne s'agissait que de l'abri, de la nourriture et du vêtement, je n'en accepterais pas de meilleurs que ceux que vous m'avez donnés. Vous avez allégé mes souffrances par l'amour, et

Digitized by Google

la seule joie que j'aie espéré jusqu'à mon dernier jour pour ce corps épuisé, était d'instruire votre enfant. Mais aujourd'hui, je suis comme un homme qui, d'avance, a revêtu son linceul, qui a fait de la tombe son lit, et auquel le divin commandement a ordonné: Lève-toi et marche, la nuit n'est pas encore venue! Aucun motif futile ne m'aurait fait préférer une autre bonté à la vôtre. Mais vous le savez, et cela vous a été enseigné : *La récompense d'un devoir est la possibilité d'en remplir un autre,* comme l'a dit Ben Azai. Vous avez fait de votre devoir envers votre frère pauvre une joie pour vous et pour moi ; votre récompense sera de ne pas vous reposer sur la joie de pareilles actions à l'avenir. Et puis, Jacob ne peut-il venir me voir?

En faisant cette question, il s'était tourné vers Deronda, qui répondit:

— Certainement, cela se peut. Ce n'est pas plus loin que Brompton.

— Bien, fit la grand'mère, avec un soupir de résignation. J'espère aussi que votre nourriture sera *koscher* [1], Mordecai, car vous devrez vous fier aux personnes avec lesquelles vous allez vivre.

— Tout sera pour le mieux, ma mère, vous pouvez en être sûre, dit Cohen, désireux d'arrêter toute indiscrétion sur cette matière, car il était incertain de la position de son hôte.

— Ainsi, monsieur, reprit-il d'un ton plaisant, en s'adressant à Deronda, c'était de quelque chose de mieux que la science dont vous aviez à causer avec Mordecai ! Je m'en étonnais pour un moment, et je me disais bien qu'il y avait un secret là-dessous.

— Mordcai vous apprendra peut-être ce qui m'a conduit

1. Pure ; autrement dit: préparée selon les prescriptions de la loi mosaïque. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

à le chercher, dit Deronda, qui, pensant devoir en finir, se leva.

Il fut décidé qu'il reviendrait chercher Mordecai le surlendemain; mais celui-ci voulut le reconduire jusqu'au bout de la rue. Il s'enveloppa de son surtout et de son cache-nez, car cette soirée de la fin de mars était encore glaciale. Deronda, qui ne voulait pas le laisser aller trop loin, comprit néanmoins son désir de sortir après cet entretien si plein d'émotion. Ils n'échangèrent pas un mot avant que Daniel, au moment de quitter Mordecai, lui dit :

— Mirah voudra sans doute remercier les Cohen de leurs bontés pour vous. Désirez-vous qu'elle aille les voir?

Il ne répondit pas tout de suite. Après une pause, il dit :

— Je ne sais pas. Je crains que cela ne se puisse. Il y a un chagrin de famille, la vue de ma sœur pourrait rouvrir la blessure. Il y a une fille, une sœur qui ne sera jamais restituée, comme Mirah. Mais qui connaît les voies du Seigneur ? Tous, nous refusons ou nous accordons nos prières, et les hommes, dans leur insouciance, ne savent souvent pas ce qu'ils font. J'ai dans les oreilles les prières des générations passées et de celles à venir. Ma vie n'est rien pour moi que le commencement de l'accomplissement; et cependant je ne suis qu'une autre prière que vous compléterez.

Ils se serrèrent les mains et se séparèrent.

Digitized by Google

XLV

On serait tenté d'envier le sort de Deronda fournissant Mordecai de nouveaux habits, et se plaisant à le voir revêtir une belle chemise en flanelle grise et une robe de chambre presque semblable au froc brun d'un franciscain. Mais, après avoir tout préparé, il fut poursuivi par un doute. Ne se méprenait-il pas sur le compte de Mirah? Ne serait-elle pas, comme lui, plus impressionnée par la distinction de son frère sous son cachet de pauvreté? Restaient les Meyrick qu'il fallait rendre favorables à ce frère trop hébraïque, et son idée aurait été confirmée s'il avait entendu les dialogues qui s'échangèrent le soir même autour du foyer de madame Meyrick, après que Mirah fut remontée dans sa chambre. Hans, installé maintenant dans son appartement de Chelsea, était demeuré tard chez sa mère, qui dit tout à coup en tisonnant le feu:

— A présent, Kate, éteins la bougie et venez toutes auprès du feu. Hans, mon ami, cesse de te moquer de ces poèmes que tu lis pour la centième fois au moins, et approche aussi. J'ai quelque chose de surprenant à vous apprendre,

Digitized by Google

— Comme si je ne le savais pas! dit Kate. Il y a longtemps que je l'ai vu dans vos yeux et dans vos prétextes de sorties, ajouta-t-elle pendant que ses sœurs avançaient leurs pieds sur le garde-feu et que Hans s'asseyait à califourchon à côté d'elles, la tête et les mains appuyées sur le dossier de la chaise.

— Eh bien, puisque tu es si savante, dit la petite mère de sa voix la plus claire, tu sais sans doute que le frère de Mirah est retrouvé?

— Que le diable l'emporte! s'écria Hans.

— Hans, voilà qui est méchant, riposta Mab. Suppose que nous t'ayons perdu?

— Je ne puis m'empêcher d'en être triste,.. fit Kate. Et sa mère! où est-elle?

— Sa mère est morte.

— J'espère que son frère n'est pas un méchant homme, observa Amy.

— C'est peut-être un de ces individus au sourire stéréotypé et qui vend de la bijouterie!.. Un Assyrien du palais de Cristal, avec son bonnet sur la tête, reprit Hans de mauvaise humeur.

— A-t-on jamais vu des enfants aussi dénaturés? fit madame Meyrick, aiguillonnée par le besoin de faire de l'opposition. Vous ne pensez pas du tout à la joie qu'en aura Mirah.

—Vous savez, maman, que Mirah se souvient à peine de son frère, dit Kate.

— Les gens qui sont perdus depuis douze ans ne devraient jamais revenir, grommela Hans; ils sont toujours gênants.

— Hans! s'écria madame Meyrick d'un ton de reproche; si tu m'avais perdue pendant vingt ans, j'aurais pensé...

— J'ai dit douze ans, fit Hans en l'interrompant.

— Eh bien, c'est beau de retrouver les gens, dit Mab

Digitized by Google

en se prenant les genoux. Est-ce le prince Camaralzaman qui l'a retrouvé?

La petite mère leur fit alors le récit de ce qui était arrivé et ne fut interrompue par personne.

— M. Deronda, dit-elle en finissant, a pour lui une admiration sans bornes, et il affirme que Mirah est la digne sœur de ce frère.

— Deronda est parfaitement absurde avec ses juifs, dit Hans en se levant et en lançant sa chaise loin de lui d'un coup de pied. Il fait tout ce qu'il peut pour encourager Mirah dans ses préjugés.

— Oh, Hans! s'écria Mab, tu devrais avoir honte de parler ainsi de M. Deronda! Et la figure de madame Meyrick laissa voir comme une expression de mécontentement qu'elle ne manifesta pas.

— Maintenant nous ne serons plus jamais ensemble, continua Hans en se promenant dans la chambre, les mains enfoncées dans les poches de sa jaquette; ce prophète Élie viendra prendre le thé avec nous, et Mirah ne pensera plus qu'à aller s'asseoir sur les ruines de Jérusalem. Elle sera perdue comme artiste, comptez là-dessus; elle deviendra aussi étriquée qu'une religieuse. Tout sera gâté, notre maison comme le reste. Ma seule ressource sera de boire!

— En vérité, Hans, s'écria Kate impatientée, je crois que les hommes sont les animaux les plus méprisables de la création. Chacun d'eux veut que l'on fasse selon sa fantaisie; sans cela ils sont insupportables.

— Oh, oh, oh! c'est vraiment terrifiant, s'écria Mab. Je suis comme si l'ancienne Ninive allait revenir!

— Je voudrais savoir quel bien tu as retiré de ton séjour à l'université et d'avoir tout appris, si tu es si enfant, Hans, dit Amy. Tu devrais savoir tout supporter de la part d'un homme que la Providence a conduit vers toi. Nous supporterions tout de lui!

Digitized by Google

— Alors, vous aimerez les nouvelles lamentations de Jérémie, avec la suite au prochain numéro, reprit Hans. A quoi bon être ceci plutôt que cela, s'il faut endurer la compagnie de ces hommes à idées fixes, qui vous regardent dans le blanc des yeux, et qui considèrent vos remarques comme de petites notes, bonnes tout au plus à être placées au bas de leur texte? S'il faut se mettre sous une fontaine pétrifiante, mieux vaut être une vieille botte. Je ne me sens pas disposé à servir de vieille botte. Bonsoir, petite mère, dit-il en lui baisant le front, et, se dirigeant vers la porte, il ajouta : — Bonne nuit, fillettes.

— Suppose que Mirah connaisse ta façon de penser, lui dit Kate; mais il ne répondit rien, et ferma brusquement la porte.

— J'aimerais à voir Mirah quand M. Deronda lui apprendra cette nouvelle, continua-t-elle en regardant sa mère. Je suis sûre qu'elle sera bien belle.

Mais Deronda, après avoir réfléchi, écrivit une lettre que madame Meyrick reçut le lendemain matin, par laquelle il la priait de faire la révélation à sa place, sans lui dire la véritable raison qui le guidait, — qui était sa crainte d'avoir à recommencer un récit dans lequel il aurait eu l'air de se faire important et de se donner le caractère d'un bienfaiteur général, — donnant seulement pour motif qu'il tenait à être auprès de Mordecai quand elle lui amènerait Mirah.

Quant à Mordecai, il ne fit plus de questions sur sa sœur et garda un silence peu habituel sur tous autres sujets, paraissant simplement se soumettre aux changements survenus dans sa vie. Il endossa ses nouveaux vêtements avec complaisance en disant avec un pâle sourire à Deronda :

— Il faut que je garde mes vieux habits comme souvenirs.

Digitized by Google

Tant qu'ils demeurèrent assis à attendre Mirah, il ne prononça pas un mot et tint les yeux fermés ; ses mains seules témoignaient d'une vive agitation. Cela pouvait être de joie, mais la joie aussi est quelquefois terrible.

De son côté, Deronda se sentait plus surexcité qu'il n'aurait voulu, et quand il entendit résonner le timbre de la porte, il sortit, sans savoir exactement pourquoi ; il voulait voir d'avance Mirah et la saluer. Il fut saisi en reconnaissant qu'elle avait mis le chapeau et le manteau qu'elle portait quand il l'avait rencontrée pour la première fois, le mémorable manteau qui devait lui servir de suaire. Quand madame Meyrick, la voyant ainsi équipée, lui demanda : « Vous voulez donc sortir dans cette tenue, ma chère ? » elle répondit :

— Mon frère est pauvre, je tiens à le paraître autant que lui ; sans cela il pourrait peut-être s'éloigner de moi.

Elle s'était imaginée qu'elle le verrait dans ses vêtements d'ouvrier. Deronda ne fit aucune remarque et se sentit presque honteux de ses méticuleux préparatifs. Elle semblait pâle et craintive ; il lui serra silencieusement la main.

Deronda lui ouvrit la porte et ils virent Mordecai debout les attendant l'œil fixe et ardent. Elle ne fit qu'un pas et s'arrêta ; ils s'examinèrent tous deux sans bouger. C'était moins leur propre présence qu'ils sentaient que celle des autres. Mirah fut la première à rompre le silence.

— Ezra, fit-elle exactement sur le même ton que sa mère.

Mordecai, d'un mouvement subit s'élança jusqu'à elle et posa les mains sur les épaules de sa sœur, qu'il dépassait de toute la tête. Il la considéra avec tendresse et dit :

— C'est la voix de notre mère. Tu te souviens donc de quelle manière elle m'appelait ?

— Oui, et comment tu lui répondais : « Mère », et je savais que tu l'aimais. Elle jeta les bras autour du cou de

Digitized by Google

son frère, l'étreignit de ses petites mains et l'embrassa avec une enfantine précipitation. Son chapeau tomba et découvrit ses beaux cheveux.

— Ah ! le cher visage, le cher visage ! murmura Mordecai avec amour, en posant délicatement ses mains amaigries sur la tête de sa sœur.

— Tu es bien malade, Ezra, dit tristement Mirah.

— Oui, chère enfant, et corporellement je n'ai plus longtemps à être avec toi, répondit-il avec calme.

— Oh ! je t'aimerai et nous parlerons d'elle, dit Mirah d'une voix aussi douce qu'un chant d'oiseau. Je te dirai tout et tu m'apprendras à être une bonne juive,... ce qu'elle aurait aimé que je fusse ... Je serai toujours avec toi quand je n'aurai pas à travailler; car je travaille maintenant. Je gagnerai de l'argent pour notre subsistance ! Oh ! j'ai eu de si bons amis !

Elle avait complètement oublié que des étrangers étaient là; elle s'en souvint alors et se retourna de la manière la plus gracieuse, en laissant une main sur le bras de son frère, pendant qu'elle regardait madame Meyrick et Deronda. L'heureuse émotion que ressentit la petite mère en assistant à cette rencontre, l'avait déjà gagnée à Mordecai, qui lui sembla avoir, en réalité, plus de dignité et plus de raffinement que le récit de Deronda n'avait pu le lui faire supposer.

— Vois cette chère dame, dit Mirah. J'étais une étrangère, une pauvre vagabonde, elle a cru en moi; elle m'a traitée comme sa fille.. Je vous en prie, donnez votre main a mon frère, ajouta-t-elle d'un ton suppliant en prenant la main de madame Meyrick qu'elle mit dans celle de Mordecai, puis les pressant toutes deux dans les siennes, elle les porta à ses lèvres.

— L'éternelle bonté a été avec vous, dit Mordecai. Vous avez aidé à exaucer la prière de notre mère.

Digitized by Google

— Je crois que nous ferions bien de nous retirer maintenant et de revenir plus tard, dit Deronda en serrant légèrement le bras de madame Meyrick, qui y consentit immédiatement. Il craignait que l'on ne fît allusion aux faits qui le concernaient et qu'il avait laissé ignorer à Mordecai, et il n'était plus inquiet maintenant de laisser le frère et la sœur ensemble.

Digitized by Google

XLVI

L'importance de Grandcourt comme sujet anglais était du genre éminemment passif qui consiste à hériter de la terre. Les mouvements politiques ou sociaux ne le touchaient qu'en ce qui concernait ses revenus ; il ne les envisageait que dans les colonnes des meilleurs journaux. Pour lui, les Allemands, les commerçants, les électeurs ne valaient pas un cigare, et il les désignait en bloc sous l'épithète de « brutes ». Avouons cependant que, dans la sphère de ses intérêts personnels, Grandcourt déployait les qualités d'un diplomate consommé.

Pas un geste, pas un mouvement de Gwendolen se rapportant à Deronda ne lui échappait. Si on lui avait dit qu'il était jaloux, il l'aurait nié, car la jalousie aurait impliqué un doute sur son pouvoir à empêcher tout ce qui lui déplaisait. Que sa femme eût plus d'inclination pour un autre que pour lui, cela ne le peinait pas ; ce qu'il exigeait d'elle, c'était qu'elle sût que son inclination ne pouvait le mettre en contradiction avec ce qu'il avait résolu. Il ne se repentait ni de son choix ni de son mariage : il avait le goût méticu-

Digitized by Google

leux et Gwendolen le satisfaisait. Il n'aurait pas voulu d'une femme à laquelle il n'aurait pas apporté une élévation ; qui n'aurait pas commandé l'admiration par son maintien et sa beauté ; qui n'aurait pas eu les ongles de la forme la plus élégante; qui aurait eu le lobe de l'oreille grand et rouge. Il ne croyait donc pas avoir mal choisi sa femme, et ayant pris pour lui la part du mari, il n'entendait pas être dupé, ni être vu sous un jour qui aurait pu le faire croire digne de pitié. Tel était l'état de son esprit, ce n'était pas de la jalousie; cependant, à quelques égards, sa conduite ressemblait autant à la jalousie que le jaune ressemble au jaune, et l'on sait que cette couleur peut être l'effet de causes très diverses.

Il était venu à Londres plus tôt que de coutume, dans le désir de faire une consultation légale pour les dispositions de son testament, sur un transfert d'hypothèques, et sur cette transaction avec son oncle au sujet de Diplow, que l'amorce de l'argent comptant, adroitement lancée sans importunité, l'avait enfin décidé à accepter. Il avait, en outre, voulu présenter dans les salons du monde élégant la jolie femme qu'il avait choisie pour épouse, en dépit de ce qu'on avait attendu de lui. Il voulait qu'on la recherchât; il était flatté de voir tous « ces drôles » accourir lui parler, l'escorter, la cajoler; il n'aurait même rien trouvé à redire si elle avait joué un rôle de haute coquetterie ; mais ce qu'il n'aimait pas, c'était sa façon d'être avec Deronda.

Après la soirée musicale de lady Mallinger, où Grandcourt avait remarqué aussi bien que Hans l'entretien qui avait eu lieu sur le canapé, ce qui fut extrêmement caractéristique de sa part, c'est qu'il invita Deronda à venir chez lui avec les Mallinger, afin que personne ne pût supposer que la présence ou l'absence de ce jeune homme fût de la moindre importance pour lui. Il ne fit à Gwendolen aucune observation directe sur sa manière d'être à cette soirée ;

Digitized by Google

mais peu de jours après il déclara, sans s'inquiéter de l'à-propos, que rien ne fait paraître une femme plus sotte que de s'occuper de certaines gens et de manifester sa mauvaise humeur en public. Une femme doit toujours avoir de belles manières ; autrement, il est intolérable de se montrer avec elle.

Gwendolen ne manqua pas de s'appliquer cette observation et ne fut pas sans alarmes en pensant qu'elle avait pu se montrer sotte ; car elle aussi, dans sa répugnance pour certaines choses, préférait que cette répugnance lui attirât des admirateurs. Malgré la prévision de la rebuffade qui l'attendait, elle n'en désirait que plus vivement rencontrer Deronda. Ainsi que cela arrive toujours, les occasions comparativement rares où elle put échanger quelques mots avec lui eurent un effet puissant sur sa conscience, et donnèrent plus de prix à leurs communications réciproques ; elle crut, par conséquent, occuper dans l'esprit de Deronda une place plus grande que celle qu'elle y avait réellement. Comment Deronda aurait-il pu l'empêcher de se créer cette illusion ? Il ne l'évitait pas ; il aurait, au contraire, voulu la convaincre, par des moyens délicats et indirects, que sa confiance en lui n'était pas indiscrète, puisqu'elle n'avait diminué en rien son respect pour elle.

Un entretien, pendant lequel son mari stimula en elle un sentiment qu'il aurait voulu plutôt supprimer, sans toutefois avoir l'air de s'en soucier, eut rapport à Mirah. Gwendolen, pour obéir aux conseils de Deronda, aurait voulu prendre des leçons de chant, mais les jours se passaient, et le manque de loisir, qui est le propre des existences les plus inoccupées, ne le lui avait pas permis.

Un matin, pendant le déjeuner, faisant appel à son ancien courage, elle dit :

— Je voudrais bien me perfectionner dans l'art du chant et prendre des leçons pendant que nous sommes à Londres.

Digitized by Google

— Pourquoi ? demanda nonchalamment Grandcourt.

— Pourquoi ?répéta Gwendolen sur le même ton en jouant l'ironie ; parce que je ne puis manger du *pâté de foie gras* pour me faire dormir, parce que je ne puis fumer, ni aller au club, et que je sens le besoin d'une variété *d'ennui*. Quels moments plus favorables pour moi que ceux pendant lesquels vous êtes occupé avec vos avocats et autres bipèdes, pour prendre des leçons avec cette petite juive dont le chant fait tourner toutes les têtes.

— Comme vous voudrez, reprit Grandcourt qui repoussa son assiette, s'étendit dans sa chaise et la fixa de son regard de lézard, tout en jouant avec les oreilles du microscopique épagneul couché sur sa jambe. (Elle avait pris les chiens en grippe parce qu'ils le caressaient.) Puis il ajouta de son ton languissant :

— Je ne vois pas pourquoi une lady chanterait. Les amateurs sont toujours insipides. Une lady ne doit pas se risquer à chanter en société, et l'on ne tient pas à l'entendre brailler en particulier.

— J'aime la franchise, c'est le plus grand charme chez un mari, dit Gwendolen avec un petit mouvement de la tête et sans lever les yeux de dessus une crevette placée sur son assiette, la préférant de beaucoup au regard de son mari. — Mais, ajouta-t-elle après avoir dévoré sa mortification, vous ne vous opposerez pas, je présume, à ce que miss Lapidoth vienne chanter à notre soirée du 4? Je compte l'y inviter. Lady Brackenshaw l'a eue chez elle ainsi que les Raymond, qui sont très difficiles en musique. M. Deronda, très bon musicien lui-même et excellent juge, dit qu'on ne chante pas avec plus de goût. Je pense que son opinion est une autorité.

Elle avait voulu lancer une petite pierre à Grandcourt, qui reprit sur un ton d'indifférence :

— Deronda est indécent de tant vanter cette fille.

Digitized by Google

— Indécent ! s'écria Gwendolen stupéfaite et rougissant sans plus réfléchir à la fausseté probable de l'induction.

— Oui, surtout qu'elle est patronnée par lady Mallinger. Il devrait se taire. On peut voir ce que sont ses rapports avec elle.

— Oui, les hommes qui jugent les autres d'après eux-mêmes, répliqua Gwendolen, qui, de pourpre, devint subitement pâle, effrayée de ce qu'elle venait de dire.

— Naturellement, et les femmes devraient prendre leurs avis, sans cela elles courent risque d'avoir tort. Je crois que vous prenez Deronda pour un saint?

— Oh ! Dieu, non, dit Gwendolen en faisant un effort désespéré pour retrouver son sang-froid ; je le crois seulement quelque chose d'un peu moins qu'un monstre.

Elle se leva, et, sans se presser, sortit de la salle à manger comme l'aurait fait un homme qui craint de laisser voir qu'il a bu plus de vin que d'habitude. Rentrée dans son boudoir elle en ferma la porte et se laissa tomber dans un fauteuil. La lettre empoisonnée de madame Glasher ne lui avait pas causé de sensation plus cruelle. Deronda. différent de ce qu'elle le croyait, se présentait à elle en ce moment comme une image hideuse ; ses reproches et sa sévérité lui parurent odieux et la grave beauté de son visage lui fit l'effet d'un masque déplaisant. Ces idées traversèrent son cerveau avec la rapidité de l'éclair ; mais soudain un rayon de soleil vint percer ces sombres nuages. « Ce n'est pas vrai, se dit-elle ; qu'est-ce que cela peut me faire qu'il le croie ou non ? »

Elle se répéta plusieurs fois ces paroles, mais sa confiance était ébranlée. Il était impossible qu'elle passât la journée dans cet état. Son impétueuse imagination lui conseillait les démarches les plus étranges pour se convaincre de ce qu'elle tenait à savoir. Elle voulait aller chez lady Mallinger et la questionner sur Mirah ; elle voulait

Digitized by Google

écrire à Deronda et lui reprocher de lui faire croire le monde faux, méchant, désespéré ; à lui elle aurait osé manifester la plus amère indignation de son cœur. Non ! elle irait chez Mirah ! Cette résolution, qui était la plus pratique, devint sur-le-champ impérieuse. Peu importait ce qui en résulterait. Elle avait le prétexte de demander à Mirah de venir chanter chez elle le 4 : mais que dirait-elle ensuite ? Elle ne le prévoyait pas, elle ne pouvait attendre jusqu'à ce qu'elle l'eût prévu. Elle sonna pour savoir si M. Grandcourt était sorti. Sur la réponse affirmative, elle ordonna d'atteler et fit sa toilette ; puis, une fois descendue, elle se promena dans son grand salon, sans dire un mot et sans presque se reconnaître au milieu des glaces qui réfléchissaient son image. Son mari apprendrait probablement où elle était allée ; et la punirait d'une façon quelconque, tant pis ! elle ne pouvait rien désirer ni rien craindre ; il lui fallait l'assurance qu'elle ne s'était pas trompée, qu'elle n'avait pas mal placé sa confiance.

Elle connaissait l'adresse de Mirah et s'y rendit dans son splendide équipage, le cœur palpitant, dans l'attente d'une réponse à la question qu'elle ne savait encore comment poser. Elle était insouciante de tout ce qui allait survenir jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une chambre où on l'introduisit et derrière la porte de laquelle elle crut distinguer la voix de Deronda. Elle s'effraya de son agitation ; elle déboutonna ses gants pour pouvoir les boutonner de nouveau ; elle se mordit les lèvres en pensant aux difficultés qu'elle affrontait ; puis la porte s'ouvrit, et Mirah se présenta dans son calme habituel et avec un bon sourire en reconnaissant sa visiteuse. A l'aspect de ce doux visage, Gwendolen éprouva un soulagement complet, et lui rendi son sourire en lui tendant la main : puis elle s'assit, écoutant la voix qui ne cessait de se faire entendre à côté, et sentit revenir son énergie à l'idée que la vérité pouvait

Digitized by Google

ne pas être ce qu'elle craignait. Elle commença d'un ton timide :

— Vous êtes probablement étonnée de me voir ; peut-être aurais-je dû vous écrire. Mais je désirais vous faire une demande toute particulière.

— Je préfère de beaucoup vous voir à recevoir une lettre, répondit Mirah, étonnée du changement d'expression et de manières de la « duchesse de Van Dyck », comme Hans lui avait appris à nommer Gwendolen. La riche teinte et le calme du visage de la jeune fille contrastaient singulièrement avec l'agitation et la pâleur de cette beauté en chapeau à plumes.

— J'ai pensé, continua Gwendolen, au moins j'ai espéré, que vous ne refuserez pas de venir chanter chez moi le 4, dans une soirée comme celle de lady Brackenshaw. Je vous en serai très obligée.

— J'irai chanter chez vous avec grand plaisir. Est-ce pour neuf heures et demie ou dix heures ? dit Mirah, pendant que l'embarras de Gwendolen, loin de diminuer, semblait augmenter.

— Neuf heures et demie, s'il vous plaît, répondit-elle, puis elle se tut, n'ayant rien à dire de plus. Cependant, il lui était impossible de se retirer, car la voix de Deronda résonnait à son oreille. Sans en avoir conscience elle reprit :

— C'est M. Deronda qui est dans la pièce voisine ?

— Oui, il étudie l'hébreu avec mon frère.

— Vous avez un frère ? demanda Gwendolen, à qui lady Mallinger l'avait déjà appris, mais qui ne s'en souvenait plus.

— Oui, un frère qui m'est bien cher, malade, poitrinaire, hélas ! et M. Deronda est son meilleur ami, comme il l'a été pour moi, dit Mirah, dans une impulsion qui ne permet pas de laisser passer indifféremment le nom d'une personne qui nous est précieuse.

Digitized by Google

— Dites-moi, reprit Gwendolen, en posant la main sur celle de Mirah et d'une voix à peine intelligible, dites-moi la vérité. Vous êtes sûre qu'il est vraiment bon ! Vous ne savez rien de mal sur lui ? Le mal que l'on dit de lui est faux, n'est-ce pas ?

Était-il possible que cette femme au caractère si fier pût se conduire ainsi, comme une enfant ? Mais ses étranges paroles ne soulevèrent en Mirah qu'un sentiment d'indignation sainte. Les yeux étincelants et la voix frémissante, elle s'écria :

— Qui donc ose dire du mal de lui ? Un ange m'en dirait que je ne le croirais pas. Il m'a trouvée quand j'étais bien malheureuse,.. j'allais me noyer,.. j'étais pauvre et abandonnée. Vous m'auriez prise pour une mendiante ! Il m'a traitée comme une fille de roi ; il m'a conduite chez la meilleure des femmes ; il a retrouvé mon frère, qu'il honore, bien qu'il ait été pauvre autant qu'il soit possible de l'être ! et mon frère l'honore, ce qui n'est pas peu dire ! — Le ton de Mirah venait de changer ; il résonnait fièrement et elle releva la tête en continuant : — Car mon frère est un savant,.. un grand esprit,.. et M. Deronda affirme que peu d'hommes l'égalent. — Une défiance judaïque avait pris feu au milieu de ses expressions de gratitude indignée, et sa colère ne pouvait l'empêcher d'y comprendre Gwendolen, puisqu'elle semblait douter de la bonté et de la vertu de Deronda.

Gwendolen ressemblait au voyageur dont les lèvres altérées ne peuvent quitter la coupe qui étanche sa soif. Elle ne remarqua pas la colère de Mirah ; elle ne voyait distinctement qu'une chose : c'est que la vie de Deronda ne ressemblait pas plus à l'insinuation de son mari, que l'aurore ne ressemble à la lumière du gaz. Elle serra la main de Mirah et lui dit avec précipitation :

— Merci, merci ; puis elle se leva et ajouta : — Il faut

Digitized by Google

que je parte; je vous verrai le 4; je vous suis très obligée. Elle salua automatiquement la jeune fille qui lui ouvrit la porte, étonnée de cette brusque retraite provoquée sans doute par une morgue glaciale.

Gwendolen, en effet, ne tenait pas à montrer de l'effusion à celle qui venait de soulager son cœur. A peine son ardente curiosité eut-elle été satisfaite, qu'elle aurait voulu être partie: elle se dit qu'elle n'était pas à sa place et craignit d'être vue par Deronda. Une fois en voiture, elle se représenta ce qui l'attendait chez elle. En arrivant à sa porte, son mari était là fumant un cigare. Il l'aida à descendre de voiture et monta les escaliers derrière elle.

Arrivée au salon, craignant qu'il ne voulût la suivre plus loin sans lui laisser aucun moyen de retraite, elle s'assit dans un fauteuil d'un air de lassitude; elle ôta ses gants, passa la main sur son front et feignit de ne faire aucune attention à son mari. Mais il prit place non loin d'elle et bien en face, de manière à ce qu'elle ne pût se soustraire à son regard.

— Puis-je vous demander, dit-il, où vous avez été à cette heure extraordinaire?

— Oh! certes; je suis allée chez miss Lapidoth, la prier de venir chanter chez nous.

— Et aussi pour avoir des éclaircissements sur ses relations avec Deronda, continua Grandcourt d'un ton de persiflage glacial qui parut infernal à la pauvre Gwendolen. Mais, pour la première fois depuis leur mariage, elle osa éclater sans retenue. Le regardant bien franchement, elle lui dit d'un ton mordant :

— Oui! et tout ce que vous m'avez dit est faux; c'est une imposture basse et méchante.

— Elle vous l'a dit, n'est-ce pas? répliqua Grandcourt plus sarcastiquement encore.

Elle ne répondit pas; son audacieuse colère s'était chan-

Digitized by Google

gée en rage muette. Elle détourna la tête et fixa obstinément le fond du salon ; elle aurait voulu se retirer, mais il lui barrait le chemin. Grandcourt vit qu'il avait l'avantage.

— Tant qu'il ne s'agit que de son chant, reprit-il de son accent traînard, cela ne tire pas à conséquence. Vous pouvez l'avoir pour chanter tant que vous voudrez. — Puis, après une pause, il reprit d'une voix plus sourde, mais plus impérieuse : — Vous voudrez bien, cependant, ne plus retourner dans cette maison. Comme ma femme, vous devez me demander mon avis sur ce qu'il est convenable que vous fassiez. Quand vous avez accepté d'être madame Grandcourt, vous avez accepté aussi de ne pas faire de vous une folle. Or, vous avez agi comme une folle aujourd'hui, et si vous continuez comme vous avez commencé, on parlera bientôt de vous dans les clubs d'une manière qui ne vous plaira pas. Que savez-vous du monde ? Puisque vous m'avez épousé, vous devez vous laisser guider par mes avis.

Elle resta pétrifiée, et il reconnut que ses paroles avaient porté. Du reste, il avait conscience de sa force. Il lui permit alors de sortir et ne fit plus d'allusion à ce qui était arrivé. Quant à Gwendolen, toute sa confiance en Deronda était revenue, et elle se dit qu'il avait agi en généreux bienfaiteur.

Par le fait, Grandcourt avait deviné l'esprit de rébellion qui la dominait. Ce qui s'était passé à propos de Mirah aiguisa ses soupçons sur Deronda, non qu'il s'imaginât que Daniel fît la cour à sa femme, mais il considérait leurs relations comme un non-sens qui lui était désagréable. Il eut une perception vague d'humeurs menaçantes chez Gwendolen, humeurs auxquelles ses vues sur le mariage l'obligeaient de mettre sans retard un terme. Au nombre des moyens qu'il choisit, il y en eut un particulier, mais

Digitized by Google

moins bien calculé que ceux que nous l'avons vu mettre en œuvre jusqu'à présent.

Il voulut faire connaître à sa femme la clause principale du testament qu'il allait dicter, mais qu'il ne pouvait lui communiquer lui-même, parce qu'elle impliquait le fait de ses rapports avec madame Glasher et ses enfants, et il lui répugnait de s'en ouvrir clairement avec elle : tout bruit, tout éclat lui était insupportable. Il entendait mettre hors de cause toute collision par la seule expression de sa volonté! Mais il désirait que Gwendolen sût qu'avant de lui offrir sa main, il n'ignorait pas qu'elle connaissait sa liaison avec Lydie, ce qui était une excuse pour aborder maintenant le sujet avec elle. Certains hommes, à sa place, auraient écrit ce qu'ils tenaient à révéler; mais Grandcourt abhorrait d'écrire, même un billet, et il avait eu longtemps coutume de faire de Lush son secrétaire. Il ne lui vint donc pas à l'esprit d'écrire à Gwendolen l'information en question; il pensa que le meilleur système était de se servir de Lush qui, pour lui, n'était pas plus qu'un ustensile, comme la plume et le papier. Il était si habitué à cet outil humain, que, l'ayant à sa portée à Londres, il le fit venir. Il s'ensuivit que Lush connut toutes les clauses du testament mieux que le testateur lui-même.

Grandcourt ne doutait pas que Gwendolen soupçonnait Lush d'être l'auteur de son entrevue avec Lydie, et que c'était ce motif seul qui l'avait porté à demander son bannissement. Il avait parfaitement deviné une moitié des terreurs de sa femme : tout ce qui se rapportait à son orgueil personnel et à sa perception qu'elle devait céder à la volonté de son mari: mais les remords qui formaient l'autre moitié, — si même il eût connu la violation de sa promesse, — étaient autant hors de sa conception que pouvait l'être l'autre face de la lune. Il la croyait jalouse de Lydie, et pensait que cette dernière, en lui envoyant les diamants,

Digitized by Google

avait pu lui écrire qu'elle les avait longtemps portés et d'autres aménités analogues, telles qu'en usent ordinairement les femmes jalouses. En se servant de Lush, il n'entendait pas faire une insulte à sa femme; elle devait comprendre que c'était le seul intermédiaire possible en cette occurrence.

Un matin qu'elle était assise à lire dans son boudoir, il entra, ses gants et son chapeau en mains, et lui dit de son ton traînard le plus persuasif et d'un air de bonne humeur :

— Gwendolen, ma chère, certaines affaires touchant ma fortune doivent vous être expliquées. J'ai chargé Lush de vous donner ces renseignements. Il sait tout ce qui s'y rapporte. Je sors; il va venir. C'est le seul homme capable de vous fournir ces explications. Je présume que vous ne refuserez pas de le recevoir.

— Vous savez bien le contraire, dit-elle en se levant furieuse. Je ne le recevrai pas ! — Et comme elle manifestait l'intention de sortir, Grandcourt s'appuya contre la porte. Il s'attendait à sa colère et n'en laissa voir aucune. Au contraire, il reprit d'un ton aussi calme que s'il avait répondu à une objection sur un dîner :

— Inutile de faire de l'embarras. Le monde renferme assez de brutes avec lesquelles on est obligé de parler : les gens qui ont du *savoir vivre* ne s'embarrassent pas pour de tels individus. Il y a une affaire à terminer : vous ne vous attendez pas à ce que ce soient des personnes aimables qui s'en chargent. Si j'emploie Lush, ce que vous avez de mieux à faire, est de considérer la chose comme toute naturelle. Donc ne faites ni bruit, ni embarras. A quoi bon branler la tête et vous mordre les lèvres pour des gens de cette espèce ?

Le ton traînard et les pauses avec lesquelles ces paroles furent prononcées donnèrent à Gwendolen le temps de

Digitized by Google

réfléchir et d'éteindre sa résistance. Qu'allait-on lui dire sur sa fortune ? Ce mot pour elle s'associait avec sa mère d'abord, ensuite avec madame Glasher et ses enfants. Pourquoi ne recevrait-elle pas Lush ? Demander à Grandcourt de s'expliquer lui-même eût été intolérable, en admettant qu'il y eût consenti ; et puis, elle ne pouvait supporter davantage l'humiliation d'être prisonnière de ce mari qui barrait la porte ; elle s'éloigna et alla s'appuyer contre un nécessaire en voyant Grandcourt s'avancer.

— Je me suis arrangé pour que Lush vienne pendant que je serai parti. Dois-je lui dire de monter?

— Oui, répondit-elle après une pause, en détournant la tête et en baissant les yeux.

— Je reviendrai à temps pour pouvoir faire un tour à cheval si vous êtes prête. — Point de réponse. — Elle est dans une rage terrible, pensa-t-il ; mais la rage demeura silencieuse et, par conséquent, ne lui déplut pas. Il s'avança encore, lui prit le menton, l'embrassa et sortit.

Elle n'avait pas fait le moindre mouvement. A quoi devait-elle se résoudre ? En scrutant sa conscience, elle ne trouva pas matière à une juste plainte. En épousant cet homme, elle avait eu quelques illusions romanesques qui lui avaient fait croire qu'elle pourrait user de son pouvoir sur lui comme elle le voudrait ; tout à l'opposé, c'était lui qui en usait avec elle comme il l'entendait . Elle considérait la démarche de Lush comme une sorte d'opération chirurgicale, de cautérisation, à laquelle elle devait se soumettre. Pour Lush, sa tâche ne lui plaisait ni ne lui déplaisait, et Grandcourt, en le quittant, lui avait dit :

— Ne vous faites pas plus désagréable que la nature ne vous y oblige.

« Cela dépend », se dit Lush ; puis tout haut, il ajouta :

— Je vais en transcrire un extrait que lira madame Grandcourt ; mais il ne dit pas qu'il ferait toute la communi-

Digitized by Google

cation par écrit, ce qui prouvait que l'entrevue ne lui déplaisait pas. Le testament renfermant une provision pour lui, il n'avait donc point de motif pour être de mauvaise humeur, quand même la mauvaise humeur lui aurait été habituelle. Il était convaincu d'avoir pénétré tous les secrets de la situation et n'y trouvait pas de plaisir diabolique. Il avait seulement de petits mouvements de ressentiment satisfait, en discernant que ce mariage donnait raison à ses prévisions, et que, pour l'arrogante jeune femme, il n'était pas aussi satisfaisant qu'elle avait pu s'y attendre. Dépourvu de pitié aussi bien que de volonté, il n'aimait que ses plaisirs personnels, et n'éprouvait d'aversion que pour ce qui y mettait obstacle; toutefois, il n'était pas indifférent à l'idée d'être traité impoliment par une jolie femme, et se sentait satisfait que la commission dont il était chargé le mît à même de l'humilier s'il le voulait. Il ne pensait pas le faire sans nécessité; mais il y a des gens dont la seule question: « Comment vous portez-vous? » nous semble une offense.

Quand on annonça M. Lush, Gwendolen bien décidée à ne pas lui laisser voir la moindre trace de ses sentiments, quoi qu'il pût lui dire, l'invita à s'asseoir avec une imposante tranquillité. Après tout, que lui était cet homme? Il ne ressemblait en rien à son mari, et elle détestait trop ce mari, pour haïr cet individu commun, aux manières familières, avec de grosses mains qui tenaient en ce moment un papier plié.

— Je ne crois pas avoir besoin de vous dire, commença-t-il, que je ne me serais pas présenté devant vous, si M. Grandcourt ne m'en avait exprimé le désir formel: il vous l'aura dit, sans doute?

De la part de certaines voix, ce langage aurait paru poli et même timidement apologétique; Lush n'avait pas d'intention contraire; mais pour Gwendolen, ses paroles furent

Digitized by Google

d'autant plus insolentes, que ses yeux proéminents et le pronom « vous » étaient d'une familiarité grossière. Il aurait dû lui remettre le papier et lui parler à la troisième personne. Elle se contenta de faire un petit signe d'acquiescement, et Lush continua avec un peu de gêne :

— Ma position de confiance auprès de M. Grandcourt, pendant quinze ans et plus, me fait, tout naturellement, une situation particulière. Il peut me parler d'affaires dont il lui serait impossible de s'entretenir avec tout autre, et dans celle dont il s'agit, il ne pouvait employer personne que moi. J'ai donc accepté par amitié pour lui. Telle est mon excuse au cas où vous auriez préféré que ce fût un autre.

Il s'arrêta de nouveau, mais elle ne bougea pas, et Lush, pour se donner une contenance, déplia le papier et fit semblant de le lire avant de reprendre la parole.

— Ce papier contient un extrait du testament de M. Grandcourt, dont il a voulu que vous connussiez une partie. Daignez y jeter les yeux. Cependant, j'ai quelque chose à dire en manière d'introduction et j'espère que vous me pardonnerez, car ce n'est pas tout à fait agréable. — Lush, qui trouvait qu'il se comportait mieux qu'il ne s'y était attendu, ne se doutait pas combien il l'insultait avec son « pas tout à fait agréable ».

— Dites, je vous prie, ce que vous avez à dire, sans vous excuser, fit Gwendolen avec le même air dont elle aurait reçu un goujat venant réclamer une récompense pour avoir retrouvé le chien qu'il a volé.

— Je dois vous rappeler une chose qui est arrivée avant votre engagement avec M. Grandcourt, reprit Lush, disposé à se montrer insolent pour répondre à son mépris. Vous avez, si vous vous en souvenez, rencontré à Cardell-Chase une dame qui vous a parlé de sa position envers M. Grandcourt. Elle avait avec elle des enfants, entre autres un beau petit garçon.

Digitized by Google

Les lèvres de Gwendolen devinrent aussi blanches que ses joues; sa colère était sans armes: les mots n'arrivaient pas à ses lèvres; le langage de cet homme lui faisait l'effet d'une lame d'acier qui lui déchiquetait la peau.

— M. Grandcourt n'ignore pas que vous saviez cette malheureuse affaire, et il croit juste que sa position et ses intentions vous soient clairement expliquées. Il s'agit de fortune et d'espérances, et si vous aviez quelque objection à y faire, je vous prie de me la mentionner; c'est un sujet dont, naturellement, il ne voudrait pas parler lui-même; soyez donc assez bonne pour lire ceci, dit Lush en se levant et en lui présentant le papier.

Gwendolen s'était résolue à ne trahir aucune émotion en présence de cet homme, mais elle n'était pas préparée à s'entendre dire que son mari connaissait les conditions, silencieusement acceptées, avec lesquelles elle l'avait épousé. Elle n'osa pas avancer la main pour prendre le papier, dans la crainte qu'elle ne tremblât trop visiblement. Pendant un moment, Lush demeura debout le lui tendant et elle sentait son regard fixé sur elle comme une ignominie, avant de pouvoir lui dire à voix basse, mais avec hauteur:

— Mettez-le sur la table et allez dans la chambre voisine, je vous prie.

Il obéit, passa dans l'arrière-salon, où il s'étala dans un fauteuil, en se disant: « Madame recule considérablement. Elle ne savait pas ce que lui coûterait cet article superfin qui s'appelle Henleigh Grandcourt. » Comme elle était une fille sans le sou, il lui semblait qu'elle avait mieux réussi qu'elle n'avait droit de l'espérer, et que son habileté avait été grande pour son âge; ses réponses à Lydie ne signifiaient rien et son départ avait probablement été une manœuvre très adroite. Il appelait cela un coup de maître.

Pendant ce temps, Gwendolen ralliait ses esprits pour lire le papier. Il fallait qu'elle le lût. Tout son être, son

Digitized by Google

envie de rébellion, ses rêves de liberté, les remords de sa conscience, sa terreur d'une nouvelle visite de madame Glasher, tout lui faisait une nécessité d'en connaître le contenu. D'abord il lui fut difficile de comprendre la signification des mots. Devenue plus calme, elle put lire que dans le cas où ne naîtrait point de fils de son mariage avec Grandcourt, celui-ci constituait pour son héritier le petit Henleigh. C'était tout ce qui lui importait de savoir ; elle passa rapidement sur les autres clauses relatives à la provision réglée pour elle en ce cas; elle ne conserva qu'une perception confuse de milliers de livres et de Gadsmere. Cela suffisait. Elle pouvait congédier l'intrus qui était dans le salon voisin, avec la méprisante énergie qui venait de renaître en elle à l'idée que cette question de fortune et d'héritage signifiait la fin de ses humiliations et de son esclavage.

Elle mit le papier entre les feuillets du livre qu'elle tenait à la main et entra d'un air majestueux dans la chambre où se tenait Lush, qui se leva en la voyant approcher. Quand elle fut arrivée à quatre pas de lui, elle s'arrêta un instant pour lui dire d'une voix ferme, et en le toisant avec dédain, les yeux demi-clos :

— Dites à M. Grandcourt que ces arrangements sont précisément ce que je souhaitais; puis elle passa lentement devant Lush, qui eut le temps d'admirer la grâce de sa démarche et de s'étonner de son esprit et de son impertinence. En réalité, il n'aurait pas voulu qu'elle fût punie plus sévèrement, et il se dit avec satisfaction qu'il était temps d'aller goûter à son club, où il se fit servir une copieuse salade de homard.

Lorsque Grandcourt revint chez lui, il trouva sa femme toute prête pour faire un tour à cheval avec lui. Il avait cru sans doute frapper sur elle un grand coup ; mais elle espérait que, peu à peu, elle lui ferait voir un effet tout opposé à celui qu'il attendait. Pour le moment, elle ne put

Digitized by Google

que le défier en paraissant satisfaite de ce qu'il avait présumé devoir lui être désagréable. Non seulement elle sortit a cheval avec lui, mais encore elle alla dîner en ville avec lui, sans que rien, dans leur manière d'être mutuelle, fût changé.

Un trait caractéristique de sa conduite mérite d'être signalé. Elle ne voulut pas relire une seconde fois le papier que Lush lui avait remis, et avant de sonner sa femme de chambre pour venir l'habiller, elle enferma cet extrait testamentaire dans une cassette de voyage, fermement résolue de résister à toute curiosité sur ce qui lui était alloué.

Rien ne vint changer sa situation. Le mois de mai se passa, juin commença, et madame Grandcourt était toujours là, se présentant comme on attendait qu'elle le fît, avec sa grâce, sa beauté et ses toilettes, soit à l'église, soit à l'opéra, ou dans toutes autres réceptions.

Un matin, passant à cheval dans Rotten-Row avec Grandcourt, elle vit contre la grille et en face d'eux, une dame aux yeux noirs, avec une petite fille et un petit garçon, qu'elle reconnut aussitôt pour les êtres dont la vue lui était le plus pénible. Grandcourt et elle allaient justement au pas et avaient ralenti l'allure de leurs chevaux ; elle n'eut la présence d'esprit que de regarder du côté opposé à ces yeux noirs qui avaient rencontré les siens. Quant à Grandcourt, il passa devant le groupe sans faire semblant de le voir.

Elle éprouva contre lui une rage mêlée de honte pour elle-même, et ces mots : « Vous auriez pu la saluer », lui vinrent aux lèvres, sans pouvoir en sortir. Si son mari, en sa présence, voulait ignorer ceux qu'elle-même avait exclus de la place qu'elle occupait, comment aurait-elle pu le lui reprocher ? Elle se tut.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené là madame Glasher avec son petit garçon, mais sa volonté. Venue à Londres pour y faire des achats, elle avait eu avec Lush des entre-

Digitized by Google

vues, dans lesquelles il avait cherché à apaiser son esprit inquiet, en lui représentant que toutes les probabilités d'une victoire finale étaient de son côté; qu'elle se tînt tranquille, et elle pouvait vivre assez pour voir le mariage se dissoudre de lui-même, d'une façon ou d'une autre, en laissant la succession assurée à son fils. Elle avait eu aussi un entretien avec Grandcourt, qui, comme d'habitude, lui recommanda de se conduire en femme raisonnable et la menaça de la punir si elle se faisait gênante; comme d'habitude aussi, il n'avait pas été ladre, l'argent qu'il avait reçu de sir Hugo pour Diplow le mettant à même de se montrer généreux. Lydie, confiante en ces probabilités, en somme favorables pour elle et ses enfants, dévora sa colère impuissante, mais ne put résister au désir d'apparaître devant Gwendolen comme une tête de Méduse; sa rancune et sa jalousie trouvant du soulagement dans un épanchement de venin, quoiqu'il fût aussi inoffensif que celui d'une vipère à laquelle on a arraché les dents. C'est pourquoi, ayant appris de Lush le moment probable de la sortie de Grandcourt avec sa femme, elle était venue se poster là pour les braver. Qui aurait donc pu y trouver à redire? N'avait-elle pas le droit de conduire le petit Henleigh au parc?

Son apparition dépassa ce qu'en avait attendu Lydie dans le choc ressenti par Gwendolen en voyant Grandcourt passer sans sourciller devant cette femme, autrefois si chère à son cœur, et devant les enfants qu'elle avait eus de lui. Cette sombre image du sort réservé à une femme qui a perdu toute dignité sociale, se répandit sur ses visions d'un avenir qui pouvait être le sien et la terrifia. — Où trouver la délivrance? Quelle autre espérer que la mort? — Pas la sienne, cependant! Elle n'était pas femme à penser à sa mort comme à une réalité prochaine. Il lui semblait bien plus possible que Grandcourt mourût: et pourtant, c'était improbable. La puissance tyrannique qu'il

Digitized by Google

avait en lui semblait une puissance vitale, et l'idée que la mort de son mari était son seul moyen de délivrance ne faisait qu'un avec la pensée que cette délivrance n'arriverait jamais. Non ! elle le voyait toujours vivant et la dominant pendant toute sa vie.

Deux jours après cette rencontre au parc, il devait y avoir un grand concert chez Klesmer, qui habitait une magnifique maison dans Grosvenor Place, et qui était devenu le protecteur et le prince des artistes musiciens. Pour Gwendolen, c'était une occasion où, bien certainement, elle rencontrerait Deronda, et elle avait longuement médité comment elle lui poserait une question, qui, sans contenir un mot déplaisant, serait assez explicite pour qu'il la comprît. Elle fut longtemps sans pouvoir lui parler; son irritation augmentait à mesure que diminuaient les chances de rencontre; elle était furieuse même contre lui, de ce qu'éloigné d'elle, il paraissait d'un calme imperturbable, tandis qu'elle était en danger de trahir son impatience devant tous ceux qui venaient lui parler. Elle se barricada dans une arrogance glaciale, qui fit dire à M. Vandernoodt, que madame Grandcourt était on ne peut mieux assortie à son mari. Lorsque enfin les hasards de la soirée amenèrent Deronda auprès d'elle, sir Hugo et madame Raymond étaient là et pouvaient entendre chaque mot qu'elle dirait. Qu'importe! son mari était hors de vue, et avec une audace qui lui rendit pleine possession d'elle-même, elle dit:

— Monsieur Deronda, je voudrais que vous vinssiez me voir demain, entre cinq et six heures.

— J'irai certainement, répondit-il d'un air soumis.

En ce moment, c'était tout ce qu'il pouvait formuler, mais il comptait lui écrire un billet pour s'excuser, car il avait toujours évité de faire une visite à Grandcourt. Il ne put cependant se décider à user d'un procédé qui la blesserait, et si on pouvait taxer son excuse d'indifférence, ou d'affec-

Digitized by Google

tation d'indifférence, elle n'en était pas moins blessante. Il tiendrait donc sa promesse.

Gwendolen avait refusé à Grandcourt de sortir à cheval, alléguant qu'elle ne se sentait pas bien ; elle n'avait fait connaître son intention qu'au dernier moment, quand les chevaux attendaient, mais non sans crainte que son mari ne voulût aussi rester à la maison. Devenue presque superstitieuse sur son pouvoir de divination soupçonneuse, elle supposait ce qu'elle aurait fait en pareil cas. Mais Grandcourt accepta son excuse sans une observation et partit.

Malgré cela, quand elle se trouva seule et qu'elle eut envoyé donner l'ordre de n'introduire que M. Deronda, elle commença à trembler et à sentir une agitation croissante, à la pensée qu'il paraîtrait bientôt et qu'elle serait obligée de parler, non de trivialités, car alors elle n'aurait eu aucun motif sérieux pour l'appeler chez elle, et pourtant, il lui semblait impossible de lui dire ce que, pendant des heures entières, elle avait décidé qu'elle lui exprimerait. Pour la première fois, l'impulsion qui l'avait portée à lui faire appel fut accompagnée de timidité, et maintenant, qu'il était trop tard pour reculer, elle était frappée par la possibilité qu'il considérât son invitation comme inconvenable. Alors elle baisserait dans son estime ! Elle se raidit contre cette crainte insupportable. Dans ses efforts pour dompter son agitation, elle arpenta à grands pas ses salons dont les grandes glaces réfléchissaient son image ; sa robe de soie noire faisait ressortir la beauté de son visage, la blancheur de son cou, et rehaussait tous ses avantages. S'en étant aperçue, elle courut dans son boudoir et s'enveloppa la tête d'un grand voile de dentelle noire, pour cacher son cou et ne laisser voir que sa figure. Devant ce mépris manifeste pour toute coquetterie, elle se sentit plus libre, mais rien ne put faire disparaître le malaise qui régnait sur ses lèvres et dans ses yeux.

Digitized by Google

Elle était debout au milieu du salon, quand on annonça Deronda, et lorsqu'il s'approcha, elle s'aperçut que lui aussi n'était pas dans son état habituel. Ils se demandèrent mutuellement des nouvelles de leurs santés, et Gwendolen, au lieu de s'asseoir, s'éloigna un peu et alla s'appuyer sur le dos d'un fauteuil. Deronda resta debout, tenant son chapeau d'une main, et de l'autre froissant le col de son habit. Gwendolen vit dans son embarras la reproduction du sien, et forcée de parler, elle dit d'une voix timide :

— Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi je vous ai prié de venir ? J'avais besoin de vous questionner. Vous m'avez dit que j'étais ignorante. C'est vrai ! Que puis-je, sinon vous interroger ?

Elle ne sentait pas la possibilité de lui adresser les questions qu'elle avait préparées. Quelque chose de nerveux dans sa manière d'être fit craindre une crise à Deronda. Il lui répondit avec une tristesse affectueuse :

— Je n'ai qu'un regret : c'est de ne pouvoir vous être que d'une très faible utilité.

Ces paroles et ce ton firent vibrer en elle une corde nouvelle, et elle continua avec moins de gêne, quoique ce ne fût pas ce qu'elle aurait voulu dire :

— J'avais besoin de vous faire savoir que j'ai toujours pensé à votre recommandation ; mais cela est-il bien utile ? Je ne puis me changer, parce que les choses qui m'entourent n'éveillent en moi que de mauvais sentiments, et il faut que je continue ; je ne puis rien changer, c'est inutile !

Elle s'arrêta un instant, contrariée de n'avoir pas trouvé les paroles désirables, et recommença avec plus de hâte :

— Mais si je continue, je deviendrai pire, et je ne le veux pas. Je tiendrais à être ce que vous voudriez que je fusse. Il y a des gens qui sont bons et qui se plaisent aux grandes choses, je le sais. Moi, je suis une créature mépri-

Digitized by Google

sable! Je sens que je puis devenir méchante et haïr le monde. J'ai essayé de me faire à l'idée de m'éloigner de chacun, mais je ne puis. Trop de choses m'en empêchent! Vous croyez peut-être que je ne réfléchis pas? Détrompez-vous, je réfléchis et beaucoup. Je crains tout! Je crains de devenir coupable. Dites-moi ce que je puis faire!

Elle avait tout oublié, excepté l'image de misère impuissante qu'elle essayait de présenter à Deronda en termes brisés et figurés, voulant lui communiquer, mais non lui exprimer son besoin. Ses yeux étaient secs, et leurs pupilles dilatées leur donnaient un air poignant; on devinait des sanglots réprimés dans sa voix qui se voilait de plus en plus jusqu'à ne devenir qu'un murmure. Elle se blessait en pressant contre sa poitrine les bijoux qui reluisaient à ses doigts et à ses poignets.

Deronda avoua plus tard que l'impression ressentie par lui alors fut horrible. Par quel moyen pourrait-il arrêter les progrès des souffrances qui accablaient cette jeune femme? Comment, avec une sentence, les changer ou les faire disparaître? Il craignait même sa propre voix. La première pensée qui se présenta à son esprit fut celle-ci: « Avouez tout à votre mari, ne lui cachez rien. » Mais avant qu'il eût pu la formuler en paroles, la porte s'ouvrit et Grandcourt entra.

Il était revenu pour éclaircir un soupçon. Il vit la figure anxieuse de sa femme, voilée comme une religieuse, et Deronda, debout à quelques pas d'elle la regardant d'un air de douleur. Sans paraître aucunement surpris, il fit de la tête un signe de bonjour à Daniel, jeta un autre coup d'œil sur Gwendolen, et alla s'asseoir dans un fauteuil, en croisant les jambes et tira son mouchoir avec lequel il s'éventa.

En le voyant entrer, Gwendolen avait tressailli, mais elle ne changea pas d'attitude et ne quitta pas sa place.

Digitized by Google

Ce n'était pas le moment de feindre ou de manifester une répulsion ; l'impression passionnée de ses dernières paroles était encore trop forte. Elle était, en outre, désespérée de se dire que son entretien avec Deronda ne pouvait se continuer ; le rideau était baissé et la pièce finie. Quant à Daniel, il fut rappelé à lui-même par l'idée de ce qui pourrait résulter pour elle d'avoir été vue dans cet état d'agitation par son mari. Il comprit que sa présence ne pouvait qu'exagérer chez Grandcourt les conjectures possibles de duplicité ; il se contenta donc de dire :

— Je ne puis rester plus longtemps. Adieu !

En lui tendant la main, il sentit que la sienne était glacée. Elle ne lui dit pas adieu.

Quand il eut quitté le salon, Gwendolen se laissa tomber dans un fauteuil, dans un sombre désespoir et s'attendant à être punie, mais Grandcourt n'y fit pas attention ; il était satisfait de lui avoir fait comprendre qu'elle ne l'avait pas dupé, et le silence qu'il garda fut formidable d'omniscience. Il sortit le soir et accepta, sans même en sourire, son excuse d'indisposition.

Le lendemain, au déjeuner, il dit :

— J'irai faire une partie de yacht sur la Méditerranée.

— Quand ? reprit Gwendolen, dont le cœur battit d'espoir.

— Après-demain. Le yacht est à Marseille. Lush est parti pour tout préparer.

— Puis-je alors dire à maman de venir me retrouver ? demanda Gwendolen, dont la perspective de paix et d'affection qui débordait de son âme, éclata comme les premières lueurs du matin.

— Non ; vous viendrez avec moi.

Digitized by Google

XLVII

Deronda, en quittant Gwendolen, s'était abstenu de lui dire : « Je ne vous reverrai de longtemps, car je vais partir », dans la crainte que Grandcourt ne pût supposer qu'il s'imaginait que ce fait avait de l'importance pour elle. Il partait sous le coup de circonstances si intéressantes pour lui, que quand il sortit pour tenir la promesse qu'il lui avait faite d'aller la voir, il était déjà dominé par une émotion solennelle.

Sir Hugo lui avait envoyé, par un domestique, ce billet : « Viens tout de suite. Il est arrivé quelque chose », et il n'avait été tranquillisé que quand, en entrant dans le cabinet du baronnet, il se vit reçu avec une affectueuse gravité, au lieu du chagrin qu'il appréhendait.

— Ce n'est rien qui vous peine, monsieur ? demanda-t-il en prenant la main qui se tendait vers lui.

Le regard de sir Hugo se portait sur lui avec une signification étrange, et sa voix décela une émotion contenue quand il dit :

— Non, Dan, non. Assieds-toi. J'ai quelque chose à te dire.

Digitized by Google

Deronda obéit, non sans un certain pressentiment qui lui serra le cœur. Il était bien rare que sir Hugo se montrât si sérieux.

— Ce n'est, en effet, rien qui me peine, mon garçon; du moins si cela ne te fait pas de peine, à toi. Mais je ne m'attendais pas à ce que ceci pût jamais arriver. J'avais des raisons pour ne pas t'y préparer, pour ne jamais te parler de tes parents. En tout cas, mes efforts ont constamment tendu à ce que ce ne soit pas une offense pour toi.

Sir Hugo s'arrêta, mais Deronda ne put parler; il ne put même dire: « Je ne l'ai jamais considéré comme une offense ». Quand même cela eût été vrai, il n'aurait pu élever la voix. Jamais sir Hugo n'avait vu une telle pâleur sur le visage qu'il aimait; jamais ses lèvres n'avaient été aussi frémissantes; jamais il n'avait eu cette expression douloureuse. Craignant de lui infliger une nouvelle blessure, il continua avec une tendresse qui témoignait de l'anxiété de son âme:

— Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de ta mère. Elle a voulu que je gardasse le secret qu'elle tient à te dévoiler aujourd'hui. Elle désire te voir. Voici sa lettre que tu liras plus tard. Elle t'apprendra ce qu'elle veut que tu fasses et où tu la trouveras.

Sir Hugo lui tendit une lettre écrite sur du papier étranger, qu'il mit dans son portefeuille, heureux de n'être pas obligé de la lire sur-le-champ. Il était visible que l'émotion de Daniel avait gagné le baronnet, qui s'efforçait de retrouver son sang-froid. Il lui semblait difficile d'en dire davantage. Une question, la plus difficile et la plus pénible pour lui, se pressait sur les lèvres de Daniel; il aurait bien voulu ne pas la faire, mais il était impossible de reculer; le moment était trop solennel. S'il le laissait passer, il pouvait ne plus retrouver la force de formuler ses mots et

Digitized by Google

d'attendre la réponse. Enfin, il se décida à regarder sir Hugo et lui dit d'un ton respectueux et d'une voix altérée :

— Mon père vit-il aussi ?

— Non ! répondit aussitôt le baronnet.

Le passé venait de se rouvrir pour sir Hugo. Après un silence, pendant lequel on ne put lire sur les traits de Deronda s'il ressentait de la joie ou du chagrin, le baronnet reprit avec un accent ému :

— Peut-être ai-je eu tort, Dan, de consentir à ce que j'ai fait. Peut-être aussi ai-je trop aimé de t'avoir tout à moi. Mais si jamais tu as ressenti une peine que j'aurais pu t'éviter, je t'en demande pardon.

— Il y a longtemps que le pardon est là, répondit Deronda en posant la main sur son cœur. Ma peine la plus grande a toujours été causée par une autre que je n'ai jamais connue, mais que je connaîtrai bientôt. Cela ne m'a pas empêché d'avoir pour vous une affection profonde qui a été la plus large et la meilleure part de ma vie.

Dans une impulsion simultanée et irrésistible, ils se serrèrent la main et se tinrent longtemps embrassés.

Digitized by Google

XLVIII

La lettre que sir Hugo remit à Deronda, était ainsi conçue :

« *A mon fils, Daniel Deronda.*

» Mon ami et le tien, sir Hugo Mallinger, t'aura fait part de mon désir de te voir. Ma santé est détruite, et je tiens à ce qu'il s'écoule le moins de temps possible avant que je ne te révèle ce que je cache depuis si longtemps. Que rien ne t'empêche donc d'être à l'*Albergo dell' Italia*, à Gênes, le 15 de ce mois ! Tu m'y attendras. Je ne sais encore quand je pourrai y venir de Spezzia, où je m'arrêterai. Cela dépendra des circonstances. Tu demanderas la princesse Halm-Eberstein. Apporte aussi la bague en

Digitized by Google

diamants que sir Hugo t'a donnée. J'aimerais à la voir encore.

» Ta mère inconnue.

» LEONORA HALM-EBERSTEIN. »

La rédaction incolore de cette lettre n'apprenait rien à Deronda, mais il ne pouvait que respecter la réticence de sir Hugo, qui impliquait un engagement de ne point anticiper sur les révélations de sa mère. Du reste, la découverte qu'il venait de faire, que les conjectures de toute sa vie étaient erronées, arrêta toutes nouvelles suppositions de sa part. Il était décidé à accepter bravement le fait quel qu'il pût être.

Dans son état d'incertitude, il ne pouvait communiquer à personne le motif de son départ, et à Mordecai moins qu'à tout autre, car il l'aurait affecté autant que lui-même, quoique d'une manière absolument différente. S'il lui avait dit : « Je vais apprendre la vérité sur ma naissance », l'espoir qu'en concevrait Mordecai pouvait devenir une surexcitation maladive et dangereuse. Afin d'exclure toute supposition, il parla de son voyage comme s'il l'entreprenait sur l'ordre de sir Hugo, et l'annonça avec autant d'indifférence qu'il le put, en ajoutant qu'il ne savait pas combien de temps il durerait, mais que peut-être il serait très court.

— Je ferai demander que l'on m'envoie le petit Jacob, dit Mordecai en manière de consolation, après avoir d'abord ressenti de la tristesse.

— Je prierai madame Cohen de me le confier, dit Mirah.

— La grand'maman ne vous refusera pas, fit observer Deronda. Je suis heureux que nous ayons eu tort, vous et moi, ajouta-t-il en souriant à Mordecai ; vous pensiez que la vieille madame Cohen ne pourrait supporter la vue de Mirah.

Digitized by Google

— Je méconnaissais son cœur, repartit Mordecai. Elle peut se réjouir de voir fleurir une autre plante, quoique la sienne soit desséchée.

— Ce sont de bien bonnes gens, que j'aime comme s'ils étaient nos parents, dit Mirah avec son bon sourire.

— Qu'auriez-vous éprouvé si cet Ezra avait été votre frère ? lui demanda un peu malicieusement Deronda, légèrement contrarié de la voir s'attacher si facilement à des gens, qui, à cause d'elle, lui avaient fait concevoir tant d'inquiétudes.

Mirah le regarda avec surprise et répondit :

— Ce n'est pas un méchant homme ; je ne crois pas qu'il aurait jamais abandonné personne !.. Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle rougit fortement, et, lançant à Mordecai un regard timide, elle se retira en prétextant quelque occupation. Elle pensait à son père, et sur ce sujet ils éprouvaient, elle et son frère, une peine mutuelle. « S'il venait et qu'il nous trouve ! » telle était la pensée qui assombrissait quelquefois la quiétude de Mirah, et elle tremblait à cette apparition imaginaire.

Deronda devina son allusion involontaire et comprit sa rougeur. Comment n'aurait-il pas sympathisé avec des sentiments, qui, maintenant plus que jamais, semblaient se rapprocher des siens ? Car la lettre de sa mère impliquait que son entrevue avec son fils ne serait pas exempte de conditions pénibles. En effet, il était assez singulier que cette lettre, qui lui montrait sa mère comme une vivante réalité, l'éloignât encore un peu plus de son amour. Il s'étonnait qu'en voyant l'écriture maternelle et les mots exprimant son sentiment actuel, son affection se fût soudainement refroidie et transformée en une sorte d'indifférence.

— Dieu te bénisse, Dan ! lui avait dit sir Hugo lorsqu'ils échangèrent la poignée de main du départ. Quels que

Digitized by Google

soient les changements qui surviendront pour toi, ils ne pourront faire que je n'aie été ton plus vieil ami, et le seul qui ait toujours eu le plus sincère attachement pour toi. Si tu avais été mon fils, je n'aurais pas pu t'aimer davantage ; seulement, je serais bien plus heureux de penser à toi comme au futur possesseur de l'Abbaye, qu'à mon beau neveu ; tu aurais alors jugé nécessaire d'adopter une ligne politique... Allons ! on ne peut empêcher les choses d'être ce qu'elles sont !..

Le baronnet croyait qu'il était bon de mêler des remarques inutiles à l'expression d'un sentiment sérieux.

Quand il fut arrivé à l'*Albergo dell' Italia*, à Gênes, Deronda ne trouva pas la princesse Halm-Eberstein ; mais deux jours plus tard, il reçut une lettre lui annonçant qu'elle avait dû différer son arrivée, retardée d'une quinzaine et peut-être davantage ; elle était soumise à des circonstances qui l'empêchaient d'être plus précise et elle le priait de patienter.

Dans son obligation d'attendre indéfiniment le moment suprême pour lui, Deronda eut la tâche difficile de chercher de la distraction dans la philosophie. Lors de sa première visite à la ville des palais, il avait passé les heures les plus fraîches à parcourir les rues, les places, les quais et les environs ; souvent il avait pris un bateau pour jouir du magnifique coup d'œil de la ville et du port, vus de la mer. Il recommença les mêmes excursions. Cependant, les jours succédaient aux jours, et, dans son attente, il en surveillait le cours de la même manière qu'il aurait écouté une cloche merveilleuse, qui, en frappant les heures, ferait surgir d'anciennes figures lesquelles se retiraient ensuite pour faire place à d'autres. Bientôt son oisiveté lui pesa ; il en fut excédé ; il contemplait l'activité des autres avec l'impatience d'un prisonnier qui attend sa rançon. Dans ses lettres à Mordecai et à Hans, il évitait

Digitized by Google

de parler de lui, mais il était réellement dans cet état d'esprit où tous les sujets deviennent personnels. Le peu de livres qu'il avait apportés pour s'en faire un refuge contre l'ennui étaient devenus illisibles, parce que le point de vue sous lequel il envisageait la vie en ce moment d'agitation et d'incertitude, lui faisait désirer plus vivement une décision.

Enfin la princesse arriva. Depuis trois semaines il attendait, lorsqu'un matin on vint frapper à sa porte. C'était un chasseur en grande livrée, qui lui dit en français que la princesse de Halm-Eberstein se reposerait toute la journée, mais qu'elle recevrait Monsieur, le soir même, à sept heures.

Digitized by Google

XLIX

Quand Deronda se présenta chez sa mère, il sentit revivre en lui les agitations prématurées de son jeune âge. Les deux domestiques qui se tenaient dans l'antichambre le regardèrent ébahis, s'étonnant que le docteur que leur maîtresse venait consulter fût ce beau jeune homme en toilette de soirée. Mais Daniel n'eut le temps de rien remarquer, car une seconde porte s'ouvrant aussitôt, il se trouva en présence d'une personne, assise au fond d'un immense salon, qui se leva et attendit son approche.

A l'exception du visage et d'une partie des bras, elle était littéralement couverte de dentelles noires ; elles tombaient négligemment du haut de sa tête aux cheveux grisonnants, le long de sa figure amaigrie; ses bras, nus jusqu'au coude et chargés de riches bracelets, étaient croisés devant elle, et l'admirable équilibre de sa tête la faisait paraître plus belle qu'elle ne l'était réellement. Deronda ne put l'observer que quand il fut en face d'elle ; alors il prit la main qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres. Elle la laissa dans la sienne, et l'examina attentivement. Il n'osait pas faire un mouve-

Digitized by Google

ment, ne concevant pas comment il devait manifester son sentiment. En quelle langue lui parlerait-elle ? Serait-ce en anglais ? D'un mouvement brusque, la princesse posa ses deux mains sur les épaules de son fils et ses traits exprimèrent une admiration, dans laquelle les lignes flétries de son visage disparurent, pour faire place à une jeunesse restaurée.

— Tu es beau, dit-elle d'une voix grave et mélodieuse, avec un accent étranger mais agréable : tu es vraiment très beau ! Je savais que tu le serais. Elle l'embrassa sur les deux joues et il lui rendit ses baisers.

C'était comme deux royautés qui se seraient rencontrées.

Elle s'arrêta un moment et reprit d'un ton plus froid :

— Je suis ta mère ; mais tu ne peux m'aimer.

— J'ai pensé à vous plus qu'à tout autre être de ce monde, répondit Deronda d'une voix nerveusement tremblante.

— Je ne suis pas telle que tu te l'imaginais, reprit-elle avec décision ; puis ôtant les mains de ses épaules, elle croisa les bras ; elle le regardait et semblait l'inviter à l'étudier de près. Elle lui ressemblait et avait dû être remarquablement belle. Mais pourquoi éprouva-t-il un sentiment pénible d'éloignement ? Pourquoi un manque d'émotion si complet ? Sa beauté fanée avait un cachet d'étrangeté qui faisait d'elle non pas une mère humaine, mais une Mélusine sortant d'un monde indépendant du nôtre.

— Je m'étais toujours figuré que vous étiez souffrante, dit Deronda, anxieux surtout de ne pas la blesser ; j'aurais voulu pouvoir vous soulager.

— Je suis souffrante, en effet, mais d'une souffrance que tu ne peux soulager, dit la princesse d'une voix plus dure et en marchant vers un sofa dont les coussins avaient été soigneusement disposés pour elle. Elle lui désigna un fauteuil auprès d'elle ; puis, discernant un chagrin sur ses

Digitized by Google

traits, elle ajouta d'un ton plus doux : — Assieds-toi. Je ne souffre pas en ce moment. Je suis à mon aise. Je puis causer.

Daniel s'assit dans l'attente de ce qu'elle allait lui apprendre. Il se croyait plutôt en présence d'un destin mystérieux que d'une mère si longtemps désirée.

— Non, reprit-elle, je ne t'ai pas fait venir pour me soulager. Je ne pouvais savoir d'avance... je ne sais pas encore... ce que tu ressens pour moi. Je ne suis pas assez ridicule pour croire que tu puisses m'aimer par la seule raison que je suis ta mère, car tu ne m'as jamais vue et de ta vie tu n'as entendu parler de moi. Cependant je crois avoir choisi pour toi ce qui valait mieux que d'être avec moi. Je ne pense pas t'avoir privé de quoi que ce soit qui vaille la peine qu'on en parle.

— Vous ne pouvez désirer que je croie que votre affection aurait été sans valeur pour moi, objecta Daniel, qui supposa qu'elle s'était arrêtée pour attendre sa réponse.

— Je n'ai pas l'intention de mal parler de moi, reprit fièrement la princesse, mais je n'ai pas beaucoup d'affection à donner. Je n'en ai pas besoin ; j'en ai été excédée. Je voulais vivre d'une autre vie que celle qui était la mienne et ne pas être embarrassée d'autres existences. Tu te demandes ce que j'étais ? Je n'étais pas princesse alors!.. Elle se leva d'un mouvement nerveux et resta debout. Deronda se leva aussi ; il ne respirait plus.

— Je n'étais pas princesse comme je le suis maintenant. J'étais une grande cantatrice, et je jouais aussi bien que je chantais. Tous pâlissaient à côté de moi. Les hommes me suivaient d'un pays à l'autre. Je vivais des myriades de vies en une seule ; je ne voulais pas d'enfant.

On sentait de la colère et de la passion dans sa voix.

— Je ne voulais pas me marier, continua-t-elle. Je fus forcée d'épouser ton père : c'était le désir et l'ordre du

Digitized by Google

mien. C'était aussi le meilleur moyen de conquérir ma liberté. Je pouvais gouverner mon mari, mais non mon père... J'avais le droit d'être libre. J'avais le droit de chercher ma liberté hors d'un esclavage que j'abhorrais.

Elle reprit sa place sur le sofa, en serrant les lèvres comme si elle voulait s'empêcher de parler. Deronda resta debout. Après un moment de silence, elle le regarda d'un air plus doux et lui dit :

— Et l'esclavage que je haïssais pour moi, je voulus t'en préserver. Qu'aurait fait de mieux la plus tendre des mères? Je t'ai délivré de l'esclavage d'être né juif.

— Alors je suis juif! s'écria-t-il avec une telle énergie que sa mère en tressaillit et dut s'appuyer sur ses coussins. Mon père était juif et vous êtes juive?

— Oui ; ton père était mon cousin, dit sa mère, frappée du changement qui s'opérait en lui, comme si elle voyait une figure dont elle avait peur.

— J'en suis heureux ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de passion.

Il n'aurait jamais pu s'imaginer qu'il en arriverait à dire ce que, jusque-là, il n'avait pas admis. Il ne pouvait pas rêver non plus qu'il se mettait en opposition avec sa mère. Il ressentait un peu de colère contre cette mère qui paraissait l'avoir mis au monde involontairement, qui s'était volontairement éloignée de lui, et qui — peut-être — ne se faisait maintenant connaître qu'involontairement. Ce soupçon jetait un certain jour sur son langage. La princesse, de son côté, était également sous le coup d'une colère différente, et ses yeux parurent plus grands dans sa pâleur, lorsqu'elle reprit, non sans violence :

— Pourquoi dis-tu que tu es heureux? Tu es gentleman anglais ; je t'ai assuré cette position.

— Vous ne saviez pas ce que vous m'assuriez. Comment pouviez-vous disposer pour moi de mon patrimoine? répli-

Digitized by Google

qua Deronda en s'asseyant sans le savoir et sans regarder sa mère. Une étrange intolérance l'enflammait ; cependant il s'efforça de se maîtriser et garda le silence. Il craignit de prononcer, dans sa colère, des paroles trop dures, surtou en ce moment, qui ne se renouvellerait peut-être jamais pour lui. Quand sa mère reprit la parole, sa voix était devenue plus ferme et plus résistante.

— J'ai choisi pour toi ce que j'aurais choisi pour moi. Comment aurais-je pu savoir que l'esprit de mon père renaîtrait en toi? Comment aurais-je pu savoir que tu aimerais ce que je détestais? Si réellement tu aimes d'être juif!.. Ces derniers mots furent prononcés avec tant de dédain et d'amertume, qu'un étranger aurait pu supposer que la haine régnait entre la mère et le fils.

Mais Deronda avait retrouvé la pleine possession de lui-même. Il se figura ce que la vie avait été et ce qu'elle était actuellement pour celle dont les plus belles années étaient passées, et qui, au milieu de ses souffrances, s'efforçait de lui parler d'un passé qui n'était pas seulement le sien, mais encore celui de sa mère. Il la regarda silencieusement et son visage reprit son calme pénétrant. Il paraissait avoir sur elle une influence étrange ; elle fixait les yeux sur lui avec une sorte de fascination qui était bien loin de ressembler à de l'amour maternel.

— Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, reprit-il d'une voix grave. Pourquoi vous êtes-vous déterminée à me révéler aujourd'hui ce que vous m'avez laissé ignorer avec tant de soin? Pourquoi semblez-vous mécontente que je sois heureux ?

— Oh! les raisons de nos actions! fit la princesse avec un petit ricanement qui ressemblait à un sarcasme dédaigneux. Pourquoi avez-vous fait telle chose? Quand tu auras mon âge, cette question ne te paraîtra pas si simple. Il est des gens qui parlent de leurs motifs d'une manière

Digitized by Google

sèche et tranchante, moi pas. On suppose que les femmes ont toutes les mêmes motifs, ou bien celle qui en diffère est un monstre. Je ne suis pas un monstre, quoique je n'aie pas senti comme les autres femmes, ou au moins ce qu'elles disent sentir, de crainte qu'on ne prétende qu'elles veulent se singulariser. Tu me reproches dans ton cœur de t'avoir éloigné de moi, parce que tu t'imagines que mon devoir serait de dire que j'avais pour toi les mêmes sentiments qu'ont les autres femmes pour leurs enfants. Je ne les avais pas ces sentiments; je fus heureuse de me débarrasser de toi. Mais je voulais ton bien et je t'ai donné toute la fortune de ton père. Oui, il y a eu des raisons! Je sens bien des choses que je ne puis m'expliquer. Depuis un an un mal fatal m'accable; très probablement l'année prochaine ne me verra pas vivante! Eh bien, je ne nie rien de ce que j'ai fait; je ne prétendrai pas pouvoir aimer, puisque je n'ai point d'amour. Des ombres se lèvent autour de moi; c'est la maladie qui les produit. Si j'ai offensé le mort, il ne me reste que peu de temps pour terminer ce que j'ai laissé inachevé.

Les transitions de ton avec lesquelles elle prononçait ces paroles étaient aussi parfaites que celles de l'actrice la plus accomplie. Ce discours était assurément sincère : la nature de cette femme était de celles où le sentiment — factice ou réel — se manifestait en représentation ; elle faisait passer son expérience dans le drame et jouait avec ses propres émotions. Cela arrive assez ordinairement, mais à un degré moindre que chez la princesse, qui possédait une rare perfection dans la physionomie, dans la voix et dans le geste. Deronda ne fit point de réflexion de ce genre. Toute son attention était concentrée sur ce que disait sa mère. Il brûlait d'apprendre par elle l'étrange conflit mental au milieu duquel il était né ; ce que sa nature compatissante voulait connaître, c'était la souf-

Digitized by Google

france, le repentir, si l'on peut se servir de ce mot, qui perçaient dans ses dernières expressions. Il n'osa pas lui faire de nouvelles questions lorsqu'elle demeura silencieuse, le front soucieux, la tête tournée de côté, et ses grands yeux comme rivés sur un être incorporel. Il fallait attendre qu'elle reprît d'elle-même la parole. Elle le fit avec une brusquerie singulière en levant soudain les yeux sur lui et en disant :

— Sir Hugo m'a beaucoup écrit à ton sujet. Il m'a dit que tu as l'esprit très developpé ; que tu comprends tout ; que malgré ta jeunesse, tu es plus sage que lui avec ses soixante ans. Tu es heureux de te savoir né juif. Moi, je n'ai pas changé d'opinion à cet égard. Tes sentiments sont contre les miens, et tu ne me remercies pas de ce que j'ai fait. Comprendras-tu ta mère ou la blâmeras-tu ?

— Il n'y a pas en moi une fibre qui ne veuille la comprendre, répondit solennellement Deronda ; c'est une amère réalisation de mon vœu que de croire que je veuille la blâmer. Depuis quinze ans, j'ai toujours tâché de comprendre ceux qui différaient d'avis avec moi.

— Alors, en cela tu ne ressembles pas à ton grand-père, dit-elle, quoique ton visage soit, en plus jeune, l'exacte copie du sien. Il ne m'a jamais comprise ; il ne pensa qu'à m'enchaîner dans l'obéissance. Je devais être ce qu'il appelait la femme juive, sous peine d'encourir sa malédiction. Je devais sentir tout ce que je ne sentais pas, et croire à tout ce que je ne croyais pas. Je devais respecter le morceau de parchemin de la *mezusah*, cloué au-dessus de la porte ; avoir bien soin qu'un morceau de beurre ne vînt pas toucher un morceau de viande ; croire qu'il était beau que les hommes portassent des *tephillin*, et non les femmes ; adorer la sagesse de ces lois, quelque niaises qu'elles pussent me paraître. Je devais ai-

Digitized by Google

mer les interminables prières dans les hideuses synagogues, et les hurlements, et les clameurs, et les terribles jeûnes, et les fêtes fatigantes, et les discours sans fin de mon père sur notre peuple, discours qui étaient sans signification pour moi. Toujours je devais m'inquiéter de ce qu'avait fait Israël, et je ne m'en inquiétais pas du tout. Je m'inquiétais du vaste monde et de tout ce que je pouvais y représenter. Je détestais de vivre sous l'ombre de la rigidité paternelle. Apprendre, apprendre éternellement : il faut que tu sois ceci ; il ne faut pas que tu sois cela. Plus je grandis et plus ce poids me sembla lourd. J'ambitionnais une large existence, avec la faculté de faire comme chacun ; je voulais suivre le grand courant sans être obligée de m'inquiéter. Ah ! s'écria-t-elle d'un ton plus amer et plus incisif ; ah ! tu es heureux d'être né juif ! Tu l'as dit. C'est parce que tu n'as pas été élevé comme un juif. Cette séparation te semble douce parce que je te l'ai épargnée.

— Quand vous vous êtes résolue à cela, demanda Deronda involontairement, pensiez-vous que je ne connaîtrais jamais mon origine? Avez-vous changé d'avis sur ce point?

— Oui, je le pensais et j'ai persévéré dans cette idée. Non, je n'ai pas changé! Ce sont les choses qui ont changé malgré moi. Je suis toujours la même Léonora; j'ai toujours le même désir, la même volonté, le même choix; mais... — Elle s'arrêta, puis baissant la voix, elle continua d'un ton rapide et voilé: — Mais les événements viennent sur nous comme des enchantements malfaisants; et les pensées, les sentiments, les apparitions dans l'obscurité sont des événements, n'est-ce pas?.. Et pourtant je ne consens pas — on ne consent qu'à ce que l'on aime; — j'obéis à une force tyrannique. — Je suis obligée de languir, de souffrir, de mourir à petit feu — est-ce que j'aime cela? — Eh bien, je suis forcée d'obéir à

Digitized by Google

mon père défunt!.. Je suis forcée de te dire que tu es juif, et de te restituer ce qu'il m'a ordonné de te remettre!..

— Dites-moi, je vous en supplie, ce qui vous a poussé — quand vous étiez jeune — à suivre la résolution que vous avez prise, dit Daniel, en essayant, par ce recours au passé, d'échapper à ce qui était pour lui un apitoiement douloureux, causé par ce mélange de peine et de défi. Je devine que mon grand-père s'opposait à votre vocation artistique; je m'explique, quoique n'en ayant pas fait l'expérience, la nature pénible de votre lutte. Je puis m'imaginer la souffrance d'une renonciation forcée.

— Non, dit la princesse en branlant la tête et en croisant les bras, tu n'es pas femme. Tu peux l'essayer; mais jamais tu ne sauras ce que c'est que d'avoir en soi la force, le génie d'un homme et de souffrir l'esclavage d'être fille, d'avoir un modèle ainsi conçu : Ceci est la femme juive; ceci est ce que tu dois être; ceci est ce que l'on veut de toi. Le cœur d'une femme doit être de telle taille et pas plus grand, sinon il faut le rapetisser, comme on le pratique pour les pieds des Chinoises ; son bonheur doit être fait de la même manière que les gâteaux, d'après une recette fixe. — C'est ce que voulait mon père. Il aurait bien désiré que je fusse un fils; son cœur n'était attaché qu'à son judaïsme. Il voyait avec peine le monde chrétien ne penser à la femme juive que comme à un article propre à en faire des chanteuses ou des actrices; comme si nous n'étions pas enviables à cause de cela! N'est-ce pas un moyen d'échapper à l'esclavage?

— Mon grand-père était-il savant? demanda Daniel, avide de connaître les détails auxquels il craignait que sa mère ne pensât pas.

Elle leva la main dans un geste d'impatience et répondit :

— Oh, oui! et un très habile médecin, et bon! Je ne puis

Digitized by Google

nier qu'il fût bon, on aurait admiré ce caractère sur le théâtre; grand, avec une volonté de fer, comme le vieux Foscari avant le pardon. Mais les femmes et les filles de ces hommes-là sont des esclaves. Ils gouverneraient le monde, s'ils le pouvaient; ne le gouvernant pas, ils font peser le poids de leur volonté sur le cou et sur l'âme des femmes. Parfois la nature les contrarie. Mon père n'avait d'autre enfant que sa fille, et sa fille était comme lui. — Elle avait de nouveau croisé les bras et regardait devant elle, comme si elle s'apprêtait à résister à une tentative d'oppression. — Ton père était différent; tout l'opposé de moi; rien que tendresse et affection. Je savais que je pourrais le gouverner. Avant de l'épouser, je lui avais fait jurer en secret qu'il ne s'opposerait pas à ma vocation artistique. Mon père était à son lit de mort quand nous fûmes mariés: il s'était toujours promis de me faire épouser mon cousin Éphraïm, et, quand une femme a une volonté aussi énergique que celle de l'homme qui veut la gouverner, elle doit mettre toute sa force dans le secret. J'entendais bien faire à ma volonté à la fin, mais je ne pouvais y parvenir qu'en feignant d'obéir. J'avais peur de mon père: toujours j'eus peur de lui; je n'ai jamais pu m'en empêcher. Je me méprisais d'avoir peur; j'aurais donné beaucoup pour avoir le courage de le défier ouvertement; jamais je ne l'osai, car j'étais sûre de ne pas réussir, et pour rien au monde je n'aurais voulu risquer une défaite.

Elle prononça ces derniers mots avec emphase, puis s'arrêta, comme si elle avait réveillé une foule de souvenirs qui l'empêchaient de continuer. Son fils tenta de la rappeler à elle-même en lui demandant:

— Où demeurait mon grand-père?

— Ici, à Gênes, quand je fus mariée. Sa famille y demeurait depuis plusieurs générations; mais il a habité différents pays.

Digitized by Google

— Vous avez certainement vécu en Angleterre ?

— Ma mère était Anglaise, juive de descendance portugaise. Mon père l'épousa en Angleterre. Certaines circonstances de ce mariage influèrent considérablement sur ma vie : c'est le mariage de mon père qui renversa ses propres plans. La sœur de ma mère était une cantatrice qui se maria à l'associé anglais d'une maison de commerce de Gênes, où ils vécurent pendant onze années. Je n'avais que huit ans quand ma mère mourut; mon père consentit alors à ce que je fusse élevée chez ma tante Léonora, sans penser qu'elle encouragerait mon désir de devenir cantatrice comme elle. Mais, s'il ne se précautionna pas contre cette conséquence, c'est qu'il se croyait sûr de pouvoir l'annuler quand il le voudrait. Lorsque ma tante quitta Gênes, j'en savais assez pour faire éclore la chanteuse et l'actrice innées en moi. Mon père, bien qu'il ne sût pas tout ce que j'avais fait, n'ignorait pas que j'avais appris la musique et le chant; il connaissait mon penchant; mais, qu'était-ce pour lui ? Il entendait que j'obéisse à sa volonté. Il avait, je te l'ai dit, résolu que je serais la femme de mon cousin Ephraïm, seul reste de la famille de mon père qu'il connût. Je ne voulais pas me marier. J'imaginai toute sorte de ruses pour m'y soustraire; mais, comme je vis que je pourrais gouverner mon mari, je consentis enfin. Trois semaines après mon mariage, mon père mourut, et alors je pus faire ce que je voulais. Elle prononça ces dernières paroles presque avec joie; mais peu après son visage changea et elle ajouta avec amertume : Cela n'a pas duré cependant; mon père reprend le dessus maintenant.

Elle regarda son fils avec plus d'attention et s'écria :

— Tu lui ressembles, mais en plus doux ; tu as quelque chose de ton père. Se consacrer, se dévouer à moi fut l'œuvre et le but de toute sa vie. Il céda sa maison de banque pour pouvoir me suivre : pour moi, il agit contre sa con-

Digitized by Google

science ! Il m'aimait autant que j'aimais mon art. Donne-moi ta main ; celle avec la bague. C'était l anneau de ton père.

Deronda se rapprocha d'elle et lui donna sa main. Nous savons ce qu'elle était. Celle de sa mère, beaucoup plus mignonne, offrait le même type. Quand il sentit la pression de la petite main qui tenait la sienne, quand il vit tout près de lui ce visage ressemblant au sien, vieilli, non par le temps, mais par la souffrance, sa tendresse naturelle oublia toutes les autres impressions défavorables, et il dit du ton le plus fervent :

— Mère ! prenez-nous tous dans votre cœur, le vivant et les morts. Pardonnez tout ce qui vous a blessé dans le passé et acceptez mon amour filial.

Elle le regarda, plutôt avec admiration qu'avec tendresse ; elle lui baisa le front et dit tristement :

— Je ne refuse rien, mais je n'ai rien à donner ! Puis elle lâcha sa main et retomba sur ses coussins.

Daniel pâlit en voyant qu'elle rejetait son affection. Elle vit la peine qu'elle lui avait causée et reprit d'une voix mélodieusement mélancolique :

— Cela vaut mieux ainsi, va. Nous allons nous séparer de nouveau, et tu n'as aucun devoir à remplir envers moi. Je n'ai pas désiré ta naissance et je me suis séparée de toi volontairement. Quand ton père mourut, je résolus de briser toute espèce de lien, sauf ceux dont je pourrais me délivrer moi-même. Je fus l'Alcharisi dont tu as entendu parler. C'était un nom magique. Partout où j'allai, les hommes me courtisèrent. Sir Hugo Mallinger fut un de ceux qui voulurent m'épouser. Il était fou de moi. Je lui demandai un jour : « Existe-t-il un homme capable de faire quelque chose par amour pour moi sans attendre rien en retour ? » Il me répondit : « Que voudriez-vous qu'il fît ? » « Prenez mon enfant, repris-je ; chargez-vous de

Digitized by Google

l'élever comme un Anglais, mais que jamais il ne sache rien de ses parents ! » Tu n'avais que deux ans, et il avait déclaré qu'il donnerait une fortune pour avoir un fils comme toi. Je n'avais pas encore réfléchi à ce plan, mais, dès que je l'eus conçu, il s'empara de moi et ne me laissa plus de repos qu'il ne fût exécuté. Sir Hugo crut d'abord que je plaisantais, mais je parvins à le convaincre. Il reconnut que ce serait pour ton bien et que l'on ne pouvait rien faire de mieux pour toi. Une grande cantatrice, en même temps grande actrice, est une reine, mais elle ne transmet pas la royauté à son fils. C'est à Naples que la chose arriva. Je fis de sir Hugo le dépositaire de ta fortune, et ce fut avec joie que je m'y déterminai. Mon père m'avait tyrannisée. Il s'inquiétait plus de son petit-fils à venir que de moi. Je comptais comme rien ; tu devais être un juif comme lui, tu devais être ce qu'il voulait. Mais tu étais mon fils ; et mon tour était venu de faire de toi ce que je voulais. Je décidai que tu ne saurais pas que tu étais juif.

— Depuis plusieurs mois, les événements m'ont préparé à me considérer comme heureux d'être juif, dit Deronda dont l'opposition se réveilla. Il aurait été préférable que je connusse la vérité. Je me suis toujours révolté contre le secret qui avait l'air de faire de ma vie une honte. Il n'y a point de honte à être né de parents juifs !.. La honte, c'est de les désavouer !..

— Alors ce serait donc une honte pour moi d'avoir gardé ce secret ! s'écria la princesse dans un nouvel élan de colère. Aucune honte ne peut s'attacher à moi ! Je n'ai point de motif pour en ressentir. Je me suis débarrassée des haillons des juifs et de leur baragouin, qui sont cause que chacun se moque de nous, comme si nous étions tatoués sous nos vêtements, bien que nos visages soient comme les leurs. Je t'ai délivré du mépris qui poursuit la sépara-

Digitized by Google

tion juive. Je n'ai point de honte de ce que j'ai fait. C'était le mieux pour toi.

— Mais alors pourquoi, aujourd'hui, voulez-vous annuler ce secret?.. Annuler! Non! les effets n'en seront jamais annulés!.. Mais pourquoi m'avez-vous appelé pour me dire que je suis juif? s'écria Deronda d'un ton amer.

— Pourquoi? Ah! pourquoi? fit la princesse en se levant tout d'une pièce et allant jusqu'au bout du salon.

Il s'était levé aussi. Elle se rapprocha lentement, s'arrêta, et dit d'une voix sombre:

— Je ne puis l'expliquer; je ne puis que dire ce qui est. Je n'aime pas plus aujourd'hui la religion de mon père que je ne l'aimais alors. Avant de me marier pour la seconde fois, je me suis fait baptiser; j'ai voulu ressembler aux gens au milieu desquels je vivais. J'avais le droit de le faire; je n'étais pas une brute, obligée de marcher avec mon troupeau. Je ne m'en repens pas: — non; je ne dirai pas que je m'en sois repentie! — Cependant... — Elle se rapprocha un peu plus de son fils et s'arrêta; puis elle recula, comme si elle refusait d'obéir à une influence impérieuse... Mais, en reprenant la parole, elle parut de plus en plus inconsciente de toute chose, excepté de sa terreur, qui se trahissait dans le tremblement de sa voix:

— C'est la maladie sans doute, c'est la maladie. Mon esprit s'est affaibli; il y a plus d'un an que cela a commencé. Tu vois mes cheveux gris, mon regard éteint; c'est venu bien vite. Je suis parfois dans une agonie de souffrance indescriptible... Je le serai cette nuit, j'en suis sûre!.. Alors, c'est comme si la vie que j'ai choisie, mes pensées, ma volonté m'abandonnaient pour me laisser seule avec des souvenirs que je voudrais et que je ne puis chasser. Mon enfance, ma jeunesse, le jour de mon mariage, celui de la mort de mon père reparaissent, et l'on dirait que rien ne s'est passé depuis. Une horreur indicible m'envahit. Que

Digitized by Google

sais-je de la vie et de la mort? Ce que mon père appelait son droit est peut-être le pouvoir qui vient prendre possession de tout mon être. Eh bien, qu'il soit satisfait! je me rends! Je ne puis entrer dans les ténèbres de la mort sans le satisfaire. J'ai caché ce qui était à lui; j'ai pensé à le brûler autrefois, je ne l'ai pas fait. Que Dieu en soit loué!

Elle retomba sur ses coussins visiblement épuisée. Deronda, trop fortement ému à la vue des angoisses de sa mère pour que d'autres suggestions pussent agir sur lui, s'approcha d'elle et lui dit d'un ton suppliant:

— Ne voulez-vous pas vous ménager ce soir? Laissons le reste pour demain.

— Non, dit-elle énergiquement, maintenant que j'ai commencé, je veux tout dire. Quand je me sens mieux, ce mirage s'évanouit, tout mon être revient à la vie; mais je sais que le mal reparaîtra et que de nouveau les tristes restes de ce que je fus ne pourront lui résister. C'était le propre de ma nature de résister et de dire: « J'en ai le droit! » Eh bien, à présent que je me sens un peu forte, je le dis encore! Tu m'as entendue le dire, et je ne m'en défends pas; mais, quand ma force est partie, un autre droit vient m'étreindre, pareil à une inexorable main de fer, et même, quand je suis bien, souvent il me crée des fantômes en plein jour. Tu l'as aggravé maintenant, ajouta-t-elle dans un nouvel accès d'impétuosité, mais au moins je t'aurai tout dit. Quel reproche pourrait-on me faire, puisque je viens de te rendre heureux d'être juif? Joseph Kalonymos me l'a reproché; il disait que tu étais un orgueilleux Anglais qui rougissait d'être touché par la main d'un juif! Ah! pourquoi n'en est-il pas ainsi?

— Quel est ce Joseph Kalonymos? demanda Deronda, qui se souvint du juif qui lui avait pris le bras dans la synagogue de Francfort.

Digitized by Google

— Ah! c'est la vengeance du mort qui doit l'avoir fait revenir d'Orient pour te voir et me le reprocher! C'était l'ami de mon père. Il connaissait ta naissance et la mort de mon mari. Un jour, il y a vingt ans, à peine arrivé du Levant, il vint me voir et s'informa de toi. Je lui dis que tu n'étais plus. Je voulais que tu fusses mort pour tous ceux qui t'avaient connu enfant. Si j'avais dit que tu vivais, il aurait contrarié tous mes plans, il aurait pris sur lui de représenter mon père et essayé de me faire revenir sur ma décision. Si je lui avais avoué la vérité, il y aurait eu du bruit, du scandale et tout ce qu'il fallait pour me vaincre, moi qui ne voulais pas être vaincue! J'étais robuste alors et j'aurais affirmé ma volonté, malgré le rude combat que j'aurais eu à soutenir. J'adoptai la voie qui devait me donner la victoire sans lutte. Je me disais que je ne le trompais pas, puisque le résultat devait être le même. Il me crut et me demanda le coffre que mon père nous avait chargés, mon mari et moi, de remettre à notre fils aîné. Je savais ce qu'il contenait; depuis mon âge de raison, on m'en avait assez rebattu les oreilles. Après le décès de mon mari, je voulus le brûler, mais c'était difficile; et puis brûler un coffre et des papiers, ç'aurait été un acte peu honorable,.. un acte presque honteux. Je n'ai pas commis d'action honteuse, excepté celle que les juifs caractériseraient ainsi.

J'avais conservé le coffre que je remis à Joseph Kalonymos. Il se retira triste et me dit: « Si vous vous remariez et qu'un autre petit-fils de celui qui est parti vienne à naître, je lui remettrai ce coffre. » J'acquiesçai en m'inclinant sans rien répondre. Je n'avais pas l'intention de me remarier, pas plus que je ne pensais devenir la femme brisée que je suis aujourd'hui.

Elle cessa de parler et sa tête s'affaissa, pendant qu'elle regardait vaguement devant elle. Sa pensée errait à travers

Digitized by Google

les années, et, quand elle reprit la parole, sa voix avait perdu sa force d'argumentation; elle était descendue à un ton de tristesse découragée.

— Mais, il y a quelques mois, Kalonymos te vit dans la synagogue de Francfort. Il te suivit jusqu'à ton hôtel et demanda ton nom. Personne au monde, excepté lui, ne savait que ce nom se rapportât à moi.

— Ainsi je ne porte pas mon vrai nom ! s'écria Daniel, avec une nuance de dégoût, même pour cette partie peu importante du déguisement dont on l'avait revêtu.

— Il est aussi vrai qu'un autre, répondit indifféremment sa mère. Les juifs ont toujours changé leurs noms. La famille de mon père avait gardé celui de Charisi ; mon mari aussi était un Charisi. Quand je devins cantatrice, nous le changeâmes en Alcharisi. Mais une branche de la famille de mon père, et qu'il avait perdue de vue s'appelait Deronda. Quand j'eus besoin d'un nom pour toi et que sir Hugo m'eut dit : « Que c'était un nom étranger ! » je pensai à celui de Deronda. Hélas ! Joseph Kalonymos avait entendu mon père parler de la branche Deronda, et ce nom confirma ses soupçons. Il se douta de ce qui était arrivé; on eût dit que l'air même lui avait tout révélé. Il finit par découvrir ma demeure. Il fit un voyage pour me voir, et me trouva faible et brisée. Il était revenu avec ses cheveux blancs et la rage dans le cœur. Il me dit que je m'acheminais vers la tombe et que j'y descendrais escortée du mensonge et du vol, mensonge à mon père et vol à mon enfant. Il m'accusa de ne pas t'avoir fait connaître ta naissance et de t'avoir fait élever comme si tu étais le fils d'un gentilhomme anglais. Eh bien, c'était vrai !.. Vingt ans plus tôt j'aurais soutenu que j'avais le droit de le faire. Mais maintenant je ne puis rien soutenir. Je n'ai plus la foi. Mon père peut avoir Dieu de son côté. Les paroles de

Digitized by Google

cet homme me déchirèrent comme les dents d'un lion. Les menaces de mon père s'élèvent en moi avec mes souffrances. Si je dis tout, si je rends tout, que pourra-t-on encore exiger de moi ? Je ne puis faire en sorte d'aimer le peuple que je n'ai jamais aimé. N'est-ce pas assez d'avoir perdu la vie que j'aimais ?

Elle s'était penchée en avant, les mains étendues et jointes comme si elle suppliait. La compassion avait envahi l'âme de Deronda. Il ne se rappelait plus qu'elle l'avait repoussé; avec la pitié vint le pardon. Il s'agenouilla devant elle, prit sa main dans les siennes et lui dit de sa voix exquise :

— Mère, laissez-moi vous consoler.

Elle ne paraissait plus disposée à l'éloigner : elle le regarda et le laissa envelopper ses mains dans les siennes. Peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et elle appuya sa joue contre le front de son fils, comme si elle désirait que leurs yeux ne pussent se rencontrer.

— Ne puis-je rester auprès de vous pour vous consoler? dit Daniel toujours prêt au sacrifice.

— Non, ce n'est pas possible, répondit-elle en relevant la tête et en lui retirant ses mains. J'ai un mari et cinq enfants; aucun d'eux ne connaît ton existence.

Daniel ne put que garder le silence. Il se leva et demeura debout en s'éloignant un peu.

— Tu t'étonnes sans doute que je me sois remariée, reprit-elle aussitôt, sous l'influence d'une nouvelle pensée. Je ne le désirais pas. Je voulais rester libre et vivre pour mon art. Je m'étais séparée de toi : je n'avais plus de liens ; pendant neuf ans, je fus reine, je jouis pleinement de la vie que j'avais ambitionnée. Mais un accident m'arriva ; ce fut comme un accès de folie. Je commençai à ne plus chanter juste. On me le dit. Une autre vint prendre ma place. Je ne pus me faire à la

Digitized by Google

perspective de la chute et du déclin ; ç'aurait été trop horrible. Elle se leva de nouveau en frissonnant et leva les bras en l'air, comme pour se préserver de projectiles dont on l'aurait menacée. Je consentis à me marier. Je fis croire que je préférais être la femme d'un prince russe que la plus grande actrice lyrique de l'Europe ! J'eus le courage de jouer ce rôle ; car je sentais ma grandeur se retirer de moi, comme je sens aujourd'hui la vie me quitter. Je ne voulus pas attendre que les hommes disent : « Elle ferait mieux de prendre sa retraite. »

Elle se laissa tomber sur son sofa et, regardant le ciel :

— Je m'en repentis, continua-t-elle. J'avais pris cette résolution par désespoir. Le trouble de ma voix n'était qu'une légère maladie de l'organe ; elle disparut. Je m'en repentis, mais il était trop tard. Je ne pouvais plus revenir sur mes pas. Tout m'en empêchait, tout !

Ses yeux redevinrent hagards ; mais son fils n'osa pas la prier de remettre le reste au lendemain ; c'était pour elle un soulagement évident, un épanchement comme jamais jusque-là elle ne s'en était permis. Le silence dura longtemps.

Enfin elle se tourna vers lui et dit :

— Je ne pourrais en supporter davantage ce soir. Elle lui tendit la main ; mais, la retirant avec précipitation, elle s'écria : — Attends ! Sais-je si je pourrai te revoir encore ? Je ne veux pas être vue quand je souffre.

Elle sortit de sa poche un carnet, en tira une lettre et dit :

— Ceci est adressé à la maison de banque de Mayence où tu iras réclamer le coffre de ton grand-père. C'est une lettre écrite par Joseph Kalonymos. S'il n'est pas là, on obéira à son ordre.

Quand il eut pris la lettre, elle dit avec effort, mais d'un ton plus doux :

Digitized by Google

— Maintenant agenouille-toi encore, et laisse-moi t'embrasser.

Il obéit, et la princesse, prenant dans ses deux mains la tête de son fils, le baisa solennellement sur le front.

— Tu le vois, reprit-elle comme dans un murmure, il ne me reste pas assez de vie pour t'aimer. Cela est plus heureux pour toi. J'ai remis toute la fortune de ton père à sir Hugo, qui a dû te la tenir en réserve. On ne pourra jamais m'accuser de vol sur ce point.

— Avez-vous besoin que je fasse quelque chose pour vous, demanda Deronda.

— Je n'ai besoin de rien de ce que les hommes pourraient me donner, répondit sa mère, qui tenait toujours sa tête dans ses mains et qui le considérait attentivement. A présent que j'ai satisfait à la volonté de mon père, peut-être est-ce ton visage, ton jeune et charmant visage qui viendra me trouver au lieu du sien !

— Vous reverrai-je encore ? demanda anxieusement Daniel.

— Oui ; peut-être. Attends, attends, et maintenant laisse-moi.

Digitized by Google

L

Dans les lettres que Deronda reçut le lendemain matin, s'en trouvait une de quatre grandes pages, écrite par Hans Meyrick, et dont voici quelques extraits :

« ... En attendant, je me console de votre absence en allant voir, à mon grand avantage, notre prophète hébreu dont j'étudie la tête aux heures habituelles qu'il passait avec vous. Il dit que je suis un jeune gentil instruit, qui aurait été juif s'il avait pu, et je suis d'accord avec lui que ce qu'il y a de meilleur doit, par cette raison, être juif. Cependant, notre prophète est un solitaire extrêmement intéressant, un meilleur modèle que celui qu'eut Rembrandt pour peindre son Rabbi, et je ne le quitte jamais sans avoir fait une nouvelle découverte. Une chose m'étonne constamment : c'est qu'avec son sentiment enflammé pour sa race et ses traditions, ce n'est pas un juif intolérant, rigide, crachant après avoir prononcé le mot de chrétien. J'avoue que j'ai toujours pensé assez légèrement de Mordecai après ce que vous me racontiez de lui ; mais maintenant que je le vois de près, je reconnais que c'est un

Digitized by Google

croyant philosophico-allegorico-mystique, dont la dialectique est si serrée, qu'il a bientôt réduit ses adversaires au silence.

» Quant à Mirah, si elle ne m'inspirait pas tant de respect et qu'elle fût moins céleste, il y a longtemps que je me serais jeté à ses pieds et que je l'aurais suppliée de me dire franchement s'il fallait me faire sauter la cervelle. J'ai pourtant une lueur d'espoir. Cet espoir erre dans les vergers en fleurs, il sent tomber sur lui les rayons du soleil et ne doute de rien. Mais, quand il cherche la certitude, il voit une horrible face de Janus, qui lui jette un mauvais regard et qui se détourne de lui. Néanmoins, je reprends courage et je me dis que la vérité révaudra, que le préjugé s'évanouira, que la divinité escortée du mérite se fera sentir comme une fascination, et qu'aucune aspiration vertueuse ne sera frustrée; ce qui implique, si je ne me trompe, que la juive que je préfère me préférera. Chaque imbécile peut citer des généralités, mais l'esprit fort sait discerner les cas particuliers qu'elles représentent.

» ... Je m'imagine parfois que Mirah s'attriste un peu et qu'elle essaye de le dissimuler. C'est assez naturel: car elle voit la mort lente d'un frère qu'elle chérit, et elle le regarde avec des yeux si pleins d'affectueuse dévotion, que je serais tenté de désirer la place de Mordecai.

» ... Pour le reste nous sommes un peu plus gais que d'habitude. Rex Gascoigne, un jeune homme dont vous devez vous rappeler que vous admiriez la tête parmi mes esquisses, habite maintenant Londres, pas loin de chez nous, et une gentille petite sœur est venue lui tenir compagnie pendant la quinzaine dernière. Je les ai présentés tous deux à ma mère et à mes sœurs qui ont appris de miss Gascoigne qu'elle est cousine de votre duchesse de Van Dyck !!! Je mets ces trois points d'exclamation pour marquer la surprise que cette information a produite sur ma faible intel-

Digitized by Google

ligence. Ce cousinage avec la duchesse nous a été dévoilé par hasard, un jour que Mirah était à la maison avec ces dames et que l'on parlait des Mallinger. *A propos !* Je suis devenu si important, que je reçois des invitations de toutes parts. Gascoigne veut que j'aille avec lui, en août, au presbytère de son père et que je visite le pays; mais je crois que mon intérêt bien compris me poussera du côté de Topping Abbey; sir Hugo m'y a invité et me propose — que Dieu le bénisse pour sa témérité ! — de faire le portrait de ses trois filles, assises sur un banc, dans le style de Gainsborough, comme il dit. Il est venu dernièrement à mon atelier et m'a fortement engagé à m'appliquer au portrait. Naturellement j'ai compris ce que cela signifiait et le voici : « Mon cher garçon, vos essais en peinture historico-poéti- » que sont tout bonnement pitoyables. Votre pinceau est » celui d'un peintre de portraits, votre idéalisme ne convien- » dra jamais pour les dieux, déesses ou héros : mais, si vous » en faites un flatteur, on pourra vous le payer d'un haut » prix. Le sort, mon bon ami, a fait de vous une roue de der- » rière, *rota posterior curras et in axe secundo.* Courez donc » derrière, puisque vous ne pouvez faire autrement. »

» La bonté de sir Hugo me paraît d'autant meilleure qu'elle me vient de son affection pour vous, mon vieux camarade. Son bavardage m'amuse beaucoup. J'ai su par lui que votre duchesse de Van Dyck est allée, avec son mari, se promener en yacht sur la Méditerranée.

» Excusez la brièveté de cette lettre ; vous n'êtes pas habitué à recevoir de moi plus qu'un simple énoncé des faits sans commentaires ni digressions. Quelle chance si vous étiez revenu à l'abbaye pour le moment où j'y serai ! Mais je retournerai à Londres de temps à autre pour jeter un regard dans le *Gan-Eden* [1]. Vous voyez combien je suis

1. Le Paradis. Littéralement le Jardin d'Eden. *(Note du trad.)*

Digitized by Google

fort en hébreu ! Si Mirah l'ordonnait, je serais capable de m'enfoncer encore plus bas que les racines trilittères. Ce n'est déjà plus une difficulté pour moi que les points soient ici ou là. Mais, tant que son frère vivra, je me doute bien qu'elle ne voudra pas prêter l'oreille à un amoureux, même à celui dont la chevelure ressemble à un troupeau de chèvres sur le mont Giléad, et je me flatte que, sous ce rapport, on pourrait comparer peu de têtes à la mienne. Aussi, je reste avec mon espoir, au milieu des vergers en fleurs,

» Votre dévoué,

» HANS MEYRICK. »

Quelques mois plus tôt, cette lettre aurait causé de l'irritation à Deronda ; ce roman lui aurait déplu et son malaise n'eût pas été adouci par l'idée du désappointement probable de son ami. Mais, depuis mars, les choses avaient bien changé. Mirah n'était plus dans une situation dépendante vis-à-vis des dames Meyrick, et la position de Deronda avait subi un changement qui venait d'être couronné par la révélation de sa naissance. Ce que Hans appelait son espoir semblait désormais à Daniel une extravagance, et il aurait eu pitié de la souffrance de son ami, s'il avait cru cette souffrance probable. Sa plaisanterie sur Gwendolen allant naviguer sur la Méditerranée avec son mari, lui rappela l'étrange façon dont il l'avait quittée. Mais il y avait dans cette lettre une phrase qui l'inquiéta davantage. Le soupçon de Hans que Mirah dissimulait un sentiment de tristesse n'était pas selon ses désirs, et il chercha à deviner la cause de cette tristesse. Un événement pénible était-il arrivé depuis son départ, ou était-ce seulement la crainte de cet événement ? Quelque chose lui déplaisait-il dans sa nouvelle position ? Mordecai lui aurait-il fait part des espérances qu'il nourrissait sur lui, Deronda, et, avec sa nature de sensitive,

Digitized by Google

Mirah aurait-elle été blessée en découvrant que la volonté de son frère, ou sa ténacité de conviction, avait agi d'une façon coercitive sur leur amitié ? Mais il n'était pas dans le vrai quand il admettait l'idée que Mordecai avait rompu avec sa réticence caractéristique. A personne au monde il n'aurait révélé l'histoire de leurs relations ou de sa confiance dans la naissance juive de son ami : ce n'est pas qu'il aurait cru ces sujets trop sacrés pour en parler sans une raison puissante, mais parce qu'il avait discerné que Deronda redoutait toute allusion à son extraction ; et la réserve qui avait empêché Mordecai de répondre à sa question sur une affaire privée de la famille Cohen était encore plus nécessaire en ce qui le regardait, et devait lui répondre de sa discrétion.

— Ezra, lui avait dit un jour Mirah, comment se fait-il que je parle continuellement à M. Deronda comme s'il était juif ?

Mordecai sourit doucement et dit :

— C'est peut-être parce qu'il se regarde comme notre frère. Mais il n'aime pas qu'on l'interroge sur sa naissance.

— Il n'a jamais connu ses parents, m'a dit M. Hans, continua Mirah, pour qui la question était nécessairement intéressante.

— Ne cherche pas à savoir de telles choses de M. Hans, dit gravement Mordecai en lui mettant la main sur la tête et en caressant les boucles soyeuses de ses cheveux, ce qu'il aimait à faire souvent. Quand Daniel Deronda voudra que nous sachions quelque chose de lui, il nous le dira lui-même.

Et Mirah se sentit réprimandée comme l'avait été Daniel, mais elle était fière d'être réprimandée par son frère.

— Je ne vois personne d'aussi grand que mon frère, dit-elle à madame Meyrick, un jour que, revenant chez elle, ses pas la conduisirent à la petite maison de Chelsea. Je puis

Digitized by Google

à peine croire qu'il appartienne au même monde que les gens au milieu desquels j'ai vécu. Je vous ai dit, je crois, qu'on se serait cru dans une maison de fous. Mais, quand je suis avec Ezra, il me fait sentir que sa vie a été un grand bien, quoiqu'il ait beaucoup souffert. Ce n'est pas comme moi, qui voulais mourir parce que j'avais eu un peu de chagrin. Son âme est si grande et si pleine, qu'il n'aurait jamais appelé la mort, comme je l'ai fait. Quand je suis auprès de lui, j'éprouve la même chose que j'ai ressentie hier, lorsque je revenais fatiguée à la maison, et que je passais par le Parc, après qu'une douce pluie était tombée et que le soleil brillait sur l'herbe et sur les fleurs. Tout dans le ciel et sur la terre paraissait si pur et si beau, que la fatigue et l'inquiétude ne me semblèrent qu'une faible partie de ce qui est et que je devins plus patiente et plus riche d'espérances.

Une note mélancolique comme le roucoulement d'une tourterelle appela sur elle l'attention de la petite mère. Mirah, qui avait ôté son chapeau et arrangé les boucles de ses cheveux, était venue s'asseoir avec un air de lassitude en face de sa vieille amie, dans son attitude habituelle. les mains et les pieds croisés. A distance, on l'aurait prise pour une statue de la sérénité; mais madame Meyrick déchiffra sur son visage quelque chose comme de la souffrance réprimée, répondant à son allusion que, pour être patiente et pleine d'espoir, il fallait une influence extraordinaire.

— Auriez-vous un nouveau sujet d'inquiétude, ma chère? lui demanda madame Meyrick, en mettant son ouvrage de côté pour mieux l'examiner.

Mirah hésitait à répondre :

— Je suis trop prompte à m'inquiéter, dit-elle ; ce n'est pas bien de mettre une idée pénible dans l'esprit d'autrui, à moins que l'on ne soit sûr que cela pourra empêcher

Digitized by Google

quelque chose de pire. Peut-être suis-je trop prompte à craindre?

— Oh, ma chère! les mères sont faites pour aimer la peine et l'inquiétude, quand il est question de leurs enfants. Est-ce parce que les leçons de chant sont un peu rares et cesseront probablement à la fin de la saison? Le succès ne vient pas du premier coup.

Madame Meyrick savait bien qu'elle ne touchait pas au sujet réel du chagrin; mais une conjecture à redresser amène plus facilement les confidences.

— Non, ce n'est pas cela, répondit Mirah en hochant doucement la tête; j'ai été un peu désappointée, il est vrai, de ce que tant de dames se soient montrées si empressées de vouloir me faire donner des leçons à leurs filles, et que je n'en aie plus rien entendu; mais peut-être, après les vacances, serai-je occupée dans quelques écoles. En outre, vous le savez, je suis aussi riche qu'une princesse maintenant. Je n'ai pas touché aux cent livres que m'a données madame Klesmer, et je n'ai plus peur qu'Ezra manque de rien à l'avenir, puisque M. Deronda a dit: « Le plus grand honneur de ma vie sera que votre frère veuille bien partager avec moi! » Oh! non; Ezra ni moi, nous ne pouvons craindre de manquer de nourriture ou de vêtements.

— Mais une autre crainte vous obsède, dit madame Meyrick, non sans divination, une crainte de quelque chose qui pourrait troubler votre paix intérieure. Chère enfant, ne prévoyons pas le mal, à moins que ce ne soit pour nous en garer. L'inquiétude n'est bonne à rien si elle ne peut servir à nous défendre. Avez-vous plus de motifs aujourd'hui pour être inquiète que vous n'en aviez il y a un mois?

— Oui, j'en ai, répondit Mirah. Je l'ai caché à Ezra; je n'ai pas osé le lui dire. Je vous en prie, pardonnez-moi de n'avoir pu me retenir de vous l'avouer. J'ai bien raison d'être inquiète: j'ai vu mon père il y a cinq jours!

Digitized by Google

Madame Meyrick tressaillit légèrement; elle croisa les bras sur sa poitrine et se retint d'accabler ce père des épithètes qu'il méritait.

— Il a beaucoup changé, reprit Mirah. Avant que je le quittasse, il était déjà bien usé. Je vous ai dit que souvent il se mettait à pleurer; il était toujours surexcité d'une façon ou de l'autre. J'ai fait part à Ezra de tout ce que je vous ai raconté, et il prétend que notre père est devenu joueur. La passion du jeu exalte les gens ou les abat alternativement. Je trouve que ses traits sont devenus plus hâves et ses vêtements déguenillés dénotent la misère. Il était avec un homme de la plus mauvaise mine qui portait un paquet et tous deux s'empressaient de rejoindre un omnibus.

— J'espère qu'il ne vous a pas vue, mon enfant?

— Non. Je revenais de chez madame Raymond, et j'attendais pour traverser Marble-Arch. Je l'eus bientôt perdu de vue. Ce fut un moment terrible : il me semblait que j'allais recommencer mon ancienne existence et qu'elle serait encore pire qu'elle n'avait été. J'éprouvai comme une délivrance nouvelle qu'il fût passé sans savoir que j'étais là. Et pourtant, je suis peinée d'avoir eu ce sentiment! Je me redisais ces mots, qu'autrefois j'avais prononcés dans une pièce de théâtre :

J'ai réchauffé mes mains dans le sang de mon père!

Où allait-il? Que va-t-il devenir? Il a pourtant une fille qui, en dépit de tout, lui appartient et qui, peut-être, pourrait empêcher le mal. Ces idées se précipitaient dans m tête et elles m'enlevèrent toute ma force. Je ne sais comment je fis pour appeler un cab; je me rappelle seulement que je me dis: « Je n'en parlerai pas à Ezra; il ne doit rien savoir! »

— Avez-vous peur de l'effrayer? demanda madame Meyrick.

— Oui! et il y a encore autre chose, continua Mirah qui

Digitized by Google

hésitait, comme si elle n'osait pas continuer. J'ai besoin de vous le confier ; je ne pourrais le dire à personne qu'à vous ; je le tairais même à ma mère ! Je suis honteuse de mon père, et, chose étrange ! cette honte est encore plus grande devant Ezra que devant qui que ce soit !

» Il a voulu que je lui racontasse toute ma vie, et je lui ai obéi ; mais c'est toujours une souffrance pour moi que de penser qu'Ezra sait tout ce qu'a fait notre père. Et, pourrez-vous le croire ? quand je m'imagine ce qui arriverait si mon père se montrait devant nous, je sens comme si un fer rouge me brûlait les entrailles. Je ne puis me faire à l'idée de voir mon père trembler devant Ezra. C'est la vérité. Ai-je raison ? Je l'ignore ; mais il me semble que je ferais mieux de soutenir mon père en secret, quitte à en souffrir beaucoup afin de l'empêcher de se rencontrer avec mon frère.

— Vous devez chasser cette pensée, Mirah, répondit aussitôt madame Meyrick. Ce serait dangereux ! ce serait mal ! N'ayez pas de secrets de ce genre.

— Mais dois-je dire aujourd'hui à Ezra que j'ai vu notre père ? s'écria Mirah d'un ton désespéré.

— Non ; je ne crois pas que ce soit nécessaire. Votre père peut partir avec les hirondelles. Il ne m'est pas démontré qu'il soit venu pour vous chercher. Vous pouvez ne plus jamais le revoir et vous aurez épargné à votre frère une anxiété inutile. Mais vous allez me promettre que, si votre père vous voit, que si de nouveau il veut s'emparer de vous, vous nous le ferez savoir à tous. Jurez-le, Mirah ; j'ai le droit de l'exiger.

La pauvre enfant réfléchit un peu ; puis, mettant sa main dans celle de la petite mère, elle dit :

— Puisque vous le voulez, je vous le promets. Je supporterai ce sentiment de honte. Assez longtemps j'ai été habituée à croire qu'il me faudrait souffrir d'une peine intérieure ; mais cette honte de mon père me déchire bien plus encore,

Digitized by Google

quand je pense à la possibilité de sa rencontre avec Ezra ! — Elle se tut un moment et reprit d'un ton de compassion émue : — Et nous sommes ses enfants ! Et il a été jeune comme nous ! Et ma mère l'a aimé ! Hélas ! je vois tout cela, et je me crois cruelle ?

Mirah ne versa point de larmes ; toujours elle avait été contraire à une semblable manifestation ; mais l'expression douloureuse de sa voix était plus intense. Madame Meyrick ne comprit pas ce sentiment filial qui avait poussé de si fortes racines en dépit des mortelles offenses qu'avait endurées la jeune fille. Elle concevait la pitié sans bornes et la honte d'une mère pour un fils réprouvé ; mais elle voyait avec impatience ce qu'elle considérait comme une susceptibilité exagérée, en faveur de ce père qu'elle aurait volontiers confié aux soins d'un geôlier. Toutefois, la promesse de Mirah était une sécurité contre sa faiblesse.

Si l'on avait demandé à Mirah le motif de sa tristesse cachée que Hans avait devinée, elle n'aurait pu l'attribuer qu'à cet incident ; mais il est certain que la première raison de son malaise et de son changement d'humeur avait été la manière d'être de Gwendolen pendant sa visite, qu'elle n'avait faite évidemment que pour lui poser sa question sur Deronda. Elle n'avait parlé à personne de cette visite ; mais le souvenir qu'elle en gardait avait fait naître en son âme une nouvelle susceptibilité, que, d'abord, elle n'avait pas eue sur les relations de Deronda avec cette société qu'elle avait pu fréquenter sans lui appartenir. Elle ne pouvait penser sans peine que Daniel était peut-être entraîné en sentiment et en action dans ses rapports avec une femme comme Gwendolen, qui lui devenait de jour en jour plus antipathique. La première occasion qu'elle eut de s'en apercevoir fut insignifiante, mais assez forte cependant pour préparer sa nature délicate à ressentir plus vivement ce qui arriva par la suite.

Digitized by Google

Ce fut lorsque Anna Gascoigne, en visite chez les Meyrick, fut amenée à parler de sa parenté avec madame Grandcourt. La visite avait été préparée de façon à ce qu'Anna pût voir Mirah. Les trois sœurs étaient à la maison avec leur mère, et il y eut naturellement un débordement de causerie entre ces six femmes, que la présence d'un homme ne gênait pas. Anna se sentait à l'aise avec les demoiselles Meyrick, qui savaient ce que c'était que d'avoir un frère et d'être généralement regardées comme de minime importance dans le monde. Les Meyrick lui semblèrent d'une adresse presque alarmante, et elle les consulta longuement sur la manière d'élever Lotta, car elle se disait la moins habile de la maison. Mirah étant venue se joindre à ce groupe, ce fut comme un bouquet complet de jeunes figures autour de la table à thé.

— Jugez de notre surprise, Mirah, dit Kate. Nous parlions de M. Deronda et des Mallinger, et il se trouve que miss Gascoigne les connaît !

— Je ne les connais que par ouï-dire, répondit Anna encore un peu émue de l'apparition de la jolie juive dont on lui avait tant parlé, et qui était une nouveauté pour elle. Je ne les ai même pas vus. Mais il y a quelques mois, ma cousine a épousé le neveu de sir Hugo Mallinger, M. Grandcourt, qui est venu s'installer à Diplow, près de chez nous, à la place de sir Hugo.

— Vraiment ! s'écria Mab en frappant des mains. Il arrivera quelque chose. Madame Grandcourt — la duchesse de Van Dyck, — est votre cousine ?

— Oui ; j'ai été sa demoiselle d'honneur, répartit Anna. Sa mère et la mienne sont sœurs. Ma tante avait quelque fortune ; mais, l'année dernière, maman et elle perdirent tout ce qu'elles avaient hérité de leur père. Papa est ecclésiastique, vous le savez, et, comme tel, la différence pour nous n'a pas été grande, si ce n'est que nous n'avons plus d'équi-

Digitized by Google

page et que nous ne donnons plus de grands dîners ; ce que, pour ma part, je préfère. Mais ce fut bien triste pour la pauvre tante Davilow; car elle ne pouvait demeurer avec nous, ayant quatre filles, sans compter Gwendolen. C'est bien heureux que ma cousine ait épousé M. Grandcourt, que l'on dit si riche.

—Oh ! cette découverte de parenté est curieuse, dit Mab. Je suis sûre qu'il en résultera quelque chose d'étonnant ; mais je ne puis dire quoi.

— Ma chère Mab, dit Amy, les feuilles produisent les branches. Ces choses-là arrivent tous les jours.

— Dis-moi donc, Amy, je te prie, pourquoi tu prétends que le nombre neuf est cabalistique ? reprit Mab. Il arrive aussi tous les jours, n'est-ce pas ? — N'importe, miss Gascoigne, continuez, s'il vous plaît. — Et M. Deronda ? — Avez-vous jamais vu M. Deronda ? — Parlez-nous de lui.

— Non, je ne l'ai pas vu, répondit Anna ; mais il était à Diplow avant le mariage de ma cousine, et j'ai entendu ma tante parler de lui à papa. Elle s'exprimait à peu près comme vous sur son compte. Elle disait que M. Deronda demeurait chez sir Hugo Mallinger et qu'il était très beau. Vous pensez que l'on s'occupe beaucoup de tous ceux qui viennent du côté de Pennicote où il y a si rarement du nouveau. Je me rappelle encore que lorsque je demandai à Gwendolen ce qu'elle pensait de M. Deronda, elle me répondit : « N'en parlons pas, Anna. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux noirs ! » Telle fut sa singulière réponse ; elle est si spirituelle ! Il est vraiment étonnant que je sois venue ici pour entendre parler de tout cela parce que M. Hans connaît Rex, et que de cette manière j'ai eu le plaisir de vous connaître.

— Le plaisir est de notre côté, répondit madame Meyrick ; mais ce qui aurait été plus étonnant, c'est que vous

Digitized by Google

vinssiez dans cette maison sans entendre parler de M. Deronda, n'est-ce pas Mirah?

Mirah sourit pour approuver, mais ne trouva rien à dire. Un mécontentement inexprimable s'était emparé d'elle en entendant cet amalgame de noms et d'images.

— Mon fils appelle madame Grandcourt la duchesse de Van Dyck, continua madame Meyrick en se tournant du côté d'Anna, parce qu'il la trouve remarquablement belle et digne de servir de modèle à un peintre.

— Oui, dit Anna, Gwendolen a toujours été bien belle. Les hommes sont fous d'elle. C'est une pitié, car elle fait bien des malheureux!

— Et comment trouvez-vous M. Grandcourt, l'heureux époux? demanda madame Meyrick, qui s'était intéressée autant que ses filles aux allusions sur les vicissitudes de l'existence d'une veuve et de ses enfants.

— Papa a approuvé Gwendolen de l'accepter, et ma tante dit qu'il est très généreux, repartit Anna, avec la vertueuse intention d'imposer silence à ses propres sentiments, mais incapable de résister à la rare occasion de s'exprimer librement. Moi, je ne le crois pas très poli; il est orgueilleux et pas aussi aimable que Gwendolen. Je ne sais pas, mais il me semble qu'un autre mari, plus jeune et plus galant, lui aurait mieux convenu. Peut-être aussi pensons-nous plus mal des autres, parce que nus avoons un frère qui nous paraît meilleur qu'eux!

— Attendez que vous ayez vu M. Deronda, dit Mab en faisant un mouvement de tête significatif. Aucun frère ne peut lui être comparé.

— Nos frères peuvent faire de très bons maris, s'écria Kate, quoiqu'ils ne soient pas comme M. Deronda. Aucune femme n'est digne de l'épouser.

— Aucune femme ne devrait vouloir l'épouser, dit Mab

Digitized by Google

avec indignation. Moi, je ne le voudrais jamais. Qui a jamais pensé à le marier?

— Moi, répondit Kate. Quand j'ai dessiné une noce pour un frontispice de « Cœur et diamants », je l'ai pris pour modèle de mon fiancé, mais je n'ai pas réussi à faire une femme digne de lui.

— Alors tu aurais dû voir madame Grandcourt, objecta madame Meyrick. Hans dit que, quand elle est à côté de M. Deronda, ils se valent. Elle est grande et belle. Mais vous la connaissez, Mirah, vous pouvez nous la décrire. Que pensez-vous de madame Grandcourt?

— Elle ressemble à la princesse d'Éboli dans *Don Carlos*, dit Mirah, poursuivant en esprit une association qui n'était pas intelligible pour ses auditrices.

— Votre comparaison est une énigme pour moi, ma chère, fit madame Meyrick en souriant.

— Vous avez dit que madame Grandcourt est grande et belle, reprit Mirah un peu plus pâle; c'est parfaitement vrai.

L'œil scrutateur de madame Meyrick découvrit quelque chose qui n'était pas habituel: mais elle l'expliqua aussitôt. Les belles dames blessaient souvent Mirah avec leurs caprices de manières et d'intentions.

— Madame Grandcourt avait eu l'idée de prendre des leçons auprès de Mirah, dit madame Meyrick à Anna; mais bien des dames ont parlé de prendre des leçons qui n'en ont pas trouvé le temps. Les dames à la mode ont tant à faire!

La conversation continua sans qu'il fût question davantage de la *princesse d'Éboli*. Cette comparaison avait échappé à Mirah sous la pression d'une angoisse qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait ressenti jusque-là. Dès le commencement, cet entretien avait ravivé en elle des impressions désagréables, et la suggestion de madame Meyrick,

Digitized by Google

de l'image de Gwendolen à côté de celle de Deronda, eut l'effet lancinant d'une voix confirmant la conviction que cette grande et belle femme s'était approprié son lot.

Le soir, la tête appuyée sur l'épaule de son frère, assis dans son lit à cause de sa difficulté à respirer, elle lui dit :

— Ezra, ton affection pour M. Deronda a-t-elle jamais été froissée de ce que tant de choses de sa vie te soient cachées; qu'il vive parmi des personnes, et qu'il s'inquiète de personnes qui nous ressemblent si peu... je veux dire qui te ressemblent si peu?

— Non, assurément non, répondit Mordecai. C'est, au contraire, une pensée qui m'est douce de savoir qu'il a eu une préparation qui m'a manqué.

Puis, se souvenant que ses paroles se rapportaient à des idées que sa sœur ne pouvait comprendre, il ajouta :

— J'ai à lui donner davantage, parce que son trésor diffère du mien. C'est une bénédiction dans l'amitié.

Mirah attendit un peu et reprit :

— Ce serait une épreuve bien dure pour l'affection que tu lui portes, si cette autre partie de sa vie devait être emportée loin de toi. Comment supporterais-tu cela? Notre religion nous ordonne de souffrir sans nous plaindre. Comment le supporterais-tu?

— Mal, ma sœur, très mal! Mais cela n'arrivera jamais, dit Mordecai en la regardant avec un tendre sourire. Il pensait que son cœur avait besoin de consolation.

Mirah ne dit plus rien. Elle méditait sur la différence entre l'état de son esprit et celui de son frère, et se trouvait comparativement petite.

Elle envisageait son malaise comme une sorte d'ingratitude, comme un manque de sensibilité pour les grands changements que lui avaient apportés sa nouvelle existence, et, chaque fois qu'elle mettait plus d'énergie dans son

Digitized by Google

chant, c'était une indignation énergique contre le peu de profondeur de son contentement. C'est dans cette humeur qu'elle dit un jour :

— Sais-tu, Ezra, quelle est la différence entre toi et moi ? Tu es une source vive au milieu de la sécheresse, et je ne suis qu'une coupe de la grosseur d'un gland. Les eaux du ciel me remplissent, mais le moindre petit choc me renverse et me vide.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a choquée ? demanda Mordecai.

— Des pensées, reprit Mirah, des pensées qui viennent comme la brise et me blessent... de méchantes gens... de mauvaises choses... la misère... et comment elles peuvent toucher à notre vie.

— Nous devons en prendre notre part, Mirah, elle est là !.. Quelles épaules pourrions-nous en charger, afin de nous en délivrer ?

Cette allusion lointaine fut le seul signe volontaire qu'elle donna du souci de son âme.

Digitized by Google

L.

Un jour s'était passé avant que Deronda fût appelé à une nouvelle entrevue avec sa mère; elle lui avait seulement envoyé dire qu'elle ne se sentait pas assez bien pour le recevoir; mais, le matin du troisième jour, il reçut un billet qui lui disait:

« Je pars aujourd'hui ; viens me voir tout de suite. »

On l'introduisit dans le salon où déjà il avait été reçu, mais la princesse n'y était pas ; elle entra bientôt, enveloppée d'une longue robe de chambre en soie orange foncé, un voile de dentelle noire sur la tête et les bras nus dans leurs larges manches. Sa figure faisait une impression plus forte encore dans le jour assombri que laissaient entrer parcimonieusement les épais rideaux baissés devant les fenêtres; ses yeux paraissaient plus grands et ses traits plus vigoureux. On l'aurait prise pour une magicienne, qui, dans sa maison enchantée, prépare un breuvage de jeunesse pour d'autres , mais qui le dédaigne pour elle, ayant assez vécu.

Elle posa les mains sur les épaules de son fils et l'em-

Digitized by Google

brassa; puis elle alla s'asseoir sur le sofa d'un air d'assurance et de dignité bien différent de l'agitation et du malaise qu'elle avait montrés lors de leur première entrevue, et fit asseoir Deronda à côté d'elle.

— J'espère que vous êtes tout à fait remise, dit-il.

— Oui, je suis de nouveau bien. As-tu quelque chose à me demander? fit-elle, plutôt comme une reine que comme une mère.

— Pourrais-je retrouver à Gênes la maison que vous habitiez avec mon grand-père?

— Non, elle est démolie; mais, pour ce qui concerne notre famille et les divers pays où a résidé mon père, tu trouveras tout cela dans les papiers du coffre, et plus en détail que je ne pourrais te le dire. Je crois t'avoir appris que mon père était médecin. Ma mère était une Morteira. J'ai sur toutes ces choses sans les demander; j'étais née au milieu d'elles sans le vouloir; je les ai bannies dès que je l'ai pu.

Deronda essaya de cacher le sentiment pénible qu'il éprouvait.

— Consentirez-vous à répondre à tout ce que je vous demanderai? reprit-il.

— Je crois avoir déjà répondu à tout ce que tu pourrais me demander, répondit la princesse d'un ton froid et réfléchi.

On aurait cru que, dans leur précédente rencontre, elle avait épuisé toute son émotion. Elle s'était dit: « J'ai fait ce que je devais; j'ai tout confessé; je ne veux pas recommencer; je tiens à m'épargner de nouvelles agitations,» et elle agissait en conséquence.

Ce moment fut cruel pour Deronda. Le but filial de toute sa vie se changeait en un pèlerinage désappointé vers un sanctuaire où n'existaient plus les symboles de la sainteté. Il comprenait tout ce qui manquait à la mère et à la femme et il lui dit avec tristesse:

Digitized by Google

— Ainsi, nous allons nous séparer, et jamais je ne serai plus rien pour vous!

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, répondit-elle d'une voix douce et moelleuse. Tu aurais un devoir bien dur à remplir, même s'il était possible que tu pusses te présenter comme mon fils. Tu ne m'aimerais pas... Ne dis pas le contraire, s'écria-t-elle en levant la main : je connais la vérité. Tu n'approuves pas ce que j'ai fait, tu es fâché contre moi; tu penses que je t'ai dérobé quelque chose. Tu es du côté de ton grand-père, et tu me condamnes dans ton cœur.

Daniel se sentait réduit au silence. Il se leva, préférant tre debout devant cette impérieuse prohibition de toute tendresse. Mais sa mère, qui le considérait avec admiration, reprit

— Tu as tort de m'en vouloir ; tu n'as pu que gagner à ce que j'ai fait ! — Après une légère pause, elle demanda brusquement : — Et maintenant, apprends-moi ce que tu comptes faire.

— Voulez-vous parler de ce que je vais faire, ou de ce que je ferai dans l'avenir?

— Je parle de l'avenir. Quel changement te causera ce que je t'ai dit sur ta naissance?

— Un fort grand. Je ne crois pas que rien puisse le faire plus grand.

— Que feras-tu? reprit la princesse avec un peu d'âpreté. Vas-tu devenir semblable à ton grand-père, être ce qu'il voulait que tu fusses... te changer en juif comme lui?

— C'est impossible. Je ne pourrai jamais annuler l'effet de mon éducation première. Les sympathies chrétiennes que j'ai dans le cœur ne peuvent s'éteindre. Mais ce que je considère comme mon devoir, c'est de m'identifier autant que possible avec mon peuple héréditaire, et, s'il y a pour lui une œuvre à tenter à laquelle il faudra vouer mon âme et mon bras, je la tenterai.

Sa mère avait les yeux fixés sur les siens et paraissait

Digitized by Google

surprise. Il soutint fermement son regard. Tout à coup elle se pencha vers lui et dit à brûle-pourpoint.

— Tu aimes une juive!

Deronda rougit.

— Mes raisons seraient indépendantes d'un tel fait, répondit-il.

— Je sais cela mieux que toi; j'ai vu ce que sont les hommes; dis-moi la vérité. C'est une juive qui n'acceptera qu'un juif, n'est-ce pas? Il y en a comme cela, ajouta-t-elle avec un peu de mépris.

Et, comme Daniel gardait le silence elle continua :

— Tu l'aimes comme m'aimait ton père, et elle t'entraînera après elle comme je l'ai entraîné. Mais — ici un sentiment de colère se fit jour — je l'ai conduit dans le chemin qui me convenait et aujourd'hui ton grand-père prend sa revanche!

— Mère, s'écria Deronda avec une nuance de reproche, ne pensons plus à cela, au moins de cette manière. Je reconnais qu'un bien peut surgir de l'éducation que j'ai reçue et que vous avez choisie pour moi. Je préfère chérir les avantages, leur témoigner de la gratitude, que d'avoir du ressentiment contre le préjudice. Je crois qu'il eût été préférable que je fusse élevé avec la conviction que j'étais juif; mais ce sera toujours excellent pour moi d'avoir une instruction et des sympathies aussi larges que possible. Et maintenant que vous m'avez restitué mon héritage, — les événements ont fait cette restitution plus complète que vous n'auriez pu la faire, — le tort vous a été épargné de priver mon peuple de mes services et moi de mon devoir. Votre âme ne peut-elle y consentir?

Il s'arrêta. Sa mère l'écoutait avec une attention profonde; elle semblait entendre avec plaisir la cadence de cette voix harmonieuse; mais elle remua lentement la tête. Il reprit avec plus d'insistance :

Digitized by Google

— Vous m'avez dit que vous aviez cherché ce que vous croyiez le meilleur pour moi. Ouvrez votre cœur à l'attendrissement et à l'amour envers mon grand-père, qui chercha ce qu'il regardait comme le meilleur pour vous.

— Non; pas pour moi! non! s'écria-t-elle avec des gestes d'une négative énergique. — Je te l'ai dit : jamais il n'a pensé à sa fille que pour en faire un instrument; et parce que j'avais des besoins opposés à ses vues, je fus mise en cage et torturée. Si le monde considère comme juste une telle loi, je ne dirai pas que je l'aime. Si mes actes furent injustes, si c'est Dieu qui a exigé que je révélasse ce que j'avais résolu de tenir caché; si c'est lui qui me punit d'avoir trompé mon père et de ne pas l'avoir prévenu que je m'opposerais à sa volonté, eh bien, j'ai tout dit! J'ai fait ce que je pouvais. Ton âme consent et m'absout : c'est assez. Après tout, j'ai été l'instrument que voulait mon père, quand il disait : « Je désire un petit-fils, qui ait le cœur vraiment juif. Tout juif doit élever sa famille comme s'il devait en sortir un libérateur. »

— Étaient-ce bien les paroles de mon grand-père? demanda Deronda.

— Oui, oui! et tu les trouveras écrites. J'ai voulu les contrecarrer, s'écria-t-elle dans un élan subit de colère, comme elle en avait montré dans la précédente entrevue. Mais elle se calma bientôt et reprit plus doucement: Aurais-tu voulu que j'aimasse ce que j'ai haï depuis que je me connais? Cela ne pouvait être. Mais qu'est-ce que cela fait? Son joug a pesé sur moi, que je l'eusse aimé ou non. Tu es bien le petit-fils qu'il demandait. Tu parles comme si tu te croyais sage! Qu'est-ce que tout cela signifie?..

Son ton était devenu rauque et méprisant. Dans l'impression pénible qu'il éprouvait, et comprenant la solennité du moment, Deronda dut se souvenir qu'elle était sa

Digitized by Google

mère, pour ne pas faire une réponse cruelle. Il dit d'un ton grave et d'une voix suppliante :

— Mère, ne dites pas que je me crois sage. Nous sommes au milieu de difficultés immenses. Je ne vois d'autre moyen d'arriver à la clarté qu'en étant vrai, qu'en ne mettant pas à l'écart des faits qui portent en eux une obligation, qui sont des guides vers le devoir. Rien d'étonnant si ces faits viennent se révéler d'eux-mêmes, en dépit du secret dans lequel on a voulu les tenir. Votre volonté était forte; mais le dépôt que vous avez accepté sans réaliser ses vœux, — ce que vous appelez son joug, — a été plus fort encore, car ses racines étaient profondes et s'étendaient au loin. Vous avez renoncé à moi; vous me bannissez encore quoique votre fils, — le timbre de sa voix laissait percer une nuance d'irritation ; — mais ce quelque chose de plus fort a décidé que je serais d'autant plus le petit-fils que vous avez voulu annihiler!

Après un moment de silence, elle lui dit d'une voix basse et persuasive :

— Rassieds-toi.

Quand il eut obéi et qu'il se trouva près d'elle, la princesse, appuyant son bras sur l'épaule de son fils, continua :

— Tu me blâmes et tu es fâché parce que je te bannis! Mais que pourrais-tu faire pour moi? Je lasserais ta patience. Ta mère est une femme finie et brisée! Tu me reproches de m'être séparée de toi et d'avoir eu assez de joies sans toi? Maintenant que te voilà près de moi, je ne puis te donner de joie. As-tu en toi l'esprit de malédiction du juif? Ne peux-tu me pardonner? Seras-tu heureux de te dire que je suis punie parce que je n'ai pas été pour toi une mère juive?

— Comment pouvez-vous me demander cela? s'écria Deronda avec douleur. Ne vous ai-je pas supplié de me laisser être au moins un fils pour vous? Mon plus

Digitized by Google

grand chagrin est de vous avoir entendu dire que je suis incapable de vous consoler. Je donnerais tout ce qui m'est cher pour adoucir vos angoisses.

— Tu n'as rien à donner, reprit-elle avec animation. Tu seras heureux. Laisse-moi croire que tu es heureux... Je ne t'aurai point fait de mal. Tu n'as point de raison pour me maudire. Tu sentiras pour moi ce qu'ils sentent envers leurs morts, pour lesquels ils disent des prières; tu voudras que je sois délivrée de toute souffrance, de tout châtiment, et je te verrai au lieu de toujours voir ton grand-père... A-t-il souffert de ce que onze années se sont passées sans qu'un misérable *kaddisch* ait été dit pour lui?... Je ne sais... Si tu crois qu'un *kaddisch* puisse m'être utile, dis-le, dis-le! Tu viendras te placer entre moi et le mort. Si je suis dans ton esprit, tu m'apparaîtras comme tu es maintenant;.. comme si tu avais été toujours un tendre fils... comme si j'avais été toujours une tendre mère...

Elle paraissait décidée à dominer son agitation, mais il sentit que sa main tremblait sur son épaule. Dans un élan de compassion, il entoura sa mère de ses bras et appuya tendrement sa tête sous la sienne. Ils demeurèrent ainsi quelque temps. Elle se leva enfin et soupira longuement, comme si, avec ce souffle, elle chassait un tumulte de pensées; Deronda, debout devant elle, crut que le moment de la séparation était venu; mais elle reprit tout à coup:

— Est-elle belle?

— Qui? demanda Deronda en changeant de couleur.

— Celle que tu aimes.

Ce n'était pas le moment de feindre. Il répondit:

— Oui.

— Est-elle ambitieuse?

— Je ne pense pas.

Digitized by Google

— Ne voudra-t-elle pas suivre la route qu'elle aura choisie?

— Je ne crois pas que sa nature la porte aux grandes prétentions.

— Alors elle n'est pas comme celle-ci? Et la princesse tira de sa poche une miniature entourée de diamants, qu'elle tendit à son fils. C'était son portrait; c'était elle dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse; et, comme Deronda la regardait avec une admiration attristée, elle ajouta: — N'avais-je pas le droit de prétendre à être quelque chose de plus qu'une fille et qu'une mère? La voix et le génie rivalisaient avec la figure. Avoue que j'avais le droit d'être artiste malgré la volonté de mon père!

— Je l'avoue, répondit Deronda, dont les yeux se portèrent de la miniature au visage de sa mère, qui, dans sa pâleur fanée, avait une expression de vitalité que le pinceau ne pouvait rendre.

— Veux-tu garder ce portrait? lui demanda sa mère d'une voix attendrie. Si c'est une bonne femme, apprends-lui à n'avoir pour moi que de la bienveillance.

— Je vous remercie du portrait, dit Daniel; mais... je dois dire que rien ne m'assure que celle que j'aime ait de l'amour pour moi. Je ne lui ai jamais fait connaître mes sentiments.

— Qui est-elle et qu'est-elle?

Cette question ressemblait à un ordre.

— Elle a été élevée pour le théâtre, pour être cantatrice, répondit Deronda avec une répugnance interne. Son père l'enleva tout enfant à sa mère et son existence n'a pas été heureuse. Elle est très jeune, à peine vingt ans. Son père voulait qu'elle dédaignât et même qu'elle reniât son origine juive; mais elle s'y est cramponnée de toute la force de son affection à la mémoire de sa mère et à la communion de son peuple.

Digitized by Google

— Ah! comme toi.... elle est attachée au judaïsme dont elle ne connaît rien, dit la princesse d'un ton tranchant. C'est de la poésie... Aime-t-elle la vie d'artiste? Chante-t-elle bien?

— Son chant est exquis, mais sa voix n'est pas faite pour le théâtre. Je crois qu'on lui a rendu la vie d'artiste répugnante.

— Alors elle est faite pour toi. Sir Hugo m'a dit que tu t'étais prononcé résolûment contre la carrière de chanteur, et je vois que tu ne te serais jamais laissé annuler par une femme, comme ton père.

— Je répète, dit énergiquement Deronda, que je ne suis pas plus assuré de son amour que de la possibilité d'être un jour son mari. D'autres choses, de pénibles conséquences peuvent me contrarier. J'ai toujours eu le pressentiment que je devais me préparer au renoncement ; que je ne devais pas chérir cette perspective. Je suis prêt à tout supporter...

— En est-il vraiment ainsi?.. lui demanda sa mère en s'appuyant de nouveau sur son épaule et en examinant son visage, tout en parlant d'une voix grave et entrecoupée. Pauvre garçon! Je me demande ce qui serait arrivé si je t'avais gardé avec moi... Si ton cœur s'était tourné vers les anciennes choses... contre moi... nous nous serions querellés... ton grand-père aurait été en toi... et ta jeune croissance sur le vieux tronc aurait embarrassé ma vie.

— Je crois que mon affection aurait persisté malgré nos querelles, répondit Deronda, qui s'attristait de plus en plus; elle n'aurait pas embarrassé votre vie... elle l'aurait embellie.

— Pas alors, pas alors!.. Je n'en avais pas besoin alors!.. Peut-être en serais-je heureuse maintenant, ajouta-t-elle avec mélancolie; si je pouvais être heureuse de quelque chose!

Digitized by Google

— Mais vous aimez vos autres enfants, et ils vous aiment? reprit Deronda anxieusement.

— Oh! oui, répondit-elle assez indifféremment; mais, — ceci fut dit d'un ton plus grave, — mais je ne suis pas une femme aimante. Voilà la vérité. C'est un talent que d'aimer... et j'en ai manqué... D'autres m'ont aimée, et je me suis servie de leur amour. Ah! je sais ce que l'amour fait des hommes et des femmes! C'est une sujétion. Jamais je ne me suis volontairement soumise à un homme... Les hommes ont été mes sujets...

— Peut-être le sujet fut-il le plus heureux des deux! répliqua gravement et tristement Daniel.

— Peut-être!.. mais j'étais heureuse. Pendant quelques années, j'ai été heureuse... Si je n'avais pas craint la défaite et la chute, j'aurais pu continuer. J'ai mal calculé. Que faire?... Tout est fini... Une autre vie!... Les hommes parlant d'une autre vie comme si elle ne commençait que de l'autre côté de la tombe. Il y a longtemps que je suis entrée dans une autre vie!

En prononçant ces derniers mots, elle leva les bras; son front se contracta et creusa un pli profond; ses yeux se fermèrent et sa voix s'éteignit. Dans sa robe couleur de feu, elle ressemblait à un être fantastique revenant des régions surnaturelles.

La douleur ressentie par Deronda devint si aiguë, qu'il ne put retenir un sanglot. Sa mère alors, laissant retomber ses mains sur ses épaules, lui dit:

— Adieu, mon fils... adieu! Nous ne saurons jamais plus rien l'un de l'autre... Embrasse-moi!..

Il lui jeta les bras au cou et ils se tinrent longtemps embrassés. Daniel ne sut pas comment il sortit du salon. Il se sentait vieilli. Il venait de traverser une expérience tragique qui devait pour toujours solenniser sa vie et approfondir la signification des actes par lesquels il allait se lier à d'autres.

Digitized by Google

LII

Madonna Pia, dont le mari, se croyant outragé par elle, l'enferma dans son château, au milieu des plaines marécageuses de la Maremme, où elle mourut, est une des figures les plus pathétiques de Dante dans son *Purgatoire,* parmi les pécheurs qui se sont repentis et qui désirent que leurs compatriotes se souviennent d'eux et en prennent pitié. Nous connaissons fort peu les motifs de mécontentement mutuel du couple siennois, mais nous pouvons presque affirmer que le mari ne fut jamais un charmant compagnon, et que dans les plaines de la Maremme ses manières bourrues devinrent plus désagréables encore; c'est pourquoi, dans son envie de punir sa femme le plus sévèrement possible, la nature des choses fut tellement contre lui, qu'en se débarrassant d'elle, il ne put que rendre le soulagement mutuel. Ainsi, sans vouloir nous montrer dur pour la pauvre Toscane qui trouva, il y a longtemps, sa délivrance dans la mort, on peut penser à elle avec un intérêt moins sympathique qu'a Gwendolen, que nous connaissons mieux, et qui, au lieu d'être délivrée de ses erreurs terrestres et

Digitized by Google

corrigée de leurs effets dans le purgatoire, est arrivée au pinacle de la confusion, dont les mailles fatales l'enveloppent plus étroitement encore intérieurement qu'extérieurement.

En emmenant sa femme avec lui dans son excursion nautique, Grandcourt n'avait nullement l'intention de se débarrasser d'elle. Au contraire: il voulait lui faire sentir avec plus de certitude qu'elle était à lui et qu'elle devait agir selon la volonté de son mari. En outre, il aimait beaucoup naviguer. Son absolutisme rêveur et oisif, que les exigences sociales ne pouvaient plus contrarier, trouvait son compte à cette disposition, et il ne la considérait aucunement comme un équivalent de la tristesse de la Maremme. Il avait eu ses raisons pour se faire acccompagner par sa femme; il soupçonnait en son esprit un accroissement d'opposition, et ce qu'il éprouvait au sujet de l'inclination sentimentale qu'elle avait manifestée pour Deronda était ce que, chez un autre homme, il aurait appelé de la jalousie. De sa part, cela n'avait l'air que d'une simple résolution à mettre fin à la folie qui aurait sans doute suivi la visite de Deronda, qu'il avait devinée et par suite interrompue.

Grandcourt pouvait se prétendre pleinement justifié en exigeant que sa femme remplît les obligations qu'elle avait acceptées. Son mariage était un contrat par lequel tous les avantages ostensibles étaient du côté féminin. Il savait parfaitement qu'elle ne l'avait pas épousé, qu'elle n'avait pas surmonté son horreur pour certains faits, par amour pour sa personne; il l'avait obtenue grâce au prestige du rang et du luxe qu'il pouvait lui donner et qu'en effet il lui avait départis. Il avait donc rempli, quant à lui, toutes les obligations du contrat.

Gwendolen, nous le savons, était au fait de la situation. Elle ne pouvait s'excuser en disant que, de son côté, il y avait eu dans le contrat une clause tacite; à savoir, qu'elle entendait gouverner et faire ce qu'elle voudrait. Malgré ses

Digitized by Google

dispositions à dominer, elle n'était pas une de ces femmes à l'esprit étroit qui considèrent leurs demandes égoïstes comme des droits, et toute prétention sur elles-mêmes comme une injure. Elle avait de la conscience et le purgatoire avait commencé pour elle sur la terre; elle savait qu'elle avait eu tort. De quoi, du reste, se serait-elle plainte? Le yacht était un des plus beaux que l'on pût voir; la cabine, disposée dans la perfection, était toute lambrissée de cèdre; on n'y voyait que coussins moelleux, tentures de soie et glaces magnifiques de Venise. L'équipage avait été choisi comme celui qui convenait le mieux à cet élégant joujou, et M. Lush ne s'y trouvait pas, étant reparti pour l'Angleterre aussitôt qu'il avait vu que tout était en ordre à bord. Il y a plus: Gwendolen aimait la mer qui ne la rendait jamais malade; et puis, observer les manœuvres du navire, concerter les agencements nécessaires, était une sorte d'amusement qui pouvait plaire à son activité et à sa jouissance de gouvernement imaginaire. Le temps était beau, et ils se dirigeaient vers l'Orient, où l'on vogue au milieu du bleu, dans un rêve éveillé que la terre fait souvent si triste.

Grandcourt ne concevait pas, ne pouvait pas concevoir ce qui se passait dans le cœur de sa femme. Il s'imaginait bien qu'elle ne l'aimait pas; mais cela était-il nécessaire? Elle lui appartenait et il n'avait pas, comme certaines personnes, l'habitude de se flatter avec conviction qu'il était justement chéri. Par exemple, il n'aurait pas compris qu'elle eût de la répulsion pour lui. Qu'elle en eût pour Lush, à la bonne heure; mais pour Henleigh Grandcourt! Il n'aurait pas cru, si même on le lui avait dit, qu'il pût exister des ressentiments et des dégoûts qui rendent peu à peu la beauté plus détestable que la laideur. Du reste, leur tenue vis-à-vis l'un de l'autre n'aurait scandalisé aucun observateur, — pas même la femme de chambre étran-

Digitized by Google

gère, garantie contre le mal de mer, — pas même le valet expérimenté de Grandcourt, — encore moins l'équipage, qui les regardait comme un couple modèle de la vie élégante. Leur camaraderie consistait principalement en un silence comme il faut. Grandcourt ne faisait pas d'observations humoristiques auquelles sa femme aurait pu refuser de sourire; il n'avait pas de goût non plus pour une causerie qui est quelquefois la source d'une petite dispute. Il affectait la politesse la plus exquise lorsqu'il lui apportait un vêtement supplémentaire pour la garantir de la fraîcheur; lorsqu'il lui tendait les objets dont il s'apercevait qu'elle pouvait avoir besoin, et elle n'était pas assez vulgaire pour accepter ou rejeter avec maussaderie une telle politesse. Quand il regardait dans son télescope et disait : « Il y a une plantation de cannes à sucre, au pied de ce rocher; voulez-vous la voir? » elle répondait : « Oui, s'il vous plaît, » se souvenant qu'elle était obligée de faire croire qu'elle s'intéressait aux cannes à sucre comme à quelque chose en dehors de ses affaires personnelles. Grandcourt se promenait de long en large sur le pont, fumait, et s'arrêtait de temps à autre pour signaler au loin une voile; enfin il s'asseyait et regardait Gwendolen, qui faisait tout son possible pour ne pas rencontrer ses yeux. Il éprouvait une vive satisfaction à conduire sa femme captive à sa manière; cela donnait à leur vie, sur une petite échelle, une représentation royale et une publicité dont toute familiarité était bannie ; elle devait faire ce qu'il attendait d'elle, quelle que fût sa protestation intérieure, qui ajoutait du piquant au despotisme.

Ainsi se passèrent leurs jours pendant que de douces brises les portaient vers les îles Baléares, puis en Sardaigne et enfin plus au nord vers la Corse. Mais cette existence flottante, avec ses influences paisibles en apparence, était devenue pour Gwendolen aussi insipide qu'un cauchemar.

Digitized by Google

— Combien de temps naviguerons-nous encore? s'aventura-t-elle de demander un jour, après qu'ils eurent touché à Ajaccio, et que le simple fait d'un débarquement avait donné un peu de répit aux pensées qui semblaient attachées au yacht et lui rendaient la mer odieuse.

— Que ferions-nous? répondit Grandcourt. Je n'en suis pas encore las. Je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas. On s'ennuie moins à bord qu'à terre. Où voudriez-vous aller? Je suis dégoûté des villes et de l'étranger, et nous aurons assez de temps à rester à Reylands. Préféreriez-vous être à Reylands?

— Oh non! répondit Gwendolen, qui trouvait tous les endroits détestables dès qu'elle s'imaginait y être avec son mari. Je voulais seulement savoir combien de temps vous aimerez encore cette existence aquatique.

— Je préfère la navigation en yacht à toute autre chose; et j'en ai été sevré l'année dernière. En seriez-vous déjà fatiguée? Les femmes sont si diablement capricieuses! Elles s'attendent toujours à ce qu'on leur cède.

— Oh! Dieu, non! dit Gwendolen d'un ton de langueur méprisante. Je ne m'attends jamais à ce que vous cédiez.

— Pourquoi le ferais-je? repartit Grandcourt de son ton traînard et en pelant une orange. (Cela se passait à table.)

Elle avait pris son parti de cette navigation dont elle ne prévoyait pas la fin. Mais, le jour suivant, après un grain assez violent qui l'avait rendue malade pour la première fois, Gwendolen vit entrer dans sa cabine son mari qui lui dit:

— Le diable a fait des siennes cette nuit. Le patron dit qu'il nous faudra demeurer à Gênes au moins une semaine pour réparer nos avaries et remettre tout en ordre.

— Le regrettez-vous? demanda Gwendolen, qui dans son lit paraissait encore plus blanche que les draps blancs dans lesquels elle était couchée.

Digitized by Google

— Je le crois bien ! qui donc aimerait à griller à Gênes ?

— Ce sera un changement, répondit Gwendolen, que son état de malaise rendit un peu imprévoyante.

— Je n'ai pas besoin de changement. D'ailleurs la ville est intolérable, et l'on ne peut se promener dans ses rues poudreuses. Je louerai un bateau et je ramerai moi-même. On peut passer ainsi quelques heures tous les jours, au lieu de se démettre la mâchoire à bâiller dans une damnable chambre d'hôtel.

Cette perspective apporta un peu d'espoir au cœur de Gwendolen, qui pensa pouvoir demeurer seule de longues heures, puisque son mari ne parlait pas de la prendre avec lui en bateau ; dans la joie que lui fit éprouver cette idée de soulagement inattendu, elle eut de bizarres fantaisies sur la manière dont elle userait de sa liberté. Elle retrouva son énergie et prit tout avec un air de vivacité qui frappa son mari. Elle assista au lever de la lune avec moins de mélancolie que d'habitude ; elle eut même une vague impression que dans cette planète se préparait du secours pour elle. Pourquoi pas ? Le temps ne venait-il pas de se mettre de son côté ? Cette possibilité, après sa longue fluctuation au milieu de ses craintes, ressemblait au premier retour de l'appétit chez un malade depuis longtemps languissant.

Elle se réveilla le lendemain matin en entendant jeter l'ancre dans le port de Gênes. Elle avait rêvé qu'elle s'était échappée par le mont Cenis, s'étonnant de trouver qu'il y faisait chaud malgré la neige et le clair de lune, lorsque soudain s'offrit à elle Deronda, qui lui ordonna de retourner sur ses pas.

Une heure à peine après ce rêve, elle rencontrait en effet Deronda sur l'escalier monumental de *l'Italia*, au moment où, dans sa légère robe de laine blanche et son

Digitized by Google

chapeau de paille sur la tête, elle respirait, à côté de son mari, la brise de la mer. Deronda eut un tressaillement de surprise avant de pouvoir saluer et passer outre. Le moment ne lui sembla pas propice pour de plus longues civilités et les circonstances dans lesquelles ils s'étaient quittés le faisaient douter que Grandcourt l'accueillît poliment. Ce doute se serait changé en certitude s'il avait su que Grandcourt, à son apparition inattendue à Gênes, s'était demandé sur-le-champ comment une entente préalable avait pu se faire entre Gwendolen et lui ? il est vrai qu'avant d'être rentrés dans leur appartement, il avait vu combien sa supposition était peu probable ; néanmoins, Deronda était à Gênes, et il ne pouvait admettre sa présence en cette ville comme un pur effet du hasard. Son dépit fut visible. En tout cas, il tint pour avéré, et il ne se trompait pas, que Gwendolen comptait bien avoir une entrevue avec Deronda dès que son mari aurait le dos tourné.

En prenant son café, assis à un coin de la table d'où il pouvait voir sa femme en plein visage, il discerna chez elle comme une joie secrète, une nouvelle disposition à se mouvoir, à parler, et un éclat particulier des yeux. Certes, ses ennuis n'avaient pas altéré sa beauté ; madame Grandcourt était plus attrayante que miss Harleth ; — sa grâce et l'expression de sa physionomie s'étaient perfectionnées, et toute sa personne exhalait ce charme indéfinissable qui rend une femme bien plus désirable après qu'avant son mariage. Dans tous ces signes, Grandcourt lut clairement ce qu'était l'attente de Gwendolen.

— Veuillez sonner, je vous prie, et donner vos ordres à Gibbs, pour que le dîner soit prêt à trois heures, dit Grandcourt en se levant et en prenant son chapeau. Je vais envoyer Angus louer un bateau à voile dans lequel nous sortirons ; un bateau que je puisse manœuvrer pendant que vous tiendrez le gouvernail. Ces belles soirées sont fort agréa-

Digitized by Google

bles, et c'est ce que nous pouvons faire ici de moins ennuyeux.

Gwendolen sentit son sang se glacer. Ce n'était pas seulement un désappointement cruel; c'était aussi la conviction que son mari l'emmenait avec lui parce qu'il ne voulait pas la perdre de vue. Cette solitude à deux dans un bateau avait, sans doute, d'autant plus d'attraits pour lui, qu'il serait plus obsédant pour elle. Sa lueur de satisfaction s'éteignit aussitôt.

— Je voudrais bien ne pas aller en bateau, dit-elle, prenez quelque autre personne à ma place.

— Fort bien; puisque vous ne voulez pas venir, n'en parlons plus, objecta Grandcourt. Si vous tenez à étouffer ici, soit.

— Je déteste les bateaux, reprit Gwendolen avec colère.

— C'est un changement de goût étrange, dit sarcastiquement Grandcourt; mais, puisque cela vous déplaît, restons ici.

Il ôta son chapeau, alluma un cigare et se promena dans la chambre, en s'arrêtant parfois à la fenêtre. Gwendolen voulut persister dans sa résolution. Elle savait que Grandcourt ne sortirait pas sans elle; mais s'il pouvait la tyranniser, il ne le ferait pas précisément de la manière qu'il avait choisie. Il resterait à l'hôtel. Elle passa dans la chambre voisine et se jeta tout en colère dans un fauteuil. Peu après Grandcourt entra, s'assit en face d'elle et dit de son ton traînard :

— Avez-vous fini maintenant, ou bien trouvez-vous amusant d'être en colère? Vous faites des choses qui me sont très désagréables.

— Quelle nécessité y a-t-il pour vous de me les rendre désagréables? dit Gwendolen qui sentait les larmes lui venir aux yeux.

Digitized by Google

— Voulez-vous être assez bonne pour me dire de quoi vous avez à vous plaindre? demanda Grandcourt en la regardant bien en face. Est-ce parce que je reste avec vous entre quatre murs?

Elle ne put rien répondre; elle ne trouvait pas un mot pour excuser sa colère. Dans le conflit que se livraient son désespoir et son humiliation, elle ne put retenir ses larmes, qui coulèrent sur ses joues. Jamais encore elle n'avait été dans une telle agitation en présence de son mari.

Après un moment de silence, il lui dit:

— J'espère que cela vous aura fait du bien. En tout cas, c'est diablement désagréable !.. Je ne sais ce que les femmes trouvent de bon à cela. Vous voyez sans doute quelque chose à y gagner. Quant à moi, la seule que j'y voie, c'est que nous sommes enfermés ici quand nous pourrions avoir une délicieuse promenade en mer.

— Eh bien, allons-y donc ! s'écria-t-elle impétueusement. Peut-être nous noierons-nous !

Et ses sanglots recommencèrent de plus belle.

Cette manière d'être insolite, dont Deronda était évidemment la cause, détermina Grandcourt à parler clairement. Il s'assit en face d'elle et lui dit :

— Soyez calme et veuillez m'écouter.

Ces paroles eurent un effet magique. Elle frémit et cessa de pleurer; mais elle tint ses yeux baissés et croisa convulsivement les mains.

— Comprenons-nous bien l'un l'autre, reprit Grandcourt. Je sais fort bien ce que cette absurdité signifie. Mais, si vous supposez que je vous laisserai faire de moi un sot, renoncez à cette idée. Que pensez-vous qui vous attende, si vous ne pouvez vous conduire convenablement comme ma femme ? Ce serait un malheur pour vous s'il en était ainsi. Quant à Deronda, il est manifeste qu'il s'attache à vos pas.

Digitized by Google

— C'est faux, répondit amèrement Gwendolen ; vous n'avez pas la moindre idée de ce que j'ai dans l'esprit. Je sais assez quel malheur résulte du cas auquel vous faites allusion. Il vaudrait bien mieux me laisser parler en liberté aux personnes avec lesquelles j'aime à m'entretenir. Ce serait meilleur pour vous.

— Permettez-moi d'en être le juge, répliqua Grandcourt en se levant et en allant vers la fenêtre. — Il était satisfait d'avoir fait sentir le mors et la bride à sa femme. Il espérait bien qu'après un an de mariage elle cesserait d'être rétive.

— Qu'avez-vous décidé ? dit-il en se retournant. Quels ordres dois-je donner ?

— Allons ! répondit Gwendolen. Elle étouffait dans cette chambre ; elle se croyait en prison, et, tant qu'il y aurait un souffle en cet homme, sa main serait sur elle.

Le bateau fut donc commandé et elle consentit même à aller, vers midi, le voir avec Grandcourt sur le quai. Celui-ci avait repris toute sa sérénité et témoignait d'une satisfaction méprisante à voir l'attention qu'accordaient les curieux au *milord* propriétaire du joli yacht qui venait d'entrer dans le port pour y être réparé et qui, en sa qualité d'Anglais, se sentait si naturellement chez lui sur mer, qu'il pouvait manœuvrer une voile avec autant de facilité qu'il aurait dirigé un cheval. Son courage était incontestable et il en était fier, ou plutôt il éprouvait du dédain pour les hommes plus grossiers et plus forts qui, généralement, en ont le moins. Et puis il avait obtenu de Gwendolen qu'elle irait avec lui.

Quand ils redescendirent vers cinq heures, tout équipés pour monter dans le bateau, la scène valait une représentation théâtrale. Ce beau couple anglais, ces deux époux fiers, pâles et calmes, sans un sourire sur leurs lèvres, se conduisant avec l'excentricité naturelle à leur

Digitized by Google

nation, étaient dignes d'être vus et reproduits par la peinture. La poitrine, le dos et les bras du mari, apparaissaient sous leur meilleur jour dans sa tenue ajustée, et on déclara sa femme une belle statue.

Il y eut bien quelques suggestions proférées sur un changement possible de brise, et même d'apparence d'un grain ; mais les manières de Grandcourt firent comprendre aux discoureurs qu'ils étaient trop officieux et qu'il s'y entendait mieux qu'eux. Lorsqu'ils s'éloignèrent de la plage, l'imagination de Gwendolen, malgré son air impassible, se livrait à un travail obstiné. Elle ne craignait aucun danger extérieur; elle n'avait peur que de ses propres désirs qui prenaient toutes les formes possibles et impossibles, comme un nuage qui aurait représenté des figures démoniaques. Elle avait peur de sa haine, qui, sous la main de fer qui l'avait comprimée aujourd'hui, était montée jusqu'à une intensité féroce. En s'asseyant au gouvernail en face de son mari et en exécutant ce qu'il lui commandait, sa lutte intérieure n'était qu'un effort pour échapper à elle-même. Elle se cramponnait au souvenir de Deronda ; elle se persuadait qu'il ne partirait pas tant qu'elle serait à Gênes ; il devait savoir qu'elle avait besoin de lui. Le sentiment qu'il était présent la préserverait des idées malfaisantes qui bouillonnaient dans son cerveau.

Ils sortirent du port et une bonne brise les porta vers l'est. Quelques nuages tempéraient l'ardeur du soleil et l'heure s'avançait à pas comptés vers la sublime beauté du soir. Des voiles de toutes formes et de toutes dimensions changeaient d'aspect comme des êtres sensibles et les accompagnaient gaiement. La grande ville se perdait peu à peu dans la brume, les montagnes apparaissaient à peine au loin et le silence était d'une grandeur solennelle. Tout à coup, Gwendolen laissa tomber les mains,

Digitized by Google

elle lâcha la corde du gouvernail et dit d'un ton presque inintelligible :

— O Dieu! viens à mon aide!..

— Qu'y a-t-il? demanda Grandcourt qui n'avait pas distingué les paroles.

— Rien ! répondit Gwendolen en se réveillant de son absence momentanée et en reprenant la corde.

— Ne trouvez-vous pas que ce soit agréable ?

— Beaucoup.

— Admettez-vous maintenant que nous ne pouvions rien faire de mieux ?

— Je ne vois rien de mieux. Nous devrions voguer sans cesse, comme le Hollandais volant.

Grandcourt lui lança un de ses regards perçants et dit :

— Puisque vous l'aimez, nous pouvons aller un matin à la Spezia et dire que l'on vienne nous y prendre ?

— Non, je préfère ceci.

— Très bien ! Nous recommencerons demain, mais il faut bientôt rentrer. Retournons.

Digitized by Google

LIII

Quand Deronda rencontra Gwendolen et Grandcourt sur l'escalier de *l'Italia*, il était dans une préoccupation extrême. Il se rendait au second appel de sa mère. Deux heures après qu'il l'eut quittée, il apprit que la princesse de Halm-Eberstein était partie de l'hôtel, et, comme le but de son voyage à Gênes était atteint, il aurait pu prendre aussitôt le train pour Mayence, où il devait remettre la lettre de Joseph Kalonymos et se faire restituer le coffre de famille. Mais un mélange d'irrésolutions dont il n'aurait pu donner de raisons définies, retarda son départ. Depuis longtemps déjà il avait pris congé de sa mère, et il demeurait encore accablé sous le poids d'un sentiment rétrospectif. Se voyant seul dans sa chambre, il crut pouvoir se permettre de verser des larmes de pitié sur cette femme qui lui tenait de si près et qui cependant était si loin de lui. Il se sentit en relation directe avec ce grand-père qui avait été animé d'impulsions si énergiques et de pensées qu'il voyait, pour ainsi dire, se réveiller en lui-même, et, au milieu de ses méditations passionnées, Mordecai et Mirah étaient toujours présents, comme deux

Digitized by Google

amis qui lui serraient les mains dans un affectueux silence.

Quand le tintement d'une cloche l'eut fait se souvenir de l'heure, il pensa à tout pour préparer son départ : — il y pensa, mais ce fut tout. Ses désirs l'appelaient à Mayence, où il devait prendre possession de tout ce qui l'y attendait ; à Londres, où se trouvaient les êtres qui lui étaient le plus attachés ; mais d'autres désirs aussi le retenaient en ce moment à Gênes, où il voulait avoir un dernier entretien, qui serait sans doute bien douloureux, car il devait être un adieu définitif. Il se disait que ce serait faire acte de cruauté que de partir sans tenter, malgré la mauvaise disposition de Grandcourt, de manifester à Gwendolen la continuation de ses sympathies depuis leur brusque séparation.

C'est dans cet état d'esprit qu'il différa son départ ; il dîna sans appétit, et se rendit à la synagogue, car ce jour était un vendredi, veille du sabbat. En passant devant la loge du concierge, il demanda si M. et madame Grandcourt étaient encore à l'hôtel et quel était le numéro de leur appartement. Le portier lui donna ces renseignements, et ajouta que les deux voyageurs étaient allés faire une promenade en mer. Un sentiment de triste sollicitude pour Gwendolen le fit sortir de la synagogue avant la fin de l'office afin de pouvoir la rencontrer avec son mari à leur descente du bateau. Il était résolu à aller les saluer et à faire mine d'ignorer les motifs que pouvait avoir Grandcourt pour désirer de le voir loin de Gênes.

Le soleil se couchait derrière un amas de nuages, et une faible lueur jaunâtre envoyait ses derniers baisers aux vagues qu'agitait une assez forte brise. Deronda, en s'avançant nonchalamment vers la plage, remarqua des groupes nombreux dont l'attention se concentrait sur un bateau voilier, qui, conduit par deux rameurs, s'avançait lestement vers le rivage. Au milieu des cris et des conversations en langues diverses,

Digitized by Google

Deronda pensa que le moyen le plus sûr pour obtenir des éclaircissements n'était pas de faire des questions, mais de jouer des coudes pour se porter en avant et être témoin de ce qui allait se passer. Les lunettes d'approche étaient en mouvement, et l'on disait que le bateau ramenait un noyé. Celui-ci prétendait que c'était le *milord;* celui-là maintenait que le corps était celui de *milady ;* un Français, qui n'avait point de lorgnette, affirmait que c'était *milord* qui, probablement, avait emmené sa femme pour la noyer, selon la pratique nationale, remarque qu'un patron de navire anglais qualifia immédiatement de sottise ; mais toute discussion s'arrêta bientôt lorsqu'on fut certain que la figure couchée était celle d'une femme. Quant à Deronda, l'esprit envahi par des craintes diverses, il croyait à la possibilité de tous ces événements, si cette femme, en apparence retirée de l'eau, était réellement madame Grandcourt.

Le bateau aborda; le doute n'était plus possible. Il vit Gwendolen, se soulevant sur ses deux mains, faire de vains efforts pour rejeter loin d'elle la grosse toile goudronnée et les cottes dont les pêcheurs l'avaient couverte. Pâle comme une morte, frissonnante, les cheveux défaits et imbibés d'eau de mer, les yeux hagards, elle avait l'air de se réveiller au milieu d'un monde où on allait la juger, et où ceux qu'elle voyait autour d'elle étaient accourus pour l'arrêter. Le premier rameur qui sauta à terre était ruisselant et mouillé jusqu'aux os; il se sauva en courant pour aller se changer. Les marins qui entouraient le bateau empêchèrent Deronda d'avancer, et il ne put que voir Gwendolen jeter de tous côtés des regards terrifiés et insensés ; elle tressaillait et tremblait d'effroi, bien que deux vigoureux pêcheurs la portassent avec des précautions infinies dans leurs bras nerveux. Ses vêtements imbibés, qui se collaient à ses membres, ajoutaient encore à sa faiblesse et lui enlevaient la facilité de ses mouvements. Tout à coup

Digitized by Google

ses yeux rencontrèrent ceux de Deronda, qui avait pu s'approcher, et, instantanément, comme si elle s'était attendue à le voir, elle essaya de lui tendre les bras et dit d'une voix éteinte:

— C'en est fait!... C'en est fait... il est mort!

— Chut! chut! fit Deronda avec autorité, calmez-vous.

Puis, s'adressant aux hommes qui la portaient, il leur dit:

— Je suis un ami de cette dame. Transportez-la aussi vite que possible à *l'Italia;* je me charge du reste.

Il resta sur la plage pour recueillir le plus d'informations qu'il put, et apprit de l'un des pêcheurs que le mari de cette dame était noyé, qu'il n'y avait pas eu possibilité de retrouver son corps et que le bateau flottait à la dérive. Son camarade et lui avaient entendu un cri; ils avaient vu la dame s'élancer dans l'eau après son mari, et heureusement ils étaient arrivés à temps pour la sauver.

Ces renseignements pris, Deronda retourna en toute hâte à l'hôtel pour se convaincre que l'on avait été chercher un médecin et que l'on avait donné à la malade tous les soins que nécessitait son état. Rassuré sur ce point, il envoya un télégramme à sir Hugo pour lui faire part de l'événement et le prier de venir à Gênes incontinent; il en expédia un aussi à M. Gascoigne pour qu'il prévînt madame Davilow. Certaines paroles de Gwendolen dans ses moments de confession exaltée lui étaient revenues en mémoire comme une inspiration, elle lui avait parlé de la présence de sa mère comme du secours le plus efficace qu'elle pourrait recevoir en cas de besoin.

Digitized by Google

LIV

Deronda dormit a peine de la nuit. Gwendolen, qui avait insisté pour le revoir avant de consentir à se laisser déshabiller, était devenue plus calme et l'avait seulement prié de venir quand elle le ferait demander le lendemain. Mais la possibilité d'un changement, la crainte d'une fièvre qui pouvait survenir, et le soupçon que la catastrophe la ferait divaguer, contribuèrent à le tenir éveillé. Il prévint la femme de chambre de Gwendolen qu'il resterait dans sa chambre et qu'elle devait venir l'appeler si un symptôme alarmant se présentait; il lui fit comprendre qu'étant connu de ses amis et de ses parents d'Angleterre, il se croyait obligé de veiller sur elle, — position qu'il lui fut facile de prendre, étant connu du valet de chambre de Grandcourt, seul domestique qui l'avait accompagné dans ce voyage. Enfin, lorsque la fatigue causée par les étranges et diverses émotions de la journée eut fermé ses paupières, il s'endormit et rêva des événements du jour précédent dont les péripéties finirent par le réveiller. Sa première pensée fut pour Gwendolen. On lui dit qu'elle n'avait pas fermé

Digitized by Google

l'œil de la nuit, mais qu'elle s'était abstenue de toute marque d'agitation violente, et qu'enfin, vers le matin, elle s'était assoupie.

Il sortit alors pour aller se renseigner davantage, s'il était possible, auprès des pêcheurs qui avaient porté secours à Gwendolen; mais il n'en reçut que peu de détails nouveaux. Ils avaient trouvé le bateau dans lequel Grandcourt était sorti, allant à la dérive avec sa voile détachée et l'avaient remorqué. Ils supposaient que *milord* avait dû être lancé par-dessus bord par le contre-coup de la voile pendant qu'il la retournait, et qu'étourdi par le choc, il n'avait pu nager. Comme ils n'en étaient pas bien loin, leur attention avait d'abord été éveillée par un cri, comme celui d'un homme en détresse, et, pendant qu'ils faisaient force de rames, ils avaient entendu le cri perçant de la dame et l'avaient vue se jeter à l'eau.

Rentré à l'hôtel, Deronda apprit que Gwendolen était levée et demandait à le voir. On l'introduisit dans une chambre où les stores et les rideaux baissés entretenaient une demi-obscurité. Elle était étendue sur une chaise longue, enveloppée d'un grand châle blanc et regardait la porte d'un air d'attente et de malaise. Mais ses beaux cheveux avaient été peignés et relevés avec soin ; les étoiles bleues, qui d'habitude ornaient ses oreilles, n'avaient pas quitté leur place.

Elle se dressa sur ses pieds comme mue par un ressort; son visage et son cou, sauf une ligne rougeâtre sous les yeux, étaient aussi blancs que son châle ; ses lèvres entr'ouvertes avaient cette expression particulière aux personnes accusées, ayant perdu toute espérance. Ce n'était plus que le spectre de cette Gwendolen Harleth que nous avons vue si fière et si complètement maîtresse d'elle-même après ses pertes au jeu. A cette vue, Deronda sentit son cœur se fondre de pitié et leurs relations passées lui revinrent à l'esprit.

Digitized by Google

— Asseyez-vous, je vous en supplie, lui dit-il en approchant un fauteuil, ne demeurez pas debout.

Elle obéit et s'affaissa sur sa chaise longue.

— Veuillez venir vous asseoir tout près de moi, dit-elle, je voudrais ne pas élever la voix.

Elle fut touchee de le voir se rendre à son désir, et après l'avoir fixé quelque temps, elle lui dit d'un ton à peine perceptible :

— Vous savez que je suis une femme coupable !

Il pâlit à son tour.

— Je ne sais rien, répondit-il, sans oser parler davantage.

— Il est mort ! murmura-t-elle.

— Oui.

— On ne reverra plus sa figure au-dessus de l'eau!

— Non.

— Personne ne la reverra, excepté moi !... Une figure morte!... Je ne pourrai plus l'oublier, ni m'en détourner.

Ses yeux étaient fixés dans le vide sur un objet invisible. Elle se tourna tout à coup vers Deronda et continua en parlant vite :

— Vous ne direz pas qu'il faut que je l'avoue au monde ! vous ne direz pas qu'il faut que je sois déshonorée ! Je ne pourrais pas. Je ne veux pas que ma mère le sache !... Non ! pas même si j'étais morte ! Il faut que je vous le dise, à vous ; mais vous ne direz pas que d'autres doivent le savoir !

— Je ne puis rien dire, puisque je ne sais rien. Quoi qu'il en soit, je ne désire que vous venir en aide, répondit Deronda.

— Je vous l'ai dit dès le commencement... dès que je l'ai pu; je vous ai dit que j'avais peur de moi... — Deronda détourna les yeux; l'angoisse peinte sur le visage de la malheureuse l'affligeait trop. — Je sentais en moi une haine qui opérait comme le malin esprit. Malgré moi, je devenais

Digitized by Google

mauvaise ! C'est pourquoi je vous avais prié de venir me voir à Londres. Je croyais pouvoir tout vous dire. J'essayai, mais je ne le pus. J'allais peut-être tout vous avouer lorsqu'il entra.

Elle s'arrêta en frissonnant de tout son corps, puis elle continua :

— Maintenant je vais tout vous dire. Croyez-vous qu'une femme qui a pleuré, prié et lutté pour être sauvée d'elle-même puisse être un assassin ?

— Grand Dieu ! s'écria Deronda, ne me torturez pas sans nécessité ! Vous ne l'avez pas assassiné ; vous vous êtes jetée à l'eau pour le sauver. Sa mort est un accident que vous ne pouviez empêcher !

— Ne vous impatientez pas contre moi. — Ses pauvres lèvres tremblaient, et son ton suppliant était celui d'un enfant qui a peur et qui implore le pardon. — Vous disiez... vous aviez coutume de dire... que vous vous intéressiez le plus à ceux qui avaient fait une mauvaise action et qui étaient malheureux ; vous ajoutiez qu'ils pouvaient devenir meilleurs. Si vous n'aviez pas parlé ainsi ç'aurait été pire. Je me suis souvenue de tout ce que vous m'avez dit ;.. je m'en suis toujours souvenue,.. et c'est pour cela que je... Mais, si vous ne pouvez endurer que je vous dise tout, si vous vous éloignez de moi, si vous m'abandonnez, que deviendrai-je ?.. Suis-je plus mauvaise que quand vous m'avez trouvée et que vous avez voulu me rendre meilleure ? Tout le tort que j'ai fait était en moi alors... il l'aura i été bien davantage si vous n'étiez venu et si vous n'aviez été patient avec moi... Et aujourd'hui voudriez-vous m'abandonner ? — Ses mains, que quelques instants plus tôt elle serrait convulsivement l'une contre l'autre, pendaient maintenant inertes à ses côtés. Dans l'impossibilité de rien répondre, Daniel lui prit une main qu'il serra dans les siennes, comme pour lui dire : « Je ne vous abandonnerai pas. »

Digitized by Google

Cette étreinte fit beaucoup de bien à Gwendolen, qui l'interpréta comme une protestation de patience inépuisable. Elle reprit en phrases entrecoupées et sans suite :

— Toute sorte d'inventions dans mon esprit,.. mais toutes si difficiles!.. Je les combattais... j'en avais peur... je voyais sa figure morte!.. — Elle se pencha jusqu'à l'oreille de Deronda et baissa encore la voix davantage. — Il y a longtemps que je l'ai vue... et je souhaitais sa mort... et pourtant cela me faisait peur... J'étais comme double... Je ne pouvais parler... j'aurais voulu fuir... j'en mourais d'envie... et puis... tout de suite après... je sentais que je venais de faire une chose horrible... inaltérable... qui ferait de moi un démon... Et c'est arrivé! c'est arrivé!..

— Tout cela est une création de votre imagination; cela ne s'est passé que dans votre esprit. Jusqu'à la fin vous avez résisté à la tentation, n'est-ce pas ?..

Il y eut un moment de silence. Les larmes roulaient épaisses sur les joues de Gwendolen. Faisant appel à toute sa résolution, et se rapprochant plus encore de l'oreille de Deronda, elle reprit :

— Non, non!... Je vais tout vous dire comme Dieu le sait. Je ne mentirai pas. Vous saurez l'exacte vérité. Je croyais que je ne serais jamais méchante; je détestais les méchantes gens... je les fuyais... et depuis... j'ai été méchante moi-même. Tout a été une punition pour moi, jusqu'à la lumière du jour! Car... vous savez... je ne devais pas me marier... Ce fut le commencement. Je fis du tort à une autre... je violai ma promesse!.. Je pensai me procurer le bonheur et tout s'est changé en misère. J'ai voulu faire mon gain de la perte d'une autre! — Vous rappelez-vous? ce fut comme à la roulette, — et l'argent m'a brûlée. Je ne pouvais me plaindre. C'était comme si j'avais prié pour qu'un autre perdît et que je pusse gagner... et j'ai gagné. Je savais tout cela, je savais que j'étais coupable... En mer,

Digitized by Google

la nuit... quand j'étais couchée dans ma cabine sans pouvoir trouver le sommeil, je sentais que j'avais commis un acte inexcusable !.. Rien n'était caché... Comment cela pouvait-il n'être connu que de moi?.. Le silence aussi était un châtiment... tout... excepté vous!.. J'ai toujours cru que vous n'auriez pas voulu que je fusse punie... Vous auriez essayé de me rendre meilleure. Rien qu'en pensant à cela, j'étais soulagée... Ne changerez-vous pas?.. Ne voudrez-vous pas me punir maintenant?..

Elle sanglota de nouveau.

—Dieu m'en préserve! s'écria Deronda dans une émotion excessive.

Ce long discours d'une pauvre âme bourrelée de remords avait dû lui être très pénible; il n'osa pas la presser de questions. Il fallait la laisser suivre le courant de ses idées.

— Ce fut bien dur pour moi d'être obligée d'entrer dans ce bateau, reprit-elle au bout d'un moment; car, lorsque je vous vis, je ressentis une joie inattendue, et je croyais que je pourrais tout vous dire, ce que je n'avais encore pu faire. J'espérais en vous... je n'avais confiance qu'en vous... Oh!.. il me semble qu'il y a si longtemps que je suis montée dans ce bateau!.. En cet instant, j'aurais voulu tenir la foudre en main pour le pulvériser!

Nouveau silence; puis elle continua avec une agitation plus grande:

— S'il reparaissait là... que ferais-je?.. Je ne puis souhaiter qu'il soit là... et pourtant je ne puis supporter sa figure morte!.. J'ai été une poltronne... J'aurais dû braver le mépris; j'aurais dû partir... errer comme une mendiante plutôt que de persister à demeurer comme une ennemie. Quelquefois je m'imaginais qu'il me tuerait si je résistais à sa volonté. Mais maintenant... sa figure morte est là... et je ne puis la supporter...

Digitized by Google

Elle lâcha la main de Deronda, se leva en étendant les bras, comme pour repousser une image effrayante et poussa un gémissement.

— J'ai été une femme cruelle !.. Que puis-je faire, sinon pleurer et implorer du secours ?.. J'enfonce... Meurs !.. meurs !.. tu es abandonnée ; enfonce.. enfonce-toi dans les ténèbres !.. Abandonnée !.. point de pitié !.. je serai abandonnée.

Elle retomba dans son fauteuil et éclata en sanglots. Deronda était bouleversé et ne se retrouvait plus. Il s'était levé pour faire machinalement quelques pas. Quand il se rapprocha d'elle, il vit son visage pâle qui se penchait vers lui, avec ses yeux dilatés et ses lèvres entr'ouvertes. Était-elle abandonnée par lui, maintenant, déjà ? Mais les yeux de Deronda rencontrèrent les siens pour la première fois depuis qu'elle avait dit : « Vous savez que je suis coupable ! » et ce regard, dans sa tristesse et dans sa compassion, lui répondit : « Je le sais, mais je vous abandonnerai d'autant moins. »

Cette fois encore, Gwendolen eut le cœur percé comme une fois déjà à l'Abbaye, en voyant son chagrin. Elle lui dit d'un ton de regret affectueux :

— Je vous rends malheureux.

— Il n'est pas question pour moi d'être heureux ou malheureux. Ce que je désire avec le plus d'ardeur, c'est de pouvoir vous aider. Dites-moi tout ce que vous croirez qui pourra vous soulager. Mais vous êtes sans doute fatiguée ?... Voulez-vous que je me retire ?... Vous me ferez appeler quand vous voudrez que je revienne.

— Non, non ! s'écria-t-elle, je veux que vous sachiez ce qui m'est arrivé dans ce bateau... J'étais furieuse d'avoir été contrainte d'y entrer. Une rage muette me dominait et je ne pouvais faire autre chose que de m'asseoir là... comme une esclave aux galères... Et nous sommes par-

Digitized by Google

tis... nous avons quitté le port... nous sommes entrés en pleine mer... nous ne nous regardions pas... Il ne parlait que pour me donner ses ordres... et, comme je me voyais plus impuissante que jamais, je pensai aux plus mauvaises choses! Je désirais... je souhaitais... je m'imaginais l'impossible... Je ne voulais pas mourir, moi !.. J'avais peur que nous fussions noyés ensemble. J'aurais prié si j'avais cru que cela pût me servir... j'aurais prié pour qu'il lui arrivât quelque chose... j'aurais prié pour qu'il s'engloutît et me laissât seule... Je ne connaissais point de manière pour le tuer là... mais je l'ai fait... je l'ai tué dans mon cœur !..

Submergée par un flot de pensées, elle se tut, mais reprit bientôt:

— Je me souviens que je lâchai le gouvernail et que je m'écriai: « Dieu! viens à mon aide! » Mais je fus forcée de le reprendre et de continuer ; et les mauvaises pensées, les mauvaises prières revinrent encore ... et je ne sais pas comment cela est arrivé ... Il changeait la voile de côté ... il y eut un coup de vent... il fut renversé... Je ne sais rien de plus ... je sais seulement que je vis mon souhait se réaliser devant moi.

Alors elle continua plus vite et d'une voix plus basse :

— Je l'ai vu enfoncer, et mon cœur bondit comme s'il voulait s'élancer hors de ma poitrine. Je crois que je ne bougeai pas. Je tenais mes mains serrées... J'ai eu le temps d'être contente et de penser que ce n'était pas la peine de me réjouir... il allait remonter. Il reparut... loin... le bateau avait marché. Tout cela fut comme un éclair. « La corde ! » cria-t-il. Ce n'était plus sa voix... je l'entends encore... et je me suis baissée pour prendre la corde... Je croyais... j'étais sûre qu'il savait nager et qu'il reviendrait dans tous les cas, et j'avais peur de lui. J'étais persuadée qu'il se sauverait. Mais il enfonça de nouveau et je tenais la corde dans mes

Digitized by Google

mains... Non, le voilà reparu... la tête au-dessus de l'eau ... Il crie encore... et j'étends le bras... et mon cœur dit: « Meurs ! » Et il enfonce... et je sens: « C'est fini... je suis méchante... je suis perdue ! » Et je tenais la corde... je ne sais plus à quoi je pensai... je m'élançai dans l'eau... je voulais le sauver. Je sautai loin de mon crime, et il était là... près de moi... Je tombai à côté de lui... il avait la figure morte ! Mort !.. il est mort !.. Voilà ce qui est arrivé, voilà ce que j'ai fait !.. Vous savez tout; on ne peut plus rien y changer...

Elle retomba épuisée par l'agitation de son souvenir et de ses paroles. Deronda se sentait accablé de tristesse. Le mot « coupable » renfermait une possibilité d'interprétations pires que le fait, et la confession de Gwendolen, par la raison même que sa conscience la faisait appuyer sur le pouvoir décisif de ces mauvaises pensées, le convainquit de la lutte de son bon vouloir pour les contre-balancer. Il était certain que sa pensée meurtrière n'avait eu aucun effet actif et que la mort de Grandcourt était inévitable. Il tint pour probable que le remords de Gwendolen aggravait pour elle sa faute intérieure et qu'elle donnait le caractère d'une action décisive à ce qui n'avait été qu'un désir instantané et inappréciable. Son remords, en outre, était le gage précieux d'une nature guérissable et perfectible. Il la séparait de ces criminels dont le seul regret est d'avoir manqué la réalisation de leur méchant désir. Il demeura cependant silencieux et immobile. Quand il tourna les yeux vers elle, il la vit affaissée, brisée, les yeux fermés, semblable à une biche égarée, battue par l'orage, épuisée, qui n'a plus la force de se relever et de poursuivre sa course. Il se tint debout devant elle. Quand elle rouvrit les yeux, elle tressaillit légèrement et eut peur.

— Vous avez besoin de repos, lui dit-il. Essayez de dormir. Je reviendrai ce soir, demain, quand vous aurez dormi. Ne parlons plus de rien maintenant.

Digitized by Google

Les larmes vinrent aux yeux de Gwendolen qui ne put répondre que par un léger mouvement de la tête. Deronda sonna la femme de chambre, lui recommanda de faire reposer sa maîtresse, en ajoutant que cela était de toute nécessité, puis se retira.

Digitized by Google

LV

Dans la soirée, elle le fit appeler. C'était à peu près l'instant où, la veille, on l'avait rapportée à demi morte, et, comme le soir approchait, on avait tiré les rideaux et ouvert les fenêtres. Assise dans sa chaise longue, la joue appuyée sur sa main, elle regardait fixement la mer; elle paraissait moins abattue que le matin; mais son expression était si profondément mélancolique, qu'en s'approchant Deronda fut un peu inquiet. Elle oublia de lui tendre la main, et s'écria:

— Qu'il y a longtemps! — Puis: — Voulez-vous bien vous asseoir encore un peu auprès de moi?

Il fit comme elle le désirait et attendit qu'elle recommençât à parler. Quand elle le regarda, son visage portait cette expression indéfinissable, impliquant un désir de faire une question qui coûte à formuler. Afin de la rendre moins timide, il détourna les yeux et l'entendit lui dire d'un ton de supplication:

— Vous ne direz pas qu'un autre doit le savoir?

— Assurément non! répondit-il. Aucune offense ne

Digitized by Google

saurait être réparée de cette manière et l'homme ne peut proportionner la rétribution.

— Mais, reprit-elle craintivement, si je n'avais pas eu cette volonté meurtrière... si j'avais jeté la corde quand il la demandait... peut-être l'aurais-je sauvé... peut-être ne serait-il pas mort?

— Non! je ne le pense pas, repartit gravement Deronda. Il savait nager, il faut qu'il ait été engourdi par une crampe. Vos efforts les plus prompts et les plus énergiques n'auraient pu le sauver. Cette volonté meurtrière instantanée n'a changé en rien le cours des événements. Son effet est resté dans votre cœur.

— Je ne volerai pas les autres, car il y en a d'autres; ils auront tout, tout ce qu'ils devaient avoir. Je le savais déjà quelque temps avant de quitter Londres. Vous ne supposez pas que j'aie de mauvais desseins à cet égard? Elle était hésitante.

— Je n'y pensais pas, répondit Deronda; trop d'autres choses me préoccupaient.

— Peut-être ne connaissez-vous pas le commencement de tout cela, reprit-elle en surmontant sa répugnance. Il y avait une autre femme qu'il aurait dû épouser. Je le savais et je lui avais dit que je ne l'empêcherais pas. Je partis... C'est alors que vous me vîtes pour la première fois. Mais la pauvreté vint nous accabler tout d'un coup et j'étais très malheureuse. Je fus tentée. « Je ferai ce que je voudrai, me disais-je, et je remettrai les choses dans le droit chemin. » Je voulais me persuader. Tout fut différent; tout fut horrible. Alors vinrent les pensées méchantes et la haine. Je vous ai dit que j'avais peur de moi-même; je fis ce que vous me dîtes; j'essayai de prendre ma crainte pour sauvegarde. Je pensais à ce qui adviendrait si je... Je sentais ce qui arriverait!.. Je prévoyais que je redouterais le matin, que je craindrais la nuit, et que, dans l'obscurité,

Digitized by Google

je verrais... je verrais la mort!.. Si vous n'avez pas su combien j'étais malheureuse, vous le savez maintenant. Mais cela n'a servi à rien. Je veux faire en sorte que ma pauvre mère, qui n'a jamais eu de bonheur, n'en sache pas un mot.

Il y eut un nouveau silence avant qu'elle pût dire en retenant ses sanglots :

—Vous ne pourrez plus me regarder... Vous me croyez trop méchante... Vous ne pensez pas que je puisse devenir meilleure... digne de vivre... je serai toujours trop méchante pour... — Elle n'en put dire davantage. Deronda avait le cœur déchiré. Il tourna les yeux vers le pauvre visage qui l'implorait, et dit :

— Je crois que vous pouvez devenir meilleure que vous n'avez jamais été... digne de mener une vie qui sera une bénédiction. Aucun mal n'est irréparable, sauf le mal que nous aimons, dont nous désirons la continuation et auquel nous ne demandons pas d'échapper. Vous avez fait des efforts... Eh bien, vous continuerez d'en faire.

— Mais c'est vous qui en avez été le promoteur. Il ne faut pas que vous m'abandonniez, dit-elle en appuyant ses deux mains crispées sur les bras du fauteuil de Daniel et en le suppliant du regard. Je me soumettrai à toutes les pénitences que vous m'imposerez ... je vivrai comme vous le voudrez... mais il ne faut pas m'abandonner ; il faut que vous soyez près de moi... Si vous aviez été près de moi, si j'avais pu tout vous dire, j'aurais été bien différente. Vous ne m'abandonnerez pas, n'est-ce pas ?..

— Jamais, répondit Daniel d'une voix sympathique. J'attends sir Hugo Mallinger, qui arrivera demain soir au plus tard, et j'ai l'espérance que madame Davilow le suivra de près. La présence de votre mère sera votre meilleure consolation, et vous vous efforcerez de lui épargner un chagrin inutile.

Digitized by Google

— Oui, oui, j'essayerai. Et vous ne vous en irez pas?

— Pas avant que sir Hugo soit arrivé.

— Mais nous retournerons tous en Angleterre?

— Aussitôt que cela se pourra, répondit Deronda qui ne tenait pas à entrer dans plus de détails.

Gwendolen dirigea encore une fois ses regards vers la fenêtre avec une expression ressemblant à un réveil graduel dans de nouvelles pensées. Le crépuscule s'épaississait; mais Daniel put voir que les mouvements de ses yeux et de ses mains étaient de ceux qui accompagnent un retour de perception chez une personne qu'un choc a étourdie.

— Vous resterez toujours avec sir Hugo maintenant, dit-elle en se tournant vers lui. Vous demeurerez toujours à l'Abbaye ou à Diplow?

— Je ne sais pas encore où je demeurerai, répondit-il en rougissant.

Elle vit qu'elle avait parlé inconsidérément, et garda le silence. Après un peu de temps, elle reprit:

— Je ne puis m'imaginer comment ma vie va se passer. Je crois qu'il vaudrait mieux que je fusse pauvre et obligée de travailler.

— De nouvelles idées vous viendront à mesure que les jours se passeront. Quand vous serez encore une fois au milieu de vos parents et de vos amis, vous discernerez de nouveaux devoirs. Tâchez maintenant d'être aussi bien... aussi calme que vous pourrez avant... — Il hésita.

— Avant que ma mère vienne, acheva Gwendolen. Ah! je dois être bien changée! Je ne me suis pas regardée. Me reconnaîtriez-vous si vous me rencontriez à présent? Me reconnaîtriez-vous pour celle que vous avez vue à Leubronn?

— Oui, je vous reconnaîtrais. Le changement extérieur n'est pas grand. J'aurais vu tout de suite que c'était vous, et que vous veniez d'éprouver une grande douleur.

Digitized by Google

— Vous ne souhaitez pas de ne m'avoir jamais vue, n'est-ce pas? s'écria-t-elle les larmes aux yeux.

— Je me mépriserais si je faisais un semblable souhait! Comment saurais-je ce que j'aurais désiré? Nous devons trouver nos devoirs dans ce qui nous arrive, et non dans ce que nous imaginons qui aurait pu être. Si je pouvais faire un souhait, ce ne serait pas celui de ne vous avoir jamais vue, mais d'avoir pu empêcher ce qui vient de vous arriver.

— Vous avez empêché que ce ne soit pire, dit Gwendolen d'une voix entrecoupée par les larmes. Sans vous, j'aurais été bien plus mauvaise. Si vous n'aviez pas été si bon, j'aurais été plus méchante que je ne le suis.

Deronda, dont l'esprit était harassé par le retour perpétuel de cette scène, lui dit :

— Il est temps que je me retire. Rappelez-vous ce que nous avons dit de la tâche que vous avez à remplir. Soyez calme et remise avant l'arrivée de vos parents.

Il se leva et elle lui tendit la main d'un air de soumission; mais, dès qu'il fut sorti, elle tomba à genoux et pleura à chaudes larmes. La distance qui les séparait l'un de l'autre était trop grande. Elle était une âme en peine; elle voyait une existence possible que ses fautes chassaient loin d'elle. Elle eut une crise de nerfs. Sa femme de chambre la trouva étendue sur le parquet, anéantie, sans mouvement. Cette douleur semblait naturelle chez une pauvre femme dont le mari s'était noyé sous ses yeux.

Digitized by Google

FRUIT ET GRAINE

LVI

Pendant que ces événements se passaient, le presbytère de Pennicote demeurait aussi paisible et aussi agréable que quand nous l'avons quitté. Le recteur avait repris confiance en voyant les bonnes dispositions de ses supérieurs et s'était résolu à remplir de mieux en mieux ses devoirs. Son fils aîné — son favori — était sa joie et son orgueil, et cette satisfaction était à ses yeux une compensation qui le faisait penser assez légèrement à la perte de ses dix-huit cents livres de rente. De quelque nature qu'ait été le changement latent qui s'était opéré en Rex à la suite du désappointement de son premier amour, en apparence il ne semblait plus que secondaire, et avait été primé par une ambition plus sérieuse après les malheurs de la famille. Rex, revenu depuis peu au presbytère où il avait ramené sa sœur Anna, avait retrouvé son ancienne gaieté

Digitized by Google

pour jouer avec ses frères et sœurs, mais il continuait pendant les vacances ses habitudes studieuses ; il se levait de bonne heure et s'enfermait dans sa chambre dès que la nuit était v nue, pour se livrer à l'étude du droit.

Cette existence tranquille était partagée par le groupe féminin qui avait quitté Offendene pour venir s'installer dans la petite maison blanche, entourée d'arbres toujours verts, distante de la cure de moins d'un mille. Le pâle visage de madame Davilow ne portait plus qu'une trace légère de mélancolie, et de rares cheveux blancs argentaient çà et là sa chevelure, conséquence naturelle des épreuves de l'année passée. Les quatre fillettes florissaient un peu, maintenant qu'on ne les reléguait plus dans l'ombre, et la bonne Jocosa conservait son utile neutralité et considérait les plaisirs et les joies du monde comme choses interdites aux personnes n'étant pas en « situation».

Le petit salon, avec ses fenêtres ouvertes au large pendant les belles journées d'été, était parfumé par l'odeur balsamique des buissons de roses, et devenait le théâtre de scènes intéressantes quand Rex et Anna se joignaient aux six personnes qui l'habitaient. Anna, la préférée de ses jeunes cousines, ne tarissait pas en récits sur les nouvelles connaissances qu'elle avait faites à Londres. Elle était venue seule faire sa première visite à son retour, et d'innombrables questions lui furent posées sur la maison de Gwendolen dans Grosvenor square, sur ce que Gwendolen avait dit et fait, et sur ce que les autres disaient de Gwendolen. Anna avait-elle vu sa cousine avant son départ pour la mer? Non! — Cette réponse laissait libre carrière aux suppositions sur l'intéressant yacht dans lequel Gwendolen avait écrit qu'elle devait s'embarquer avec M. Grandcourt pour naviguer sur la Méditerranée. Sa dernière lettre, datée de Marseille, disait qu'elle se faisait une fête de cette excursion et que les cabines du yacht

Digitized by Google

étaient d'une élégance incomparable. Du reste, ce « mouvement » maritime de M. et madame Grandcourt avait été mentionné dans les « journaux », de sorte que cette nouvelle phase de la vie de Gwendolen devenait une partie importante du roman de ses sœurs.

Quand Rex était présent, on s'abstenait d'aborder ce sujet; aussi, ce jour-là, s'était-on contenté de parler des Meyrick et de leurs étranges amis juifs, ce qui amena d'étonnantes questions des petites filles, pour lesquelles la vie juive était un problème. Berthe ne pouvait se figurer quelle était actuellement la croyance des juifs, car elle pensait qu'ils avaient renoncé à l'Ancien Testament puisqu'il prouvait le nouveau; miss Merry pensait qu'on ne pouvait convenablement discuter avec Mirah et son frère, et l'aimable Alice ne s'inquiétait pas de ce que croyaient les juifs, car elle était sûre de ne pas pouvoir les souffrir. Madame Davilow rectifia cette opinion en disant que les grandes familles juives que l'on voyait dans la haute société étaient tout à fait ce qu'elles devaient être à Londres et à Paris; mais elle admettait que les juifs du commerce, non convertis, étaient répréhensibles; Isabelle demanda si Mirah parlait comme tout le monde et si l'on pouvait causer avec elle sans deviner qu'elle était juive.

Rex, qui n'était pas partisan des israélites, et que l'étude de leur histoire avait fortement ennuyé, s'amusait à exagérer les suppositions de ses cousines, auxquelles Anna s'efforçait de faire bien comprendre qu'il plaisantait. Soudain, les rires furent interrompus par l'arrivée d'une lettre pour madame Davilow, qu'un messager venu en hâte de Pennicote avait apportée. Elle contenait un télégramme, et comme madame Davilow le lut à plusieurs reprises sans dire un mot, comme son agitation était manifeste, tous les yeux se tournèrent vers elle sans que personne osât parler. Enfin, revenue à elle et voyant l'inquiétude pointe

Digitized by Google

sur ces jeunes visages, elle craignit que les enfants pussent s'imaginer quelque chose de pire que la réalité, et, après avoir poussé un sanglot qui la soulagea, elle dit :

— Mes chères, M. Grandcourt... M. Grandcourt s'est noyé !

Rex tressaillit comme si un obus avait éclaté dans la chambre ; il ne put se maîtriser, et le premier regard d'Anna fut pour lui. Mais bientôt, reprenant son sang-froid pendant que madame Davilow lisait la lettre du recteur, il dit :

— Puis-je vous être bon à quelque chose, ma tante ? Dois-je aller trouver mon père pour vous ?

— Oui, mon ami. Préviens-le que je serai prête ; il est bien bon. Il dit qu'il partira avec moi pour Gênes ; il sera ici à six heures et demie. Jocosa, Alice, vous allez m'aider à emballer. Gwendolen a été sauvée... mais elle doit être malade. Je suis sûre qu'elle est malade. Rex, et toi, ma chère Anna, allez dire à votre père que je l'attendrai. Pour rien au monde je ne voudrais perdre une autre nuit. Que Dieu le bénisse d'être sitôt prêt! Je puis voyager sans m'arrêter jusqu'à ce que nous soyons là-bas.

Le frère et la sœur partirent précipitamment sans échanger une parole : elle pensait avec sollicitude à la blessure qui devait s'être rouverte, et lui luttait contre une foule de pensées qui l'obsédaient. Cette oppression ayant diminué quand ils furent arrivés au presbytère, Rex dit :

— Nannie, je te laisse le soin de t'acquitter de la commission auprès de notre père. S'il a besoin de moi tout de suite, tu viendras me le dire. Je resterai dix minutes dans le petit bois, seulement dix minutes.

Au premier moment, Rex avait été frappé par cette idée : « Gwendolen est libre ! » Mais aussitôt il s'était dit : « Oui, mais Gwendolen est riche, flattée, courtisée », et, si d'abord elle avait été contraire à son amour, comment pouvait-

Digitized by Google

il supposer que son cœur lui serait plus favorable à l'avenir ? Ces pensées, qu'il voulait bannir, résonnaient en lui, et il ne pouvait s'empêcher d'y revenir sans cesse. Il marchait avec agitation dans le petit bois, furieux contre lui-même de ne pas être assez fort pour se dominer, et il se disait : « Elle ne m'aimera jamais ! ... et ce n'est pas la question... Je ne pourrais jamais l'approcher en amoureux dans sa condition actuelle. Je ne suis d'aucune conséquence. et il est probable que je n'en acquerrai guère plus avant d'avoir des cheveux gris. Qu'importe ! elle ne m'accepterait à aucune condition, et je ne voudrais pas lui demander d'être à moi. C'est une folie que d'y penser ! Je n'ai rien à y gagner, absolument rien ; alors pourquoi ne pas regarder la situation en face et se conduire comme il convient, au lieu de laisser supposer à mon père que c'est un sujet dont il ne peut me parler, lorsque je pourrais lui être utile ? »

A cette dernière pensée, Rex se dirigea vers la maison d'un pas assuré, et, par la porte ouverte du cabinet de son père, il le vit qui emballait ses effets dans une caisse de voyage.

— Puis-je vous être de quelque utilité, monsieur ? demanda-t-il bravement, quand son père le regarda.

— Oui, mon garçon, quand je serai parti, tu liras mes lettres et tu y répondras, si cela est nécessaire. Tu m'écriras tout. Dymock administrera très bien la paroisse, et tu demeureras avec ta mère jusqu'à ce que je revienne.

— Je présume que vous ne serez pas très longtemps absent, monsieur. Peut-être ramènerez-vous ma cousine. Il s'efforça de parler de Gwendolen pour la première fois et le recteur l'écouta avec satisfaction.

— Cela dépend, répondit M. Gascoigne. Peut-être sa mère restera-t-elle avec elle, et, en ce cas, je pourrai revenir plus tôt. Ce télégramme nous laisse dans une

Digitized by Google

ignorance qui est vraiment inquiétante. Je ne doute pas cependant, que le testament qui a été fait dernièrement ne soit satisfaisant, et puis il est bien possible qu'un héritier vienne à naître. En tout cas, je pense que Gwendolen est libéralement, splendidement pourvue.

— Ç'aura été un grand coup pour elle, dit Rex devenu plus hardi. Je veux croire que c'était un bon mari.

— Sans doute. Peu d'hommes dans sa position auraient agi comme lui!

Rex n'avait jamais vu Grandcourt; chacun dans sa famille avait toujours évité de lui en parler, et il ne savait rien de la fuite de Gwendolen à Leubronn. La seule chose qu'il avait apprise était que Grandcourt, très amoureux d'elle, lui avait fait l'offre de l'épouser, malgré sa pauvreté, et qu'il s'était parfaitement conduit en se chargeant de sa mère et de ses sœurs. Tout cela était très naturel, et c'est ce que Rex aurait aimé à pouvoir faire. Grandcourt avait été heureux et avait joui de quelque bonheur avant de se noyer. Pourtant, Rex se demandait si Gwendolen avait été amoureuse de son heureux prétendant, ou si elle avait oublié de lui dire qu'elle détestait qu'on lui fît la cour.

Digitized by Google

LVII

Sir Hugo Mallinger ne fut pas aussi prompt que M. Gascoigne à partir pour Gênes, que Deronda ne voulut pas quitter avant d'avoir vu le baronnet. Ce n'était pas seulement la mort de Grandcourt, mais aussi la dernière crise par laquelle il venait de passer qui le portait à désirer un entretien avec son vieil ami ; car, par lettre, il n'aurait pu lui donner de détails sur sa mère, qui était venue et partie comme une apparition. Ce ne fut que le soir du cinquième jour, après avoir reçu un télégramme, que Deronda attendit sir Hugo à la gare, où il devait arriver entre huit et neuf heures. Il ne pouvait, malgré la tragique aventure à laquelle il venait d'assister, retenir un sourire en pensant au plaisir qui devait remplir l'âme du baronnet, certain désormais de pouvoir disposer de ses biens en faveur de ses filles.

— Eh bien, Dan, dit sir Hugo, qui, en descendant de wagon serra très affectueusement les mains de Deronda ; puis, comme il n'était pas pressé de se rendre à l'hôtel, il donna l'ordre à son cocher de faire un assez long détour.

Digitized by Google

— Mon voyage a été excellent, reprit-il, et je me sens dans les meilleures dispositions. Je ne me suis pas hâté de venir, parce que je tenais à m'informer de plusieurs choses, et j'ai pu prendre connaissance de la lettre que tu as écrite à lady Mallinger. Comment va la veuve?

— Elle est plus calme. Heureusement, elle a échappé à la maladie que l'on aurait pu craindre pour elle, après son plongeon dans la mer et son épouvantable surexcitation. Sa mère et son oncle sont arrivés depuis deux jours, et les meilleurs soins lui sont prodigués.

— Prévoit-on la naissance d'un héritier?

— D'après ce que m'a dit M. Gascoigne, je pense que non. Il m'a parlé comme s'il croyait que la veuve dût jouir de la fortune entière, sa vie durant.

— Je ne pense pas que la perte de son mari soit un déchirement pour elle, dit sir Hugo en regardant Deronda.

— La soudaineté de sa mort lui a donné un coup violent, reprit Daniel, en évitant de faire une réponse directe à cette observation.

— Je me demande si Grandcourt lui a fait connaître les clauses de son testament? reprit sir Hugo.

— Les connaissez-vous, monsieur?

— Oui. S'il n'a pas d'héritier légitime, tout doit revenir à un fils naturel qu'il e eu avec une madame Glasher: tu ne sais rien de cette affaire, à ce que je crois; mais, pendant plusieurs années il a vécu maritalement avec cette femme, et il en a eu encore trois autres enfants, des filles. Le garçon prendra le nom de son père. Il est déjà Henleigh; il doit être Henleigh Mallinger-Grandcourt, quoique je puisse dire que le Mallinger ne lui servira de rien, ce dont je suis heureux. A sa majorité, le jeune homme aura plus qu'assez, et il n'était pas nécessaire que je bouchasse les trous avec mes cinquante mille livres pour Diplow, auquel il n'a pas droit. En attendant, il faudra que ma beauté, la pauvre

Digitized by Google

jeune veuve, se contente d'une modique rente de deux mille livres par an et de la maison de Gadsmere, espèce de bannissement pour elle si elle consent à s'y confiner, ce que je ne présume pas. La mère du petit garçon habite là depuis plusieurs années. Vraiment, je suis dégoûté de Grandcourt, et je ne me crois pas obligé d'avoir de lui une meilleure opinion parce qu'il s'est noyé et qu'en ce qui touche mes affaires, il ne pouvait mieux agir.

— A mon avis, s'il a eu tort, ç'a été d'épouser cette jeune femme... et non de laisser ses biens à son fils, dit sèchement Deronda.

— Je ne trouve pas mauvais qu'il ait laissé la terre à l'enfant, repartit sir Hugo. Mais, puisqu'il avait épousé cette jeune fille, il devait au moins la pourvoir de façon qu'elle pût continuer à tenir le rang auquel il l'avait élevée. Elle aurait dû avoir de quatre à cinq mille livres par an et la maison de Londres viagèrement. C'est ce que, moi, j'aurais fait. Comme elle n'avait point de dot, je suppose que ses parents n'ont pas osé exiger de douaire; autrement, ils auraient eu tort de se fier à un testament passé après le mariage. Les hommes les plus sages mêmes, laissent percer une folie dans leur testament, mon père tout le premier. Il est clair pour moi que Grandcourt a voulu que sa mort fût un éteignoir pour sa veuve, si elle ne lui donnait pas d'héritier.

— Et autrement, le contraire aurait eu lieu; c'est l'illégitimité qui aurait eu l'éteignoir, dit Daniel avec mépris.

— Précisément : Gadsmere et les deux mille livres. C'est original. Ce qui m'ennuie, c'est que Grandcourt m'a constitué son exécuteur testamentaire, et, comme il était le fils de mon unique frère, je n'ai pas pu décliner cette obligation. Cependant, je le regretterai moins si je puis être utile à la veuve. Lush croit qu'elle n'ignore rien de la famille qui est sous roche, ni du contenu du testament.

Digitized by Google

Il m'a laissé entrevoir que l'accord n'était pas des plus parfaits chez ce couple. Mais j'imagine que tu dois connaître mieux que personne les sentiments de madame Grandcourt, hein, Dan ? Sir Hugo ne fit pas cette question avec sa jovialité ordinaire ; au contraire, sa voix dénotait un vif intérêt. Deronda se dit que tout faux-fuyant serait mal interprété et répondit avec gravité :

— Elle n'a certainement pas été heureuse. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Quant à la disposition de la fortune, si j'ai bien compris ses confidences, je puis affirmer qu'elle en sera satisfaite.

— Alors elle ne ressemble pas aux autres personnes de son sexe, repartit le baronnet en haussant les épaules. Il y a cependant quelque chose d'étrange et ton horoscope doit se mêler au sien ; car, lorsque ce terrifiant télégramme m'est parvenu, la première observation de lady Mallinger fut : « Quelle drôle de chose que ce soit Daniel qui l'envoie ! »

Un silence de quelques minutes suivit ces mots. Sir Hugo avait commencé à s'occuper des Grandcourt comme du sujet le moins épineux entre Deronda et lui : tous deux néanmoins étaient résolus à surmonter leur répugnance et à causer en toute franchise de l'événement qui touchait à leurs rapports mutuels. Deronda sentait que la lettre qu'il avait adressée au baronnet après sa première entrevue avec sa mère, avait épaissi plutôt que brisé la glace, et qu'il devait attendre que la première ouverture vînt de sir Hugo. Au moment où ils allaient perdre de vue le port, le baronnet se retourna, comme pour le regarder encore une fois, et dit d'un ton plus sérieux :

— Et la principale affaire qui t'a conduit à Gênes, Dan ? Tu n'as pas été trop peiné de ce que tu as appris, j'espère ? Rien ne t'oblige à changer de position ; tu sais que, quoi qu'il arrive, tu seras toujours d'importance pour moi.

Digitized by Google

— Je veux reconnaître votre bonté pour moi, monsieur, par une entière confiance, répondit Deronda. Mais je ne puis simplement répondre à vos questions par un oui ou par un non. Ce que j'ai appris du passé m'a peiné. Ç'a été aussi un profond chagrin pour moi de retrouver ma mère et de la quitter si vite dans son état de souffrance, comme j'ai été contraint de le faire. Toutefois, ce qui n'est pas une peine, ce dont je suis plutôt reconnaissant, c'est que mes doutes soient éclaircis, c'est que je connaisse mon extraction. Ma gratitude envers vous, monsieur, restera toujours la même, et jamais je n'oublierai les soins paternels et l'affection dont vous m'avez entouré. Cependant, savoir que je suis né juif peut avoir sur ma vie une influence considérable dont je ne me sens pas capable de vous parler à présent.

Le baronnet lui lança un regard scrutateur et garda un moment le silence pour tâcher d'interpréter ses paroles ; puis il dit :

— J'ai toujours attendu de toi quelque chose de remarquable, Dan ; mais, pour l'amour de Dieu, point d'excentricité ! Je puis tolérer une divergence d'opinion chez un homme, mais il faut qu'il s'exprime avec raison et non comme un fou. Comprends-moi bien. Je ne te soupçonne pas de vouloir faire une folie ; je crois seulement que tu pourrais te laisser accaparer par un fou, surtout s'il a besoin d'être défendu. Tu as la passion de te mettre du côté des opprimés, Dan. Je ne partage pas tout à fait ta manière de voir ; je souffre pour eux, mais je n'y puis rien. Cependant, je ne te demande pas d'anticiper sur les confidences que tu as à me faire. Si la chose pour laquelle tu te décideras exige de l'argent, j'ai seize mille livres d'accumulées pour toi, en sus de ton revenu. Maintenant que me voilà ici, je suppose que tu voudras retourner en Angleterre dès que tu le pourras.

— Je dois d'abord aller à Mayence réclamer un coffre

Digitized by Google

qui vient de mon grand-père, et voir, si c'est possible, un de ses amis. Quoique ce coffre soit chez lui depuis vingt ans, j'ai une envie presque déraisonnable de le voir sous ma garde, comme si je craignais qu'il lui arrivât un accident. En tout cas, je ne puis regretter d'être resté ici ; sans cela, madame Grandcourt n'aurait eu autour d'elle que des domestiques et des indifférents.

— Oui, oui, reprit sir Hugo d'un ton badin, ce qui, pour lui, était un moyen de déguiser une contrariété cachée ; j'espère que tu ne préféreras pas un juif mort à un chrétien vivant.

Deronda rougit et ne répondit pas, et ils entrèrent dans l'hôtel de l'*Italia*.

Digitized by Google

LVIII

Quand Deronda eut présenté sa lettre a la Banque de la *Schusterstrasse,* à Mayence, et demandé Joseph Kalonymos, on l'introduisit dans un salon où, devant une table et arrangeant des lettres, était assis l'homme à barbe blanche qu'il avait vu dans la synagogue de Francfort. Il portait le même chapeau de feutre, les mêmes vêtements, et, à côté de lui, on voyait un portemanteau tout bouclé, sur lequel étaient jetés une couverture et un manteau. A l'entrée de Deronda, il se leva, mais ne bougea pas de sa place et ne lui tendit pas la main. Fixant sur lui ses petits yeux clairs et pénétrants, qui reluisaient comme des escarboucles sur sa figure parcheminée, il dit en allemand:

— Bon! c'est vous maintenant qui venez me chercher, jeune homme?

— Oui, je vous cherche pour vous témoigner ma reconnaissance, comme à l'ami de mon grand-père, répondit Deronda; mais je suis obligé, je le crains, de vous causer de l'ennui.

Kalonymos ôta son chapeau et découvrit sa tête couverte d'épais cheveux blancs, en disant avec cordialité:

Digitized by Google

— Ainsi, vous n'êtes pas fâché d'être, quelque chose de plus qu'un Anglais?

— Au contraire, s'écria Daniel, je vous remercie de tout cœur d'avoir aidé à empêcher que je ne demeurasse dans l'ignorance de mon extraction, et d'avoir pris soin du coffre que mon grand-père vous a confié.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! dit vivement Kalonymos, qui s'assit lui-même, et fit prendre place à Daniel auprès de lui, en caressant sa barbe pendant qu'il examinait le jeune visage du petit-fils de son ami.

— Jeune homme, dit-il après une pause, je me réjouis de n'avoir pas encore repris mes voyages et que vous soyez venu à temps pour me faire voir l'image de mon ami, lorsqu'il était jeune; pour me faire voir que vous n'êtes plus détourné de la communion de votre peuple; pour me faire voir que vous ne frémissez plus d'une orgueilleuse colère à l'attouchement de celui qui avait l'air de vous prendre pour un juif. Vous venez avec reconnaissance me redemander la parenté et l'héritage qu'une tentative malfaisante aurait voulu vous enlever. Vous venez me déclarer volontairement et du fond de l'âme: « Je suis le petit-fils de Daniel Charisi, » n'est-ce pas?

— Assurément, répondit Deronda. Mais permettez-moi d'ajouter qu'à aucune époque je n'ai été tenté de traiter un juif impoliment, par la seule raison qu'il était juif. Vous devez comprendre que j'aie refusé de dire a un étranger: « Je ne connais pas ma mère! »

— Péché! péché! s'écria Kalonymos en étendant les bras comme s'il maudissait et en fermant les yeux. Ce fut un vol à notre peuple, comme lorsque nos jeunes garçons et nos jeunes filles furent emmenés dans l'*Edom* romaine. Mais cet espoir a été déçu. Je l'ai frustré. Quand Daniel Charisi était adolescent et moi seulement un enfant lui allant à l'épaule, nous avons fait le vœu solennel d'être toujours

Digitized by Google

amis. Il disait : « Lions-nous par le devoir, comme si nous étions fils de la même mère. » Du commencement à la fin, son penchant le porta à fortifier nos âmes par des liens. « Lions l'amour au devoir, disait-il, car le devoir est l'amour de la loi, et la loi est la nature de l'Éternel. » Voilà comment nous nous attachâmes l'un à l'autre; et, quoique plus tard nous ayons été séparés, le lien n'a jamais été rompu. Quand il mourut, on tenta de le voler; mais on ne pouvait me le voler à moi. Je sauvai ce qui restait de lui, ce qu'il conservait pour sa postérité. Je lui ai rendu le rejeton qu'on lui avait soustrait. Je vais dire qu'on apporte le coffre.

Kalonymos quitta la chambre pendant quelques minutes et revint suivi d'un employé qui portait le coffre, et qui, après l'avoir posé à terre, défit une enveloppe de cuir et sortit. Ce coffre n'était pas très grand, mais ce qui le rendait pesant, c'étaient les ferrures et les poignées dorées qui l'ornaient. Le bois était magnifiquement entaillé de caractères arabes.

— Voilà le dépôt, dit Kalonymos en reprenant sa place, et voici sa curieuse clef, ajouta-t-il en la tirant d'un petit sachet de cuir. Conservez-la précieusement. J'espère que vous êtes prudent et méthodique.

— J'en aurai le plus grand soin, répondit Daniel en souriant et en mettant la clef dans son portefeuille. Je n'ai jamais rien possédé qui fût pour moi un signe tant chéri d'espoir et d'effort. Je n'oublierai pas que l'effort est venu en partie de vous. Avez-vous le temps de m'en apprendre davantage sur mon grand-père? Serai-je indiscret en prolongeant ma visite?

— Restez encore un peu. Dans une heure et dix-huit minutes, je dois partir pour Trieste, dit Kalonymos en consultant sa montre et tout à l'heure mes fils m'attendront. Voulez-vous que je vous les présente, afin qu'ils puissent avoir le

Digitized by Google

plaisir d'offrir l'hospitalité au petit-fils de mon meilleur ami? Leur vie s'écoule ici dans l'abondance et le luxe ; mais, moi, je préfère voyager.

—Si vous voulez bien me recommander à eux, je serai heureux de faire leur connaissance un peu plus tard, car des affaires urgentes me rappellent en Angleterre ; j'ai là des amis qui ont besoin de moi. Des circonstances imprévues m'ont retenu trop longtemps loin d'eux. Mais le désir d'en savoir plus long, sur vous et sur votre famille, sera un motif plus que suffisant pour me faire revenir à Mayence.

— Bon! moi, vous ne me retrouverez probablement pas, car j'ai plus de soixante-dix ans, et je suis un voyageur qui porte avec lui son suaire. Mes fils et leurs enfants demeurent ici riches et considérés. Les temps sont changés pour nous, à Mayence, depuis l'époque où l'on massacrait les juifs s'ils ne consentaient à recevoir le baptême ; ils sont changés depuis l'époque où Charlemagne transplanta ici mes ancêtres de l'Italie pour inoculer leurs connaissances à nos frères incultes de l'Allemagne[1]. Mes contemporains et moi, nous avons eu aussi à lutter. Notre jeunesse a connu de mauvais jours; mais nous l'avons enfin emporté. Nos richesses sont à nous et nous pouvons les accroître en toute sûreté; la science de toute l'Allemagne est sortie de cerveaux israélites... quoiqu'ils n'aient pas toujours gardé leurs cœurs juifs. Vous a-t-on laissé ignorer la vie de votre peuple, jeune homme?

— Non, répondit Deronda ; dernièrement, avant que je soupçonnasse ma naissance, j'ai été conduit à étudier son histoire avec plus d'intérêt que jamais. J'ai pu ainsi me préparer à un peu comprendre mon grand-père.

— Peut-être auriez-vous été comme lui si votre éducation

1. Le fait est historique. Cf. M. J. Schleiden. *Les Juifs et la science au moyen âge.* p. 67. Paris, 1877. *(Note du traducteur.)*

Digitized by Google

n'avait été empêchée, car vous avez tous ses traits, mais pas exactement cependant. Sa volonté de fer était peinte sur son visage; il dominait tout ce qui l'entourait. Très jeune encore, une ligne profonde s'était déjà creusée sur son front. Je n'en vois pas sur le vôtre. Daniel Charisi avait coutume de dire : « Plutôt une volonté fâcheuse qu'une volonté vacillante ! plutôt un ennemi déclaré qu'un ami incertain ! plutôt une fausse croyance que point de croyance ! » C'était l'indifférence qui lui inspirait le plus de mépris. Il tenait des raisonnements plus développés que je ne puis vous les communiquer.

— Cependant, son savoir n'était pas étroit, n'est-ce pas ? dit Daniel.

— Étroit, non, répondit Kalonymos avec un sourire indulgent. Dès l'enfance, il but la science comme la plante pompe l'eau. Il s'adonna de bonne heure à la médecine, ainsi qu'aux théories sur la vie et sur la mort. Il voyagea dans bien des pays et dépensa une partie de sa fortune pour voir et apprendre. Nous étudiâmes ensemble, mais il me laissa loin derrière lui. Quoique nous fussions amis de cœur, nous différions autant intérieurement qu'extérieurement; mais nous restâmes des juifs fidèles, convaincus et reconnaissants de n'être pas des gentils. Depuis ma maturité, j'ai été ce que je suis encore, aimant à voyager, aimant les affaires, aimant à tout voir sans me préoccuper de la fatigue. Charisi pensait continuellement à l'avenir de notre peuple ; moi pas. Puisque nous avons la liberté, cela me suffit. Jeune homme, quand je suis en Orient, j'aime à regarder les plus grosses étoiles. La vue de leurs constellations me satisfait. Je les connais quand elles se lèvent sans ambitionner d'en savoir davantage. La vue seule ne contentait pas Charisi; il aurait voulu savoir ce qu'il y a eu avant et ce qu'il y aura après. Cependant, nous nous aimions, et, selon son expression, nous avions attaché notre amour au devoir ; nous nous

Digitized by Google

étions solennellement engagés à nous aider et à nous défendre jusqu'à la fin. J'ai tenu mon engagement.

Après avoir ainsi parlé, Kalonymos se leva, et Deronda, faisant de même, lui dit :

— En lui demeurant fidèle, vous avez été cause que justice m'a été faite. Ç'aurait été un vol pour moi si je n'avais jamais connu l'héritage qu'il m'avait préparé. Je vous en remercie de toute mon âme.

— Soyez digne de lui, jeune homme. Quelle est votre vocation ?

La question fut posée avec une brusquerie qui embarrassa Daniel ; car il ne croyait pas convenable d'alléguer que son étude du droit était une vocation. Il répondit :

— Je ne puis pas dire que j'en aie une.

— Ayez-en une, ayez-en une ! Il faut que le juif soit diligent. Vous direz-vous juif, et professerez-vous la foi de vos pères ? demanda Kalonymos en posant une main sur l'épaule de Deronda et en le regardant fixement.

— Je me dirai juif, répondit Daniel avec décision et en pâlissant légèrement sous l'œil perçant de son questionneur. Mais je ne dis pas qu'en professant la religion de nos ancêtres, je croirai exactement comme eux. Nos pères, eux-mêmes, ont étendu l'horizon de leurs croyances et appris bien des choses des autres races. Néanmoins, je crois que je puis continuer l'œuvre de mon aïeul. Je tiens pour avéré que mon premier devoir doit être pour mon peuple, et, s'il y a quelque chose à faire pour restaurer ou perfectionner sa vie commune, j'en ferai ma vocation.

Il arriva en ce moment à Deronda ce qui est souvent arrivé à tant d'autres : c'est-à-dire que la nécessité d'ouvrir son cœur devint une époque de résolution. Son respect pour le questionneur ne lui avait pas permis de décliner sa réponse, et, par la nécessité de se prononcer, il trouva la vérité pour lui-même.

Digitized by Google

— Ah ! vous discutez et vous regardez en avant ! Vous êtes bien le petit-fils de Daniel Charisi, dit Kalonymos en ajoutant une bénédiction en hébreu.

Ils se séparèrent alors, et, au moment même où Deronda touchait le sol de l'Angleterre, le vieillard, couché sur le pont de son navire, saluait ses étoiles amies.

Digitized by Google

LIX

y eut une autre maison, outre la blanche maisonnette de Pennicote, un autre cœur, outre le cœur de Rex Gascoigne, où la nouvelle de la mort de Grandcourt causa une grande agitation, suivie d'un violent effort pour la réprimer.

Hans Meyrick avait pour habitude d'envoyer le *Times* à sa mère, qui aimait beaucoup ce journal, dont elle lisait tout le contenu, depuis la première ligne de la politique jusqu'à la dernière de la liste des mariages. Elle disait que la lecture de ces mariages lui procurait l'agréable sensation de finir les romans à la mode, sans les avoir lus, et de voir heureux les héros et les héroïnes, sans savoir ce qu'ils étaient. Hans venait toujours le mercredi; il arrivait, apportant le *Times*, au moment où Mirah finissait la leçon hebdomadaire qu'elle donnait à Mab, et il avouait qu'il avait choisi ce jour rien que pour entendre chanter Mirah. Cette fois, après être entré aussi tranquillement que d'habitude, il apparut dans le parloir en froissant dans ses mains le journal et en interrompant sans remords les efforts que faisait Mab

Digitized by Google

pour dire l'air : *Lascia ch'io pianga*[1], à peu près comme son professeur. Piano et chant se turent en même temps. Mirah, qui accompagnait, tressaillit involontairement, le craquement du papier lui ayant fait l'effet d'un coup de tonnerre, et Mab s'écria :

— Hans, pourquoi fais-tu un bruit plus abominable que mon chant?

— Quelles nouvelles surprenantes appportes-tu? demanda madame Meyrick. — Amy et Kate étaient sorties. — Est-ce une correspondance d'Italie? Les Autrichiens ont-ils quitté Venise?

— Ce n'est rien sur l'Italie, mais quelque chose d'Italie, répondit Hans avec une particularité de ton et de manière qui intrigua sa mère.

— Rien de mauvais, j'espère? dit anxieusement celle-ci, qui pensa aussitôt à Deronda, en même temps que le cœur de Mirah palpitait à la même pensée.

— Rien de mauvais pour personne qui nous intéresse, dit Hans; c'est, au contraire, très heureux, à mon avis. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu mourir si à propos. En considérant quelle espèce d'animal je suis, je m'étonne à toute heure d'être encore en vie.

— Hans! s'écria Mab impatientée, si c'est pour parler de toi, choisis un autre moment. Qu'est-il arrivé?

— Le duc Alphonso s'est noyé, mais la duchesse est vivante : voilà tout, répondit Hans en mettant le journal sous les yeux de sa mère et en lui désignant l'article avec son doigt. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Deronda était dans le même hôtel qu'eux et qu'il l'a vu rapporter par les pêcheurs qui l'avaient retirée de l'eau à temps. Il paraît qu'elle avait sauté dans la mer après son mari; ce qui était une action moins judicieuse que je ne m'y serais attendu de la part de

1. Air célèbre de l'opéra *Rinaldo* de Haendel. *(Note du trad.)*

Digitized by Google

la duchesse. Avouez que Deronda est un heureux coquin de s'être trouvé là à point pour prendre soin d'elle.

Mirah était retombée sur son tabouret, les yeux baissés et les mains jointes. Madame Meyrick, en passant le journal à Mab, dit :

— Pauvre femme ! il faut qu'elle ait bien aimé son mari pour s'être élancée dans l'eau après lui !

— Pure inadvertance ! petite absence d'esprit ! s'écria Hans en faisant une grimace grotesque et en se jetant dans un fauteuil non loin de Mirah. — Quelle femme pourrait aimer un baryton jaloux, au regard glacial, chantant faux ? C'est le *rôle* qu'a joué le mari, soyez-en sûre. Il ne pouvait rien faire mieux que de se noyer. Voilà notre duchesse libre d'épouser un homme avec de beaux cheveux, et avec un regard qui la fera fondre au lieu de la glacer... Et je serai invité à la noce.

Mirah, qui était restée assise, se leva d'un bond, et, fixant sur Hans des yeux pétillants de colère, lui dit d'une voix émue et tremblante d'indignation :

— Monsieur Hans vous ne devriez pas parler ainsi. M. Deronda n'aimerait pas à vous entendre vous exprimer de la sorte. Pourquoi dites-vous qu'il est heureux ?.. Pourquoi vous servez-vous de paroles de ce genre sur la vie et sur la mort... quand ce qui est la vie pour l'un est la mort pour l'autre ? D'où savez-vous que ce serait heureux s'il aimait madame Grandcourt ?.. Ce serait un grand malheur pour lui. Elle l'empêcherait de voir mon frère ; je sais qu'elle le ferait. M. Deronda ne dirait pas qu'il est heureux de percer le cœur de mon frère ! —

Tous furent frappés de cette transformation soudaine. Le visage de Mirah, avec un regard de colère qui aurait convenu à Ithuriel, pâle jusqu'aux lèvres, dont la teinte carminée était ordinairement si riche, terrifia Hans, qui demeura atterré et qui rougit comme une jeune fille.

Digitized by Google

— Je suis un imbécile!... une brute! s'écria-t-il au bout d'un instant. Je retire mes paroles et je vais aller me pendre comme Judas... s'il est permis de le nommer!..

Même dans ses moments de chagrin, Hans ne pouvait éviter de donner à ses expressions une teinte comique. Mais la colère de Mirah n'en fut pas apaisée. Comment cela aurait-il été possible? Elle avait laissé échapper des paroles indignées, de la même façon que ceux qui, dans d'atroces souffrances, se mordent et incrustent leurs dents dans leur propre chair, pour rendre leur agonie tolérable. Elle se tut et alla s'asseoir au piano, en disposant le morceau posé sur le pupitre comme si elle allait commencer à jouer.

Le visage de madame Meyrick répercutait le désappointement de Hans.

— Mirah a bien raison de te gronder, Hans, dit Mab. Tu prends toujours le nom de M. Deronda en vain, et c'est horrible de plaisanter de cette manière sur son mariage possible avec madame Grandcourt. Il faut que ton ingratitude soit bien noire ! conclut-elle avec mépris.

— C'est parfaitement vrai, ma chère, dit Hans en se levant et en allant du côté de la fenêtre.

—Continuons, Mab, dit Mirah d'un ton plus bref que d'habitude: vous n'avez pas eu toute votre heure de leçon. Voulez-vous recommencer ceci, ou dois-je le chanter?

— Oh ! je vous en prie, chantez-le, dit Mab, empressée de faire oublier l'incident qui venait de se produire.

Mirah chanta aussitôt *Lascia ch'io pianga*, en donnant à ces sanglots et à ses plaintes une énergie et une force nouvelles. Hans arrêta sa promenade dans la chambre et s'appuya contre la cheminée en évitant de regarder du côté de sa mère. Quand Mirah eut fini la dernière strophe et frappé l'accord final, elle se leva, et dit :

— Maintenant, il faut que je rentre : Ezra m'attend.

Digitized by Google

Elle tendit silencieusement la main à madame Meyrick au lieu de l'embrasser comme elle le faisait toujours. Mais la petite mère l'attira vers elle, la baisa sur le front et lui dit avec bonté:

— Dieu vous bénisse, chère enfant!

Mirah sentit qu'elle avait un peu offensé sa vieille amie en réprimandant ainsi Hans; elle souffrit davantage à l'idée d'avoir montré une orgueilleuse ingratitude et une affirmation de supériorité inconvenante. La petite mère avait deviné cette cuisante douleur.

Pendant ce temps-là, Hans, qui s'était approché de la porte, s'apprêtait à l'ouvrir pour Mirah.

— Tu ne vas pas reconduire Mirah, Hans, dit Mab avec une tendresse fraternelle finement déguisée ; je suis sûr qu'elle te refuserait. Tu as été si désagréable aujourd'hui.

— Je l'accompagnerai pour veiller sur elle, si elle ne me le défend pas, dit Hans en ouvrant la porte.

Mirah ne répondit pas, et, quand ils furent sortis et qu'il eut tiré après lui la porte d'entrée, il marcha à côté d'elle sans qu'elle s'y oppposât. Elle n'eut pas le courage de recommencer à lui parler, se disant que peut-être elle avait été trop sévère dans ses expressions, et trouvant cependant des mots encore plus sévères dans son cœur. En outre, une foule de pensées pénibles l'oppressaient.

Hans aussi avait l'esprit occupé. La colère de Mirah venait d'éveiller son attention et, avec elle, la sensation douloureuse qu'il était un butor de ne l'avoir pas eue plus tôt. En supposant que le cœur de Mirah fût entièrement pris par le souvenir de Deronda sous un tout autre caractère que celui de bienfaiteur de son frère, cette supposition était accompagnée d'anxiétés qui, il faut lui rendre cette justice, n'étaient pas entièrement égoïstes. Il avait la persuasion qu'un sérieux attachement régnait entre Deronda et madame Grandcourt; les observations qu'il avait personnellement

Digitized by Google

faites, complétées par ce que ses sœurs avaient appris d'Anna Gascoigne, l'avaient convaincu que non seulement madame Grandcourt avait une passion pour Deronda, mais que, malgré l'austère retenue de son ami, sa susceptibilité envers elle était le signe d'un amour caché. Ses expériences l'avait amené à conclure que ce qu'il jugeait probable était vrai.

Il croyait avoir ainsi tiré au clair l'état des affections de Deronda; mais maintenant les événements qui concouraient à l'union désirable avec madame Grandcourt avaient fait surgir un éclair de révélation chez Mirah, — révélation de sa passion qui le rendit mélancolique à cause d'elle aussi bien qu'à cause de lui-même. Ils marchaient à côté l'un de l'autre sans se parler; mais, quand ils eurent atteint la demeure de Mirah et que Hans lui eut dit adieu, en lui tendant la main avec un regard contrit, elle répondit à ce regard avec une douceur mélancolique:

— Ne voulez-vous pas venir voir mon frère?

Hans interpréta cette invitation comme un gage de pardon.

Ils trouvèrent à Mordecai un air singulièrement heureux. Il tenait en main une lettre; ses yeux brillaient d'un éclat triomphant qui, sur sa face émaciée, donnait l'idée d'une conquête sur la mort qui l'assiégeait. Après l'échange des salutations obligées entre lui et Hans, Mirah passa son bras autour du cou de son frère et regarda la lettre sans trouver le courage de lui demander de qui elle venait, bien qu'elle fût sûre que c'était la cause de sa joie.

— Une lettre de Daniel Deronda, dit Mordecai en répondant au regard interrogateur de sa sœur. Courte; il dit seulement qu'il compte revenir bientôt. Des obligations imprévues l'ont seules retardé. L'espérance de le revoir est pour moi comme l'arc-en-ciel dans un nuage, fit-il en s'adressant à Hans; et pour vous aussi, ce doit être un bonheur. Car existe-t-il deux amis comme lui?

Digitized by Google

Pendant que Hans répondait, Mirah s'échappa et courut dans sa chambre, mais non pour donner libre cours à la passion qui était en elle. Si les anges, que l'on supposait autrefois présider à la toilette des femmes, étaient entrés avec elle dans sa petite chambre, ils l'auraient tout simplement vue ôter son chapeau, s'asseoir et se presser les tempes avec ses mains, comme si la tête lui faisait mal ; puis se lever pour humecter d'eau froide ses yeux, son front et ses cheveux, ce qui la fit ressembler à une fleur fraîchement éclose dans les bois humides de rosée. Ils l'auraient vue encore pousser de gros soupirs, mettre ses petites pantoufles, s'asseoir ensuite pendant un moment, qui lui parut si long, si plein de choses à venir, qu'elle se dressa tout à coup en se souvenant qu'elle devait aller préparer le thé.

Mirah n'avait jamais pensé que Deronda pût l'aimer. Le malaise qu'elle avait ressenti jusqu'alors était vague et pouvait facilement s'expliquer comme un regret, que Daniel ne fût qu'un visiteur dans son monde et dans celui de son frère. Mais, désormais, son sentiment n'était plus incertain : l'image de madame Grandcourt aux côtés de Deronda, et l'entraînant loin d'elle, était aussi définie que si elle avait senti des tenailles lui déchirer la chair. Une nouvelle sensation venait de se déclarer, et c'était une jalousie cruelle contre madame Grandcourt, dont elle pensait, sans le vouloir, plus de mal qu'elle n'en connaissait. « Hélas ! se disait la pauvre enfant, la tête appuyée sur son oreiller pendant ses insomnies, je n'ai jamais eu d'aussi affreux sentiments !.. » Il était étrange qu'elle dût prier contre un sentiment qui concernait Deronda. Elle était arrivée à cette conclusion un soir, pendant qu'elle veillait son frère, dont l'exaltation à l'idée de revoir son ami le disposait à faire connaître ses pensées à Mirah. L'une d'elles le préoccupait tout spécialement.

Digitized by Google

— Vois-tu, Mirah, lui dit-il après un long silence, le *Schemah*, par lequel nous confessons l'unité divine, est le principal exercice de dévotion de l'Hébreu, et c'est ce qui fait de notre religion la religion fondamentale du monde entier; car l'unité divine embrasse, comme sa conséquence, la dernière unité de l'humanité. Vois alors: la nation qui a été bafouée à cause de sa séparation d'avec les autres, a donné une théorie obligatoire à l'espèce humaine. Maintenant, dans la complète unité, une partie possède le tout comme le tout possède chaque partie, et, de cette manière, la vie humaine tend vers l'image de la suprême unité. En ce moment, ma sœur, je tiens en moi la joie d'un autre avenir, que mes yeux ne peuvent distinguer et que mon esprit ne reconnaît pas comme mien. Me comprends-tu, Mirah ?

— Un peu, répondit-elle d'une voix faible; mais mon esprit est trop borné pour l'avoir senti.

— Et pourtant, reprit Mordecai, avec insistance, les femmes sont spécialement créées pour l'amour qui trouve la possession dans la renonciation, et c'est une image véritable de ce que je pense. Dans le dernier *Midrasch* [1], je crois, il y a l'histoire d'une vierge juive qui aimait tellement un roi gentil, qu'elle entra dans la prison où on avait jeté une femme aimée du roi, et changea de vêtements avec elle, afin de mourir à sa place et de laisser le roi être heureux par un amour qui n'était pas pour elle. Voilà l'amour suprême qui se perd lui-même dans l'objet de son amour.

— Non, Ezra, non! s'écria Mirah avec ardeur, ce n'était pas cela. Elle voulait que, quand elle serait morte, le roi sût ce qu'elle avait fait et sentît qu'elle valait mieux que l'autre. C'est son égoïsme — qui voulait conquérir — qui la fit mourir.

Mordecai demeura pensif un instant et reprit:

1. Interprétation d'un passage du Talmud. *(Note du traducteur.)*

Digitized by Google

— Cela peut être, Mirah. Mais, si pourtant elle le fit en croyant que le roi ne le saurait jamais?

— Tu peux arranger l'histoire ainsi dans ton esprit, Ezra, parce que tu es grand, et que tu aimes à ne t'imaginer que ce qui est grand. Mais je crois qu'il n'en fut pas réellement ainsi. La vierge juive, qui dut avoir de la jalousie dans le cœur, voulut, en quelque sorte, occuper la première place dans l'esprit du roi. C'est pourquoi elle chercha la mort.

— Ma sœur, tu as lu trop de pièces de théâtre dans lesquelles les auteurs se plaisent à montrer les passions humaines comme des démons intérieurs, sans mélange d'éléments tendres et fervents de l'âme. Tu juges par ces pièces et non par ton propre cœur, qui ressemble pourtant à celui de notre mère.

Mirah ne répondit pas

Digitized by Google

LX

Ce que Mirah avait regardé comme une menace allait se réaliser. En revenant de Knights-Bridge, après avoir chanté dans une maison opulente où Klesmer l'avait introduite, elle s'aperçut qu'elle était suivie par un homme qui réglait son pas sur le sien. Sa toilette, qui consistait en une simple robe de soie noire sur laquelle elle avait jeté un manteau de couleur sombre, ne pouvait faire d'elle un objet d'attention, ni de sa rentrée à pied une imprudence. Mais cette réflexion ne s'offrit pas à son esprit qui avait conçu une alarme d'un autre genre. Immédiatement elle pensa à son père et n'osa pas regarder autour d'elle. Elle continua donc sa marche sans presser le pas. A quoi cela lui aurait-il servi? Mais elle s'efforça de se figurer ce qui arriverait si l'homme qui la suivait était, en effet, son père. Elle regrettait d'avoir donné à madame Meyrick sa parole de tout lui révéler en ce cas; néanmoins elle était bien décidée à éviter autant que possible à son frère le choc inévitable que lui causerait cette rencontre. Sous la pression de ce motif, elle se promit de se retourner avant d'atteindre sa porte et de faire

Digitized by Google

face à son père avec fermeté, au lieu de se soumettre simplement. Déjà elle avait atteint l'entrée du petit square voisin de chez elle, et allait se retourner, lorsqu'elle sentit qu'on lui prenait le bras, pendant qu'une voix plaintive disait : « Mirah ! »

Elle s'arrêta aussitôt sans tressaillir ; c'était bien la voix qu'elle attendait et les yeux qu'elle connaissait. Seulement, le visage, autrefois si beau et d'un teint si florissant, était devenu blême, et, quoique à peine âgé de cinquante-sept ans, il se creusait de rides profondes. Ses vêtements se composaient de véritables guenilles. La présence de ce père dégradé affecta plus que jamais Mirah d'une angoisse mêlée de honte et de douleur, de répulsion et de pitié.

— C'est vous, mon père ? fit-elle d'une voix tremblante et attristée.

— Pourquoi m'as-tu fui, mon enfant ? dit-il d'un ton de tendre remontrance. De quoi as-tu eu peur ? Tu sais bien que je n'ai jamais rien fait contre ta volonté. C'était pour ton bien que j'avais rompu ton engagement au *Vorstadt*, parce que je voyais qu'il ne te convenait pas, et tu m'en as récompensé en me laissant seul avec l'infortune qui en a été la conséquence. J'en avais signé pour toi un meilleur au théâtre de Dresde ; je ne te l'ai pas dit parce que je voulais te surprendre, et tu m'as planté là ; tu m'as obligé de me cacher parce que j'avais laissé le contrat inexécuté. C'est dur pour moi, après avoir tout sacrifié pour que tu pusses recevoir une éducation qui devait faire ta fortune. Qui plus que moi s'est dévoué à sa fille ? Et c'est quand j'étais le plus malheureux que tu m'as abandonné ! A qui te devais-tu, sinon à moi ? Pour procurer le bonheur à ma fille, je me serais laissé mourir dans un fossé !

Lapidoth s'arrêta, non qu'il manquât d'inventions et de loquacité, mais parce qu'il avait atteint, selon lui, le point

Digitized by Google

culminant du pathétique. Il poussa un sanglot, comme une femme, et tira vivement de sa poche un vieux foulard jaune, en loques. Mirah, en dépit de ce sanglot, eut assez d'énergie pour ne pas lui laisser supposer qu'il la trompait. Pour la première fois, elle osa se servir avec lui de paroles accusatrices, et lui répondit d'une voix ferme :

— Vous savez fort bien pourquoi je vous ai quitté, mon père. J'avais grandement raison de me méfier de vous, car j'étais sûre que vous aviez trompé ma mère. Si j'avais pu avoir confiance en vous, je serais restée et j'aurais travaillé pour vous.

— Je n'ai jamais songé à tromper ta mère, Mirah, reprit Lapidoth en ôtant son mouchoir, et comme s'il s'efforçait de réprimer de nouveaux sanglots. Je pensai te ramener auprès d'elle, mais la mauvaise chance m'en a empêché, précisément au moment où je voulais le faire ; puis m'est parvenue la nouvelle de sa mort. Il valait mieux pour toi que je demeurasse où j'étais et ton frère pouvait se suffire à lui-même. Personne que toi n'avait de droits sur moi. J'ai appris la mort de ta mère par un ami qui s'était chargé de tout arranger, et je lui ai envoyé beaucoup d'argent pour payer les frais. Peut-être m'a-t-il écrit des mensonges pour me soutirer de l'argent.

Mirah ne répondit pas ; elle ne voulait pas lui dire : « Je n'en crois pas un mot. » Elle se contenta de faire un geste pour manifester son intention de marcher, craignant, s'ils restaient immobiles, d'attirer une attention qui lui aurait été infiniment désagréable.

— Tu parais avoir bien réussi, Mirah, dit le père qui l'examinait attentivement. Je vois que tu n'es pas dans le besoin.

— De bons amis qui m'ont vue dans la détresse m'ont aidée à trouver du travail. Je donne des leçons. Je chante dans les concerts. Je sors d'une maison particulière où j'ai

Digitized by Google

chanté. — Elle s'arrêta un peu et reprit d'un ton significatif : — J'ai d'excellents amis qui savent tout ce qui me concerne.

— Et tu serais honteuse qu'ils vissent ton père dans l'état où il est ? Ce n'est pas étonnant. Je ne suis venu en Angleterre que pour tâcher de te retrouver. C'était une folle recherche; mais le cœur d'un père est superstitieux. J'aurais bien fait de rester à l'étranger ; n'ayant plus à prendre soin de toi, j'aurais pu rouler ma bosse à volonté ; mais c'est bien triste d'être seul au monde quand le courage et les forces commencent à faiblir. Je croyais que ma petite Mirah, quand elle reverrait son père, se repentirait de l'avoir quitté. J'ai eu bien du mal à faire ma route, et je ne sais ce que je deviendrai ici. Mes talents ne peuvent être utilisés en ce pays. Je ne pourrais pas trouver d'emploi avec mon accoutrement. J'ai déjà été obligé d'emprunter un shilling.

Mirah, qui voyait déjà son père tomber plus bas encore dans l'abjection, crut qu'il était de son devoir de l'empêcher si elle le pouvait. Mais Lapidoth, sans lui laisser le temps de parler, reprit :

— Où demeures-tu, Mirah ?

— Ici, dans une maison de ce square. Nous n'en sommes pas loin.

— Meublée?

— Oui.

— Quelqu'un prend-il soin de toi ?

— Oui, dit Mirah en regardant bien en face la figure rusée qui l'observait ; mon frère !

Les paupières de Lapidoth clignotèrent comme si un éclair les avait traversées, et il fit un léger mouvement d'épaule. Puis il dit :

— Ezra ? Comment as-tu su... comment as-tu pu le trouver ?

Digitized by Google

— Ce serait trop long à raconter. Nous voici à ma porte. Mon frère ne voudrait pas la fermer sur vous.

Le cœur de la pauvre enfant battait à coups précipités en pensant à ce qui pourrait arriver en présence d'Ezra; elle se sentit humiliée et honteuse.

— Attends un instant, *liebchen*, dit Lapidoth d'une voix plus basse. Quelle sorte d'homme Ezra est-il devenu ?

— Un homme bon... admirable! s'écria-t-elle avec emphase et en essayant de dominer l'agitation qui faisait trembler sa voix. Elle se croyait tenue de préparer son père a la pénétration complète de lui-même qui l'attendait. Mais il était bien pauvre quand mes amis me l'ont retrouvé... un pauvre ouvrier. Autrefois, — il y a douze ans, — était fort et heureux en partant pour l'Orient ; c'est alors que ma mère le rappela parce que... parce qu'elle m'avait perdue. Il revint près d'elle, en eut soin malgré sa grande peine, et travailla pour elle jusqu'à ce qu'elle mourût de douleur. Ezra aussi a perdu la santé. Le froid le saisit pendant qu'il accourait vers ma mère abandonnée. D'année en année, il est devenu plus faible, toujours pauvre... toujours travaillant... mais plein de savoir et de génie. Tous ceux qui l'approchent l'honorent. Quand on est devant lui, c'est comme si on était devant un prophète de Dieu, et les mensonges ne servent de rien.

Elle avait baissé les yeux pour éviter de regarder son père, tandis qu'elle prononçait cette dernière phrase. Elle ne se sentait pas la force de supporter l'air de désappointement ignoble qui se peignit sur son visage. Mais il n'en fut pas moins prompt en invention.

— Mirah, *liebchen*, reprit-il de son ancienne voix flatteuse, ne voudrais-tu pas me voir vêtu d'une façon plus respectable avant que mon fils me revoie ? Si j'avais un peu d'argent, je pourrais m'arranger et venir chez toi comme le doit un père ; je pourrais chercher un emploi

Digitized by Google

décent. Avec une bonne chemise et une redingote convenable, les gens seraient heureux de m'avoir et je n'aurais pas l'air d'un saltimbanque ruiné. J'aimerais à être avec mes enfants ; je voudrais oublier, pardonner... Tu n'as jamais vu ton père dans un tel état, n'est-ce pas ? Si tu pouvais seulement disposer de dix livres — ou si j'avais un endroit à t'indiquer pour me les apporter — je pourrais être prêt pour après-demain.

Elle eut la tentation de céder à cette demande, mais elle y résista, en disant :

— Je ne voudrais pas vous refuser ce que vous me demandez, mon père ; mais j'ai donné ma parole de ne rien faire pour vous en secret. Je souffre certainement de vous voir si misérable; mais il faut l'endurer encore un peu ; vous aurez alors des vêtements neufs que nous payerons pour vous.

Son sens pratique lui faisait voir combien madame Meyrick avait été sage en exigeant d'elle cette promesse.

La bonne humeur de Lapidoth disparut un peu, et il dit avec un sourire sardonique :

— Tu es devenue une jeune lady assez dure ; on t'a enseigné les vertus utiles ; on t'a appris à tenir ta promesse de ne pas secourir ton père, même d'une livre ou deux, quand tu gagnes assez d'argent pour te couvrir de soie... ton père dont tu étais l'idole et qui a passé la meilleure partie de sa vie à travailler pour toi !..

— Cela peut paraître cruel, je le sais, dit Mirah qui trouva ce moment plus affreux encore que celui où elle voulait se noyer. Ses lèvres pâlirent. — Mais, mon père, il est plus cruel encore de violer les promesses auxquelles on s'est fié. C'est ce qui a brisé le cœur de ma mère... c'est ce qui a détruit la vie d'Ezra. Vous et moi devons souffrir aujourd'hui de l'amertume de ce qui a été... Supportez-le... et résignez-vous...

Digitized by Google

— Demain alors, reprit Lapidoth en tournant les talons ; mais il revint aussitôt et dit d'un ton suppliant :

— Tout ceci m'a un peu bouleversé, Mirah. Il faut que je rappelle mon courage pour demain. Si tu as un peu d'argent dans ta poche, je ne pense pas que ce serait faire quelque chose de contraire à ta promesse si tu me donnais une bagatelle... de quoi acheter un cigare.

Mirah ne put que prendre son porte-monnaie dans sa poche et le lui tendre d'une main tremblante. Lapidoth s'en saisit et lui dit :

— Au revoir, ma petite fille. A demain alors ; puis il la quitta. A peine se fut-il éloigné de quelques pas, qu'il fit l'inspection minutieuse de sa bourse, dans laquelle il trouva deux demi-couronnes et de la menue monnaie. Dans l'intérieur était collé un bout de papier sur lequel Ezra avait écrit en beaux caractères hébraïques le nom de sa mère, le jour de sa naissance, de son mariage et de sa mort, avec cette prière : « Puisse être Mirah délivrée du mal ! » Mirah avait tenu à avoir cette petite inscription sur tous les articles dont elle se servait habituellement.

Le père la lut et revit, comme dans un rêve, le jour de son mariage, alors qu'il était un beau jeune homme honnête, ayant de l'instruction, espérant gagner beaucoup d'argent et très amoureux de Sara, sa jolie jeune femme. Mais, depuis lors, Lapidoth avait tant voyagé, il avait passé par tant d'étamines, que cette inscription ne lui produisit aucune émotion, et le laissa froid. La bourse était jolie ; on en avait fait cadeau à la jeune chanteuse, et elle n'avait pas pensé à cette particularité en la donnant à son père. Celui-ci calcula ce qu'elle pouvait valoir et se demanda par quel moyen il soutirerait encore de l'argent à sa fille, avant de se soumettre à une vie de pénitence sous les yeux de son redoutable fils.

Cependant Mirah était rentrée et faisait tous ses efforts

Digitized by Google

pour dominer son émotion et son chagrin. Mordecai lisait tranquillement et annotait de vieux manuscrits qu'il voulait confier à Deronda. Mais la réaction qui suivit, la contrainte que s'était imposée Mirah pour se maîtriser, fut plus forte qu'elle. Sans avoir pour ainsi dire conscience de ce qu'elle faisait, elle s'affaissa devant son frère, elle embrassa ses genoux en sanglotant et s'écria :

— Ezra ! Ezra !

Atterré par l'alarme que lui causa cette violente manifestation, si nouvelle de la part de sa sœur, Mordecai ne put trouver un mot à dire et cherchait vainement à deviner la cause de ce désespoir. Enfin, elle put lui dire d'une voix défaillante et entrecoupée :

— Ezra !.. Mon père... notre père !.. Il m'a suivie... Je voulais qu'il entrât... je lui ai dit que tu le désirais... et il a refusé. Mais il a dit... qu'il viendrait demain. Il m'a demandé de l'argent;.. je lui ai donné ma bourse... et il est parti !..

Ces paroles semblèrent à Mirah devoir exprimer toute la misère qu'elle ressentait. Son frère les trouva moins douloureuses que ce qu'il avait préconçu, et il lui dit avec bonté :

— Attends que le calme te soit revenu, Mirah, et puis tu me diras tout. — Alors, lui ôtant son chapeau, il passa tendrement ses doigts dans ses cheveux. Elle en sentit la bienfaisante influence, et, au bout de quelques minutes, elle lui raconta aussi exactement qu'elle le put ce qui était arrivé.

— Il ne viendra pas demain, dit Mordecai. — Tous deux savaient bien que d'abord il épierait les sorties de Mirah, dans l'espoir de lui extorquer encore de l'argent.

—Vois-tu, ajouta-t-il, notre lot est celui d'Israël. La douleur se mêle à la gloire comme la fumée à la flamme. C'est parce que nous, enfants d'Israël, avons hérité du bien, que

Digitized by Google

nous sentons le mal. Ces choses nous ont épousés, comme notre père a épousé notre mère.

Ces mots étaient prononcés dans Brompton dans un des quartiers de Londres; mais la voix ressemblait à celle d'un rabbin de l'antiquité, transmettant à ses disciples les sentences de l'époque mosaïque pour être enregistrées dans *Babli*, — diminutif par lequel on désigne l'immense ouvrage connu sous le nom de Talmud de Babylone. — « L'omniprésent, a dit un rabbin, est occupé à faire des mariages. » Cette maxime est vraie, et celui qui la critique agit sans réflexion, car par ce mot « mariage », le rabbin entendait toutes les étonnantes combinaisons de l'univers, dont l'issue fait notre bien ou notre mal.

Digitized by Google

LXI

Que l'on s'imagine la différence de l'état d'esprit de Deronda quand il quitta l'Angleterre et quand il y retourna. Il était parti pour Gênes absolument incertain si le penchant de ses désirs et de ses affections serait encouragé, si les choses qui lui seraient révélées pourraient le conduire par de nouveaux chemins. Il revenait nanti d'une charte qui lui garantissait le droit d'héritage que son ambition demandait; il revenait avec ce qui était meilleur encore que la liberté : un lien respectueux qu'il était prêt à accepter avec joie, même s'il n'avait pas été accompagné par l'espérance de satisfaire une passion secrète, à laquelle, jusqu'ici, il n'avait pas permis de grandir. Mais, maintenant, il osait s'avouer son amour à lui-même. Le feu de la jalousie s'était allumé quand il avait entendu les prétentions de Hans, et lorsque sa mère le soupçonna d'aimer une juive, toute réponse évasive lui aurait fait l'effet d'une infidélité. Il s'était vu contraint d'avouer son amour, comme Joseph Kalonymos l'avait contraint d'exprimer définitivement sa résolution. Désormais, il lui tardait d'être auprès de Mordecai, de mani-

Digitized by Google

fester son sentiment au lieu de le réprimer, de demeurer sans embarras en présence de Mirah et d'interpréter ses paroles et ses regards sous un nouveau jour.

Quoi d'étonnant à ce que, arrivé à Londres, il ne vît pas autre chose à faire que d'aller tout droit, de la station du chemin de fer à la maison du square de Brompton? Tous les arguments qu'il pouvait invoquer lui disaient de ne point perdre de temps. Il avait promis de se rendre le lendemain à l'abbaye pour voir lady Mallinger, et déjà le soleil se couchait. Il tenait à déposer son précieux coffre chez Mordecai qui en examinerait le contenu en son absence, et, de plus, cette visite empressée réjouirait le cœur de Mordecai. Elle enchantait aussi le sien. Il entra dans la maison en faisant le moins de bruit possible.

C'était le soir même de cet après-midi où Mirah avait été accostée par son père. Mordecai, pénétré de son chagrin et aussi des tristes souvenirs évoqués par cet incident, n'avait pas repris l'examen de ses papiers; quelques feuilles étaient tombées sur le plancher dans les premiers moments d'émotion et ni lui ni elle n'avaient pensé à les ramasser. Ils étaient demeurés silencieusement assis à côté l'un de l'autre. Mirah, incapable de penser au dîner dont son estomac avait besoin, n'avait pas bougé depuis l'instant où elle avait ôté son manteau et s'était placée à côté de son frère, sa main dans la sienne. Mordecai avait laissé tomber sa tête en arrière, les yeux fermés, respirant avec effort et paraissant, — ainsi pensait Mirah, — tel qu'il serait quand son âme n'habiterait plus sa demeure charnelle. La pensée que la mort de son frère pouvait être prochaine la tourmentait quand elle le voyait ainsi la figure inanimée; et, maintenant, à son chagrin, venait s'ajouter le regret de n'avoir pu arrêter le violent épanchement qui le brisait. Elle était là, le surveillant, les joues pâlies, les yeux pleins de larmes, les cheveux en désordre

Digitized by Google

comme ceux d'un enfant qui vient de s'éveiller. La vie, en ce moment, s'étendait devant Mirah comme une longue route parsemée de tristesse. Le souvenir de son père la hantait, et avec lui une double séparation: celle d'un vivant et celle d'un mort.

Mais la porte s'ouvrit sans que personne parût. Tout à coup, une voix bien connue se fit entendre avec ces mots:

— Daniel Deronda peut-il entrer?

— Venez, venez! s'écria Mordecai en se levant précipitamment, le visage radieux et les yeux brillants, aussi peu surpris, en apparence, que s'il avait vu Deronda le matin et qu'il attendît sa visite du soir.

Mirah tressaillit et rougit, dans une attente confuse et presque alarmée.

L'entrée de Deronda dans la chambre fut comme le soleil après la pluie: aucun nuage ne pouvait obscurcir le délicieux rayon de cet instant. Après avoir tendu une main à Mirah, qui se pressait contre son frère, il posa l'autre sur l'épaule de Mordecai et demeura ainsi quelque temps sans parler; mais, après les avoir bien regardés, il dit anxieusement:

— Est-il arrivé quelque chose? est-ce un chagrin?

— Ne parlez pas de chagrin maintenant, dit Mordecai, qui voulut épargner à sa sœur la nécessité de répondre : il y a de la joie sur votre figure: qu'elle soit la nôtre!

Mirah pensa : « C'est pour une chose qu'il ne peut nous dire. » Ils s'assirent alors, et Deronda vint se placer en face de Mordecai.

—C'est vrai ! affirma-t-il d'une voix sonore et mélodieuse. J'ai une joie qui en sera toujours une pour nous, même dans le plus grand chagrin. Je ne vous ai pas fait part du motif de mon voyage à l'étranger, Mordecai, parce que... peu importe ! J'allais apprendre ce qu'est ma naissance ; et vous aviez raison : je suis juif !

Digitized by Google

Les deux hommes se serrèrent les mains dans une étreinte qui fit étinceler les yeux de Mordecai, et qui passa sur Mirah comme un choc électrique. Deronda reprit :

— Nous sommes du même peuple, nos âmes ont la même vocation ; nous ne serons séparés ni dans la vie ni dans la mort.

Quant à Mordecai, sa réponse, qui ne résonna pas plus haut qu'un murmure, fut prononcée en hébreu. C'était les paroles liturgiques qui expriment le lien religieux : « Notre Dieu et Dieu de nos pères ! »

Mirah tomba à genoux à côté de son frère, dont elle admira le visage rayonnant, lequel, il n'y avait qu'un instant, ressemblait à celui d'un cadavre ; elle ne pensa à l'effet produit sur sa propre vie que par celui produit sur son frère.

— Non seulement je suis juif, continua Deronda, jouissant d'un de ces rares moments où nos désirs et nos actions ne font qu'un, et où nous voyons la réalisation de notre idéal, mais encore je descends d'une lignée qui a résolument maintenu la fraternité de notre race ; une lignée de juifs espagnols qui a donné beaucoup de savants et des hommes d'élite. Je possède ce qui nous donnera une sorte de communion avec eux. Mon grand-père, Daniel Charisi, a conservé des manuscrits, des annales de famille qui remontent très haut, dans l'espoir qu'ils arriveraient dans les mains de son petit-fils. Cet espoir est réalisé, en dépit des tentatives que l'on a faites pour le traverser, en me cachant mon extraction. Je possède le coffre qui les contient, ainsi que ses papiers personnels. Il est en bas. Je veux vous le laisser, Mordecai, afin que vous puissiez m'aider à étudier les manuscrits. Il en est que je puis lire facilement, ceux en espagnol et en italien ; les autres sont en hébreu et, je crois, en arabe ; mais il me semble qu'il y a aussi des

Digitized by Google

traductions latines. Je n'ai pu que les feuilleter en courant, pendant que j'étais à Mayence. Nous les verrons ensemble.

Deronda laissa paraître sur ses lèvres un beau sourire, qui, jaillissant de la gravité habituelle de son visage, semblait une révélation : et, quand son regard heureux passa de Mordecai à Mirah, sur laquelle il s'arrêta, il agit comme un lever de soleil et la fit changer d'attitude.

Elle se releva et reprit sa posture habituelle, les pieds et les mains croisés, s'étudiant à paraître aussi calme que possible. Deronda, aussi ému qu'elle, s'imagina que le sentiment qu'il éprouvait s'était fait jour avec violence et déplaisait à la jeune fille. Il avait des propensions à croire qu'une manifestation inattendue pouvait altérer son affection pour lui, et qu'alors ses précieux rapports avec le frère et la sœur en seraient troublés. Si Mirah ne pouvait l'aimer, toute avance amoureuse de sa part la rendrait malheureuse, puisque son contact de tous les jours avec lui serait inévitable.

Tandis que ces sentiments faisaient battre vivement ces deux cœurs, Mordecai, ne voyant dans la présence et dans les paroles de son ami qu'un accomplissement de bénédiction, lui dit :

— Daniel, dès les premières fois que nous nous sommes vus, je vous ai dit que nous ne connaissions pas tous les sentiers. Voyez aujourd'hui : ce fut votre affectueuse volonté qui a fait un sentier principal et qui a empêché l'effet du mal ; car, en accomplissant un devoir de fraternité envers ma sœur, et en retrouvant son frère, votre âme a été préparée pour recevoir avec bonheur ce message de l'Éternel : « Regarde la multitude de tes frères ! »

— Il est bien vrai que c'est vous et Mirah qui avez été mes instructeurs. Si on m'avait fait cette révélation avant que je vous connusse tous deux, peut-être mon esprit

Digitized by Google

se serait-il révolté, et aurais-je pensé que, si j'avais pu choisir, je n'aurais pas voulu être juif. Mais maintenant, tout mon être consent. C'est l'accord graduel qui s'est fait entre votre âme et la mienne qui a amené ce plein consentement ; c'est par votre inspiration que j'ai discerné ce qui peut être la tâche de toute ma vie ; c'est vous qui avez donné une forme à ce qui était un désir hérité, c'est-à-dire l'effet de nourrir des pensées passionnées pour mes ancêtres, pensées qui furent toujours présentes à l'esprit de mon grand-père. Depuis que j'ai commencé à lire et à comprendre, j'ai toujours ambitionné une tâche idéale dans laquelle je me sentirais le cœur et le cerveau d'une multitude... une direction sociale qui me viendrait comme un devoir et non comme une récompense personnelle. Vous avez évoqué pour moi l'image d'une semblable tâche de réunir et lier en un faisceau notre race en dépit de l'hérésie... Vous m'avez dit : « Notre religion nous a unis avant de nous diviser... Elle a fait de nous un peuple, avant de faire des rabbanites et des caraïtes. » Je veux essayer de faire réussir cette union. Je veux travailler selon votre esprit. Si j'échoue, ma chute ne sera pas ignoble, mais ce qui serait ignoble à mes yeux serait de ne pas essayer.

— C'est parler en frère qui, comme moi, aurait sucé le lait de ma mère, dit Mordecai en s'étendant dans son fauteuil avec un air de quiétude parfaite, comme s'il avait fini son labeur. Le mariage de nos âmes a déjà commencé. Que ce corps disparaisse et alors les fiancés s'uniront plus étroitement et ce qui est mien sera vôtre. N'appelez pas mien ce que j'ai écrit, Daniel : car je l'ai jugé et je désire que le corps que j'ai donné à mes pensées passe comme ce corps charnel ; mais que cette pensée renaisse de mon âme complétée par la vôtre.

— Ne me demandez pas une telle promesse, dit Daniel en souriant ; il faudra d'abord que je sois convaincu par des

Digitized by Google

raisons spéciales tirées des écrits eux-mêmes, et je suis encore un élève trop en retard.

— Je ne vous demanderai pas de promesses avant que vous en ayez vu la raison, reprit Mordecai. Pendant bien des années, mon espérance... que dis-je! ma conviction a été que ma vision et ma passion entreraient en vous... oui, en vous!... Car celui que j'appelais de si loin, n'était-ce pas vous, que j'ai reconnu comme mien quand vous vous êtes approché de moi?... Vous jugerez néanmoins, car mon âme est satisfaite. — Mordecai s'arrêta; puis, changeant de ton, il revint aux premières suggestions de la découverte faite par Deronda.

— Qu'est-ce donc qui poussa vos parents?... Mais il n'alla pas plus loin et ajouta: — Je ne vous demande pas de me dire ce qui concerne d'autres personnes que vous, à moins que cela ne vous convienne.

— Plus tard, progressivement, vous saurez tout, dit Deronda. Maintenant, parlez-moi un peu de vous; dites comment le temps a passé depuis mon départ. Je suis sûr qu'un chagrin est venu vous visiter. Mirah doit avoir eu quelque contrariété.

Il regarda la jeune fille, qui se tourna vers son frère, le suppliant du regard de répondre pour elle. Elle espérait qu'il ne jugerait pas nécessaire de dévoiler ce même soir à Deronda les faits relatifs à leur père. Pour se délivrer de cet embarras, elle se leva, prit son chapeau et son manteau, et voulut se rendre dans sa chambre; peut-être causeraient-ils plus librement quand elle serait sortie; mais Mordecai dit:

— Aujourd'hui, nous avons eu un chagrin. Un devoir qui semblait très éloigné est revenu et nous a montré sa face. Ce n'est pas du bonheur, c'est un malheur auquel il faut nous soumettre. Pour l'instant, nous sommes délivrés d'un joug visible. Différons d'en parler, comme si le soir qui

Digitized by Google

s'épaissit autour de nous était le commencement de la fête où nous devons offrir les prémices de notre joie, et n'y mêlons pas la tristesse.

Deronda devina ce qu'était ce chagrin et garda le silence. Il se leva en voyant Mirah en faire autant, et lui dit:

—Partez-vous? Je vais vous quitter aussitôt que madame Adam m'aura aidé à monter le précieux coffre dont je remettrai la clef à Mordecai; non, à Ezra! Puis-je le nommer Ezra, maintenant? J'ai appris à penser à lui sous ce nom depuis que je vous ai entendue l'appeler ainsi.

— Oh oui! je vous en prie, appelez-le Ezra! dit d'une voix faible Mirah, qui éprouvait une timidité nouvelle sous le regard de Deronda. — Y avait-il en lui une différence réelle, ou cette différence n'existait-elle que dans ce qu'elle ressentait? Les émotions étranges et diverses de ces quelques heures l'avaient brisée; elle était sans forces, n'ayant pris aucune nourriture depuis le matin. Daniel, qui avait remarqué sa pâleur, brûlait de lui faire connaître ses sentiments, mais il n'osa pas. Elle lui tendit la main en faisant un effort pour sourire quand il lui ouvrit la porte. Ce fut tout.

Deronda savait que Mirah croyait lui devoir de grandes obligations, et, avec sa vive sensibilité, il était indubitable qu'elle donnerait à tout désir exprimé par lui l'aspect d'un droit. Mais, si elle ne se sentait pas capable d'y céder, ce serait pour elle une peine sans cesse renaissante dans leur inévitable communion de soins pour Ezra. Il éprouvait donc des craintes, inspirées non seulement par la fierté, mais encore par une tendresse extrême. De plus, son caractère de bienfaiteur semblait à Daniel un obstacle insurmontable à l'aveu de son amour, à moins que, par un hasard quelconque, il ne lui fût révélé que le cœur de Mirah l'avait déjà accepté. Donc, l'agitation, de son côté aussi, était grande.

Quant à Mirah, sa chère petite tête reposa cette nuit sur

Digitized by Google

son oreiller virginal, exempte des soupçons qui l'avaient tant fait souffrir. Pourtant, ils n'étaient pas complètement dissipés. Elle avait au moins la certitude que Deronda ne portait pas les fers qu'elle avait supposés. Ses manières et ses paroles démontraient que des liens secrets ne pouvaient avoir d'effet déterminant sur son avenir. Mais, malgré cette concluante déduction, un malaise inexplicable gisait encore au fond de son cœur. Deronda n'aurait pas été à blâmer s'il avait eu pour madame Grandcourt une importance qui donnerait à cette dernière une certaine prise sur lui ; et la seule idée de rapports quelconques pouvant exister entre eux, lui faisait sentir encore un peu la morsure du serpent qui s'était glissé dans son jeune sein.

Digitized by Google

LXII

Gwendolen ne consentit à rester à Gênes que peu de jours après l'arrivée de sa mère. Son empressement à quitter cette perle de la mer l'aida à reprendre ses forces et son courage.

— Je n'aimerai plus à revoir la Méditerranée, dit-elle à sa mère, qui crut comprendre l'intention de son enfant même dans sa prohibition de toute référence à son défunt mari.

Madame Davilow, quoique regardant la mort de Grandcourt comme une sévère calamité, jouissait virtuellement de la vie plus qu'elle ne l'avait fait depuis le mariage de sa fille. Son trésor lui était revenu, non pas seulement avec son ancienne affection, mais encore avec une joie évidente d'être auprès de sa mère.

— Êtes-vous là, maman? s'écria Gwendolen au milieu de la nuit, et tout à fait comme dans sa jeunesse lorsqu'elle se sentait peureuse de ne pas dormir.

— Oui, ma chérie. Que puis-je faire pour toi?

— Rien, merci. Seulement j'aime à vous savoir là. Regrettez-vous que je vous aie réveillée?

Digitized by Google

Elle n'aurait pas fait cette question alors qu'elle était jeune fille.

— Je ne dormais pas, mon ange.

— Il ne me semblait pas réel que vous fussiez là, près de moi. J'avais besoin de m'en assurer. Je puis tout supporter quand vous êtes avec moi. Mais il ne faut pas rester éveillée ni inquiète à cause de moi. Il faut que vous soyez heureuse maintenant; il faut qu'enfin vous me laissiez vous faire heureuse... autrement, à quoi serais-je bonne?

— Dieu te bénisse, chère enfant! J'ai tout le bonheur désirable quand je te vois faire tant de cas de moi.

La nuit suivante, madame Davilow entendant sa fille soupirer et s'agiter, lui dit:

— Veux-tu que je te donne ta potion, Gwendolen?

— Non, maman; merci. Je ne tiens pas à dormir.

— Ce serait cependant bien bon pour toi, ma chérie.

— Ne dites pas que ce serait bon pour moi, maman, répondit-elle avec impétuosité. Vous ne savez pas ce qui serait bon pour moi. Il ne faut pas que mon oncle et vous me contredisiez et me disiez ce qui est bon pour moi quand je sens que cela ne l'est pas!

Madame Davilow se tut et ne s'étonna pas que sa pauvre enfant fût irritable. Gwendolen reprit aussitôt:

— J'ai toujours été mauvaise pour vous, maman.

— Non, ma chérie, non.

— Si; je l'étais, insista Gwendolen. C'est parce que j'ai toujours été méchante que je suis malheureuse maintenant. Puis elle se mit à sangloter et à gémir. — Sa détermination de garder le silence sur le cours et la fin de sa vie conjugale réagissait en épanchements énigmatiques.

Mais quelques lueurs d'interprétation arrivèrent à la mère grâce aux explications fournies par sir Hugo à M. Gascoigne, et, sauf quelques omissions, par ce dernier à sa belle-sœur. L'excellent baronnet, tout en prenant les mesures les plus

Digitized by Google

décentes au sujet de la mort de son neveu et sur la possibilité de retrouver son corps, pensa que ce qu'il avait de plus prudent à faire, était de mettre à profit ses rapports intimes avec le recteur pour lui insinuer adroitement le contenu du testament de Grandcourt, afin de lui adoucir le choc désagréable qu'il éprouverait inévitablement s'il rapportait chez lui ses illusions à cet égard. Il lui communiqua peu à peu cette déplaisante nouvelle. D'abord, il se contenta d'exprimer sa crainte que la veuve ne fût pas aussi splendidement pourvue que M. Gascoigne... non !... que le baronnet s'y attendait ; et enfin, après une référence vague sur les actes de la vie de Grandcourt, il dévoila les anciennes relations qui, par l'absence malheureuse d'un héritier légitime, avaient fait passer tout l'héritage dans une autre direction.

Le recteur fut profondément blessé et se rappela, plus vivement qu'il ne l'avait fait encore, combien les manières du défunt avaient été insolemment orgueilleuses ; il se souvint aussi que, dans la période intéressante qui précéda l'arrivée à Diplow du nouvel occupant, des insinuations étaient arrivées jusqu'à lui sur les anciennes dissipations de Grandcourt et son ardeur excessive pour le plaisir. Mais il garda pour lui ses réflexions rétrospectives qu'il tut à sir Hugo : il ne voulut pas s'abaisser jusqu'à exprimer son indignation pour des faits qui lui étaient personnels ; il se comporta en homme du monde devenu un consciencieux ecclésiastique.

— Quand un homme dans la force de l'âge, dit-il, fait son testament en pleine santé, il compte vivre encore longtemps. Il est probable que M. Grandcourt ne croyait pas que ce testament aurait jamais son effet actuel. — Après un moment de silence, il reprit : — L'effet en est pénible à plus d'un égard. La considération de la veuve souffrira certainement de cet avantage marqué et de cette prééminence donnée au rejeton illégitime...

Digitized by Google

— A ce point de vue, repartit sir Hugo avec sa bonhomie habituelle, puisque l'enfant est là, il ne pouvait faire une meilleure disposition de ses biens. Grandcourt n'avait pas de parent plus proche qu'un cousin, et ce n'est pas une pensée bien réjouisssante que de se dire que l'on sort de la vie pour l'unique avantage d'un cousin; non. Quant à moi, je pardonne à Grandcourt cette partie de son testament. Mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est la façon mesquine dont il a pourvu votre nièce, — *notre* nièce, veux-je dire, — dont la position ne sera pas plus brillante que celle de la veuve d'un docteur. Rien ne m'agace autant qu'une rancune posthume envers une femme. Un homme doit avoir de la fierté et de l'affection pour sa veuve. J'en aurais, moi. J'estime infiniment ces gaillards qui, dans la guerre de Crimée, étaient tout prêts à aller au fond de la mer si leurs veuves étaient mises à l'abri du besoin.

— J'en suis d'autant plus surpris, fit observer M. Gascoigne, que, tenant la place du père de ma nièce, j'avais montré une confiance illimitée dans l'apparente libéralité de M. Grandcourt en n'exigeant pas d'avance un douaire pour elle. Vous me jugez probablement blâmable.

— Pas précisément. Je respecte un homme qui se fie à un autre. Mais croyez-moi, si vous mariez une autre nièce, fût-ce à l'archevêque de Cantorbery, liez-le par une clause. Quant à madame Grandcourt, tout ce que je puis dire, c'est que je me sens avec elle d'une parenté plus proche encore, parce que je suis persuadé qu'elle n'a pas été convenablement traitée, et j'espère que vous l'engagerez à compter sur moi comme sur un ami.

Ainsi parla le chevaleresque sir Hugo, dans son dégoût de voir la jeune et belle veuve d'un Mallinger-Grandcourt laissée avec seulement deux mille livres de rente et une maison dans un district minier. Pour le recteur, ce revenu ne parut naturellement pas aussi mesquin qu'au baronnet; mais dans

Digitized by Google

l'entretien qu'il eut avec lui, il avait dévoré sa colère en pensant à l'humiliation déversée sur sa nièce et sur ses parents les plus proches, par la divulgation de la liaison de son mari avec madame Glasher; car le bon recteur avait la naïve conviction que sa nièce ignorait l'existence de cette femme et de ses enfants. Il n'en fut pas de même pour madame Davilow, qui vit là une explication de ce qu'il y avait eu d'inexplicable dans la conduite et dans les paroles de sa fille avant son engagement; mais elle ne concevait pas comment Gwendolen avait pu être instruite de ce mariage de la main gauche, et de l'existence des enfants.

— J'espère que vous ne vous attendez pas à ce que je sois riche, maman, dit Gwendolen peu après la communication du recteur... Peut-être n'aurai-je rien!

Madame Davilow tressaillit, et, après un moment de réflexion, elle dit:

— Oh! si, ma chérie ; tu auras quelque chose. Sir Hugo connaît le testament.

— Cela ne décide rien, s'écria brusquement Gwendolen.

— Pardon, ma chérie ; sir Hugo affirme que tu doisavoir deux mille livres de rente et la maison de Gadsmere.

— Ce que j'aurai dépendra de ce que j'accepterai. Mon oncle, pas plus que vous, ne doit chercher à me contrarier ou à me persuader là-dessus. Je ferai mon possible pour que vous soyez heureuse, mais je ne veux pas que l'on se mêle de ce qui a rapport à mon mari. Une rente de huit cents livres est-elle suffisante pour vous, maman?

— Plus que suffisante, chère enfant. Pourquoi veux-tu me donner autant? — Madame Davilow s'arrêta un instant et reprit: — Sais-tu à qui doivent revenir les biens et le reste de la fortune?

— Oui, dit Gwendolen, en faisant un geste signifiant qu'il ne fallait pas insister; je sais tout. C'est parfaitement juste, et je désire qu'il n'en soit plus jamais question.

Digitized by Google

La mère se tut et se leva pour cacher la rougeur qui envahit ses joues. Gwendolen la suivait des yeux avec cette divination que lui avait donnée l'expérience; elle se repentit de sa brusquerie et s'écria:

— Maman, venez vous asseoir plus près de moi, et surtout ne soyez pas malheureuse!

Madame Davilow obéit; elle se mordait les lèvres pour tâcher d'arrêter les larmes qui lui brûlaient les yeux. Gwendolen se pencha sur elle et lui dit d'un ton caressant:

— Je veux être bien sage;... je le veux résolument... et bonne... oh oui!.. bonne pour vous, chère, douce, adorable maman. Vous ne me reconnaîtrez pas. Seulement, il ne faut pas pleurer.

La résolution prise par Gwendolen était de demander à Deronda si elle devait accepter de l'argent provenant de l'héritage de son mari; si elle pouvait consentir à recevoir de quoi subvenir aux besoins de sa mère. La pauvre créature se croyait assez forte pour faire tout ce qui contribuerait à la relever dans l'esprit de Deronda.

Sir Hugo l'invita chaleureusement, ainsi que madame Davilow, à venir se fixer momentanément chez lui, à Park-Lane, et à faire de sa maison sa demeure, aussi longtemps que son deuil et d'autres circonstances nécessiteraient leur présence dans la métropole. — Londres, disait-il, était précisément la ville où l'on pouvait le mieux vivre retirée, et il lui proposa, en outre, de faire enlever lui-même de la maison de Grosvenor-Square tous les articles appartenant à Gwendolen. — Aucune proposition ne pouvait lui être plus agréable que de rester quelque temps à Park-Lane. Il lui serait facile d'y avoir une entrevue avec Daniel dès qu'elle saurait comment lui faire parvenir une lettre pour le prier de venir la voir. Pendant le voyage de Gênes à Londres, sir Hugo sachant qu'elle connaissait la

Digitized by Google

teneur du testament de son mari, se hasarda à parler devant elle et même à elle aussi, de ses futurs arrangements. La bonté naturelle du baronnet, augmentée par l'état favorable où était rentrée sa fortune et par sa compassion pour sa belle nièce, se montrait d'une sollicitude toute paternelle; il l'appelait « ma chère », et, en mentionnant Gadsmere à M. Gascoigne, avec ses avantages et ses inconvénients, il parlait de ce que « nous pourrions » faire de mieux avec cette propriété. Gwendolen, plus pâle encore dans sa robe de deuil, gardait le silence pendant que sir Hugo, s'adressant à madame Davilow ou à M. Gascoigne, conjecturait que madame Grandcourt préférerait peut-être ne résider à Gadsmere que pendant une partie de l'année, auquel cas il pensait qu'on pourrait le louer à l'un des négociants engagés dans les charbonnages. Sir Hugo connaissait assez l'endroit pour savoir que c'était une *boîte* aussi confortable et aussi pittoresque que pouvait le désirer un homme, pourvu que ses désirs fussent circonscrits dans une enceinte de charbon.

— Je ne ferais pas attention à la suie, dit le baronnet; car rien n'est plus sain, et, quand on y a ses affaires, Gadsmere peut être un paradis. Il fait bonne figure dans l'histoire du comté, par Scrogg, avec sa petite tour et sa pièce d'eau ; c'est la plus jolie estampe du livre.

— Est-ce plus important qu'Offendene ? demanda M. Gascoigne.

— Beaucoup plus, répondit le baronnet. J'y suis allé avec mon pauvre frère, il y a plus d'un quart de siècle, mais je me le rappelle très bien. Les chambres peuvent n'être pas plus grandes, mais les terrains sont sur une échelle bien différente.

— Notre pauvre cher Offendene est vide, dit madame Davilow. Quand on lui a demandé de signer le bail, M. Haynes y a renoncé et personne ne l'a occupé depuis. J'aurais pu

Digitized by Google

accepter l'obligeante proposition de lord Brackenshaw d'y demeurer encore une année sans payer de loyer. J'aurais aéré et chauffé la maison.

— J'espère que vous avez trouvé quelque chose de gentil en place d'Offendene ? dit sir Hugo.

— Un peu trop gentil, dit M. Gascoigne en souriant à sa belle-sœur. Vous n'êtes pas riche en terrain.

Gwendolen avait été attentive quand sa mère dit qu'Offendene était vide. Son souvenir se reporta vers ce séjour: elle en revit les dunes grises, les champs où paissait le bétail, les plantations ombragées de grands arbres, les haies bien entretenues sur la route d'Offendene au presbytère, l'avenue par laquelle elle arrivait à cheval et voyait sa mère où l'une de ses sœurs venir à sa rencontre. Cette demeure paisible, qui lui avait paru si fastidieuse et qu'elle avait quittée volontiers, lui revenait en mémoire comme le refuge où elle trouverait le repos après la vie agitée qu'elle venait de passer.

Sir Hugo et le recteur étaient dans les meilleurs termes. En parlant des personnes et des choses des environs de Diplow, le baronnet fut repris d'un nouvel intérêt pour cette ancienne résidence où il avait passé ses jeunes années, et, convaincu que ce serait pour lui un devoir agréable de regagner et de renforcer son influence dans ces parages, il déclara son intention d'y passer un mois ou deux avec sa famille, avant la fin de l'automne ; M. Gascoigne se réjouit de cette perspective. Bref, le voyage continua et se termina à la satisfaction mutuelle des deux voyageurs.

Gwendolen pensait constamment à Deronda; mais ayant oublié de prendre son adresse, son seul moyen de l'obtenir était de la demander à sir Hugo. Elle ne s'aveuglait pas sur les commentaires auxquels pourraient donner lieu ses signes de dépendance envers Daniel; les rebuffades de Grandcourt avaient suffisamment éclairé son orgueil. Mais la force, la tenacité de sa nature la précipitaient dans cette

Digitized by Google

dépendance; elle ne voulait, à aucun prix, perdre l'appui de Deronda, ni reculer devant l'entrevue à laquelle aspirait son âme. Quand elle fut arrivée à Park-Lane et qu'elle eut appris que le baronnet allait partir pour l'abbaye afin d'y voir sa famille pendant une couple de jours, après lesquels il reviendrait s'occuper des affaires de Gwendolen, elle lui dit sans hésitation en présence de sa mère:

— Sir Hugo, j'aurais besoin de voir M. Deronda aussitôt que possible. Je ne connais pas son adresse. Voulez-vous me la dire, ou lui faire savoir que je tiens à lui parler?

— Je ne sais si en ce moment il est chez lui ou à l'abbaye, répondit le baronnet, mais je vais m'en assurer en lui envoyant un mot. S'il est à l'abbaye, je m'acquitterai de votre message et vous l'enverrai tout de suite. Je suis certain qu'il ne demandera pas mieux que de vous obéir.

Le baronnet avait la persuasion que Gwendolen ressentait pour Deronda un attachement passionné dont le germe avait crû peu à peu, et ses premiers soupçons lui revinrent avec plus de force que jamais. Pour lui, ç'aurait été une jolie histoire que de voir s'unir cette belle créature à son favori Dan; à son avis, ils étaient faits l'un pour l'autre, et l'insupportable mari avait disparu à point nommé. Sir Hugo aurait désiré voir cette femme charmante aussi heureuse que possible, mais un doute le contrariait; celui de savoir si le trop discret Dan n'avait pas dans la tête un plan opposé au sien et dans le cœur un amour pour une autre que l'aimable madame Grandcourt, ce qui mettrait obstacle à un mariage si bien préparé. Sir Hugo s'irritait contre Deronda à cette idée; mais il faut reconnaître que ces dispositions étaient prématurées quinze jours seulement après la mort de Grandcourt. Il arrive trop souvent à la pensée d'être en avance ou en retard.

Quoi qu'il en soit, le baronnet envoya le billet à l'appartement de Deronda, où on le trouva.

Digitized by Google

XIII

Ce ne fut pas sans appréhension que Deronda obéit au nouvel appel de Gwendolen. Ce n'était pas sa vanité, mais sa vive sympathie pour elle, qui lui faisait craindre que son cœur ne fît au sien de plus larges demandes que celles auxquelles il aurait pu satisfaire, et il redoutait que Gwendolen ne s'attachât à lui avec une insistance trop passionnée. Sa bonté native l'avait incité à la sauver de la douleur, à la protéger contre les dangers de l'isolement, et à achever la délivrance qu'il avait commencée par le rachat monitoire du collier. Mais, aujourd'hui, l'amour et le devoir l'enlaçaient dans de nouvelles obligations, et l'impulsion qui l'avait fait agir d'abord ne pouvait pas plus longtemps influer sur sa vie; cependant, elle l'occupait encore, et il éprouvait une émotion à la fois pénible et douce à l'idée d'avoir à répondre à la sollicitation de ses yeux et de ses paroles.

Il l'attendait dans le petit salon où ils s'étaient assis lors de la soirée musicale où Gwendolen lui avait dit pour la première fois que son sort dépendait de lui, et son appel s'était confondu avec le cri mélodique: *Per pietà non dirmi*

Digitized by Google

addio. Seulement la mélodie était chantée par la voix chérie de Mirah. Il se promenait de long en large dans ce salon et pensait à cette jeune femme dont la vie avait, comme la sienne, subi une transformation, mais une transformation tragique vers un résultat indécis, auquel il sentait avec regret que sa propre action était encore liée.

Gwendolen entra. Elle paraissait changée, non seulement par son vêtement de veuve, mais encore par une tranquillité d'expression plus satisfaisante que celle qu'il avait vue sur son visage à Gênes. Cette satisfaction provenait de ce que Deronda était là; cependant, lorsqu'ils se tendirent la main, aucun sourire n'apparut sur leurs lèvres ; ils étaient oppressés par leurs souvenirs et par d'inquiètes prévisions.

— Vous êtes bien bon d'être venu, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. — Il s'assit en face d'elle. — Je vous ai prié de venir, continua-t-elle, parce que j'ai besoin que vous m'appreniez ce que je dois faire. Ne craignez pas de me dire ce que vous croirez juste, parce que cela pourrait me paraître dur; j'ai résolu de m'y soumettre. J'ai eu peur, un jour, d'être pauvre; je ne pouvais souscrire à l'idée d'être commandée par d'autres; c'est pourquoi j'ai fait... je me suis mariée. J'ai enduré de pires maux, et je crois que je m'habituerai à la pauvreté si vous jugez que je le doive. Vous connaissez le testament de mon mari ?

— Oui, sir Hugo m'en a parlé, répondit Deronda, qui devina ce qu'elle allait lui demander.

— Dois-je accepter ce qu'il m'a laissé ? reprit-elle avec une vivacité nerveuse. Je veux vous ouvrir mon cœur. Peut-être ignorez-vous que ce fut en grande partie à cause de ma mère que je me suis mariée ? J'étais égoïste, mais je l'aimais et je souffrais à l'idée qu'elle serait dans le besoin. Ma plus grande consolation, quand je me trouvais malheureuse, était de la savoir en meilleure situation par mon mariage. Ce serait une souffrance pour moi si elle était

Digitized by Google

nouveau dans le dénuement. J'ai pensé qu'en n'acceptant que ce qui peut strictement suffire à son entretien... et pas plus... rien pour moi,.. je ne ferais pas mal; car j'étais bien précieuse pour ma mère !... et il m'a pris à elle !... et il croyait... et si elle avait su...

Elle n'en put dire davantage. Elle s'était préparée à cette entrevue sans penser à autre chose qu'à la question intéressant sa mère; mais il en avait découlé des pensées et des raisonnements qu'il lui était difficile de formuler, et ces souvenirs périlleux qui accouraient en foule, rendaient ses paroles de plus en plus agitées et tremblantes. Elle avait baissé les yeux et regardait ses mains, dont les bagues étaient absentes, à l'exception de son anneau de mariage.

— Ne vous faites pas de mal en parlant de ces sortes de choses, dit tendrement Deronda, cela n'est pas nécessaire; le cas est très simple. Je crois pouvoir le juger sainement. Vous me consultez parce que je suis le seul à qui vous ayez confié la partie douloureuse de votre existence, et je comprends vos scrupules. — Il ne continua pas, voulant lui laisser le temps de se remettre. Son silence parut plein de bonté à Gwendolen, qui osa lever les yeux et le regarder quand il reprit :

— Vous avez conscience de quelque chose que vous considérez comme un crime envers le défunt. Vous croyez avoir perdu tout droit de vous dire sa femme. Vous reculez devant l'idée de prendre ce qui vient de lui. Vous désirez demeurer pure en ne profitant en rien de sa mort. Votre cœur vous pousse à vous punir, à châtier l'être qui a désobéi à votre meilleur vouloir, le vouloir qui luttait contre la tentation. J'ai connu moi-même un sentiment de ce genre. Me comprenez-vous?

— Oui ; je désire être bonne, ne pas ressembler à ce que j'ai été. J'essayerai de supporter ce que vous croirez

Digitized by Google

devoir m'imposer. J'ai déjà tâché de vous dire ce qu'il y a de pire en moi. Que dois-je faire ?

— Si personne que vous n'était intéressé à cette question, j'oserais à peine insister contre votre résolution; mais je me guide sur votre sollicitude pour madame Davilow, qui me paraît juste. Je ne pense pas que les devoirs de votre mari envers vous soient annulés par aucune action que vous ayez commise. Il est entré volontairement dans votre vie, et il en a affecté le cours de la manière la plus tyrannique. En laissant même ce point à l'écart, il était obligé, dans sa position, de pourvoir à l'entretien de votre mère, et il a naturellement compris que, si ce testament devait avoir son effet, elle partagerait la provision faite pour vous.

— Elle a eu huit cents livres par an. Je pensais les prélever et abandonner le reste, dit Gwendolen.

— Votre devoir n'est pas de limiter cette clause. Vous en feriez une énigme pénible pour madame Davilow. Un revenu dont vous vous priveriez lui rendrait le sien trop amer. Votre situation aussi deviendra difficile. Nous avons été d'accord à Gênes que le fardeau qui surcharge votre conscience ne doit être connu de personne. Votre avenir sera beaucoup plus bienfaisant si vous épargnez aux autres la peine que leur causerait cette certitude. A mon avis, vous n'avez qu'à adhérer aux clauses du testament de votre mari, et à laisser à vos remords le soin de vous dire l'usage le meilleur que vous pourrez faire de votre indépendance.

— Je me soumets à votre décision; mais quelle autre chose ferai-je encore ? — Elle ne put dire que ces seules paroles, et même ce fut trop dans l'état d'émotion où elle était; elle sentit son impuissance et ne put retenir de grosses larmes qui tombèrent de ses yeux. Deronda souffrait aussi; mais les conséquences imminentes étaient

Digitized by Google

trop visibles pour qu'il ne se sentît pas obligé à un effort de conscience. Quand elle eut séché ses larmes, il lui dit d'un ton affectueux :

— Vous irez bientôt à la campagne avec madame Davilow ?

— Oui, dans huit ou dix jours.

Elle attendit un peu et reprit :

— Je veux être bonne pour elles toutes... Elles peuvent être plus heureuses que moi : n'est-ce pas le mieux que je puisse faire ?

— Je le crois. Ce devoir n'est pas douteux et il en fera naître d'autres pour vous. Votre vie, considérée comme une dette, peut sembler, à distance, la plus triste des existences ; mais il n'en sera réellement pas ainsi. Ce qui attriste la vie, c'est le manque de but ; mais, quand on a commencé à agir dans le but pénitentiel et aimant que vous avez dans l'âme, il arrive des satisfactions inattendues, et vous verrez votre vie croître et fleurir comme une plante.

Elle tourna les yeux vers lui avec le regard d'un homme altéré qu'attire le murmure d'une source qu'il n'a pas encore vue.

— Cette douleur, reprit-il, vous est arrivée pendant que vous êtes encore bien jeune.... Essayez d'y penser, non comme à une spoliation de votre vie, mais comme à une préparation.

Quelqu'un qui aurait entendu les intonations de sa voix aurait cru qu'il intercédait pour son propre bonheur.

— Voyez ! vous avez été sauvée des maux les plus affreux qui pouvaient résulter de votre mariage... Vous avez senti que vous commettiez un tort... Vous avez eu une vision d'acte injurieux, égoïste, une vision de dégradation possible. Pensez qu'un ange, vous voyant sur la

Digitized by Google

route de l'erreur, vous a pris par la main et vous a montré l'horreur de la vie que vous deviez éviter. Puisque cela vous est arrivé dans votre printemps. pensez-y comme à une préparation. Vous pouvez, vous voulez être une des femmes les meilleures et vous conduire de façon que les autres s'estiment heureux que vous soyez née.

Ces paroles furent pour Gwendolen comme l'attouchement consolateur d'une main miraculeuse. Des émotions diverses parcoururent tout son être avec une force qui semblait le commencement d'une nouvelle existence, tant est fécond l'espoir divin du relèvement moral. Mais cette nouvelle éxistence, elle ne pouvait la séparer de la présence de Deronda ; elle ne demandait pas qu'il l'aimât, ni qu'il s'attachât à elle ; non ! elle ne voulait que respirer le souffle de son esprit. Elle ne répondit pas. Daniel s'avança, et, lui tendant la main, dit:

— Je ne veux pas vous fatiguer.

Elle tressaillit à l'idée qu'il allait partir et mit sa main dans la sienne, sans rien dire.

— Vous paraissez encore souffrante. Vous n'êtes pas redevenue vous-même, ajouta-t-il en lui serrant la main.

— Je dors peu, répondit-elle avec son ancien accent découragé. Les choses se renouvellent en moi, toujours les mêmes ; elles reviennent, elles reviendront sans cesse, murmura-t-elle en frissonnant.

— Elles s'affaibliront graduellement, dit Deronda, qui ne pouvait pas se décider à lâcher sa main, ni à s'éloigner brusquement.

— Sir Hugo a le projet de venir demeurer à Diplow, dit- elle. Vous y viendrez aussi ?

— Probablement, répondit-il ; mais, sentant que ce mot était trop froid, il ajouta comme correctif : — Oui, j'irai ; puis il laissa aller sa main après une pression amicale dont la signification voulait dire : « Au revoir ! »

Digitized by Google

— Ne reviendrez-vous pas me voir avant que je quitte Londres ? demanda Gwendolen timidement et avec de la tristesse dans le regard.

— Si je puis vous être utile, si vous le désirez, certainement je reviendrai.

— Il faut que je le désire, s'écria-t-elle impétueusement. Vous savez qu'il le faut. Quelle force aurais-je sans cela ? Quel autre que vous est ici pour moi ?

Un nouveau sanglot s'éleva.

L'angoisse se peignit sur les traits de Deronda. Il paraissait malheureux en disant :

— Je viendrai certainement.

Elle aperçut ce changement; mais le soulagement qu'elle ressentit en apprenant qu'elle le reverrait ne laissait aucune place à un autre sentiment, et il y eut en elle un retour de courage avec l'espoir.

— Ne soyez pas malheureux à cause de moi, dit-elle affectueusement; je me souviendrai de vos paroles... de toutes. Je me rappellerai ce que vous attendez de moi... J'essayerai.

Elle lui tendit de nouveau la main, comme si elle avait oublié ce qui s'était passé, mais nul sourire n'apparut sur ses lèvres. Elle n'avait pas souri depuis la mort de son mari. Quand elle fut seule, on l'aurait prise pour la statue mélancolique de la Gwendolen, qui, autrefois, était toujours prête à rire quand les autres étaient graves.

Deronda revint encore deux fois à Park-Lane avant le départ de Gwendolen; mais ses visites eurent lieu en présence de madame Davilow et par conséquent l'agitation fut moins grande. Depuis qu'elle avait consenti à accepter son revenu, elle avait conçu un projet dont elle aimait à parler : c'était de retourner avec sa mère et ses sœurs à Offendene, et, selon son expression, reporter sa vie à l'époque où elles y arrivèrent pour la première fois et où

Digitized by Google

autour d'elle tout était bonheur; seulement, elle ne le savait pas alors. On en parla à sir Hugo, qui se chargea de louer Gadsmere à un prix qui devait couvrir au delà celui du loyer d'Offendene. Tous ces détails furent racontés à Deronda: il écouta volontiers ce qu'on lui communiqua sur ce sujet, qui semblait devoir un peu occuper l'attention de Gwendolen et concourir à la calmer. Il ne dit et elle ne lui demanda rien de ce qui l'occupait principalement. Il suffisait à Gwendolen de savoir qu'il viendrait à Diplow avant la fin de l'automne. Elle ne pensa pas non plus aux Lapidoth, à la petite juive et à son frère, qui devaient pourtant peser d'un si grand poids sur sa destinée.

Digitized by Google

LXIV

En attendant, Ezra et Mirah, que Gwendolen ne comprenait pas dans sa pensée sur Deronda, voyaient leurs relations avec lui se resserrer davantage.

Le père Lapidoth avait quitté sa fille, dominé par la possibilité de risquer au jeu l'argent qui lui resterait en sus de ce qu'il lui fallait pour payer sa nourriture, sans aucunement se soucier de la perspective qui l'attendait ni des résolutions qu'il aurait à prendre. Avant d'avoir tout perdu, il ne considéra pas s'il s'adresserait de nouveau à Mirah ou s'il braverait la présence de son fils. Au premier moment, il avait reculé devant l'idée de revoir Ezra, et la bourse de Mirah, qu'il tenait dans ses mains, suffisait pour bannir de son esprit l'idée de nécessités futures. Mais, si l'appétit du jeu est bien autrement fort que l'appétit de l'estomac, encore faut-il faire au moins un repas par jour, et, quoique celui de Lapidoth fût des plus modérés, il ne pouvait apaiser sa faim qu'avec de l'argent comptant. Quand, après une courte visite à une maison ayant pour enseigne « les Pyramides », il eut doublé et triplé d'abord, puis

Digitized by Google

enfin perdu les trente shillings de Mirah, il sortit, le porte-monnaie vide, indécis s'il le vendrait ou s'il irait le rendre à sa fille, en lui déclarant qu'il s'était servi du contenu pour payer une dette qu'on lui avait réclamée. Lapidoth se disait, d'ailleurs, qu'il avait un droit sur ce que possédaient ses enfants, et que ce droit était plus fort que le juste ressentiment d'Ezra. Après tout, demeurer avec ses enfants était ce qu'il pouvait faire de plus raisonnable, et plus il pensa à revoir son fils, moins il recula, son imagination lui offrant la chance d'avoir de l'argent en poche sans se donner de mal. Le résultat de sa réflexion le conduisit, deux jours après avoir revu Mirah, vers le petit square de Brompton, avec l'espoir de la voir entrer ou sortir. Mais déjà le soir tombait; après avoir un peu attendu et se sentant fatigué il se dit qu'il pouvait sonner, et, si sa fille n'était pas à la maison, il demanderait l'heure à laquelle elle rentrerait. En approchant, il l'entendit qui chantait; elle n'était donc pas sortie. Mirah était au piano et disait la mélodie qui commence par *Herz, mein Herz*, qu'Ezra écoutait les yeux fermés, lorsque madame Adam ouvrit la porte et dit avec un peu d'embarras:

— Il y a en bas un monsieur qui se dit votre père, miss.

— Je descends, répondit Mirah en se levant et en regardant son frère.

— Non, Mirah, non! dit Ezra avec autorité. — Faites-le monter, madame Adam.

Mirah debout se tordait les mains, frissonnait d'anxiété, tout en continuant de regarder Ezra, qui s'était levé aussi et qui, évidemment, était très ému. Son visage reflétait une expression qu'elle n'y avait jamais vue; son front se plissait; on lisait sur ses lèvres la même sévérité qui jaillissait de ses yeux.

Quand madame Adam revint pour introduire l'étranger,

Digitized by Google

elle jeta un regard sur le groupe et se dit en refermant la porte : « C'est assurément le père. » Lapidoth s'était donné à l'avance un air mélancolique, mais il tremblai réellement lorsqu'il dit:

— Eh bien, Ezra, mon fils, tu ne dois pas me reconnaître après tant d'années de séparation?

— Je vous reconnais... trop bien... mon père, dit Ezra avec une sévérité solennelle qui fit résonner le mot « père » comme un reproche.

— Ah! tu n'es pas content de moi? je ne m'en étonne pas. Les apparences me condamnent. Quand un homme tombe dans la gêne, il ne peut pas faire ce qu'il voudrait. Cela n'empêche pas que j'ai bien souffert. — En parlant, il retrouvait toujours sa volubilité et son effronterie; alors, se tournant vers Mirah, il lui tendit le porte-monnaie, en disant:

— Voici ta petite bourse, ma chère. J'ai pensé que tu en étais inquiète parce qu'il y a quelque chose d'écrit. Je l'ai vidée, tu vois; j'avais une dette à payer pour ma nourriture et mon logement. Je savais que tu ne regretterais pas que je me sois acquitté de cette dette, et me voici... sans un sou dans ma poche... à la merci de mes enfants. Vous pouvez me renvoyer si vous voulez, sans avoir besoin d'appeler la police. Dis ceci, Mirah: « Mon père, j'ai assez de vous; j'étais votre bijou; vous avez dépensé pour moi tout ce que vous aviez lorsque je ne pouvais rien faire sans vous; mais je puis faire mieux sans vous maintenant. » Dis cela, et je pars sur-le-champ. Je ne te tourmenterai plus.

Comme d'habitude, il y avait des larmes dans sa voix.

— Vous savez bien que je ne dirai jamais cela, mon père, répondit Mirah avec désespoir; car tout ce qu'il venait de dire n'était que mensonge, et elle le savait; elle comprenait aussi qu'il avait l'intention de s'installer chez eux.

Digitized by Google

— Mirah, ma sœur, laisse-nous! dit Ezra d'un ton décisif.

Elle le regarda hésitante, suppliante, craignant l'arrêt qu'il allait prononcer, mais incapable de sortir sans intercéder pour ce père qui était pour elle comme une douloureuse excroissance sur sa chair, mais qu'elle n'aurait pu en arracher sans une peine affreuse. Elle s'approcha de son frère, lui prit la main et lui dit à voix basse:

— Souviens-toi, Ezra! Tu as dit que notre mère ne l'aurait jamais chassé!

— Sois sans crainte et retire-toi, dit-il.

Elle quitta la chambre; mais après avoir monté quelques marches, elle s'assit sur l'escalier, le cœur palpitant. Si son frère allait être trop sévère!.. Si son père partait!...

Lapidoth eut une vague perception de ce qui se préparait pour lui dans l'esprit de son fils; mais il commençait à se prêter à la situation et il comptait répondre par une froideur de supériorité à toute tentative de l'humilier. Ce fils, à l'œil hagard et dont la voix semblait sortir du sépulcre, l'impressionnait cependant plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Cette maison où nous sommes, dit Ezra, est entretenue en partie par la générosité d'un ami bien cher qui prend soin de moi, et en partie par le travail de ma sœur, qui se suffit à elle-même. Tant que nous aurons un toit, nous ne vous en exclurons pas. Nous ne voulons pas vous livrer en pâture à vos vices, car vous êtes notre père, et, quoique vous ayez oublié vos devoirs, nous connaissons les nôtres. Mais jamais je n'aurai confiance en vous. Vous êtes parti en emportant jusqu'au dernier sou, laissant vos dettes impayées; vous avez abandonné ma mère; vous lui avez volé sa fille et vous lui avez brisé le cœur. Vous êtes devenu joueur, et, au lieu de conscience, vous n'avez plus qu'un insatiable désir. Vous étiez prêt à vendre ma sœur, vous l'aviez vendue; mais votre attente a été déçue et vous n'a-

Digitized by Google

vez pu en toucher le prix. L'homme qui a fait de telles choses ne doit jamais s'attendre à ce que l'on se fie à lui. Nous partagerons notre nourriture avec vous; vous aurez un lit et des habits; nous nous acquitterons de ce devoir, parce que vous êtes notre père, mais nous ne nous fierons pas à vous. Vous êtes un méchant homme! Vous avez fait le désespoir et le malheur de notre mère! Se dire qu'un pareil homme est notre père, c'est comme si nous sentions sur notre chair un tison ardent qui ne s'éteindra jamais. C'est l'Éternel qui nous l'a imposé; et, quand même la justice humaine vous aurait châtié, quand même vous auriez commis des crimes et que votre corps flotterait inerte devant le mépris de la foule, nous dirions: « C'est notre père; faites place, que nous puissions l'enlever de votre vue! »

En se préparant à cette scène, Lapidoth n'avait pu prévoir quelle serait l'intensité de l'éclair, ni quel cours il prendrait. Il n'avait pu prévoir l'effet, si nouveau pour lui, de cette voix de l'âme de son fils. Elle toucha ce ressort d'excitabilité hystérique dont Mirah avait été si souvent témoin quand il se mettait à sangloter sans motif. Lorsque Ezra eut fini, Lapidoth se laissa tomber sur une chaise, et pleura comme une femme, la tête appuyée sur la table; et quoique ces larmes fussent une réaction inévitable sous la flagellation des termes dont son fils s'était servi pour le flétrir, elles devinrent pour lui une précieuse ressource contre la difficulté du moment.

Ezra se rassit sans rien dire de plus, épuisé qu'il était par le choc produit sur son frêle organisme par cette explosion de sentiments que, pendant des années, il avait accumulés dans la solitude et le silence. Ses mains décharnées tremblaient sur les bras de son fauteuil; la voix lui aurait manqué s'il lui avait fallu répondre à une question. Mais l'oreille attentive de Mirah avait perçu un son que son cœur reconnut, et il lui fut impossible de rester plus long-

Digitized by Google

temps dehors. En entrant dans la chambre, sa première inquiétude fut pour Ezra; elle courut à lui, prit ses mains dans les siennes et les lui serra passionnément; mais il ne parla ni ne la regarda. Lapidoth, quoique sa tête fût cachée, savait très bien que sa fille venait d'entrer; il se redressa, passa son mouchoir sur ses yeux, tendit la main vers elle et lui dit avec un enrouement plaintif:

— Adieu, Mirah; ton père ne t'ennuiera plus. Il est digne de mourir comme un chien dans un fossé, et il le veut. Si ta mère avait vécu, elle m'aurait pardonné. Il y a trente-quatre ans que je lui mis l'alliance au doigt sous la *chuppa* quand nous fûmes mariés. Elle m'aurait pardonné et nous aurions fini nos vieux jours ensemble. Mais je ne l'ai pas mérité. Adieu!

Il se leva; mais Mirah, posant sa main sur lui, le retint. Elle ne pleurait pas; elle ne se plaignait pas, mais elle etait comme hors d'elle-même quand elle s'écria:

— Non, mon père, non!...

Puis, se tournant vers son frère:

— Ezra, dit-elle, tu ne l'as pas renvoyé?... Restez, mon père, et oublions les orts... — Ezra,.. c'est impossible!... Je ne puis dire à mon père: « Va et meurs!... »

— Je ne l'ai pas dit, répliqua Ezra en faisant un grand effort, j'ai dit: « Restez et soyez protégé. »

— Alors vous resterez, mon père... Nous aurons soin de vous. Venez avec moi!

Et elle l'attira vers la porte. C'était ce que voulait Lapidoth; il voyait avec plaisir la docilité de sa fille et crut qu'un changement d'habitudes lui serait possible. Elle le fit descendre au parloir et lui dit:

— C'est ici que je travaille quand je ne suis pas avec Ezra. Derrière, il y a une chambre à coucher qui sera la vôtre. Vous resterez avec nous et vous serez bon, mon père. Dites-vous que vous êtes revenu auprès de ma mère

Digitized by Google

et qu'elle vous a pardonné. C'est par ma voix qu'elle vous parle.

Mirah l'implorait, mais elle ne put lui rendre une de ses caresses d'autrefois. Lapidoth eut bientôt recouvré son calme et parla à sa fille de l'amélioration de sa voix et d'autres sujets analogues. Quand madame Adam vint pour débarrasser la table sur laquelle il avait soupé, il entama une conversation avec elle, afin de lui montrer qu'il n'était pas un homme commun, quoique ses vêtements n'en donnassent pas la preuve.

Pendant ses heures d'insomnie de la nuit, il fit toutes sorte de supputations pour calculer combien Mirah pouvait avoir d'argent; puis ses pensées se portèrent sur la *roulette*, sur la méthode qu'il avait suivie, et sur la martingale qui l'avait fait perdre. Certes, il avait eu de bonnes raisons pour venir en Angleterre ; mais, à tout prendre c'était un maudit pays.

Telles furent les visions qui le hantèrent pendant cette première nuit qu'il passait sous le toit de ses enfants. Quant à son fils irrité et au jugement terribl qu'il avait prononcé, ce fut à peine s'il s'en souvint. Ezra passa devant ses yeux comme un fantôme immatériel, et ses paroles furent couvertes par le bruit des numéros et les mouvements du jeu, qui semblaient être devenus le fond de sa conscience.

Digitized by Google

LXV

Deronda fut désagréablement surpris, lorsqu'il revint de l'abbaye, de trouver ce père, si peu désirable, installé dans l'appartement de Brompton. Mirah avait cru nécessaire de parler de lui à son père et même de lui raconter brièvement de quelle manière avait commencé son commerce amical avec Ezra et la sympathie qui avait cimenté leur affection mutuelle. Elle passa légèrement sur ce que Daniel avait fait pour elle, en omettant surtout de lui dire qu'il l'avait secourue au moment où elle allait se noyer ; elle lui parla de son refuge dans la famille Meyrick, de façon à lui faire supposer que c'était par ses amies que Deronda l'avait connue. Elle n'aurait pu consentir à tout lui révéler, car elle ne voulait pas même permettre que son père pût avoir la moindre idée de ses rapports avec Daniel. Lapidoth, de son côté, et pour des raisons à lui connues, n'était pas tenté de la questionner sur les circonstances de sa fuite et sur son arrivée en Angleterre. Ce qui l'intéressait bien davantage, c'était de savoir que ses enfants avaient un ami bienfaisant, un protecteur, qui

Digitized by Google

occupait, en apparence, une haute position dans la société anglaise.

Ezra ne crut pas devoir taire à Deronda la nouvelle condition imposée à leur existence.

— Je suis devenu calme en le voyant maintenant, dit-il en terminant son récit, et j'essaye de me persuader que la tendresse de ma sœur et la vie paisible que nous menons l'engageront à ne plus succomber à la tentation. J'ai enjoint à Mirah, qui a juré de m'obéir, de ne point lui donner d'argent. Je l'ai convaincue que ce serait le plus sûr moyen de le conduire à sa perte.

Deronda était revenu le troisième jour après l'arrivée de Lapidoth. Les nouveaux vêtements commandés pour lui n'étaient pas encore prêts, et, comme il désirait produire une impression favorable, il ne tint pas à se présenter dans ses habits râpés. Il s'était mis à sa fenêtre pour guetter la sortie de Daniel, et s'étonna de sa jeunesse, dont Mirah ne lui avait rien dit, et qu'il n'aurait pas supposé chez un homme qui s'était pris d'une sérieuse amitié pour le sépulcral Ezra et pour des études qui sentaient le moisi. Il se figura que le vrai motif qui attirait Deronda était un amour ardent pour Mirah. Tant mieux alors ! car cet amour lui promettait plus d'indulgence qu'un simple attachement pour Ezra ; il espérait bien se recommander lui-même au jeune homme et annuler toute prévention défavorable. Lorsque Deronda revint, Lapidoth, tout de neuf habillé et satisfait de sa prestance, était dans la chambre avec Ezra qui considérait comme un devoir de tolérer la présence de son père, malgré le dégoût invincible qu'il ressentait pour lui. Daniel se montra froid et réservé; la vue de cet homme qui avait flétri la vie de sa femme et influé d'une façon si désastreuse sur celle de ses proches, lui inspirait une répulsion qui allait jusqu'au malaise physique. Mais Lapidoth ne se découragea pas ; il

Digitized by Google

demanda la permission de rester et d'écouter la lecture des papiers contenus dans le coffre ; il se rendit même utile en déchiffrant un manuscrit difficile en vieil allemand. Il alla jusqu'à suggérer l'idée d'en faire une transcription et de recopier en outre d'autres originaux en mauvais état. La vue d'Ezra, disait-il, était affaiblie, au lieu que la sienne était encore très bonne. Deronda accepta l'offre en voyant un air de satisfaction sur la figure d'Ezra, qui, néanmoins, dit aussitôt que ce devait être fait sous ses yeux, ne pouvant laisser les papiers sortir de sa présence, par crainte d'un accident quelconque. Le pauvre malade ressemblait à un geôlier qui est condamné à surveiller ; s'il avait laissé son père seul, il n'aurait pas cru qu'il travaillait de bonne foi. Lapidoth s'imposa une rude contrainte pour gagner les bonnes grâces de Deronda, mais la présence de ce père importun élevait entre lui et Mirah une barrière nouvelle et impalpable, chacun d'eux redoutant d'être souillé par les déductions de son esprit, chacun d'eux interprétant faussement leur réserve et leur défiance. Un temps bien long se serait écoulé de la sorte, si une nouvelle lumière n'était venue éclairer Deronda.

Aussitôt après son court séjour à l'abbaye, il avait été voir Hans Meyrick, à l'amitié duquel il se croyait obligé de faire connaître les vrais motifs de son dernier voyage et les changements qui en résultaient pour lui. Mais Hans ne se trouvait pas à la maison et on le croyait à la campagne pour quelques jours. Daniel lui ayant laissé un mot, attendit une semaine sa réponse. Comme celle-ci se faisait trop attendre, et qu'il craignait un nouveau caprice du trop susceptible artiste, il alla lui faire une seconde visite et fut introduit dans son atelier, où il le trouva en petite jaquette, sans gilet, ses longs cheveux encore humides du bain qu'il leur avait fait prendre, avec l'air d'un homme

Digitized by Google

fatigué et contrarié. Il tenait sa palette et ses pinceaux et s'était mis debout devant son chevalet. Après qu'ils eurent échangé une poignée de main, Daniel dit :

— Vous n'avez pas l'air d'un homme qui revient de la campagne, mon vieux camarade. Est-ce à Cambridge que vous êtes allé?

— Non, répondit Hans en déposant ses ustensiles de peinture; j'ai été fumer de l'opium. J'en avais toujours l'idée, car je voulais savoir quelle béatitude produisent ces vapeurs; or, me trouvant précisément sans béatitude, j'ai pensé qu'il était judicieux de profiter de cette occasion. Mais je vous donne ma parole que je ne toucherai plus à cette béatitude. Ma constitution s'y refuse.

— Et pour quel motif êtes-vous allé fumer de l'opium? lui demanda Deronda. Vous étiez en très bonnes dispositions quand vous m'avez écrit.

— Oh! rien de bien particulier. Je commençais à trouver le monde fastidieux! Une maladie du génie sans doute! et, par le fait, j'étais las de demeurer vertueux sans récompense.

— Rien autre? Pas de vexation réelle?

Hans fit de la tête un signe négatif.

— Je venais vous parler de mes affaires, reprit Deronda; mais il me sera impossible de le faire avec bonne grâce, si vous me cachez les vôtres.

— Je n'ai pas eu d'affaires, répondit Hans, si ce n'est une querelle avec un brocanteur. Et puis, en me parlant pour la première fois de vos affaires, ce n'est, de votre part, que payer une vieille dette.

Daniel était persuadé que Hans agissait superficiellement; mais il comptait sur un retour de son ancienne franchise après qu'il lui aurait fait ses confidences.

— Vous avez ri, dit-il, vous vous êtes moqué de mon mystérieux voyage en Italie, Hans; c'était pour un objet

Digitized by Google

qui touchait au bonheur de ma vie, aux racines mêmes de mon existence. Je n'ai jamais rien su de mes parents, et j'allais à Gênes pour connaître ma mère. Elle est la fille d'un juif éminent; mon père était son cousin, mais il est mort il y a longtemps, lorsque je sortais à peine du berceau. Bien des choses m'avaient fait penser à cette origine comme à une probabilité, et j'étais si bien préparé pour recevoir cette révélation, que j'en fus heureux... — heureux d'être né juif!

— Vous ne me voyez pas surpris, Deronda, répondit Hans.

— Vous le saviez donc?

— C'est ma mère qui me l'a appris. Elle était allée a Brompton le lendemain de votre arrivée : le frère et la sœur le lui dirent. Vous vous imaginez bien, n'est-ce pas, que nous ne pouvons nous en réjouir comme eux! Mais, si vous en êtes heureux, je le serai aussi à la fin, si la fin est ce que je prévois.

— Je comprends que vous ne partagiez pas mon sentiment, répliqua Deronda; mais je ne puis garder le silence sur ce qui peut jeter un nouveau jour sur mon avenir. J'ai adopté quelques-unes des idées de Mordecai, et j'essayerai de les réaliser autant que mes moyens me le permettront. Je me propose d'aller en Orient et de rester absent plusieurs années.

Hans ne répondit rien; il se leva, prit sa palette et se plaça de manière à tourner le dos à Daniel, auquel il dit d'une voix concentrée:

— Excusez ma question, mais madame Grandcourt le sait-elle?

— Non, répondit Deronda un peu irrité, et vous m'obligeriez, Hans, de ne pas plaisanter sur ce sujet. Les notions que vous en avez sont loin de la vérité; elles sont le contraire de la vérité.

Digitized by Google

— Je ne suis pas plus disposé à plaisanter que si j'assistais à mes propres funérailles, dit Hans. Mais je ne suis pas sûr que vous sachiez quelles sont mes notions sur ce sujet.

— Peut-être; mais laissez-moi vous dire, une fois pour toutes, qu'en ce qui regarde madame Grandcourt, je n'ai jamais eu et n'aurai jamais envers elle la position d'un amant. Si vous avez sérieusement interprété ainsi ce que vous avez observé, vous vous êtes totalement trompé.

— Me serais-je trompé aussi dans une autre interprétation? fit Hans.

— Laquelle?

— Que vous n'avez pas le désir de prendre la position d'amant vis-a-vis d'une autre personne qui n'est ni femme ni veuve?

— Je ne vous comprends pas, Meyrick. Il est fâcheux que nos désirs mutuels se contrarient; mais je compte que vous me direz si vous avez un motif fondé pour supposer que vous réussirez.

— Voilà une question qui me semble superflue de votre part.

— Pourquoi superflue?

— Parce que vous savez pertinemment le contraire... et que... probablement... vous avez eu la meilleure preuve pour vous en convaincre.

— Je serai avec vous plus franc que vous ne l'êtes avec moi, s'écria Deronda, mécontent de cette démonstration de colère de Hans, et cependant chagriné pour lui. Je n'ai jamais eu la plus petite preuve que je pourrais réussir. En réalité, j'ai fort peu d'espoir.

Hans se retourna brusquement vers son ami, mais aussitôt il se remit à sa peinture.

— Et, dans notre situation présente, continua Daniel, froissé à l'idée que Hans le soupçonnait d'un manque de

Digitized by Google

sincérité, je ne vois pas comment je pourrais, de propos délibéré, lui faire connaître ce que je ressens pour elle. Si elle ne peut me payer de retour, j'aurai troublé son repos ; car ni elle ni moi ne pouvons quitter son frère et nous nous rencontrerons continuellement à côté de lui. Si l'aveu involontaire de mon sentiment devait lui causer de la peine, je ne me considérerais que comme un être malfaisant, un animal nuisible.

— Je ne crois pas avoir jamais avoué mon sentiment pour elle, dit Hans comme pour se venger.

— Alors vous supposez que nous sommes tous deux au même cran ? Vous n'avez point de raison, en ce cas, pour m'envier.

— Oh ! pas la moindre, répondit Hans avec une ironie amère. Vous avez mesuré mon opinion et vous savez qu'elle dépasse vos avantages.

— Je suis un ennui pour vous, Meyrick ; j'en suis peiné, mais je n'y puis rien, dit Deronda en se levant. Après ce qui s'est passé entre nous déjà, je tenais à vous donner cette explication et je ne vois pas que mes prétentions soient un grand obstacle pour vous. Il n'est pas probable que je réussisse dans les circonstances actuelles, maintenant que leur père est là ! Savez-vous que le père est avec eux ?

— Oui. S'il n'était juif, je l'enverrais au diable, dit Hans.

— Nous nous voyons, elle et moi, avec plus de contrainte que jamais. Les choses peuvent durer ainsi pendant des années, sans que je sache ce qu'elle ressent pour moi. Voilà la situation véritable, Hans. Nous devons renoncer à cette sorte de rivalité qui probablement n'aboutira à rien. Notre amitié peut supporter cet effort.

— Non, elle ne le peut pas ! s'écria Hans en jetant furieusement ses pinceaux ; puis il fourra violemment ses mains

Digitized by Google

dans ses poches et se rapprocha de Deronda, qui recula un peu et le regarda étonné. — Notre amitié... mon amitié... ne peut pas supporter l'effort de me montrer lâche et ingrat envers vous, en un mot d'envier votre bonheur!... Car vous êtes le plus heureux coquin de la terre! Si Mirah aime quelqu'un, mieux encore que son frère, ce quelqu'un, c'est vous!...

Hans pivota sur ses talons et alla se jeter dans un fauteuil en regardant Deronda avec une expression qu'on n'aurait pu qualifier précisément de tendre. Un éblouissement fit chanceler Daniel; un frisson parcourut tout son corps et, après un léger silence, il dit :

— C'est une fiction de votre bon naturel, Hans.

— Je ne suis pas d'humeur à avoir un bon naturel. Je vous affirme que j'ai trouvé le fait joliment amer, quand il m'a été révélé; d'autant plus, ou peut-être d'autant moins que je croyais votre cœur engagé à la duchesse. Mais maintenant, que le diable soit de vous! vous voilà amoureux à la bonne place: juif! et avec tous les avantages!

— Dites-moi ce qui vous a convaincu. Ce serait d'un bon garçon, dit Deronda en cachant une joie à laquelle il n'était pas accoutumé.

— Ne me demandez rien. Petite mère en a été témoin. Le fin mot est que Mirah est jalouse de la duchesse, et plus tôt vous calmerez son inquiétude, mieux cela vaudra. Voilà! je me suis délivré d'un poids qui m'oppressait, et je puis dire que vous avez obtenu ce que vous méritiez, c'est-à-dire... le plus grand bonheur que je connaisse.

— Dieu vous bénisse, Hans! dit Deronda en lui tendant la main que l'autre prit et serra en silence.

Digitized by Google

LXVI

L'empressement de Daniel à faire l'aveu de son amour ne pouvait avoir de stimulant plus fort que l'assurance donnée par Hans qu'il était nécessaire de délivrer Mirah de la jalousie qui rongeait son cœur. Arrivé chez Ezra, il était déterminé à demander à sa sœur un entretien particulier, et si elle acceptait son amour, il se sentait assez fort pour braver toutes les conséquences ; une fois son fiancé, il prendrait une autorité tutélaire qui serait pour elle une protection efficace et désirable dans les ennuis futurs que lui causerait son père. Il ne faisait que pressentir ces ennuis dont il aurait été plus que convaincu s'il avait su ce qui se passait dans l'esprit de cet être vicieux. Sa turbulence et son inattention mettaient à la torture le pauvre Ezra ; Lapidoth ne se soumettait que parce qu'il nourrissait l'espoir de s'assurer peu à peu une indépendance bien assise. Il se préoccupait surtout des mesures à prendre pour soutirer à Deronda une somme importante ; mais, en attendant, il faisait tous ses efforts pour découvrir l'endroit où Mirah enfermait son argent

Digitized by Google

et ses clefs. Dans son impérieuse passion pour le jeu, il n'aurait pas reculé devant l'infamie de dérober à sa fille une somme qui en valût la peine. Mais Mirah, avec sa clairvoyance pratique, se garait contre toute surprise et contre toute violation de sa promesse à Ezra de ne point confier d'argent à leur père: aussi Lapidoth se considérait-il comme confiné dans un hospice où tout était mis hors de la portée de ses atteintes. Il allait même jusqu'à se trouver maltraité par sa fille ; mais il se gardait de le laisser voir et, en apparence, se montrait soumis ; car l'indiscrétion qui le tentait le plus, n'était pas d'insister auprès de Mirah, mais de faire un appel à la générosité de Deronda. En dépit de son outrecuidance, Lapidoth, qui avait une certaine peur de l'imposant ami de son fils, différait de jour en jour son projet.

Celui où Deronda, plein d'un heureux espoir qui rayonnait dans ses yeux et dans son langage, vint chez Ezra, Lapidoth était dans une crise de mécontentement, et s'efforçait, pour reconquérir sa liberté, de trouver des plans que la nouvelle aménité de Daniel encourageait. Après être demeuré quelque temps assis à réfléchir, il sortit pour fumer et se promener dans le square. Mirah n'était pas encore rentrée, mais certainement elle reviendrait avant le départ de Deronda dont les yeux étincelaient d'une anticipation secrète. Il se montra même avec Ezra plus affectueux que jamais.

— Cette petite chambre n'est pas assez aérée pour vous, Ezra, lui dit-il en interrompant sa lecture. La chaleur qu'il fait ici est plus insupportable que celle de Gênes, où l'on peut au moins jouir de la fraîcheur dans de spacieux appartements. Il vous en faut un meilleur que celui-ci. Du reste, je puis faire de vous ce que je veux, puisque je suis votre plus forte moitié. Il sourit à Ezra qui répondit :

Digitized by Google

— Je ne suis gêné que dans ma respiration. Vous qui pouvez habiter de vastes palais entourés de verdure, vous trouvez ceci une étroite prison. Je le comprends, mais je ne puis vous dire : « Allez ! »

— La campagne serait comme un bannissement pour moi pendant que vous êtes ici, répondit Deronda en se levant et en s'éventant avec son mouchoir. Je considère cette chambre comme la plus heureuse du monde, et je puis m'imaginer que je suis en Orient, puisque je dois me préparer à y aller un jour. Seulement, je n'y porterai ni cravate, ni bague aussi lourde que celle-ci, ajouta-t-il en s'arrêtant pour ôter ces deux objets qu'il déposa sur une petite table d'acajou, derrière Ezra, dont la table de travail était beaucoup plus grande et chargée de livres et de papiers.

— Je porte toujours cette mémorable bague depuis que je suis revenu, reprit Daniel en se rasseyant ; mais je suis tellement sybarite, que je l'ôte comme j'ôterais un fardeau, quand j'ai quelque chose à faire. Je comprends pourquoi les Romains avaient des anneaux d'été, si toutefois ils en eurent. Ah ! maintenant cela va mieux.

Ils furent bientôt absorbés dans leur travail. Deronda lisait un manuscrit en hébreu de rabbin qu'Ezra corrigeait et commentait ; ils ne firent aucune attention à Lapidoth lorsqu'il rentra et qu'il alla s'asseoir dans le fond de la pièce. Ses yeux errants et toujours actifs s'arrêtèrent sur la bague qui étincelait sur l'acajou foncé. Il en était à chercher comment il s'y prendrait pour demander une somme d'argent à Deronda, lorsqu'au milieu de ses réflexions, cette bague, qu'il avait déjà vue au doigt de son propriétaire et qui excitait sa convoitise, lui apparut tout à coup à portée de sa main. Certes sa valeur était inférieure à la somme qu'il aurait voulu recevoir ; mais elle était là, miroitante et scintillante devant lui, l'attirant irrésistiblement.

Digitized by Google

Il se dit que, s'il s'en emparait, il pourrait partir et échapper ainsi aux restrictions qui lui étaient imposées; ce qui appartenait à Deronda ne faisant qu'un avec ce qui appartenait à ses enfants, leur père ne serait pas poursuivi s'il la dérobait. Lapidoth n'avait pas encore commis de vol; le vol est une sorte d'appropriation punie par la loi; mais prendre cette bague d'un parent ou d'un ami, ce n'était pas un vol à ses yeux. Cependant, il préférait descendre, attendre la sortie de Deronda et lui faire la demande qu'il avait projetée. Il se leva et alla regarder par la fenêtre, sans cesser de voir ce qui était derrière lui. Malgré tout, il voulait descendre. Mais il arriva qu'en frôlant la petite table, ses doigts touchèrent la bague, et, sans savoir comment, il se trouva hors de la chambre, le bijou dans sa main. Il s'ensuivit qu'il prit son chapeau et quitta la maison. L'impossibilité de revenir chez ses enfants ne le troubla pas, et, avant d'avoir franchi la grille du square, il se voyait déjà ayant vendu la bague et s'embarquant sur un navire.

Deronda et Ezra s'aperçurent à peine de sa sortie; mais Mirah étant rentrée peu après, il y eut une interruption forcée. Elle n'avait pas encore ôté son chapeau, que Daniel s'était levé pour lui serrer la main. Confuse et embarrassée, elle dit en rougissant:

— Je ne suis revenue que pour m'assurer si on a donné à Ezra sa nouvelle tisane, car je dois aller chez madame Meyrick.

— Permettez moi de vous accompagner, dit Deronda. Je ne veux pas fatiguer Ezra davantage, et puis j'ai le cerveau en feu. J'ai besoin, comme vous, de voir madame Meyrick. Puis-je y aller avec vous?

— Oui, répondit-elle en rougissant plus fort, car elle voyait bien que quelque chose d'insolite se passait dans l'esprit de Daniel. — Elle s'empressa de sortir pour chercher la boisson de son frère. Pendant un instant, Deronda ne pensa

Digitized by Google

qu'à la course qu'il allait faire avec Mirah ; mais, quand elle revint, apportant la tisane pour Ezra, il se rappela tout à coup qu'il avait ôté sa cravate et s'écria :

— Excusez ma tenue ! Je n'aurais pas dû me montrer ainsi;

Puis il courut à la petite table pour y prendre sa cravate ; mais, stupéfait de n'y pas voir sa bague, il poussa un cri, et dit : « Bonté du ciel! où donc est ma bague? » et il se mit à la chercher par terre.

Ezra jeta des yeux inquiets autour de lui, pendant que Mirah, prompte comme l'éclair, s'était baissée pour chercher aussi, en disant : « L'aviez-vous posée là ? »

— Oui, répondit Daniel, qui croyait sa bague tombée et la cherchait sur le tapis. Mais une affreuse pensée était venue glacer Mirah, qui devint pâle comme une morte.

— Où est mon père ? murmura-t-elle à l'oreille d'Ezra, qui hocha la tête sans répondre ; leurs yeux se rencontrèrent ; ils s'étaient compris. C'était terrible. De nouveau elle se traîna par terre.

— Ne l'avez-vous pas trouvée ? demanda-t-elle précipitamment.

Il vit son regard effaré ; il devina la cause de son trouble et dit :

— Peut-être l'ai-je mise dans ma poche ? en faisant semblant de l'y sentir. Mais elle ne le perdait pas de vue.

— Elle n'y est pas ! s'écria-t-elle ; vous l'aviez mise sur la table !

Aussitôt elle sortit en courant. Daniel la suivit. Elle était descendue voir où était son père ; il ne se trouvait pas dans le parloir. Elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, regarda la place où, d'habitude, il accrochait son chapeau ; il n'était pas là ! Alors, se retournant, les mains convulsivement serrées l'une contre l'autre, les lèvres pâles, elle alla regarder par la fenêtre. Elle revint ensuite auprès de Deronda, qui, en voyant son agitation, n'avait

Digitized by Google

pas osé lui parler. Elle le regarda, sans qu'un mot pût sortir de sa bouche ; elle semblait accepter tacitement ce déshonneur devant lui. Mais, prenant ses petites mains dans les siennes, Daniel lui dit d'un ton d'adoration respectueuse :

— Mirah, laissez-moi croire qu'il est mon père comme le vôtre... laissez-moi croire que nos douleurs, nos malheurs ou nos joies ne peuvent être séparés... Je préfère souffrir avec vous, partager votre chagrin que de partager la joie la plus enivrante avec une autre femme. Dites que vous ne me repoussez pas !... dites que vous me permettez de tout partager avec vous !... dites que vous me promettez d'être ma femme !... dites-le maintenant. J'ai douté si longtemps, et j'ai dû pendant si longtemps vous cacher mon amour ! Dites que je puis et que je pourrai toujours vous prouver que je vous aime de l'amour le plus tendre !

Mirah ne passa pas d'un seul coup de l'angoisse à la conviction que dans ce moment de désespoir et de honte, Deronda se soumettait au tribut le plus cher qu'un homme puisse payer à une femme. Aux premiers mots, elle n'avait senti qu'une consolation bien douce qu'elle rapportait à la bonté de Deronda. Mais, graduellement, l'assurance délirante d'un bonheur inespéré prit possession de tout son être. Son visage rayonna sous celui de Deronda penché vers elle ; elle le contemplait avec une ardente gravité, et, quand elle eut reconnu avec une religieuse gratitude qu'il la jugeait digne du plus grand bonheur ; quand il cessa de parler, elle ne put rien dire ; elle ne put que se hausser, poser ses lèvres sur les siennes et les baiser, comme si c'était le plus simple oui. Ils demeurèrent ainsi, se regardant avec des yeux ravis, les mains entrelacées, trop heureux pour faire un mouvement, car ç'aurait été se quitter un instant. Enfin, elle murmura comme dans un soupir :

— Allons consoler Ezra !

Digitized by Google

LXVII

Sir Hugo mit à exécution son plan de passer une partie de l'automne à Diplow, et, au commencement d'octobre, sa présence avait jeté de l'animation et de la gaieté dans tout le voisinage, depuis les superbes châteaux de Brackenshaw et de Quetcham, jusqu'aux modestes salons bourgeois de Wancester; car sir Hugo tenait à se montrer affable et aimait à se poser en libéral de bonne souche. Aussi, fit-il de Diplow la plus agréable des résidences en étendant ses invitations jusqu'aux vieux avoués de Wancester et aux jeunes curés des villages, mais en ayant soin de faire un choix judicieux et une combinaison intelligente de ses invités; ainsi, lord Brackenshaw n'aurait pas été flatté de se trouver à côté de Robinson, le procureur; mais Robinson à son tour, se serait senti piqué si on l'avait mêlé à des gens qui pouvaient passer pour ses égaux. Sur tous ces points sir Hugo fut assez bien renseigné pour gagner de la popularité et procurer du plaisir aux autres, deux résultats s'accordant on ne peut mieux avec son caractère. Le recteur de Pennicote trouvait désormais

Digitized by Google

à Diplow une réception tout opposée à la tolérance hautaine qui l'accueillait pendant le règne de Grandcourt. Ce n'était pas seulement parce que le baronnet goûtait la société de M. Gascoigne, mais aussi parce qu'il désirait conserver avec lui une relation d'amitié marquée à cause de madame Grandcourt, pour laquelle le chevaleresque sir Hugo se sentait de mieux en mieux disposé.

Quand Deronda se fut engagé à Mirah, il crut indispensable de faire à sir Hugo l'exposé complet de sa position et de ses vues, mais il préféra le lui communiquer par lettre. Il avait plus d'un pressentiment que son paternel ami serait mécontent, sinon peiné, en apprenant comment il allait disposer de son avenir, et il voulait éviter une collision verbale qui change quelquefois une observation innocente en une offense impardonnable. Bien que la lecture de cette lettre ne causât pas trop de surprise à sir Hugo, il en ressentit cependant de la contrariété. Il crut trouver du soulagement en usant de sa ressource habituelle, c'est-à-dire en communiquant la missive à lady Mallinger, qui manifesterait assurément un étonnement qu'il pourrait combattre comme déraisonnable, ce qui diminuerait d'autant le poids de son mécontentement. Mais lady Mallinger ne formula aucune opposition irritante contre le mariage projeté ; l'excellente dame se contenta de faire observer qu'elle n'avait pas rêvé cela quand Mirah vint chanter chez elle et donner des leçons à Amabel. Elle avoua aussi, mais avec un peu d'hésitation, qu'elle avait pensé qu'après un délai convenable, Daniel épouserait madame Grandcourt, — car il était bien remarquable que justement il se fût trouvé à Gênes a point nommé, — et, comme elle n'aimait pas les veuves, elle croyait que ce mariage aurait été préférable à une union avec les juifs. L'opinion de sir Hugo était si bien la même, qu'il ne trouva rien à contredire, et sa mauvaise humeur, qui aurait

Digitized by Google

sans doute trouvé une issue si sa femme avait réfuté sa conclusion en faveur de Gwendolen, ne put se faire jour. Il pria lady Mallinger de ne pas souffler mot de cette affaire avant une plus ample information, et il se dit à lui-même que, si c'était un coup fâcheux pour la jeune veuve, plus longtemps elle l'ignorerait, mieux cela vaudrait, surtout dans l'état actuel de ses nerfs. En attendant, son séjour à Diplow avec sa famille lui permit de continuer ses attentions paternelles à Gwendolen, et lady Mallinger, malgré son peu de goût pour les veuves, se montra toute disposée à le seconder.

La réinstallation à Offendene s'était effectuée, et Gwendolen, en revenant l'occuper, conserva un calme au delà des espérances de sa mère. Elle faisait l'expérience de cette douce mélancolie qui arrive à la suite de la renonciation aux exigences et de l'acceptation du bien ordinaire de l'existence. Elle s'appuyait désormais sur chaque mot de Deronda pouvant lui donner de la force pour résister aux atteintes du désespoir ; elle était soutenue aussi par la perspective de le revoir bientôt, car elle ne se l'imaginait pas autrement que toujours à sa portée : le suprême besoin qu'elle avait de lui l'aveuglait sur sa vie, qu'elle remplissait par ses relations avec lui.

Diplow étant à une moins grande distance de Londres que l'abbaye, Daniel ne tarda pas à y venir. Il aurait voulu emmener Ezra et Mirah vivre au sein d'une température plus douce sur la côte, pendant qu'il faisait préparer un appartement dans lequel Mirah entrerait comme sa femme et où tous deux réunis pourraient veiller sur leur frère. Mais Ezra demanda à ne point changer, à moins que ce ne fût pour aller avec eux en Orient. Tout en s'occupant des préparatifs de son mariage, qui devait se célébrer dans une couple de mois, Deronda voulut avoir avec le baronnet un long entretien sur ses ressources personnelles et ses affaires

Digitized by Google

en général; c'était une raison pour ne pas différer sa visite à Diplow. Il tenait aussi à s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à Gwendolen. Deux fois il fit le voyage de Diplow et deux fois il la vit, et pourtant il revint à Londres sans lui avoir rien dit de son changement de position ni de ses projets d'avenir. Il se blâmait; mais il redoutait le moment de cet aveu à cause de la peine qu'elle en éprouverait immanquablement. Dans la première entrevue, Gwendolen fut si absorbée par ce qu'elle avait à lui dire, elle lui adressa tant de questions auxquelles il dut répondre sur l'arrangement de sa vie, qu'il recula devant l'idée de lui parler et de lui infliger une blessure au moment où elle tendait ses mains vers lui et implorait son secours. Quand, à la seconde visite, il arriva résolu à la préparer à la révélation, il la trouva dans un état de torpeur complet; elle s'affaissait sous d'affreux souvenirs qui la brisaient et qui l'empêchaient de songer à autre chose qu'à sa misère. Elle pleura, elle eut une crise hystérique pendant laquelle sa seule crainte, disait-elle, était qu'il ne la méprisât toujours. Il ne put donc faire autre chose que de tâcher de la calmer par de bonnes paroles, car ce n'était pas le moment de l'accabler avec une nouvelle douleur.

Le temps s'écoulait cependant, et il sentit que son devoir lui commandait de ne pas différer davantage. Il n'aurait pu lui faire cette communication par écrit, c'eût été se montrer cruel à son égard, ni la lui faire apprendre par une autre personne. Il retourna donc à Diplow, décidé à courir tous les risques plutôt que de la laisser plus longtemps dans l'ignorance.

Cette fois, Deronda trouva Hans Meyrick installé chez sir Hugo, ayant déjà commencé le portrait des trois petites filles, « dans le style de Gainsborough », et variant son travail par des excursions à Pennicote, pour faire plus ample connaissance avec les Gascoigne. La viva-

Digitized by Google

cité de gestes et d'allures de Hans paraissait revenue. Mais Deronda crut découvrir encore un peu de dissimulation dans son air jovial.

— Depuis quand êtes-vous arrivé, Hans ? lui demanda-t-il après avoir été le rejoindre sur la pelouse où il faisait une étude des arbres et du banc exigé.

— Il y a dix jours, un peu avant l'époque fixée par sir Hugo. J'ai fait route avec Rex Gascoigne, et j'ai demeuré deux jours au presbytère. Je connais tous les cancans qui courent de ce côté : je sais ce qu'est l'intérieur du charron, et j'ai assisté à l'examen d'une école de bambins. Heureusement que sœur Anne m'accompagnait; sans cela, j'aurais été mis à mal par trois marmots et un idiot, à cause de mes grands cheveux et de mon aspect général qui se sépare du type de beauté accepté par les naturels de Pennicote. Quoi qu'il en soit, le village est idyllique. Le seul défaut que je lui trouve, c'est d'avoir un curé trop brun, avec de larges épaules ; quant aux Gascoigne, ils sont parfaits, et de plus, parents de la duchesse Van Dyck. Je n'ai pu l'apercevoir que de loin dans sa robe noire, car elle ne se montre pas aux visiteurs.

— N'était-elle pas au presbytère ? demanda Deronda.

— Non ; mais on m'a conduit à Offendene pour voir la vieille maison, et, comme conséquence, j'ai été reçu par la famille de la duchesse. Je suppose que vous y avez été et que vous n'ignorez pas ce qui la concerne.

— Oui, j'y suis allé, répondit froidement Daniel.

— Cela ne manque pas de charme. C'est une excellente retraite pour une veuve aux aventures romanesques, car il paraît qu'elle a eu plusieurs romans. Je crois avoir deviné qu'il s'en est glissé un entre elle et mon ami Rex.

— Alors, ce ne serait pas longtemps avant son mariage, dit Deronda avec un intérêt réel, car elle n'habitait Offendene que depuis un an. Comment avez-vous su cela ?

Digitized by Google

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Comme je sais ce que c'est que d'être un pauvre diable, j'apprends à distinguer les signes de misère chez les autres. J'ai remarqué que Rex ne va jamais à Offendene et qu'il n'a pas vu la duchesse depuis qu'elle y est revenue ; de plus, miss Gascoigne a laissé échapper quelques mots qui me prouvent qu'autrefois Rex a été amoureux fou de sa belle cousine. Je ne sais pas quel rôle elle a joué dans la pièce. Peut-être le duc est-il venu et l'a-t-il enlevée ! C'est toujours ce qui arrive quand un jeune homme exceptionnellement bon se laisse enguirlander par un attachement. Je comprends maintenant pourquoi Gascoigne parle de faire de la loi sa maîtresse et de rester célibataire. Mais ce sont des résolutions prématurées. Puisque le duc ne s'est pas noyé par égard pour vous, il peut se faire que ce soit par égard pour Rex. Qui sait ?

— Est-il donc absolument nécessaire que madame Grandcourt se remarie ? demanda Deronda.

— Monstre ! répliqua Hans, voulez-vous donc qu'elle porte *votre* deuil toute sa vie ; qu'elle brûle dans une *suttee* perpétuelle pendant que vous êtes vivant et heureux ?

Daniel ne répondit rien ; mais il parut si contrarié, que Hans changea d'entretien. Quand il fut seul, il haussa les épaules à la pensée que peut-être y avait-il eu entre Daniel et la duchesse un sentiment plus fort que Mirah n'aimerait à le savoir. « Pourquoi n'est-elle pas éprise de moi ? se dit-il en riant ; elle n'aurait pas eu à craindre de rivale. Jamais une femme n'a voulu discuter théologie avec moi. »

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Deronda eût tressailli en entendant cette plaisanterie. Elle touchait à des sensations qui déjà le faisaient trembler, dans la prévision d'une peine à laquelle les paroles de Hans donnaient plus

Digitized by Google

de réalité encore, car il avait la ferme résolution de ne pas reculer devant l'épreuve. Le lendemain, il se rendit à Offendene. Il y avait préalablement envoyé un mot pour savoir de Gwendolen si elle pourrait le recevoir. Elle l'attendait dans le vieux salon qui avait déjà été le témoin de plus d'une crise dans sa vie, et paraissait moins triste qu'elle ne l'avait encore été depuis la mort de son mari. Si son visage n'était pas éclairé par un sourire, il laissait discerner du moins une calme possession d'elle-même, contrastant de tous points avec l'état où il l'avait vue la fois précédente. Dès qu'ils se furent assis à peu de distance l'un de l'autre, elle dit :

— Vous craigniez de venir parce que dernièrement vous m'aviez vue au comble de la désolation ; mais il n'en est plus de même aujourd'hui. J'en ai été bien peinée. Je me suis fait une raison ; je ne veux pas perdre tout espoir ; je veux me montrer aussi calme que possible, car je ne voudrais pas vous ennuyer.

Il y avait dans son accent et dans son regard une douceur inaccoutumée, qui fit penser à Deronda que la tâche dont il allait s'acquitter était bien cruelle, mais il se crut obligé de faire de sa réponse le commencement de cette tâche.

— Je suis triste aujourd'hui, dit-il, parce que j'ai des choses à vous dire qui vous feront peut-être supposer que j'ai manqué de confiance en vous en les taisant si longtemps. Ces choses touchent à mon sort et à ma vie, elles ont rapport à mon avenir. Il me semble que ce serait mal répondre à la confiance que vous avez placée en moi si je ne vous donnais une idée des événements qui ont occasionné pour moi de grands changements. Mais chaque fois que nous nous sommes vus, c'est à peine si j'ai eu le temps d'aborder les sujets qui, en réalité, me touchaient moins que les épreuves par lesquelles vous avez passé.

Digitized by Google

Il y avait comme une tendresse timide dans la voix de Deronda, qui s'arrêta en lui jetant un regard compatissant.

Un sentiment de surprise se peignit sur le visage de Gwendolen. Elle pensa sur-le-champ à un changement dans sa position vis-à-vis de sir Hugo et de la fortune du baronnet. Elle lui dit donc :

— Vous n'avez jamais pensé qu'à ce qui pourrait me venir en aide et j'ai été bien ennuyeuse. Comment auriez-vous pu m'apprendre toutes ces choses ?

— Peut-être vous étonnerez-vous, reprit Deronda, que que je n'aie su que récemment quels étaient mes parents ?

Gwendolen ne s'étonna pas ; seulement elle se sentit rassurée en pensant que ses prévisions étaient justes. Deronda continua :

— Si vous m'avez rencontré en Italie, c'est que j'y étais pour connaître ma mère. Elle avait voulu qu'on me laissât ignorer mon extraction ; elle s'était séparée de moi après la mort de mon père, quand j'étais encore au berceau. Mais, aujourd'hui qu'elle est atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, elle a senti qu'elle ne devait pas garder ce secret plus longtemps. Elle avait tenu surtout à ce que l'on ne me dît pas que je suis juif.

— Juif ! s'écria Gwendolen avec étonnement.

Deronda rougit et s'abstint de répondre; quant à elle, les yeux baissés, elle s'efforçait de trouver une issue pour sortir d'embarras. Enfin, elle parut être arrivée à se former un jugement, car elle regarda de nouveau Deronda et lui dit :

— Quelle différence cela fait-il ?

— Une très grande pour moi, répondit-il. Mais il ne put continuer ; il trouvait la situation difficile ; la distance entre ses idées et celles de Gwendolen étant trop grande.

Digitized by Google

Elle réfléchit encore et dit d'un ton pénétré :

— J'espère que vous n'aurez rien à regretter. Vous êtes le même que si vous n'étiez pas juif.

Elle tenait à le bien convaincre que rien ne pouvait affecter la manière dont elle le considérait, ni celle par laquelle il pouvait influer sur elle. Ce malentendu vint en aide à Deronda.

— La découverte, dit-il, a été loin d'être pénible pour moi. Je m'y étais préparé graduellement et j'en ai été heureux. Je suis intimement lié avec un juif très remarquable, dont les idées m'ont tellement attiré, que j'ai entrepris de consacrer la meilleure partie de ma vie à les effectuer, si cela m'est possible.

De nouveau Gwendolen se sentit frappée, de nouveau elle laissa flotter sur lui son regard alarmé. Ce n'est pas qu'elle rattachât ces paroles à Mirah ou à son frère, mais elles lui causèrent un pressentiment de crainte. Il ne pouvait deviner ce qui se passait en elle et chercha le moyen le moins brutal de lui faire sa révélation.

— C'est pour cela, reprit-il, que bientôt je me verrai forcé de quitter l'Angleterre pour quelque temps, pour quelques années. Je compte aller en Orient.

L'énonciation devenait plus claire et par conséquent l'agitation de Gwendolen plus grande.

— Mais vous reviendrez ? dit-elle sans pouvoir retenir ses larmes.

— Si je vis, dit-il, quelquefois.

Il ne pouvait se décider à lui en apprendre davantage, à moins qu'elle ne le questionnât.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-elle d'une voix timide. Puis-je comprendre vos idées, ou suis-je trop ignorante ?

— Je vais en Orient pour mieux connaître la condition de mes frères dans divers pays. L'idée dont je suis possédé

Digitized by Google

est de rendre à ma race une existence politique, en en faisant de nouveau une nation, en lui donnant un centre national comme les Anglais en ont un, quoique eux aussi soient répandus sur la surface du globe. Cette tâche s'offre à moi comme un devoir; je suis résolu à la commencer, encore bien que faiblement. J'y consacrerai ma vie. Je pourrai éveiller en d'autres esprits un mouvement comme celui qui a été éveillé dans le mien.

Un long silence suivit ces paroles. Le monde sembla devenir plus vaste pour la pauvre Gwendolen, qui se vit plus solitaire et plus impuissante que jamais. La pensée qu'il pourrait revenir après avoir été en Orient s'évanouit devant cette annonce de si grands projets, dans lesquels elle ne devait compter que comme un atome. Elle demeurait assise comme une statue, les mains croisées l'une sur l'autre, les yeux fixes. Enfin, elle put regarder Deronda et lui dire d'une voix tremblante:

— Est-ce tout ce que vous avez à m'apprendre?

Cette question fut pour lui comme un trait de lumière.

— Le juif dont je viens de vous parler, reprit-il non sans un peu de trouble, l'homme remarquable qui a si puissamment influé sur mon âme, ne vous est pas totalement inconnu... C'est le frère de miss Lapidoth, que souvent vous avez entendue chanter.

Un flot de souvenirs passa sur Gwendolen et se répandit en vive rougeur sur sa figure et sur son cou. Elle se rappela le jour de sa visite chez Mirah, alors qu'elle entendit la voix de Deronda, qui lisait de l'hébreu avec son frère.

— Il est bien malade,.. il est près de la mort, continua Daniel, qui s'arrêta brusquement. Il sentit qu'il fallait attendre. Peut-être devinerait-elle le reste?

— Vous a-t-elle dit que je suis allée chez elle? demanda Gwendolen en le regardant avec attention.

Digitized by Google

— Non, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Elle détourna les yeux et demeura pensive. Peu à peu la rougeur de son visage disparut et fit place à une pâleur livide. Enfin, sans lever les yeux, d'une voix basse et mesurée, elle lui dit:

— Mais pouvez-vous l'épouser?...

— Oui, répondit-il gravement, je vais l'épouser.

Gwendolen trembla de tout son corps, ses yeux se dilatèrent comme si elle apercevait devant elle un objet effrayant; elle étendit les bras, et s'écria d'un accent désolé et larmoyant:

— J'avais dit que je serais abandonnée! J'ai été une femme cruelle, et je suis abandonnée!...

L'angoisse de Deronda devint intolérable. Il lui prit les mains, les serra dans les siennes et tomba à genoux. Elle était victime de son bonheur, et il semblait lui en demander pardon.

— Je suis cruel aussi, je suis cruel, répéta-t-il avec une sorte de gémissement et en l'implorant du regard.

Cette attitude et cet attouchement semblèrent dissiper son affreuse vision et le regard douloureux de Daniel la fit revenir à elle. Déjà elle en avait vu de semblables sur son visage, et notamment lorsqu'ils étaient ensemble dans la bibliothèque de l'abbaye. Ses sanglots éclatèrent et ses larmes coulèrent épaisses. Daniel ne voulait pas lâcher ses mains; il les tenait toutes deux dans une des siennes, et de l'autre il lui passait son mouchoir sur les yeux. Elle le laissait faire, comme une enfant docile, et s'efforçait de parler malgré les sanglots qui entrecoupaient sa voix:

— Je l'ai dit... je l'ai dit... que je serais meilleure... à cause de vous... pour vous avoir connu...

Les larmes de Daniel coulaient aussi. Elle retira une de ses mains qui tenait la sienne et, à son tour, elle essuya les pleurs qui tombaient des yeux de Deronda.

Digitized by Google

— Nous ne serons pas tout à fait séparés, dit-il; je vous écrirai toujours... quand je le pourrai. Me répondrez-vous?

Il attendit jusqu'à ce qu'elle eut murmuré:

— J'essayerai.

— Je serai encore plus avec vous que par le passé, continua Daniel en lâchant sa main et en se relevant. Si nous avions été souvent ensemble nous aurions trop senti les différences qui nous séparent. Peut-être ne nous reverrons-nous plus, mais nos esprits se rapprocheront.

Gwendolen ne répondit pas et se leva aussi. Elle sentit qu'il allait partir et que rien ne pourrait l'en empêcher. Deronda aurait voulu la quitter ainsi, mais c'était difficile, car ses yeux étaient fixés sur lui et le retenaient. Il lui tendit la main; elle y posa la sienne et dit:

— Vous avez été bien bon pour moi et je ne le méritais pas!.. J'essayerai... Je tâcherai de vivre; je penserai à vous... Quel bien ai-je fait?.. Rien que du mal. Que je ne sois pas un mal pour vous!... Ce sera meilleur pour moi...

Elle ne put achever. Elle se pencha en avant, le baisa sur la joue et Deronda lui rendit son baiser. Puis, il partit.

Madame Davilow entra peu après et trouva sa fille assise.

— Gwendolen, ma chérie, tu parais bien souffrante, dit-elle en prenant les mains glacées de sa fille.

— Oui, maman; mais n'en soyez pas effrayée, répondit-elle en fondant en larmes.

Sa mère la fit mettre au lit et resta auprès d'elle. Durant le reste du jour et une partie de la nuit, elle eut des crises nerveuses fréquentes, au milieu desquelles, en pleurant, elle disait à sa mère:

— Ne soyez pas effrayée, maman... Je vivrai!... Je veux vivre!...

Digitized by Google

Enfin elle s'endormit, et, quand elle se réveilla le lendemain matin, elle vit sa mère et lui dit tendrement :

— Ah ! pauvre maman !... vous m'avez veillée ! vous êtes restée près de moi !... Ne soyez pas malheureuse... Je vivrai... Je serai meilleure...

Digitized by Google

LXVIII

Parmi les bénédictions de l'amour, il n'en est pas de plus exquise que la conviction qu'en unissant une vie aimée à la nôtre, nous pourrons veiller sur son bonheur, apporter du contentement là où était la peine et ouvrir les sources les plus douces de la joie sur les souvenirs de privation et de souffrance. L'amour de Deronda pour Mirah était fortement imbu de cette protection bénie. Dès son enfance, les pieds mignons de la pauvre enfant avaient marché au milieu des ronces et des épines, et la première fois qu'il la vit, elle offrait la vivante image du désespoir.

Maintenant, elle resplendissait comme une tendre fleur sous les bienfaisants rayons du bonheur; elle se disait qu'aucun chagrin ne pouvait plus l'atteindre, puisqu'elle allait passer sa vie avec Deronda. Il épiait avec ivresse la sobre félicité qui donnait une beauté nouvelle à sa fiancée, à ses mouvements et à ses attitudes habituelles; il se disait que c'était assez de joie pour lui de la sauver de la peine. Elle ne sut rien de la lutte de Hans, ni des angoisses de Gwendolen; car, après l'assurance que l'amour caché de

Digitized by Google

Deronda n'avait jamais été que pour elle, l'ardente sollicitude de Gwendolen s'expliquait, à ses yeux, comme une partie de sa dépendance reconnaissante pour sa bonté, qu'elle-même avait connue. Mirah était disposée à le considérer comme un ange protecteur, et ce dont elle s'étonnait, c'était d'avoir été assez bénie de Dieu pour être toujours aux côtés de Daniel.

Aussi, quand le voile de mariée la couvrit, il n'eut pas à cacher de tremblements causés par les doutes sur l'avenir, seulement un léger tressaillement d'inquiétude, en acceptant un si grand bonheur, qui exigeait de si grands devoirs en retour. Le dais de velours n'abrita jamais de couple plus beau; jamais de lèvres plus fidèles ne burent le vin sacramentel du mariage; les bénédictions nuptiales ne continrent jamais de promesses plus complètes que la foi mutuelle qu'ils échangèrent. Il va de soi qu'ils furent mariés selon le rite juif, et, au nombre des invités de la noce, on compta la famille Cohen tout entière, à l'exception du bébé, qu'on laissa sagement faire ses dents à la maison. Mordecai n'aurait pas permis que ses amis dans l'adversité ne vinssent pas se réjouir avec lui. Madame Meyrick le comprit si bien, qu'elle ne craignit pas de se trouver dans la compagnie du prêteur sur gages, et qu'elle vint avec ses trois filles, toutes convaincues que le mariage de Mirah avec Deronda couronnait un roman, qui, pour elles, serait toujours un doux souvenir. Si Hans avait été là, le bonheur eût été plus grand encore; mais Mab avait déjà fait observer qu'il faut toujours que les hommes soient inconvenants. Supposez que Kate, Amy et elle eussent été amoureuses de Deronda? Mais, étant femmes, elles n'étaient pas ridicules.

Les Meyrick furent récompensées de leur victoire sur leurs préjugés par un discours de M. Cohen, lequel discours eut la rare qualité de n'être pas taillé sur le patron usuel des sermons. Joseph mangea au delà de son âge,

Digitized by Google

pendant qu'Adelaïde Rebecca, dans sa robe neuve, conserva une gravité de circonstance.

La noce fut modeste, mais Mirah reçut de splendides cadeaux. Dès que les fiançailles eurent été rendues officielles, les amis imaginèrent de gracieuses inventions. Sir Hugo et lady Mallinger prirent la peine de faire fabriquer un équipement complet pour le voyage en Orient, ainsi qu'un médaillon précieux contenant cette inscription : « A la fiancée de notre cher Daniel Deronda avec toutes nos bénédictions. — H. et L. M. » Les Klesmer envoyèrent une montre admirable avec le souvenir gravé de leur affection. Mais, le matin même de son mariage, Deronda reçut des environs de Diplow quelque chose de plus précieux pour lui que l'or et les diamants. C'était une lettre contenant ces mots :

« Ne pensez pas tristement à moi le jour de votre mariage. Je me suis souvenue de vos paroles que je puis être une femme excellente, qui rendra les autres heureux d'être nés. Je ne vois pas comment cela pourra se faire, mais vous savez cela mieux que moi. Si la chose se vérifie, ce sera parce que vous êtes venu à mon aide. Je n'ai pensé qu'à moi et je vous ai fait de la peine. Je suis désolée maintenant quand je pense à votre chagrin. Ne vous tourmentez plus pour moi. Je serai meilleure parce que je vous aurai connu.

» GWENDOLEN GRANDCOURT. »

Les préparatifs du départ commencèrent sans tarder. Deronda n'avait pu s'opposer au désir d'Ezra de les accompagner, au lieu de les retenir en Angleterre pour veiller sur lui. Daniel ne pensait pas que la vie de son beau-frère résisterait aux fatigues, car des symptômes évidents prouvaient que la maladie était arrivée à sa dernière période. Mais Ezra avait dit :

Digitized by Google

— Peu importe où je mourrai, pourvu que je sois avec vous !

Il ne partit pas avec eux. Un matin, il dit à Deronda :

— Ne me quitte pas d'aujourd'hui ; je mourrai avant la fin du jour.

Il se fit habiller et, comme d'habitude, prit place dans son fauteuil, ayant Daniel et Mirah à côté de lui. Pendant quelques heures, il garda le silence ; il ne fit aucun effort pour parler, se contentant de les regarder de temps en temps avec bonheur, comme pour leur affirmer que, si le peu de respiration qui lui restait était difficile, il sentait en lui un océan de paix. Quand le jour commença à baisser, il prit leurs mains et dit en regardant Deronda :

— Voici la mort qui vient à moi comme le divin baiser, qui est à la fois départ et réunion, qui m'enlève à tes yeux charnels et me fera présent dans ton âme. Où tu iras, Daniel, j'irai. N'ai-je pas insufflé mon âme dans la tienne? Nous vivrons ensemble.

Il s'arrêta et Deronda attendit, pensant qu'il parlerait encore. Mais, faisant un effort, il serra leurs mains, se leva seul et prononça en hébreu la confession de l'unité divine, qui, depuis des générations sans nombre, a été sur les lèvres de l'israélite mourant.

Il retomba doucement sur son fauteuil et ne parla plus. Depuis plusieurs heures, il avait rendu le dernier soupir, que les bras de Mirah et de Deronda l'entouraient encore.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Pages.

Mordecai 1
Révélations 103
La Mère et le fils. 203
Fruit et graine. 285

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 16278-1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google